



Bodleian Libraries

UNIVERSITY OF OXFORD

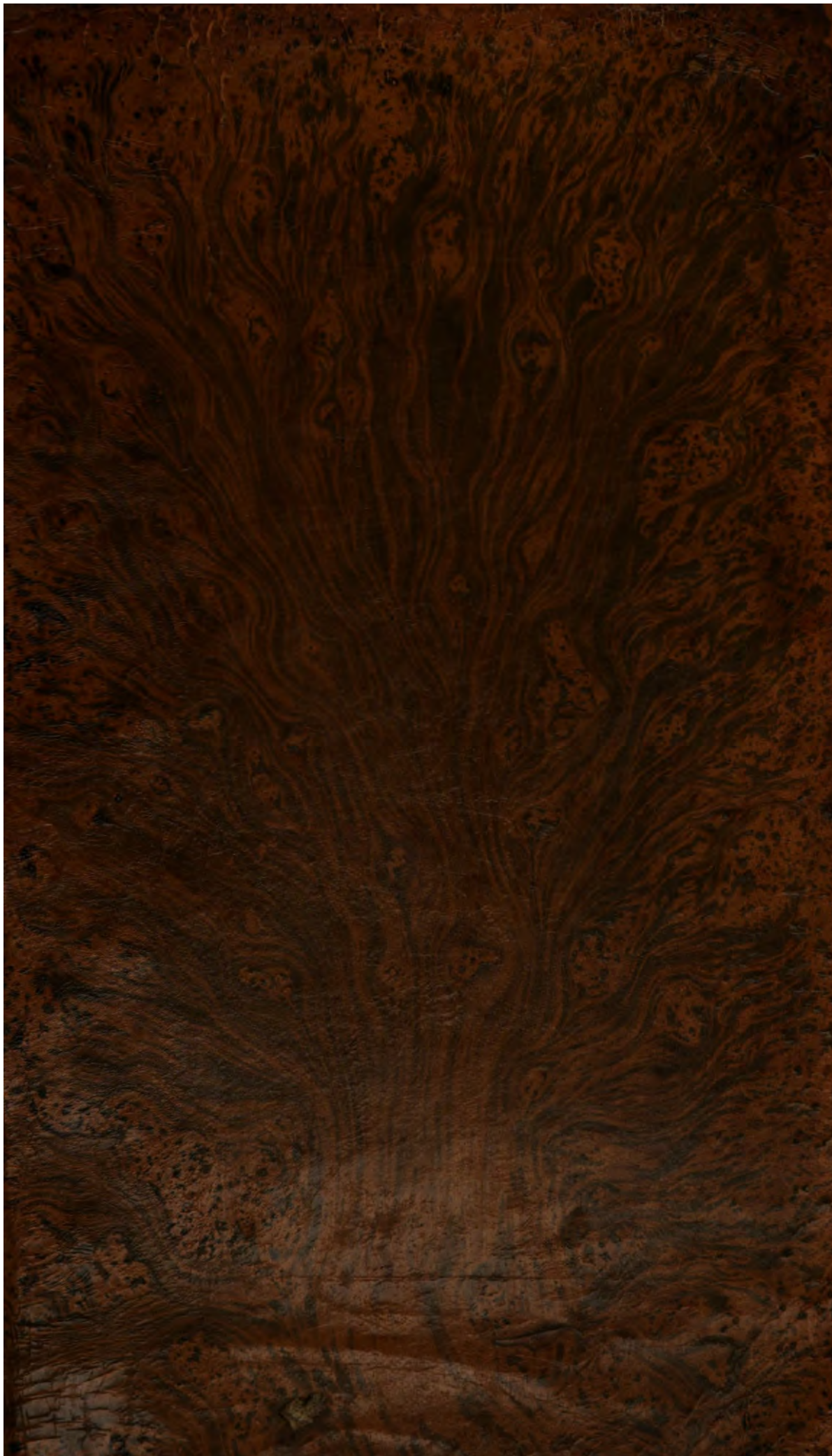
This book is part of the collection held by the Bodleian Libraries and scanned by Google, Inc. for the Google Books Library Project.

For more information see:

<http://www.bodleian.ox.ac.uk/dbooks>



This work is licensed under a Creative Commons Attribution-NonCommercial-ShareAlike 2.0 UK: England & Wales (CC BY-NC-SA 2.0) licence.

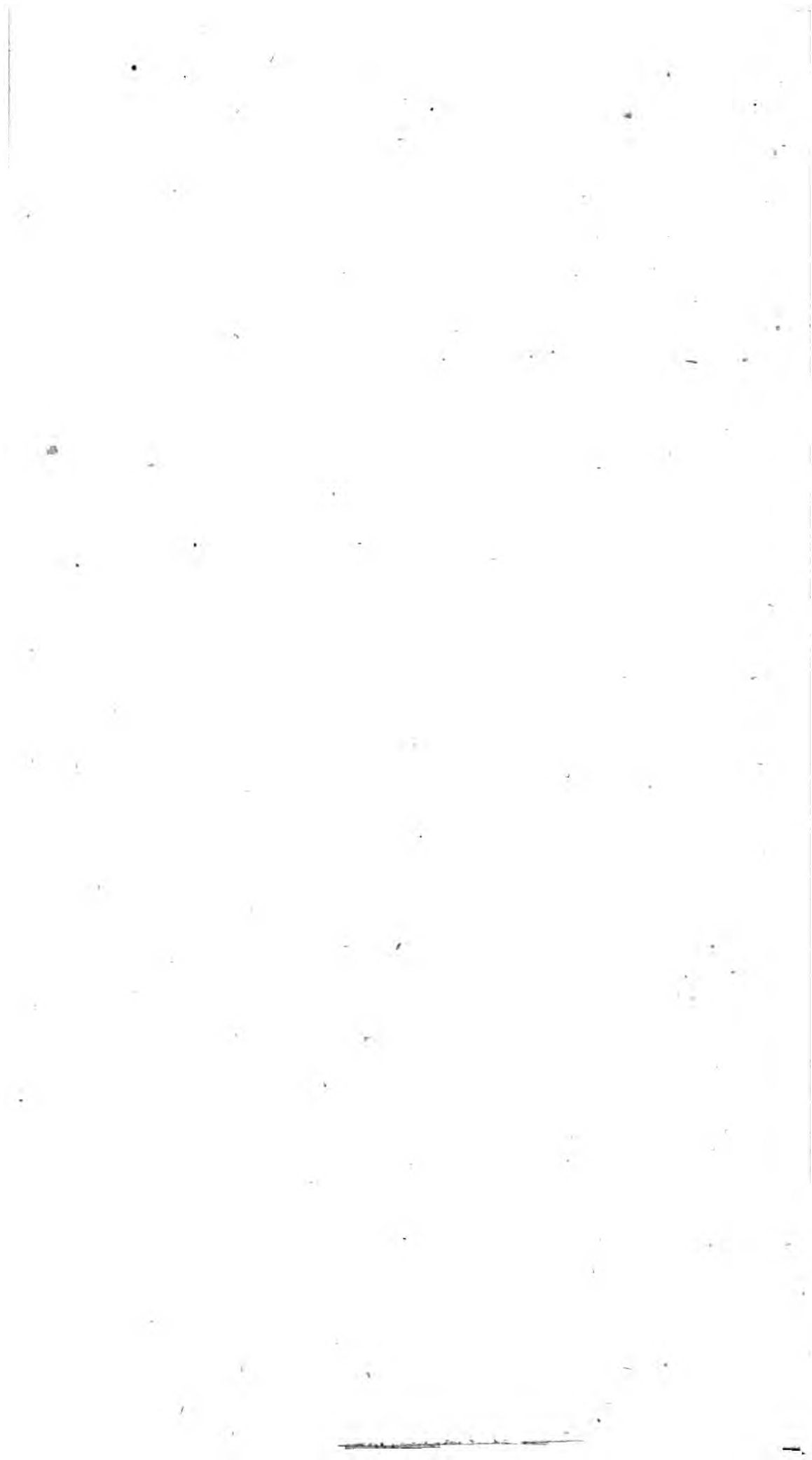


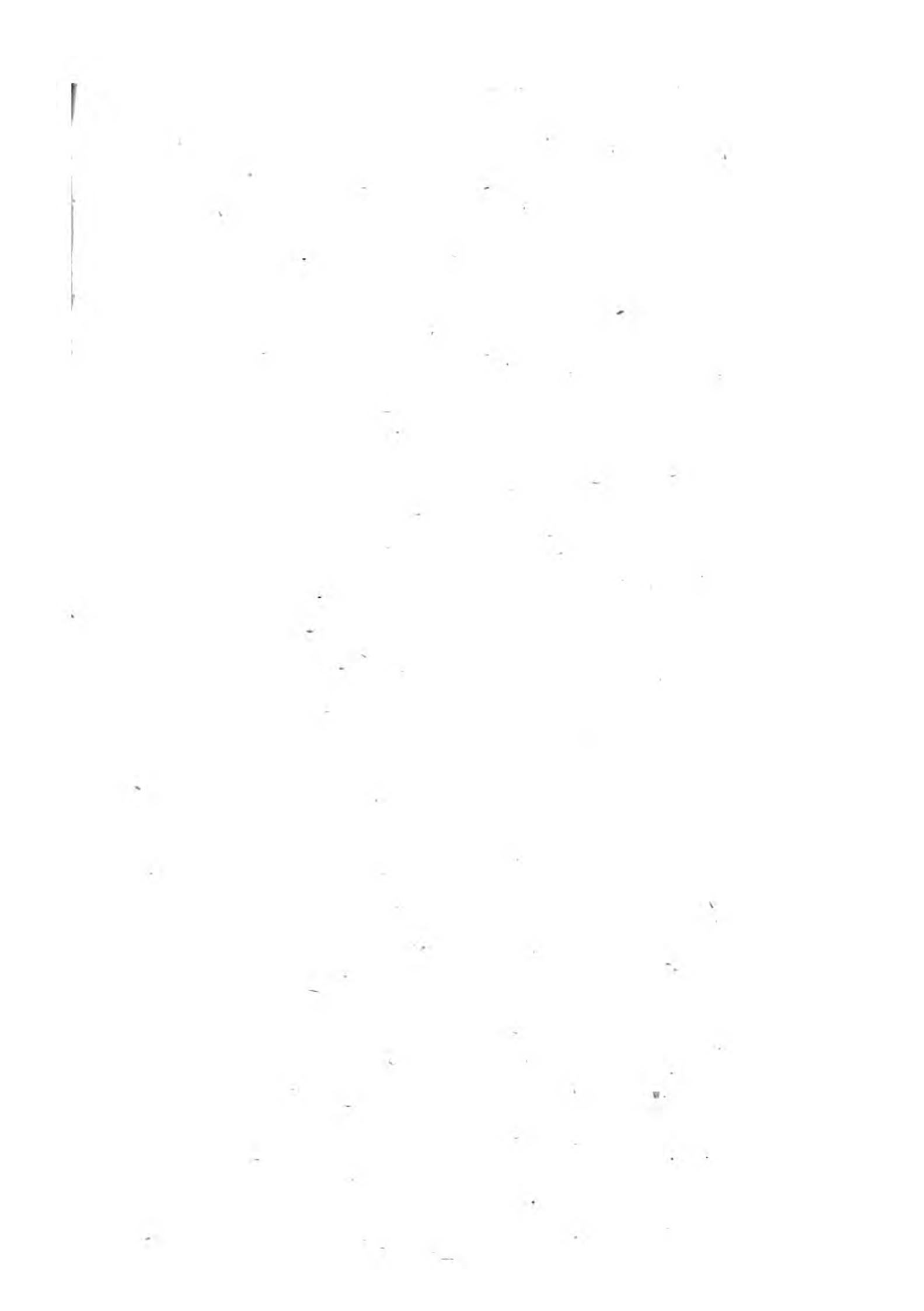


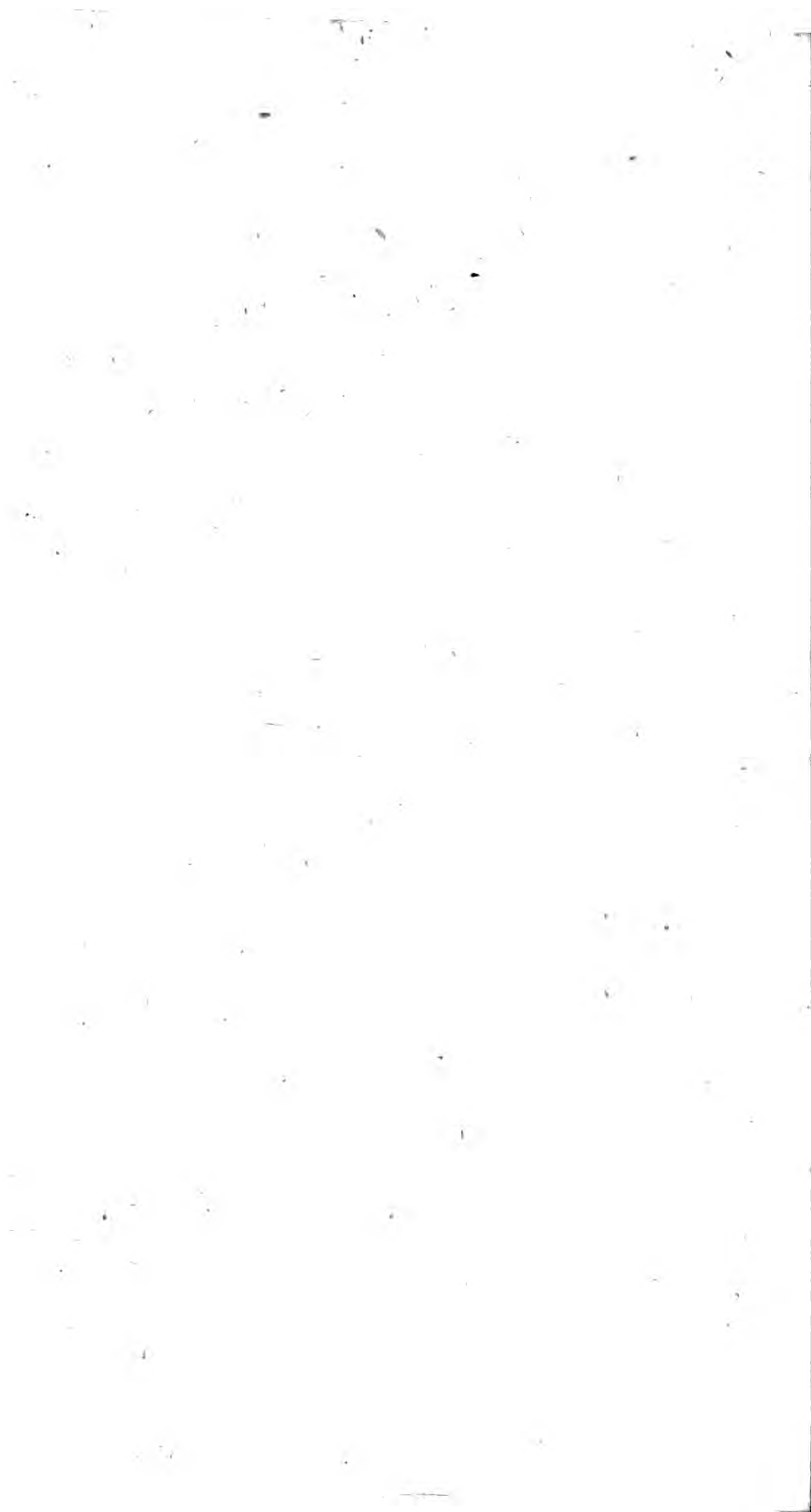
VI. 1785/1 (74)



S. 116





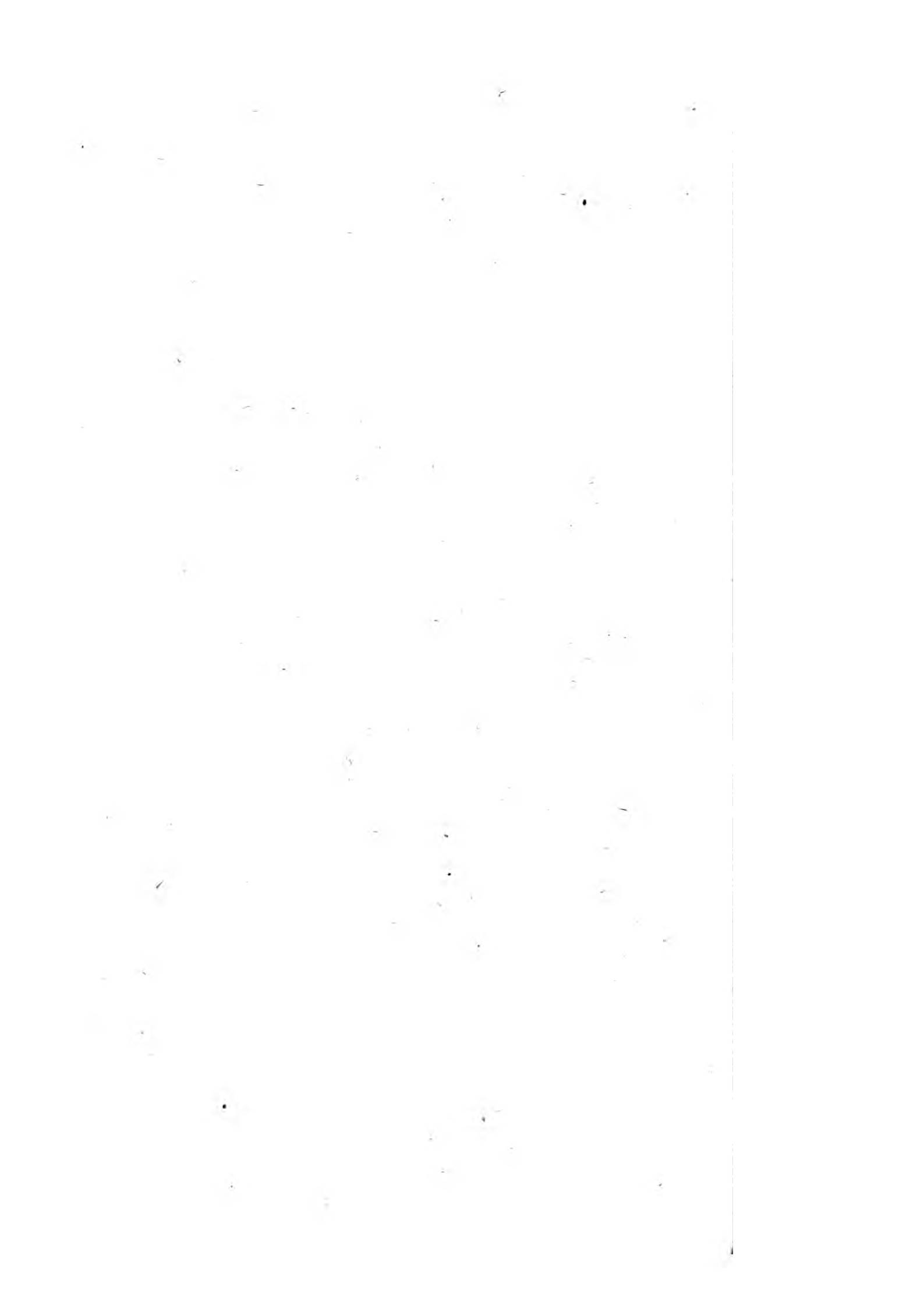


O E U V R E S

C O M P L E T E S

D E

V O L T A I R E.



O E U V R E S

C O M P L E T E S

D E

V O L T A I R E.

TOME SOIXANTE-QUATORZIÈME.

72

DE L'IMPRIMERIE DE LA SOCIÉTÉ LITTÉRAIRE-
TYPOGRAPHIQUE.

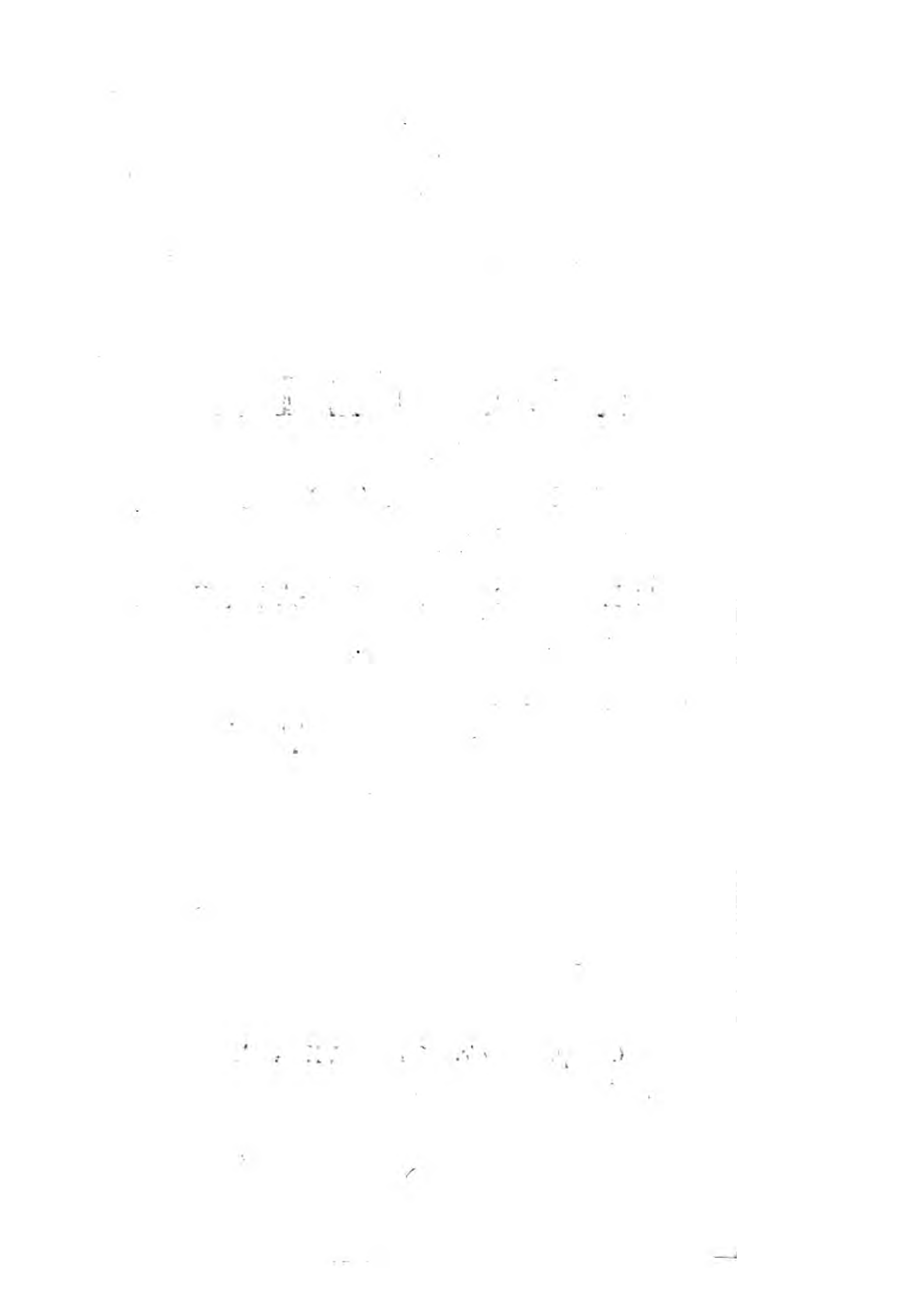
1 7 8 5.



R E C U E I L
D E S L E T T R E S
D E M. D E V O L T A I R

Suite de l'année 1760-1761.

***Corresp. générale.* Tome VII. * A**



R E C U E I L

D E S L E T T R E S

D E M. D E V O L T A I R E.

L E T T R E P R E M I E R E.

A M. L E C O M T E D' A R G E N T A L.

Ferney, 25 de juillet.

M O N cher ange saura d'abord que toute ma joie est finie. Nous sommes plus battus dans l'Inde qu'à Minden. Je tremble que Pondichéri ne soit flambé. Il y a trois ans que je crie : Pondichéri, Pondichéri ! Ah , quelle sottise de se brouiller avec les Anglais pour un *ut et annapolis*, sans avoir cent vaisseaux ! Mon Dieu, qu'on a été bête ! Mais est-il vrai qu'on a un peu pendu vingt jésuites à Lisbonne ? C'est quelque chose , mais cela ne rend point Pondichéri.

1760.

Pour me consoler , il faut que je vous parle d'un petit garçon de douze ans , il s'appelle *Buffi* ; il est fils d'une comédienne , il a de grands yeux noirs , joue joliment *Glistorel* ,

1760. chante, a une jolie voix, est fait à peindre, est doux, poli et bien élevé, et réduit, je crois, à l'aumône. *Corbie* n'a-t-il pas l'opéra comique? *Corbie* n'est-il pas votre protégé? ne pourrai-je pas lui envoyer ce petit garçon? il ferait une bonne emplette : daignerez-vous lui en parler?

Est-il vrai que vous vous êtes opposé à la réception de la petite *Duranci*? pourquoi? Il me semble qu'on en peut faire une très-jolie laidron de soubrette.

Puisque je vous parle d'acteurs, je peux bien vous parler de pièce. Jouera-t-on l'*Ecoffaise*? ne fera-ce point un crime de mettre *Frélon* sur le théâtre, après qu'il a été permis d'y jouer *Diderot* par son nom?

Je ne fais plus que devenir; je suis entre Socrate, l'*Ecoffaise*, *Médime*, *Tanocrède* et le Droit du seigneur. Vous avez réglé l'ordre du service, tous les plats sont prêts; mais on ne peut mettre en vers Socrate, à cause de la multiplicité des acteurs.

Un petit mot de l'abbé *Morellet*. Ne le protégez-vous pas? ne parlez-vous pas pour lui à M. le duc de *Choiseul*? madame la duchesse de *Luxembourg* ne s'est-elle pas jointe à vous? Et *Diderot*, pourquoi ne pas faire une bonne brigue pour le mettre de l'académie? Quand il n'aurait pour lui que quelques voix, ce serait

toujours une espérance pour la première occasion, ce serait un préliminaire ; il n'aurait qu'à 1760.
 prévenir le public qu'il ne veut pas entrer cette fois, mais faire voir seulement qu'il est digne d'entrer. Eh, qui fait s'il n'entrera pas tout d'un coup ! s'il ne fléchira pas les dévots dans ses visites ! si madame de *Pompadour* ne se fera pas un mérite de le protéger ! si M. le duc de *Choiseul* ne se joindra pas à elle !

Mon divin ange, jouez ce tour à la superstition ; rendez ce service à la raison ; mettez *Diderot* de l'académie ; il n'y a que *Spinoza* que je puisse lui préférer.

Mille tendres respects aux anges.

L E T T R E I I.

A M. T H I R I O T.

Le 28 de juillet.

IL n'y a que les anciens amis de bons : vous êtes un correspondant charmant.

Je n'entends pas l'énigme de M. de *Villermorieu*. M. le *Normand* me fait écrire qu'il est à mon service, et je profite de ses bontés. Il faut que les frères s'aident et soient aidés ; il faut qu'ils s'entendent.

—
1760. J'ai été joyeusement édifié de la pantalon-
nade hardie de *Saint-Foix*, qui veut dire tout
ce qui lui plaira, et qu'on lui demande par-
don. Voilà un brave homme : nous avons
besoin d'un tel grenadier dans notre armée.
Envoyez-moi, je vous prie, la sentence du
lieutenant criminel.

J'attends avec impatience mon *Mose's légation*. C'est dommage, à la vérité, de passer
une partie de sa vie à détruire de vieux châ-
teaux enchantés. Il vaudrait mieux établir
des vérités que d'examiner des menfonges ;
mais où sont les vérités ?

L'abbé *Mords-les* est donc toujours dans son
château qui n'est point enchanté ? Je suis affligé
qu'il ait gâté notre tarte pour un œuf.

On disait qu'on avait pendu vingt-deux
jésuites, et cela n'est pas vrai. On dit qu'un
corps de nos troupes a été frotté, j'ai bien
peur que cela ne soit trop vrai. On dit *Daun*
battu, j'ai encore peur. On dit Pondichéri
pris, et je tremble. Que faire à tout cela ?
cultiver ses terres. J'ai défriché un quart de
lieue carrée ; je suis digne des bontés de M. de
Turbilly.

L E T T R E I I I.

1760.

A M. D U C L O S.

J E dois vous dire, Monsieur, combien je suis touché des sentimens que vous m'avez témoignés dans votre lettre. J'ai jugé que vous souffrez comme moi des outrages faits à la littérature et à la philosophie, en plein théâtre et en pleine académie. Je crois que la plus noble vengeance qu'on pût prendre de ces ennemis des mœurs et de la raison, serait d'admettre dans l'académie M. *Diderot*; peut-être la chose n'est-elle pas aussi difficile qu'elle le paraît au premier coup d'œil. Je suis persuadé que, si vous en parliez à madame de *Pompadour*, elle se ferait honneur de protéger un homme de mérite persécuté : il pourrait défarmier les dévots dans ses visites, et encourager les sages. Je m'intéresse à l'académie comme si j'avais l'honneur d'affister à toutes ses séances. Il me paraît que nous avons besoin d'un homme tel que M. *Diderot*, et que, dans sa situation, il a besoin d'être membre de notre compagnie. Le pis aller serait d'avoir au moins plusieurs voix pour lui, et d'être comme désigné pour la première place vacante. Cette démarche serait honorable

— pour les lettres ; elle ferait voir que l'académie ne juge point d'après de vaines fatires et
1760. de fausses allégations. Enfin , vous pouvez prendre , avec M. *Diderot* et vos amis, les mesures qui vous paraîtront convenables. Si vous approuvez mon ouverture , et si on a besoin d'une voix , je ferai volontiers le voyage ; après quoi je retournerai à ma charrue et à mes moutons.

Je vous supplie de me dire ce que vous en pensez , et de compter sur l'estime sincère et l'inviolable attachement de votre , &c.

L E T T R E I V.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

3 d'auguste.

M O N archange , que votre volonté soit faite sur le théâtre comme ailleurs. Je vois que votre règne est advenu , et que les méchans ont été confondus ;

Et , pour vous souhaiter tous les plaisirs ensemble ,
Soit à jamais hué quiconque leur ressemble.

Si j'avais pu prévoir ce petit succès ; si , en barbouillant l'Ecoffaïse en moins de huit jours , j'avais imaginé qu'on dût me l'attri-

buer, et qu'elle pût être jouée, je l'aurais travaillée avec plus de soin, et j'aurais mieux cousu le cher *Fréron* à l'intrigue. Enfin, je prends le succès en patience : j'oserais seulement désirer que madame *Alton* parût à la fin du premier acte ; on s'y attendait. Je vous supplie de lui faire rendre son droit.

Madame *Scaliger* va-t-elle aux spectacles ? a-t-elle vu la pièce de M. *Hume* ?

N'avez-vous pas grondé M. le duc de *Choiseul* de ce que la Chevalerie traîne dans les rues, et de ce que l'abbé *Mords-les* est encore sédentaire ?

Il ne me paraît pas douteux à présent qu'il ne faille donner à *Tancrede* le pas sur *Médime*. On m'écrit que plusieurs fureteurs en ont des copies dans Paris ; les commis des affaires étrangères, n'ayant rien à faire, l'auront copiée. Il faut, je crois, se presser. Je ne crois pas qu'il y ait un libraire au monde, capable de donner sept louis à un inconnu ; en tout cas, si *Prault* trouve grâce devant vos yeux, qu'il imprime *Tancrede* après qu'il aura été applaudi ou sifflé. Vous êtes le maître de *Tancrede* et de moi, comme de raison.

J'ignore encore, en vous faisant ces lignes, si j'aurai le temps de vous envoyer, par ce courrier, les additions, retranchemens, corrections, que j'ai faits à la Chevalerie ; si ce n'est

— pas pour cette poste, ce sera pour la pro-
1760. chaine.

Savez-vous bien à quoi je m'occupe à présent ? à bâtir une église à Ferney ; je la dédie-
rai aux anges. Envoyez-moi votre portrait et
celui de madame *Scaliger*, je les mettrai sur
mon maître-autel. Je veux qu'on sache que
je bâtis une église, je veux que mons de
Limoges le dise dans son discours à l'académie,
je veux qu'il me rende la justice que *le Franc
de Pompignan* m'a refusée. J'avoue que je res-
semble fort aux dévots qui font de bonnes
œuvres, et qui confervent leurs infames pas-
sions. Il entre un peu de haine contre *Luc*
dans ma politique. Je vous avoue que, dans
le fond du cœur, je pourrais bien penser
comme vous ; et, entre nous, il n'y a jamais
eu rien de si ridicule que l'entreprise de notre
guerre, si ce n'est la manière dont nous l'avons
faite *sur la terre et sur l'onde*. Mais il faut partir
d'où l'on est, et être le très-humble et très-
obéissant serviteur des événemens. Il arrive
toujours quelque chose à quoi on ne s'attend
point, et qui décide de la conduite des hom-
mes. Il faudrait être bien hardi à présent pour
avoir un système. Je me crois aujourd'hui le
meilleur politique que vous ayez en France ;
car j'ai su me rendre très-heureux, et me
moquer de tout. Il n'y a pas jusqu'au parle-

ment de Dijon à qui je n'aye résisté en face ;
 et je l'ai fait défister de ses prétentions , comme
 verrez par ma réponse ci-jointe à monsieur de
Chauvelin. Mon cher ange , je vous le répète ,
 il ne me manque que de vous embrasser ;
 mais cela me manque horriblement.

1760.

L E T T R E V.

A U M E M E.

6 d'auguste.

C'EST pour vous dire , ô ange gardien , que
 la Chevalerie est lue à l'armée , tous les soirs ,
 quand on n'a rien à faire ; c'est pour vous dire
 qu'il y en a trente copies à Versailles et à Paris ,
 et que je prétends que M. le duc de *Choiseul*
 répare , par ses bontés , le tort qu'il m'a fait.

Il n'y a donc pas à balancer , il n'y a donc
 pas de temps à perdre ; il faut donc jouer ,
 il faut donc hasarder les sifflets , sans tarder
 une minute. Par tous les saints , la fin de
Tancrede est une claironade terrible. Imagi-
 nez donc cette *Melpomène* désespérée , tendre
 furieuse , mourante , se jetant sur son ami ,
 se relevant en envoyant son père au diable ,
 lui demandant pardon , expirante dans les

— convulsions de l'amour et de la fureur ; je le
1760. dis , ce fera une claironade triomphante.

Vous avez dû recevoir mon gros paquet par M. de *Chauvelin*.

Au reste , je désapprouve fort les tribunaux normands.

Ma foi , juge et plaideurs , il faudrait tout lier.

Mon divin ange , il ne faudrait pas jouer l'Ecoffaise trois fois la semaine ; c'est bien assez de siffler , deux fois en sept jours , l'ami *Fréron*.

Je pris le premier dimanche du mois pour le second , dans mon dernier paquet , je datai 10 ; j'en demande pardon à la chronologie.

Dites-moi , je vous prie , ce qu'on fait de l'abbé *Morellét*.

Mille tendres respects aux anges.

L E T T R E V I.

1760.

A M A D A M E

LA MARQUISE DU DEFFANT.

6 d'auguste.

Si la guerre contre les Anglais nous désespère, Madame, celle des rats et des grenouilles est fort amusante. J'aime à voir les impertinens bernés, et les méchans confondus. Il est assez plaisant d'envoyer, du pied des Alpes à Paris, des fusées volantes qui crévent sur la tête des fots. Il est vrai qu'on n'a pas visé précisément aux plus absurdes et aux plus révoltans; mais, patience, chacun aura son tour, et il se trouvera quelque bonne ame qui vengera l'univers, et le président *le Franc de Pompignan*, et *Fréron*.

On ne parle que de remontrances; je vous avoue que je ne les aime pas dans ce temps-ci, et que je trouve très-impertinent, très-fâche et très-absurde qu'on veuille empêcher le gouvernement de se défendre contre les Anglais qui se ruinent à nous affommer. La nation a été souvent plus malheureuse qu'elle ne l'est, mais elle n'a jamais été si plate.

— 1760. Tâchez , Madame , de rire comme moi de tant de pauvretés en tout genre. Il est vrai que , dans l'état où vous êtes , on ne rit guère ; mais vous soutenez cet état , vous y êtes accoutumée ; c'est pour vous une espèce nouvelle d'existence ; votre ame peut en être devenue plus recueillie , plus forte , et vos idées plus lumineuses. Vous avez , sans doute , quelques excellens lecteurs auprès de vous ; c'est une consolation continuelle ; vous devez être entourée de ressources.

Nous avons , dans Genève , à un demi-quart de lieue de chez moi , une femme de cent deux ans qui a trois enfans sourds et muets : ils font conversation avec leur mère du matin au soir , tantôt en remuant les lèvres , tantôt en remuant les doigts , jouent très-bien tous les jeux , savent toutes les aventures de la ville , et donnent des ridicules à leur prochain aussi bien que les plus grands babillards : ils entendent tout ce qu'on dit , au remuement des lèvres ; en un mot , ils font fort bonne compagnie.

M. le président *Hénault* est-il toujours bien sourd ? du moins il est sourd à mes yeux ; mais je lui pardonne d'oublier tout le monde , puisqu'il est avec M. d'*Argenson*.

A propos , Madame , digérez-vous ? Je me suis aperçu , après bien des réflexions sur le

meilleur des mondes possibles, et sur le petit nombre des élus, qu'on n'est véritablement malheureux que quand on ne digère point. Si vous digérez, vous êtes sauvé dans ce monde, vous vivrez long-temps et doucement, pourvu, surtout, que les boulets de canon du prince *Ferdinand* et les flottes anglaises n'emportent pas le poignet de votre payeur des rentes. — 1760.

Je n'ai nul rogaton à vous envoyer, et je n'ai plus d'ailleurs d'adresses contre-signantes; tant on se plaît à réformer les abus. Je suis de plus occupé du czar *Pierre* matelot, charpentier, législateur, surnommé *le grand*. Ayant renoncé à Paris, je me suis enfui aux frontières de la Chine: mon esprit a plus voyagé que le corps de *la Condamine*. On dit que ce sourdaud veut être de l'académie française; c'est apparemment pour ne pas nous entendre.

Heureux ceux qui vous entendent, Madame! je sens vivement la perte de ce bonheur; je vous aime malgré votre goût pour les feuilles de *Fréron*. On dit que l'Ecoffaïse, en automne, amène la chute des feuilles. Mille tendres et sincères respects.

1760.

L E T T R E V I I .

A M. T H I R I O T.

A Ferney , le 8 d'auguste.

Vous ne me dites point qu'on a joué l'Ecoffaise , qu'il a paru une requête aux Parisiens , de *Jérôme Carré*, traducteur de l'Ecoffaise , qu'on a imprimé une pièce de vers intitulée le Russe à Paris ; vous ne me dites rien de *Protagoras* , de l'abbé *Mords-les* , de l'évêque limousin qui va succéder , dans l'académie , à frère *Jean des Entomures de Vauréal* , et qui aura sa tape s'il *pompignanise* ; en un mot , vous ne me dites rien du tout. Réveillez-vous , mon ancien ami ; instruisez-moi. Paris est-il toujours bien fou ? comment vont les remontrances ? où en sont les guerres des grenouilles et des rats ? que dit-on de *Luc* ? que font le grand *Fréron* et le sublime *Palissot* ? Pour moi , je mets tout au pied du crucifix. Je bâtis une église ; ce ne sera pas Saint-Pierre de Rome ; mais le Seigneur exauce par-tout les vœux des fidelles ; il n'a pas besoin de colonnes de porphyre et de candélabres d'or. Oui , je bâtis une église ; annoncez cette nouvelle consolante aux enfans d'Israël. Que tous les saints s'en réjouissent. Les méchans diront , sans doute ,

doute , que je bâtis cette église dans ma paroisse pour faire jeter à bas celle qui me cachait un beau payfage , et pour avoir une grande avenue ; mais je laiffe dire les impies , et je fais mon falut. 1760.

Je n'ai point vu *la fœur du pot* ; mais on m'a envoyé un avis de parens assez plaifant pour faire interdire le fleur de *Pompignan* , au fujet de fa profe et de fes vers. Vous qui êtes au centre des belles chofes , n'oubliez pas le faint folitaire de Ferney , et joignez vos prières aux miennes.

Vraiment , j'oubliais de vous demander s'il eft vrai que *Paliffot* ait été assez humble pour imprimer mes lettres , et s'il n'a pas altéré la pureté du texte. *Scribe , vale.*

1760.

L E T T R E V I I I.

A M. DE MAIRAN,

ANCIEN SECRETAIRE PERPETUEL DE
L'ACADEMIE DES SCIENCES.

A Tournay, 9 d'auguste.

JE vous remercie bien sensiblement, Monsieur, d'une attention qui m'honore, et d'un souvenir qui augmente mon bonheur dans mes charmantes retraites. Il y a longtemps que je regarde vos lettres au père *Parennin* et ses réponses, comme des monumens bien précieux; mais n'allons pas plus loin, s'il vous plaît. J'aime passionnément *Cicéron*, parce qu'il doute; vos lettres au père *Parennin* sont des doutes de *Cicéron*. Mais quand M. de *Guignes* a voulu conjecturer après vous, il a rêvé très-creux. J'ai été obligé, en conscience, de me moquer de lui, sans le nommer pourtant, dans la préface de l'Histoire de *Pierre I.* On imprimait cette Histoire l'année passée, lorsqu'on m'envoya cette plaisanterie de M. de *Guignes*. Je vous avoue que j'éclatai de rire en voyant que le roi *Yu* était précisément le roi d'Egypte *Menès*, comme *Platon* était, chez

Scarron, l'anagramme de *Chopine*, en changeant seulement *pla* en *cho*, et *ton* en *pine*. 1760.
 J'étais émerveillé qu'on fût si doctement absurde dans notre siècle. Je pris donc la liberté de dire, dans ma préface : *Je sais que les philosophes d'un grand mérite ont cru voir quelque conformité entre ces peuples ; mais on a trop abusé de leurs doutes , &c.*

Or, ces philosophes d'un grand mérite, c'est vous, Monsieur, et ceux qui abusent de vos doutes, ce sont les *Guignes*. Je lui en devais d'ailleurs à propos des Huns ; car M. de *Guignes* se moque encore du monde avec son *Histoire des Huns*. J'ai vu des huns, moi qui vous parle ; j'ai eu chez moi des petits huns nés à trois cents lieues de l'est de Joloskoi, qui ressembloient comme deux gouttes d'eau à des *chiens de Boulogne*, et qui avaient beaucoup d'esprit ; ils parlaient français comme s'ils étaient nés à Paris ; et je me consolais de vous voir battu de tous côtés, en voyant que notre langue triomphait dans la Sibérie : cela est, par parenthèse, bien remarquable. Jamais nous n'avons écrit de si mauvais livres, et fait tant de sottises qu'aujourd'hui, et jamais notre langue n'a été si étendue dans le monde.

J'aurai l'honneur de vous soumettre incessamment le premier volume de l'Empire de Russie, sous *Pierre le grand*. Il commence par

— 1760. une description des provinces de la Ruffie, et l'on y verra des choses plus extraordinaires que les imaginations de M. de *Guignes* : mais ce n'est pas ma faute ; je n'ai fait que dépouiller les archives de Pétersbourg et de Moscou, qu'on m'a envoyées. Je n'ai point voulu faire paraître ce volume, avant de l'exposer à la critique des favans d'Archangel et du Kamsbatka. Mon exemplaire a resté un an en Ruffie : on me le renvoie, on m'assure que je n'ai trompé personne en avançant que les Samoïèdes ont le mamelon d'un beau noir d'ébène, et qu'il y a encore des races d'hommes gris-pommelés, fort jolis. Ceux qui aiment la variété seront fort aises de cette découverte ; on aime à voir la nature s'élargir : nous étions autrefois trop resserrés ; les curieux ne seront pas fâchés de voir ce que c'est qu'un empire de deux mille lieues. Mais on a beau faire, *Ramponneau*, les comédies du boulevard, et *Jean-Jacques* mangeant sa laitue à quatre pattes, l'emporteront toujours sur les recherches philosophiques.

Je ne peux finir cette lettre, Monsieur, sans vous dire un petit mot de vos Egyptiens. Je vous avoue que je crois les Indiens et les Chinois plus anciennement policés que les habitans de Mesraïm ; ma raison est qu'un petit pays, très-étroit, inondé tous les ans,

a dû être habité bien plus tard que le sol des Indes et de la Chine, beaucoup plus favorable à la culture et à la construction des villes ; et, comme les pêcheurs nous viennent de Perse, je crois qu'une certaine espèce d'hommes, à peu-près semblable à la nôtre, pourrait bien nous venir d'Asie. Si *Sésostris* a fait quelques conquêtes, à la bonne heure ; mais les Egyptiens n'ont pas été taillés pour être conquérans. C'est de tous les peuples de la terre le plus mou, le plus lâche, le plus frivole, le plus sottement superstitieux : quiconque s'est présenté pour lui donner les étrivières l'a subjugué comme un troupeau de moutons. *Cambise, Alexandre, les successeurs d'Alexandre, César, Auguste, les califes, les Circaffiens, les Turcs*, n'ont eu qu'à se montrer en Egypte, pour en être les maîtres ; apparemment que du temps de *Sésostris* ils étaient d'une autre pâte, ou que leurs voisins de Syrie et de Phénicie étaient encore plus méprifables qu'eux.

Pour moi, Monsieur, je me suis voué aux Allobroges, et je m'en trouve bien ; je jouis de la plus heureuse indépendance, je me moque quelquefois des Allobroges de Paris. Je vous aime, je vous estime, je vous révèrerai jusqu'à ce que mon corps soit rendu aux élémens dont il est tiré.

1760.

L E T T R E I X.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

10 d'auguste.

J'E cherche ma dernière lettre à mon cher *Palissot*, pour vous l'envoyer. *Palissot* est un brave homme ; il imprime *français, aurais, ferais*, par un *a* ; et les encyclopédistes n'en ont pas tant fait. Ce drôle-là ne manque pas d'esprit, et a même quelque talent ; mais c'est un calomniateur que mon cher *Palissot*, un misérable ; et j'ai eu l'honneur de l'en avertir assez gaiement, autant que je peux m'en souvenir. Ma dernière lettre à ce cher *Palissot* était toute chrétienne.

Je doute fort que M. de *Malesherbes* me rende d'importans services. Un folliculaire qui fait la feuille intitulée *l'Avant-coureur*, nommé *Jonval*, demeurant quai de *Conti*, m'a mandé qu'on lui avait donné *l'Oracle des philosophes* à annoncer. Vous savez ce que c'est que cet *Oracle* ; pour moi, j'en ignore l'auteur. Mon divin ange, vous me feriez plaisir de me faire connaître ce bon homme ; je lui dois, au moins, un remerciement. Ce *Jonval* l'annonçait donc, et, en même temps, le

dénonçait aux honnêtes gens comme un plat libelle. Il prétend que son censeur, qu'il ne nomme pas, lui a rayé son annonce, et lui a dit : Si vous tombez sur *V.*, on vous en fera gré ; mais, si vous voulez défendre *V.*, on ne vous le permettra pas. Or, mon cher ange, vous saurez que *V.* se moque de tout cela, qu'il rit tant qu'il peut, et que, s'il digérait il rirait bien davantage. O anges ! *V.* baise le bout de vos ailes avec plus de dévotion que jamais. 1760.

L E T T R E X.

A M. D U C L O S.

11 d'auguste.

JE fais depuis long-temps, Monsieur, que vous avez autant de noblesse dans le cœur que de justesse dans l'esprit : vous m'en donnez aujourd'hui de nouvelles preuves. Je ne doute pas que vous ne veniez à bout d'introduire *M. Diderot* dans l'académie française, si vous entreprenez cette affaire délicate ; je vois que vous la croyez nécessaire aux lettres et à la philosophie dans les circonstances présentes. Pour peu que *M. Diderot* vous seconde par quelques démarches sages et mesurées

— 1760. auprès de ceux qui pourraient lui nuire , vous réuffirez auprès des perfonnes qui peuvent le fervir. Vous êtes à portée , je crois , d'en parler à madame de *Pompadour* ; et quand une fois elle aura fait agréer au roi l'admiſſion de M. *Diderot* , j'oſe croire que perſonne ne fera aſſez hardi pour s'y oppoſer. Nous ne ſommes plus au temps des théatins évêques de Mirepoix : il vous fera d'ailleurs aifé de voir ſur combien de voix vous pouvez compter à l'académie. Vous aurez l'honneur d'avoir fait ceſſer la perſécution , d'avoir vengé la littérature , et d'avoir aſſuré le repos d'un des plus eſtimables hommes du monde , qui , ſans doute , eſt votre ami. M. d'*Alembert* me paraît diſpoſé à faire tout ce que vous jugerez à propos pour le ſuccès de cette entrepriſe. Je prends la liberté de vous exhorter tous deux à vous aimer de tout votre cœur : le temps eſt venu où tous les philoſophes doivent être frères , ſans quoi les fanatiques et les fripons les mangeront tous les uns après les autres.

Je ſuis entièrement à vos ordres pour le *Dictionnaire de l'académie* ; je vous remercie de l'honneur que vous voulez bien me faire : j'en ferai peut-être bien indigne , car je ſuis un pauvre grammairien ; mais je ferai de mon mieux pour mettre quelques pierres à l'édifice. Votre plan me paraît aſſi bon , que je trouve
l'ancien

l'ancien plan , sur lequel on a travaillé , mauvais. On réduifait le *Dictionnaire* aux termes de la converfation , et la plupart des arts étaient négligés. Il me femble auffi qu'on s'était fait une loi de ne point citer ; mais un dictionnaire fans citation eft un squelette. 1760.

Je fuis un peu furpris de vous voir dans le fecret de notre petite province de Gex , dont j'ai fait ma patrie ; mais je ne le fuis pas du fervice que vous voulez bien me rendre ; j'en fuis pénétré. Je crains fort de ne pouvoir obtenir de meffieurs du domaine ce que j'aurais pu avoir aifément d'un prince du fang , comme engagifte ; mais j'ai toujours penfé qu'il faut tenter toute affaire dont le fuccès peut faire beaucoup de plaifir , et dont le refus vous laiffe dans l'état où vous êtes. J'aurai l'honneur de vous rendre compte de l'état des chofes , dès que M. le comte de *la Marche* aura conclu avec fa Majesté ; et je vous avoue que j'aimerais mieux vous avoir l'obligation du fuccès , qu'à tout autre. Cependant l'affaire de *Diderot* me tient encore plus à cœur que le pays de Gex ; j'aime fort ce petit coin du monde : c'eft , comme le paradis terreftre , un jardin entouré de montagnes ; mais j'aime encore mieux l'honneur de la littérature. Je vous demande pardon de ne pas vous écrire de ma main ; je fuis un peu malingre.

Correfp. générale. Tome VII. * C

— 1760. Encore un mot , je vous prie , malgré mon peu de forces. Il me vient dans la tête que le travail de votre *Dictionnaire* devient la raison la plus plausible et la plus forte pour recevoir M. *Diderot*. Ne pourriez-vous pas représenter ou faire représenter combien un tel homme vous devient nécessaire pour la perfection d'un ouvrage nécessaire ? ne pourriez-vous pas , après avoir établi sourdement cette batterie , vous assembler sept ou huit élus , et faire une députation au roi pour lui demander M. *Diderot* comme le plus capable de concourir à votre entreprise ? M. le duc de *Nivernois* ne vous seconderait-il pas dans ce projet ? ne pourrait-il pas même se charger de porter avec vous la parole ? Les dévots diront que *Diderot* a fait un ouvrage de métaphysique , qu'ils n'entendent point ; il n'a qu'à répondre qu'il ne l'a pas fait , et qu'il est bon catholique ; il est si aisé d'être catholique.

Adieu , Monsieur ; comptez sur ma reconnaissance et mon attachement inviolable. Vous prendrez peut-être mes idées pour des rêves de malade ; rectifiez-les , vous qui vous portez bien.

L E T T R E X I.

1760.

A M. THIRIOT.

Le 11 d'auguste, si, que août est barbare !

A peine eus-je écrit à l'ancien ami pour avoir des nouvelles, que DIEU m'exauça, et je reçus sa lettre du 30 de juillet, dans laquelle il me parlait de la libération de l'abbé *Mords-les*, et de l'Ecoffaïse, et de *Catherine Vadé*, et d'*Alétof*, &c. M. d'*Argental* est celui qui a le plus contribué à nous rendre notre *Mords-les*. J'ai écrit tous les jours de poste, j'ai toujours été la mouche du coche; mais je bourdonne de si loin, qu'à peine m'entend-on.

Oui, j'ai mon *Moïse* complet. Il a fait le *Pentateuque* comme vous et moi; mais, qu'importe; ce livre est cent fois plus amusant qu'*Homère*, et je le relis sans cesse avec un ébahissement nouveau.

Vous auriez bien dû cependant m'envoyer l'édition de mon commerce épistolaire avec le divin *Paliffot*; je veux voir si le texte est pur.

Il se montre donc, ce cher *Paliffot*! il exulte en public! il ne fait donc pas que sa pièce des Philosophes est *de frigidis*!

Mon ancien ami, il y a trois mois que je crève de rire en me levant et en me couchant.

— 1760. C'est d'ailleurs un drôle de corps que notre ami *Protagoras* (*) ; il est têtue comme une mule, il est tout plein d'esprit, il a toutes sortes d'esprit, il est gai, il est charmant. Il n'ira point en Brandebourg, de par tous les diables ; car *Luc* est aux abois : sa tentative sur Dresde n'est qu'un coup de désespéré. *Quomodo cecidisti de calo, Lucifer, qui manè oriebaris ! O Luc, l'aurais-tu cru que je ferais cent fois plus heureux que toi ?*

Mon ancien ami, il faut que nous nous revoyons avant d'aller trouver *Virgile* et l'abbé *Pellegrin* dans l'autre monde,

Qu'est-ce que vous faites chez le médecin *Baron* ? Venez aux Délices ; elles sont plus riantes que la rue *Culture-Sainte-Catherine*.

N. B. Souvenez-vous que je me ruine à bâtir une église ; je veux qu'*Abraham Chaumeix* et ses conforts en sèchent de douleur. Ils me verront enterrer dans le chœur, avec une auréole sur la tête ; ils feront bien attrapés. *Interim, vivamus.*

P. S. Je viens de recevoir mes lettres à *Palissot* avec les réponses, au lieu des lettres de *Palissot* avec mes réponses ; ce *Palissot* est un peu infidelle.

(*) M. d'Alembert.

L E T T R E X I I .

1760.

A M. M A R M O N T E L , à Paris.

13 d'auguste.

Nous avons été un peu alarmés, Monsieur, de certaines terreurs paniques que messieurs les directeurs de la poste avaient conçues; jamais crainte n'a été plus mal fondée. M. le duc de *Choiseul* et madame de *Pompadour* connaissent la façon de penser de l'oncle et de la nièce; on peut tout nous envoyer sans risque; on fait que nous aimons le roi et l'Etat. Ce n'est pas chez nous que des *Damiens* ont entendu des discours séditieux; on ne prétend point chez nous que l'Etat doive périr, faute de subsides; nous n'avons point de convulsionnaires dans nos terres. Je dessèche des marais, je bâtis une église, et je fais des vœux pour le roi. Nous défions tous les jansénistes et tous les molinistes d'être plus attachés à l'Etat que nous le sommes. Il est vrai que nous rions du matin au soir des *Pompignans* et des *Frérons*; mais, quoique *le Franc* ait épousé la veuve d'un directeur des postes, il ne peut empêcher qu'on ne me donne, tous les ordinaires, une liste de ses

— 1760. ridicules. Vous pouvez m'écrire en toute
 fureté ; le roi ne trouve point mauvais que
 des amis s'écrivent que *Fréron* est un bas
 coquin , et *le Franc* un impertinent. Les pau-
 vretés de la littérature n'empêchent pas que
 M. le maréchal de *Broglie* ne soit dans Cassel.

Abraham Chaumeix , *Jean Gauchat* , *Martin
 Trublet* , ne m'empêcheront pas de donner
 un beau feu d'artifice à la fin de la campagne.

Mon cher ami, il faut que le roi sache que
 les philosophes lui sont plus attachés que les
 fanatiques et les hypocrites de son royaume ;
 l'univers n'en saura rien ; l'univers n'est fait
 que pour *Pompignan*. Je vous écris cette lettre
 en droiture , parce que M. *Bouret* ne m'a
 offert ses bons offices que pour de gros paquets.
 Mandez-nous , je vous prie , par qui l'on
 peut vous sauver dorénavant l'impôt d'une
 lettre ; dites-moi avec quelle noble fierté l'ami
Fréron reçoit le fouet et la fleur de lis , qu'on
 lui donne trois fois par semaine à la comé-
 die : donnez-nous des nouvelles surtout de
 votre situation , de vos desseins et de vos
 espérances ; l'oncle et la nièce s'intéressent
 également à vous. Présentez mes respects ,
 je vous prie , à madame *Geoffrin*. Si vous voyez
 M. *Duclos* , dites-lui , je vous prie , combien
 je l'estime , et à quel point je lui suis atta-
 ché ; mais , surtout , soyez bien persuadé que

vous aurez toujours dans l'oncle et dans la nièce deux amis essentiels. 1760.

Est-il possible qu'il y ait encore quelqu'un qui reçoive *Fréron* chez lui ? ce chien , fessé dans la rue , peut-il trouver d'autre asile que celui qu'il s'est bâti avec ses feuilles ? est-il vrai qu'il est brouillé avec *Palissot* , et que la discorde est dans le camp des ennemis ? Contribuez de tout votre pouvoir à écraser les méchans et la méchanceté , les hypocrites et l'hypocrisie ; ayez la charité de nous mander tout ce que vous saurez de ces garnemens. Mais , comme il faut mêler l'agréable à l'utile , parlez-moi de *Melpomène-Clairon*. Que fait-elle ? que dit-elle ? que jouera-t-elle ?

Lui a-t-on lu , d'une voix fausse et grêle ,
Le triste drame écrit pour la Denesle ?

Quelque chose qu'elle joue , ce fera un beau tapage quand elle reparaitra sur la scène. Adieu ; si vous avez envie de faire quelque tragédie , venez la faire chez nous ; c'est avec ses frères qu'il faut réciter son office.

Je vous embrasse de tout mon cœur.

1760.

L E T T R E X I I I .

A M. B A G I E U X ,

C H I R U R G I E N D U R O I , & c .

Aux Délices, 13 d'auguste.

MA nièce est un gros cochon, comme font, Monsieur, la plupart de vos parisiennes; cela se lève à midi; la journée se passe sans qu'on sache comment; on n'a pas le temps d'écrire, et, quand on veut écrire, on ne trouve ni papier, ni plume, ni encre; il faut m'en venir demander, et puis l'envie d'écrire passe. Sur dix femmes, il y en a neuf qui en usent ainsi. Pardonnez donc, Monsieur, à madame *Denis* son extrême paresse; elle ne vous en est pas moins attachée, et elle aimerait encore mieux vous le dire que vous l'écrire. Je lui fers de secrétaire; je suis exact, tout vieux et tout malingre que je suis. Il est bien juste que vous ayez un peu d'amitié pour moi, puisque M. *Morand*, votre confrère, en a tant pour mon grand persécuteur *Fréron*.

Sapè premente Deo, fert Deus alter opem.

J'ai eu bon nez d'achever ma vie dans ma douce retraite; les *Fréron*, les *Pompignan*.

les *Abraham Chaumeix*, m'auraient livré, sans doute, au bras séculier. Quelle inhumanité dans ce *Fréron*, de me soupçonner d'être l'auteur de l'Ecoffaïse! —
1760.

Un grand théologien mahométan prétend que DIEU envoie quelquefois un ange chirurgien aux méchans qu'il veut rendre bons ; cet ange vient avec un scalpel céleste pendant le sommeil du scélérat, lui arrache le cœur fort proprement, en exprime le virus, et met un baume divin à la place. Je vous supplie de daigner faire cette opération à *Fréron* ; mais vous aurez bien de la peine à tirer tout le virus.

Je me félicite plus que jamais de n'être pas témoin de toutes les pauvretés qui se font dans Paris ; mais je regrette fort de ne point voir un homme de votre mérite. Comptez que c'est avec les sentimens les plus vifs que j'ai l'honneur d'être, &c.

1760.

L E T T R E X I V.

A M. LE COMTE ALGAROTTI.

Le 15 d'auguste.

C A R O , vous voulez le Pauvre diable ,
 ecco lo. Che fò io nel mio retiro? Crepo di
 ridere ; e che farò ? riderò in fino alla morte.
 C'est un bien qui m'est dû ; car , après tout ,
 je l'ai bien acheté. J'ai vu le *Skellendorf* ; il a
 dîné dans ma guinguette : il a un jeune
 homme avec lui qui paraît avoir de l'esprit
 et des talens. J'attends votre chimiste ; mais
 je vous dirai : *Attamen ipse veni*.

Frà un mese vi manderò il *Pietro* ; mais
 songez que vous m'avez promis vos lettres sur
 la Russie. Je veux au moins avoir le plaisir et
 l'honneur de vous citer dans le second tome ;
 car vous n'aurez cette année que le premier.
 Cette Histoire russe fera la dernière chose
 sérieuse que je ferai de ma vie ; je bâtis actuel-
 lement une église , mais c'est que je trouve
 cela plaifant.

Tout mon chagrin est que vous n'avez pas
 la Pucelle , la vraie Pucelle , très-différente
 du fatras qui court dans le monde sous mon
 nom. Quand je vous donnai le premier chant
 à Berlin , je n'étais point du tout plaifant ; les

temps font changés ; c'est à moi seul qu'il appartient de rire : quand je dis seul, je parle de *Luc* et de *moi*, et non de vous et de moi. 1760.

Je crois, comme vous, que *Machiavel* aurait été un bon général d'armée ; mais je n'aurais pas conseillé au général ennemi de dîner avec lui en temps de trêve.

Je ne fais pas encore si *Bresslau* est pris ; tout ce que je fais, c'est qu'il est fort doux de n'être pas dans ces quartiers-là, et qu'il serait plus doux d'être avec vous.

L'amo, l'amerò sempre. Votre *Secretario* est un très-bon ouvrage.

L E T T R E X V.

A M. LE COMTE DE TRESSAN.

Aux Délices, 16 d'auguste.

Voici deux génevois aimables que je prends la liberté d'adresser à mon cher gouverneur, et que je voudrais bien accompagner. MM. *Turretin* et *Riliet* sont les seuls objets de mon envie ; car je vous jure, mon très-cher gouverneur, que je n'envie nullement ni *Pompignan* ni même *Fréron*. Je ne voudrais être à la place que de ceux qui

— peuvent avoir le bonheur de vous voir et de
1760. vous entendre. Il me paraît que ce *Fréron* vous a un tant soit peu manqué de respect dans une de ses mal-semaines. Il faut pardonner à un homme comme lui, enivré de sa gloire et de la faveur du public.

Mon cher *Palissot* est-il toujours favori de sa Majesté polonoise ? comment trouvez-vous la conduite de ce personnage et celle de sa pièce ? Notre cher frère *Menou* m'a envoyé, de la part du roi de Pologne, *l'Incrédulité combattue par le simple. . . essai par un roi* : essai auquel il paraît que cher frère *Menou* a mis la dernière main. Il ne vous montrera pas la réponse que je lui ai faite, mais moi je vous montre ma lettre au roi de Pologne (*), et j'espère vous envoyer bientôt le premier volume de l'Histoire de *Pierre I.* Vous savez que c'est un hommage que je vous dois ; je n'oublierai jamais certain petit certificat dont vous m'avez honoré. Quoique je sois occupé actuellement à bâtir une église, je me sens encore très-mondain ; l'envie de vous plaire l'emporte sur ma piété : j'espère que DIEU me pardonnera cette faiblesse, et qu'il ne me fera pas la grâce cruelle de m'en corriger. Je fais qu'il faut oublier le monde, mais j'ai mis dans

(*) Voyez *Lettres de plusieurs souverains, &c.* à la fin du volume des *Lettres de l'impératrice de Russie* ; 15 d'août 1760.

mon marché que vous seriez excepté nom-
mément. Plaignez-moi, Monsieur, d'être si
loin de vous, et de vieillir sans faire ma
cour à ce que la France a de plus aimable.
Mon tendre et respectueux attachement ne
finira qu'avec ma vie. 1760.

L E T T R E X V I.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

17 d'auguste.

MON divin ange, il faut que notre ami *Fréron* soit en colère, car il ne peut être plaisant. Je viens de voir le récit de la bataille où il a été si bien étrillé. Le pauvre homme est si blessé qu'il ne peut rire. Si vous pouvez, mon cher ange, nous rendre le premier acte tel qu'il est imprimé, vous ferez plaisir aux érudits qui aiment qu'on ne retranche rien d'une traduction d'un ouvrage anglais. Il paraît que la petite guerre littéraire n'est pas prête à finir. Tant qu'il y aura des regardans, il y aura des combattans; et il n'y aura que la lassitude du public qui fera tomber les armes des mains.

Je crois que *Jérôme Carré*, le frère de la

— doctrine chrétienne, et *Catherine Vadé* et con-
 1760. forts, ont rendu un très-grand service à une certaine partie de la nation qui n'est pas peu de chose. Si on avait laissé dire et faire les *Pompignan*, les *Palissot*, les *Fréron*, et même les maître *Joli de Fleuri*, les philosophes auraient passé pour une troupe de gens sans honneur et sans raison. J'ai écrit une singulière lettre au roi *Stanislas*, en le remerciant du livre que frère *Menou* a mis sous son nom; je l'enverrai à mon ange.

Venons au fait de *Tancrede*. Je crois qu'il faut bénir la Providence de ce qu'elle a permis que M. le duc de *Choiseul* n'ait pas regardé ce secret comme un secret d'Etat. Le spectacle en fera si frappant, la situation si neuve, le cinquième acte (j'entends les deux dernières scènes) si touchant, mademoiselle *Clairon* si supérieure, que vous en viendrez à votre honneur malgré *Fréron*.

Ici l'auteur s'embarrasse, parce qu'il a un peu de fièvre; ce n'est pas *Fréron* qui la lui donne. Il va faire mettre sur un papier séparé de petites annotations pour la Chevalerie.

A M. L'ABBÉ PERNETTI, à Lyon.

22 d'auguste.

Nos conventicules de *Satan*, proscrits par *Jean-Jacques* et par *Gresset*, ne recommenceront, mon cher ami, que quand M. le duc de *Villars* fera arrivé; je voudrais que votre archevêque pût y assister comme vous, je crois qu'il ne serait pas mécontent de madame *Denis*. Il est bien ridicule qu'un primat des Gaules ne soit pas le maître d'avoir du plaisir. Autrefois les évêques allaient aux spectacles; ce sont ces faquins de calvinistes et de jansénistes qui, n'étant pas faits pour des plaisirs honnêtes, en ont privé ceux qui sont faits pour les goûter. Les pontifes d'Athènes et de Rome étaient juges des pièces tragiques, et sûrement n'en étaient pas meilleurs juges que votre adorable archevêque. Je suis très-fâché de n'être pas de son diocèse, j'irais le conjurer à deux genoux de venir bénir l'église que j'ai l'honneur de faire bâtir. Je vous offre, mon cher abbé, un autel et un théâtre; tous les deux sont à votre service. Je vous demande en grâce de me dire si ce que vous me mandâtes, le 18 d'auguste,

— du parlement de Besançon, est encore vrai
 1760. le 23 d'auguste. Est-il possible que ce parlement joue sérieusement la farce du Médecin malgré lui? et qu'il dise à la *classe* du parlement de Paris : *De quoi vous mêlez-vous ? je veux qu'on me batte.* Si la chose est ainsi, il n'y a rien eu de si plaisant du temps de la fronde ; et, si le ministère a trouvé le secret de donner ce ridicule aux parlemens, le ministère est plus habile qu'eux. Je vous embrasse de tout mon cœur, vous et vos amis.

L E T T R E X V I I I.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

28 d'auguste.

M O N cher ange, vous ne m'instruisez pas dans mes limbes de ce que vous faites dans votre ciel; pas un petit mot sur l'Ecoffaïse, sur mon ami *Fréron*, sur mon cher *Pompignan* qu'on dit être chez M. d'*Argenson*, aux Ormes, avec le président *Hénault* qui va lui vendre sa charge de surintendant bel-esprit de la reine, et qui, pour pot de vin, trouve son *Discours* et son *Mémoire* excellens.

Il faut que je vous dise que frère *Menou*,
 jésuite,

jésuite, m'a envoyé une mauvaise déclama-
 tion de sa façon, intitulée *l'Incrédulité combat-* 1760.
tue par le simple bon sens Il a mis cet ouvrage
 sous le nom du roi *Stanislas*, pour lui donner
 du crédit; il me l'a adressé de la part de ce
 monarque, et voici la réponse que j'ai faite
 au monarque. Voyez si elle est sage, respec-
 tueuse et adroite. Vous pourriez peut-être en
 amuser M. le duc de *Choiseul*, en qualité de
 lorrain.

On me mande, mon divin ange, que vous
 allez faire jouer ce *Tancrede*, qui est déjà pres-
 que aussi connu que *l'Ecoffaïse*.

Mon vieux corps, mon vieux tronc a porté
 quelques fruits cette année, les uns doux,
 les autres un peu amers; mais ma féve est
 passée; je n'ai plus ni fruits ni feuilles. Il
 faut obéir à la nature, et ne la pas gour-
 mander. Les fots et les fanatiques auront bon
 temps cet automne et l'hiver prochain; mais
 gare le printemps.

Est-il vrai que *Gaussin* se retire? qu'elle fait
 comme moi? qu'elle va en Berri être dame
 de château? et que, de plus, elle est mariée?
 Je suis bien aise qu'il y ait des châteaux pour
 les talens, pourvu que ce ne soient pas les
 châteaux de Vincennes et de la bastille.

Une lettre venue de Prague annonce chan-
 gement de fortune et défaite entière de *Laudon*.

— 1760. Il faut toujours, en fait de nouvelles, attendre le sacrement de la confirmation. Mais si la chose est vraie, je pense comme vous; la paix, la paix; oui, mais voudra-t-on bien nous la donner?

En attendant, amusez-vous avec Tancrède; mais qu'il ne soit pas sifflé. On joue l'Ecof-faise dans toutes les provinces; il serait triste de déchoir et de faire ce petit plaisir à *Fréron* et à *Pompignan*. Savez-vous bien, mon cher ange, que Tancrède est une affaire capitale? Mille tendres respects aux anges.

L E T T R E X I X.

A M. DAMILAVILLE,

DIRECTEUR DES VINGTIEMES, à Paris.

29 d'auguste.

J E réponds, Monsieur, à votre lettre du 12. Je vois avec plaisir l'intérêt que vous prenez à l'honneur des belles-lettres. Plus la place que vous occûpez semblait devoir vous interdire le goût de la littérature, plus vous y avez de mérite. La publication de l'Histoire de Russie sous *Pierre le grand*, est une nouvelle prématurée. Vous me feriez plaisir, Monsieur,

de me dire quel est ce M. Do*** dont vous n'achevez pas le nom : les Suisses comme moi ne sont pas au fait de l'histoire de Paris, et n'entendent pas à demi-mot. Je n'ai point encore vu l'imprimé qui a pour titre : *Requête de Jérôme Carré aux Parisiens* ; vous me feriez plaisir de me l'envoyer ; on dit qu'il est différent de celui qui courait en manuscrit. On m'a mandé qu'on jouait l'Ecoffaise à Lyon, à Bordeaux et à Marseille, avec le même succès qu'à Paris. Je ne fais pas pourquoi le sieur Fréron s'est obstiné à se reconnaître dans le Frélon de M. Hume. Il est certain que ce n'est pas la faute de Jérôme Carré, qui n'est qu'un simple traducteur, et qui est l'innocence même. Il ignorait absolument qu'on eût jamais parlé d'envoyer le sieur Fréron aux galères ; c'est le sieur Fréron lui-même qui a appris cette anecdote au public : il doit savoir ce qui en est.

En attendant, il est exécuté sur tous les théâtres de France ; la punition est douce, s'il est coupable de toutes les choses dont on l'accuse. On m'a envoyé des mémoires sur sa vie, dont il y a, dit-on, plusieurs copies dans Paris. Il paraît, par ces mémoires, que cet homme appartient plus au châtelet qu'au Parnasse. Au reste, je ne l'ai jamais vu, je n'ai lu que deux ou trois de ses misérables feuilles qu'on oublie à mesure qu'on les lit.

— 1760. Je m'occupe bien plus agréablement de vos lettres et des sentimens que vous me témoignez, que des sottises de ce gremlin. Comptez, Monsieur, sur la vive sensibilité de votre, &c.

L E T T R E X X.

A M. T H I R I O T.

Le 29 d'auguste.

J E crois que c'est vous, mon cher correspondant, qui m'avez envoyé un très-bon ouvrage sur la satire intitulée *Comédie des Philosophes*. Mais, en général, on a pris *Palissot* trop sérieusement; si ces pauvres philosophes avaient été plus tranquilles, si on avait laissé jouer la pièce de *Palissot* sans se plaindre, elle n'aurait pas eu trois représentations. *Jérôme Carré* a été plus madré, il ne s'est point plaint, et il a fait rire; il est comme l'amant de mamie *Babichon*, qui aimait tant à rire que souvent tout seul il riait dans sa grange.

L'Ecoffaise a été jouée dans toutes les provinces avec autant de succès qu'à Paris, et le tranquille *Jérôme* ricane dans sa retraite. Il a des tracasseries avec des prêtres pour l'église

qu'il fait bâtir ; mais il s'en tirera , et il en rira , et il en écrira au pape , quoique *Rezzonico* ne soit pas si goguenard que *Lambertini*. 1760.

Jean-Jacques , à force d'être sérieux , est devenu fou ; il écrivait à *Jérôme* , dans sa douleur amère : „ Monsieur , vous ferez enterré „ pompeusement , et je serai jeté à la voirie „. Pauvre *Jean-Jacques* ! voilà un grand mal d'être enterré comme un chien , quand on a vécu dans le tonneau de *Diogène* ! Ce véritable pauvre diable a voulu jouer un rôle difficile à soutenir ; il est bien loin de rire. Envoyez-moi donc la lettre écrite à ce braillard d'*Astruc*.

On dit le roi de Prusse vainqueur en Silésie ; nous en saurons des nouvelles demain. Je détourne , autant que je peux , les yeux de toutes ces horreurs ; il est plus doux de bâtir , de planter et d'écrire. Ecrivez-moi donc , et je vous écrirai tant que je pourrai. *Farewell my friend.*

1760.

L E T T R E X X I.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

Premier de septembre.

LA charité étant une vertu angélique , un pauvre malade compte sur celle de ses divins anges. Vous croyez bien que ce n'est pas par mauvaise volonté que je n'ai pas fait à *Tancrede* et à sa chère *Aménaïde* tout ce que je voudrais leur faire. Mes anges n'imaginent pas quel est le fardeau d'un homme très-faible et un peu vieux , qui a quatre campagnes à gouverner à la fois , qui s'avise de bâtir un château et une église , qui ne peut suffire à une correspondance forcée , qui , pour l'achever de peindre , se trouve assez embarrassé avec l'empire de toutes les Russies. Il est fort doux d'être occupé , mais il est dur d'être surchargé ; le corps en souffre , *Tancrede* aussi. J'implore la clémence de madame *Scaliger* ; je n'en peux plus. Des vers et moi ne peuvent se rencontrer ensemble d'ici à plus de trois mois. N'exigez rien de moi , mes divins anges , car je ne ferais que des sottises ; il me reste à peine assez de tête pour vous dire que , s'il y a dans *Tancrede* la simplicité , la noblesse , l'intérêt ,

la nouveauté que vous y trouvez, cette pièce pourra être aussi bien reçue que l'Ecoffaïse. 1760.

Mademoiselle *Clairon* pleure et fait pleurer, dites-vous; que demandez-vous de plus? Il se trouvera quelques raisonneurs qui, après avoir pleuré, diront à souper, que le courier qui portait la lettre d'*Aménaiide* au camp des Maures devrait avoir parlé avant de mourir; d'autres répondront qu'il devait se taire; on demandera s'il y a assez de raisons pour condamner *Aménaiide*; les gens de bonne volonté diront qu'il n'y en a que trop; que son courier allait au camp des Maures; que *Solamir* avait osé la demander en mariage dans Syracuse; que *Solamir* l'avait aimée à Constantinople: il est encore très-naturel, et même indispensable que *Tancrede* la croie coupable, puisque son père même avoue à *Tancrede* qu'il n'est que trop sûr du crime de sa fille; toute l'intrigue est donc de la plus grande vraisemblance; et ce serait une chose bien inutile et bien déplacée de faire parler un postillon qui ne doit point parler. Il me semble que, quand on a pour soi la vraisemblance et l'intérêt, on peut risquer de jouer à ce jeu dangereux de cinq actes contre quinze cents personnes. Permettez-moi de vous dire, mon cher ange, qu'il faut que *le Kain* mette beaucoup de passion dans son rôle; cette passion doit être noble,

— je l'avoue ; mais il faut que le désespoir perce
1760. toujours à travers de cette noblesse.

Je souhaite que *Brizard* joue le bon homme comme j'ai eu l'honneur de le jouer ; croyez que , ma nièce et moi , nous faisons pleurer les gens quand nous voulons.

Que vous me faites plaisir de me dire que vous ne pouvez pas souffrir cette familiarité plate que le bon homme *Sarrazin* prenait quelquefois pour le naturel , cette façon misérable de réciter des vers comme on lit la gazette. J'aimerais , je crois , encore mieux l'ampoulé que je n'aime point.

Au reste , vous savez bien que vous êtes le maître absolu de vos bienfaits , ainsi que de la pièce et de l'auteur. Je vous ai envoyé , par le dernier ordinaire , mon édifiante lettre au roi *Stanislas*. Je chercherai ces dialogues que vous voulez voir ; j'en ferai faire une copie ; tout est à vos ordres , comme de raison. Permettez-moi de vous remercier encore d'avoir vengé le public en donnant l'Ecoffaïse ; vous avez décrédité ce malheureux *Fréron* dans Paris et dans les provinces , et il était nécessaire qu'il fût décrédité. Donnez la bataille de Tancrede quand il vous plaira , vous êtes un excellent général ; si *M. Daun* avait conduit ses troupes , comme vous conduisez les vôtres , le roi de Prusse ne lui aurait pas dérobé tant
de

de marches. Adieu, mon divin ange; en ———
voilà beaucoup pour un malingre qui n'en 1760.
peut plus, mais qui adore les anges.

L E T T R E X X I I.

A M. LE COMTE DE SAINT-ETIENNE,

*Qui avait adressé à l'auteur une épître sur
la comédie de l'Ecoffaise.*

Aux délices, premier de septembre.

TOUT malade que je suis, Monsieur, je suis très-honteux de ne répondre qu'en prose, et si tard, à vos très-jolis vers. Je félicite le roi de Pologne d'avoir toujours près de lui un gentilhomme qui pense comme vous. Cela fait presque pardonner la protection qu'il a prodiguée à un malheureux tel que *Fréron*. Ce monarque est comme le soleil, qui luit également pour les colombes et pour les vipères.

Lorsque j'ai demandé, Monsieur, votre adresse à madame la marquise *des Ayvelles*, je me flattais de vous faire de plus longs remerciemens; ma mauvaise santé ne me permet pas une plus longue lettre, mais elle ne dérobe rien aux sentimens d'estime et de

— reconnaissance avec lesquels j'ai l'honneur
1760. d'être , &c.

Vous m'avez attendri , votre épître est charmante ;
En philosophe vous pensez.
Lindane est dans vos vers plus belle et plus touchante ;
Et c'est vous qui l'embellissez.

L E T T R E X X I I I .

A M O N S I E U R

LE MARQUIS ALBERGATI CAPACELLI.

Aux Délices , 5 de septembre.

JE suis dans mon lit depuis quinze jours ,
Monsieur. Vieillesse et maladie font deux fort
fottes choses pour un homme qui aime comme
moi le travail et le plaisir. Il est vrai que pour
du plaisir vous venez de m'en donner par
votre traduction , et par votre bonne réponse
à ce *Ca...* ; mais je ne vous en donnerai
guère , et j'ai bien peur que la tragédie des
chevaliers errans ne vous ennuye. Ce qui n'est
point ennuyeux , c'est votre traduction de
Phèdre ; c'est le plus grand honneur qu'ait
jamais reçu *Racine*.

Je remercie tendrement l'enfant de la nature,

Goldoni. Je remercie le signor *Paradisi* ; mais c'est vous surtout, Monsieur, que je remercie. 1760.

Algarotti a donc quitté *Machiavel* pour faire l'amour. Il passe son temps entre les Muses et les dames, et fait fort bien. Si le cher *Goldoni* m'honore d'une de ses pièces, il me rendra la santé ; il faut qu'il fasse cette bonne œuvre. Je fais répéter *Alzire* autour de mon lit, et nous allons ouvrir notre théâtre dès que je serai debout. Nous n'avons pas de sénateurs genevois qui jouent la comédie. Les pédans de *Calvin* n'approchent pas des sénateurs de Bologne ; je n'ai pu corrompre encore que la jeunesse ; je civilise autant que je peux les Allobroges. Les Genevois, avant que je fusse leur voisin, n'avaient, pour divertissement, que de mauvais sermons. Ils ne sont point nés pour les beaux arts comme messieurs de Bologne. Vous avez le génie et les saucissons ; mais mes chers Genevois n'ont rien de tout cela.

Adieu, Monsieur ; je vous aime comme si je vous avais vu et entendu.

Recevez les respects de l'hermite V.

1760.

L E T T R E X X I V .

▲ M A D A M E

LA MARQUISE DU DEFFANT.

Aux Délices , 12 de septembre.

VOUS êtes un grand et aimable enfant , Madame ; comment n'avez-vous pas senti que je pense comme vous ? Mais songez que je suis d'un parti , et d'un parti persécuté , qui , tout persécuté qu'il est , a pourtant obtenu à la fin le plus grand avantage qu'on puisse avoir sur ses ennemis , celui de les rendre à la fois ridicules et odieux.

Vous sentez donc ce qu'on doit aux gens de son parti : M. le duc d'*Orléans* disait qu'il fallait avoir la foi des Bohèmes.

Je ne fais si vous avez vu une lettre de moi au roi de Pologne *Stanislas* ; elle court le monde ; c'est pour le remercier d'un livre qu'il a fait de moitié avec le cher frère *Menou* , intitulé , *l'Incrédulité combattue par le simple... bon sens*.

Si vous ne l'avez point , je vous l'enverrai ; et je chercherai d'ailleurs , Madame , tout ce qui pourra vous amuser ; car c'est à l'amusement qu'il faut toujours revenir , et , sans

ce point-là, l'existence ferait à charge : c'est ce qui fait que les cartes emploient le loisir de la prétendue bonne compagnie, d'un bout de l'Europe à l'autre ; c'est ce qui fait vendre tant de romans. On ne peut guère rester sérieusement avec soi-même. Si la nature ne nous avait faits un peu frivoles, nous serions très-malheureux ; c'est parce qu'on est frivole que la plupart des gens ne se pendent pas. — 1760.

Je vous adresserai, dans quelque temps, un exemplaire de l'Histoire de toutes les Russies. Il y a une préface à faire pouffer de rire, qui vous consolera de l'ennui du livre.

Adieu, Madame ; je suis malade, portez-vous bien ; foyez aussi gaie que votre état le permet, et ne boudez plus votre ancien ami qui vous est tendrement attaché pour toujours.

L E T T R E X X V.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

17 de septembre.

J'AI eu encore assez de tête pour dicter un dernier mémoire ; mais je n'ai pas assez d'expressions pour dire à mes anges tout ce que je leur dois. J'avoue que madame d'*Argental*

— 1760. m'étonne toujours ; je ne crois pas qu'il y ait encore une dame dans Paris capable de faire ce qu'elle a fait. Ce n'est pas assez d'avoir beaucoup d'esprit et de goût , il faut se donner la peine de mettre toutes ses pensées par écrit , de s'étendre sur les défauts , d'y substituer des beautés ; elle a tout fait. En vous remerciant , Madame ; vous êtes encore au-dessus de l'idée que j'avais de vous ; j'ai été honteux de prendre moins d'intérêt que vous à *Tanocrède*. Vous m'avez donné de l'ardeur. Il me semble qu'il y a plus de cent vers changés depuis la première représentation. Je ne crois pas *Tanocrède* un excellent ouvrage ; mais enfin , tel qu'il est , grâce à vos bontés , je crois qu'il peut passer. J'y ai fait ce que j'ai pu ; il faut enfin finir , comme vous dites ; peut-être affaiblirais-je la pièce en y retouchant encore.

Il y a une grande différence entre descendre de *Pierre Corneille* ou de *Thomas*. Je me sens bien moins d'entrailles pour le sang de *Thomas* que pour l'autre. Je n'en ai guère non plus pour la muse limonadière , et j'aime beaucoup mieux lui donner une carafe de soixante livres , que de lui écrire. Mais j'abuse trop , Madame , de vos excessives bontés. Je n'ai qu'un chagrin dans ce monde , celui de n'être pas auprès de vous deux , et de ne vous

remercier que de loin. Mais, s'il vous plaît, comment fera-t-on pour imprimer ce pauvre Tancrède? comment recoudre sur son habit tous les lambeaux, tous les haillons que j'ai envoyés, et dont vous avez daigné vous charger? Il faudra donc que vous ayez encore l'endosse de faire transcrire sur la pièce toutes ces guenilles; cela me fait mourir de honte.

Cependant, que penser de Pondichéri que les Anglais ont peut-être pris, et de la Martinique qu'ils peuvent prendre? et comment avoir dorénavant du sucre, du café, et de la casse surtout? est-il bien vrai que le cunctateur *Daur* ait bien battu l'infatigable *Luc*? Cet infatigable me mande pourtant qu'il est bien fatigué. On parle d'une bataille très-sanglante, et je n'en aurai de nouvelles sûres que quand la poste de France sera partie. Si *Luc* a perdu quinze mille hommes, comme on le dit, il est perdu lui-même; il ne lui restera bientôt que Magdebourg qui ne tiendra pas long-temps; mais alors qu'arrivera-t-il? Je lui pardonnerai peut-être s'il vient à Neuchâtel, et de Neuchâtel aux Délices; mais je ne pardonnerai jamais à *Omer Foli de Fleuri*. Non, vous n'êtes point assez indignés de l'impertinent discours que ce pauvre homme prononça, contre les philosophes, en parlement.

1760. Comment trouvez-vous , s'il vous plaît , ma petite épître pompadourienne (*) ? ne suis-je pas un grand politique ? et cette politique n'est-elle pas très-définvolte ? ne suis-je pas bien fier ? est-ce là une *Triste d'Ovide* ? ai-je l'air d'un exilé ? ai-je la bassesse de demander des grâces ? ne suis-je pas digne de votre amitié ? Mille respects tous fort tendres.

L E T T R E X X V I.

A M A D A M E

LA COMTESSE D'ARGENTAL.

20 de septembre.

MADAME *Scaliger*, vous êtes divine. Vous nous avez donc secourus dans la guerre ; vous avez payé de votre personne ; vous avez pansé les blessés , et mis les morts au quartier : c'est à vous que la dédicace devrait appartenir.

Mes divins anges , nous jouâmes hier *Alzire* ; nous allons rejouer *Tancrede* ; nous sommes à l'abri des cabales , c'est beaucoup. Nos plaisirs sont purs. M. le duc de *Villars* , grand connaisseur , nous encourage. Notre théâtre

(*) L'épître dédicatoire de *Tancrede*.

commence à être en réputation. *Brioché* n'avait pas si bien réuffi chez les Suiffes. Envoyez-nous donc la pièce telle qu'on la joue à Paris. Vous donnez l'Indifcret ; la pièce n'est-elle pas un peu froide ?

1760.

Le comique écrit noblement
Fait bâiller ordinairement.

Si *Tancrede* avait un plein fuccès, il faudrait hardiment donner la *Femme qui a raifon* ; car, qu'elle ait raifon ou non, elle est gaie, et la morale est bonne. Il y a beaucoup de coucherie, mais c'est en tout bien et en tout honneur.

Il faudrait que madame de *Pompadour* fût une grande poule mouillée pour craindre ma fière dédicace. Pardon, divins anges, de mon laconifme. Il faut marier demain notre réfident de France dans mon petit château de *Ferney*. Nous fommes occupés à imaginer une façon nouvelle de dire la melle, et je vais répéter deux rôles, *Argire* et *Zopire*. La tête me tournera, fi je n'y prends garde.

Je baife le bout de vos ailes humblement

1760.

L E T T R E X X V I I .

A M. LE CHEVALIER DE R....X, à Toulouse.

Aux Délices, 20 de septembre.

MONSIEUR,

J E ne me porte pas assez bien pour avoir autant d'esprit que vous. Vous me prenez trop à votre avantage, comme difait *Waller* à *Saint-Evremond*. Vous êtes bien bon de lire des choses dont je ne me souviens plus guère; mais vous avez trop d'esprit pour ne pas voir que la *Réception de M. de Montesquieu à l'académie française*, pour s'être moqué d'elle, n'est qu'un trait plaifant, et rien de plus. Faites comme l'académie, Monsieur; entrez dans la plaifanterie, et surtout ne lisez jamais les *Discours de M. Mallet*, à moins que vous n'ayez une infomnie.

Vous expliquez très-bien, Monsieur, ce que M. de *Montesquieu* pouvait entendre par le mot *vertu* dans une république. Mais si vous vous souvenez que les *Hollandais* ont mangé sur le gril le cœur des deux frères de *Witt*; si vous songez que les bons *Suiffes*, mes voisins, ont vendu le duc *Louis Sforce* pour de l'argent comptant; si vous songez que le

républicain *Jean Calvin*, ce digne théologien, après avoir écrit qu'il ne fallait persécuter personne, pas même ceux qui niaient la trinité, fit brûler tout vif, et avec des fagots verts, un espagnol qui s'exprimait sur la trinité autrement que lui : en vérité, Monsieur, vous en conclurez qu'il n'y a pas plus de vertu dans les républiques que dans les monarchies. *Ubicumque calculum ponas, ibi naufragium invenies.* Comptez que le monde est un grand naufrage, et que la devise des hommes est, *sauve qui peut.* — 1760.

Je suis très-fâché d'avoir dit que *Guillaume* le conquérant disposait de la vie et des biens de ses nouveaux sujets, comme un monarque de l'Orient : vous faites très-bien de me le reprocher. Je devais dire seulement qu'il abusait de sa victoire, comme on fait toujours en Orient et en Occident ; car il est très-certain qu'aucun monarque du monde n'a le droit de s'amuser à voler et à tuer ses sujets selon son bon plaisir.

Nos pauvres historiens nous en ont trop fait accroire ; et le plus mauvais service qu'on puisse rendre au genre-humain, est de dire, comme ils font, que les princes orientaux font très-bien venus à couper toutes les têtes qui leur déplaisent. Il pourrait très-bien arriver que les princes occidentaux, et leurs confes-

— 1760. feurs, s'imaginassent que cette belle prérogative est de droit divin. J'ai vu beaucoup de voyageurs qui ont parcouru l'Asie, tous levaient les épaules quand on leur parlait de ce prétendu despotisme indépendant de toutes les lois. Il est vrai que, dans les temps de trouble, les monarques et les ministres d'Orient sont aussi méchans que nos *Louis XI* et nos *Alexandre VI*. Il est vrai que les hommes sont par-tout également portés à violer les lois, quand ils sont en colère; et que, du Japon jusqu'à l'Irlande, nous ne valons pas grand-chose. Il y a pourtant d'honnêtes gens; et la vertu, quand elle est éclairée, change en paradis l'enfer de ce monde.

Il paraît, par votre lettre, Monsieur, que votre vertu est de ce genre, et que l'illustre président de *Montesquieu* aurait eu en vous un ami digne de lui.

Un homme dont les terres ne sont pas, je crois, éloignées de chez vous, est venu passer quelque temps dans ma retraite; c'est M. le marquis d'*Argence*. Il me fait éprouver qu'il n'y a rien de plus aimable qu'un homme vertueux qui a de l'esprit. Je voudrais être assez heureux pour que vous me fiffiez le même honneur qu'il m'a fait.

J'ai celui d'être, avec la plus respectueuse estime, &c.

L E T T R E X X V I I I.

1760.

A M. LE COMTE DE SCHOUVALOF.

Ferney, 21 de septembre.

MONSIEUR,

VOTRE Excellence a reçu, fans doute, la lettre de M. le comte de *Goloskin*. J'ai pris la liberté de lui adresser pour vous un petit ballot, contenant quelques exemplaires du premier volume de l'Histoire de *Pierre le grand*. Votre Excellence en présentera un à sa Majesté impériale, si elle le juge à propos; je m'en remets en tout à ses bontés. J'ai amassé, de mon côté, des matériaux pour le second volume; ils viennent de M. le comte de *Bassewits*, qui fut long-temps employé à Pétersbourg. Le gentilhomme que vous m'avez annoncé, qui devait me rendre de votre part de nouveaux mémoires, n'est point venu; je l'attends depuis près de deux mois.

Je ne peux m'empêcher de vous conter qu'on m'a remis des anecdotes bien étranges, et qui sont singulièrement romanesques. On prétend que la princesse, épouse du czarovitz, ne mourut point en Russie; qu'elle se fit passer

— 1760. pour morte ; qu'on enterra une buche , qu'on mit dans sa bière ; que la comtesse de *Konismarck* conduisit cette aventure incroyable ; qu'elle se sauva avec un domestique de cette comtesse ; que ce domestique passa pour son père ; qu'elle vint à Paris ; qu'elle s'embarqua pour l'Amérique ; qu'un officier français , qui avait été à Pétersbourg , la reconnut en Amérique et l'épousa ; que cet officier se nommait d'*Auban* ; qu'étant revenue d'Amérique , elle fut reconnue par le maréchal de *Saxe* ; que le maréchal se crut obligé de découvrir cet étrange secret au roi de France ; que le roi , quoiqu'alors en guerre avec la reine de Hongrie , lui écrivit de sa main , pour l'instruire de la bizarre destinée de sa tante ; que la reine de Hongrie écrivit à la princesse , en la priant de se séparer d'un mari trop au-dessous d'elle , et de venir à Vienne ; mais que la princesse était déjà retournée en Amérique ; qu'elle y resta jusqu'en 1757 , temps auquel son mari mourut ; et qu'enfin elle est actuellement à Bruxelles , où elle vit retirée , et subsiste d'une pension de vingt mille florins d'Allemagne , que lui fait la reine de Hongrie. Comment a-t-on le front d'inventer tant de circonstances et de détails ? ne se pourrait-il pas qu'une aventurière ait pris le nom de la princesse , épouse du czaroyitz ? Je vais écrire à Versailles , pour

savoir quel peut être le fondement d'une telle
histoire, incroyable dans tous les points. _____ 1760.

Je me flatte que notre histoire de votre grand empereur fera plus vraie. Songez, Monsieur, que je me suis établi votre secrétaire ; dictez-moi du palais de l'impératrice, et j'écrirai. M. de *Soltikof* passe sa vie à étudier. Il se dérobe quelquefois à son travail pour assister à nos jeux olympiques. Nous jouons des tragédies nouvelles sur mon petit théâtre de Tournay. Nous avons des acteurs et des actrices qui valent mieux que des comédiens de profession. Notre vie est plus agréable que celle qu'on mène actuellement en Silésie : on s'égorge, et nous nous réjouissons. J'ignore toujours si vous avez reçu le gros ballot que j'adressai à M. de *Keyserling*, et la caisse de *Coladon*. Il y a malheureusement bien loin d'ici à Pétersbourg. Je ferai toute ma vie, avec le plus sincère et le plus inviolable dévouement, &c.

1760.

L E T T R E X X I X.

A M. D E C I D E V I L L E.

Le 22 de décembre.

MON ancien ami , il est bien doux que mes fruits d'hiver soient encore de votre goût ; mais il est triste que nous ne les mangions pas ensemble. Vous voyez bien que ma table n'est pas toujours chargée de poires d'angoisse pour les *Trublet* , les *Chaumeix* , les *Fréron* , et les *le Franc de Pompignan*. Je n'aime pas trop la guerre : je n'ai attaqué personne en ma vie ; mais l'insolence de ceux qui osent persécuter la raison , était trop forte. Si on n'avait pas couvert *le Franc* d'opprobre , l'usage de déclamer contre les philosophes , dans les discours de réception à l'académie , allait passer en loi ; et nous allions passer par les armes toutes les années. Encore une fois , je n'aime point la guerre ; mais quand on est obligé de la faire , il ne faut pas se battre mollement.

Comptez que cela n'a rien dérobé ni à mes occupations , ni à mes plaisirs , ni à ma gaieté. Je n'en fais pas moins bâtir un très-joli château et une petite église. Je joue même quelquefois

le

le bon homme de père avec madame *Denis* ; ———
 je joue passablement , et madame *Denis* divi- 1760.
 nement. M. le duc de *Villars* , qui est chez
 moi , et qui s'entend à merveille au théâtre ,
 est enchanté. DIEU m'a donné , à un quart
 de lieue des *Délices* , un château dont j'ai
 changé la grande salle en tripot de comédie.
 On peut y aller à pied : on y soupe. Le len-
 demain on va à *Ferney* , qui est une terre
 belle et bonne ; et dans aucune de ces terres
 on n'entend point parler d'intendant. On est
 libre ; on ne doit au roi que son cœur. Des
 philosophes viennent nous y voir de cent
 lieues , mais vous mettez votre philosophie
 à n'y point venir. Vous y verriez qu'à soixante
 et sept ans , avec une faible fanté , on peut
 être mille fois plus heureux qu'à trente ; et
 vous rendriez ce bonheur parfait.

Je ne fais si l'abbé du *Resnel* est aussi content
 de la vie que moi. Comment va sa fanté ?
 Mais surtout donnez-moi des nouvelles de la
 vôtre ; et songez qu'il y a , dans un petit pays
 riant et libre , deux cœurs qui sont à vous
 pour jamais.

1760.

L E T T R E X X X.

A M. LE COMTE DE TRESSAN.

Au château de Ferney, 23 de septembre.

J E vous fais mon compliment comme mille autres, mon très-aimable gouverneur, et, je crois, plus sincèrement et plus tendrement que mille autres. Je défie les *Menou* même de s'intéresser plus à vous que moi. Vous voilà gouverneur de la Lorraine allemande : vous aurez beau faire, vous ne ferez jamais allemand. Mais pourquoi n'êtes-vous pas gouverneur de mon petit pays de Gex ? pourquoi *Tityre* ne fait-il pas paître ses moutons sous un *Pollion* tel que vous ? J'ai l'honneur de vous envoyer les deux premiers exemplaires d'une partie de l'Histoire de *Pierre le grand*. Il y a un an qu'ils font imprimés, mais je n'ai pu les faire paraître plutôt, parce qu'il a fallu avoir auparavant le consentement de la cour de Pétersbourg. Vous êtes, comme de raison, le premier à qui je présente cet hommage. Vous verrez que j'ai fait usage du témoignage honorable que je vous dois. De ces deux exemplaires, il y en a un pour le roi de Pologne. Je manquerais à mon devoir si je priais un autre que vous de mettre à ses

pieds cette faible marque de mon respect et de ma reconnaissance. Il est vrai que je lui présente l'histoire de son ennemi ; mais celui qui embellit Nancy rend justice à celui qui a bâti Pétersbourg ; et le cœur de *Stanislas* n'a point d'ennemi. Permettez donc, mon adorable gouverneur, que je m'adresse à vous pour faire parvenir *Pierre le grand* à *Stanislas le bienfaisant*. Ce dernier titre est le plus beau.

La Lorraine allemande vous fait-elle oublier l'académie française, dont vous seriez l'ornement ? Certainement, vous ne feriez pas une harangue dans le goût de notre ami *le Franc de Pompignan*. Vous n'auriez point protégé la pièce des Philosophes ; et, sans déplaire à l'auguste fille du roi de Pologne, auprès de qui vous êtes, vous auriez concilié tous les esprits. Quoique je n'aime guère la ville de Paris, il me semble que je ferais le voyage pour vous donner ma voix.

Je ne fais si les deux génevois ont eu le bonheur après lequel je soupire, celui de vous voir ; je les avais chargés d'une lettre pour vous. J'avais pris même la liberté de vous communiquer mon petit remerciement au roi de Pologne, de son livre intitulé *l'Incrédulité combattue par le simple bon sens*. Il a daigné me remercier de ma lettre par un petit billet de sa main, qui n'a pas été contre-signé *Menou*.

— 1760. Adieu, Monsieur; daignez, dans le chaos, dans la décadence, dans le temps ridicule où nous sommes, me fortifier contre ce pauvre siècle par votre souvenir, par vos bontés, par les charmes de votre esprit, qui est du bon temps. Mille tendres respects.

L E T T R E X X X I.

A M. THIRIOT.

A Ferney, 23 de septembre.

MONSIEUR l'habitant du Marais, que n'envoyez-vous chercher des billets de loge et d'amphithéâtre chez M. d'Argental? pourquoi, dans les beaux jours, ne vous donnez-vous pas le plaisir honnête de la comédie? Je trouve un peu extraordinaire que messieurs les comédiens du roi, et les miens, vous aient ôté votre entrée. Qu'ils vous en privent quand ils jouent les Philosophes, à la bonne heure; mais il me semble que ceux à qui j'ai fait présent de plusieurs pièces de théâtre, et à qui j'abandonne le profit de la représentation et de l'impression, devraient vous avoir invité au petit festin que je leur donne.

Je vous prie, mon cher amateur des arts, de vouloir bien ajouter à tous vos envois la

traduction du Père de famille, ou du *Vero amico*, de *Goldoni*, par *Diderot*, avec la préface et l'épître à M. de *la Marck*. 1760.

Si l'Ecoffeuse (*) est plaifante, comme on me le mande, ayez la charité de la mettre dans le paquet; car il faut rire.

C'est auffi pour rire que je voudrais favoir pofitivement fi c'est l'ami *Gauchat* qui est l'auteur de l'Oracle des philosophes, et fi ce *Gauchat* n'est pas un de ces ânes de forbonne qu'on appelle docteurs.

On dit qu'il n'y a pas trop de quoi rire à nos affaires de terre et de mer. Il faut s'égayer avec les lettres humaines et inhumaines, pour ne pas se chagriner des affaires publiques.

Nous avons aux Délices M. le duc de *Villars* et un marquis d'*Argence*, grands amateurs de la fcience gaie. Ce marquis d'*Argence* vaut un peu mieux que le d'*Argens* des *Lettres juives*. Nous jouons la comédie, nous fefons des noces. Madame *Denis* joue à peu-près comme mademoifelle *Clairon*, excepté qu'elle a dans la voix un attendriffement que *Clairon* voudrait bien avoir. Mademoifelle de *Bazincourt* est une excellente confidente, et vous un grand nigaud, mon cher ami, de n'être pas aux Délices ou à Ferney. *Et vale*.

(*) Parodie de l'Ecoffaife, par M. *Poinfinet* le jeune.

1760.

L E T T R E X X X I I .

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

Aux Délices , mercredi 23 de septembre , à neuf heures
du soir.

EN arrivant aux Délices , après avoir répété *Tancrede* sur notre théâtre de *Polichinelle* , dans le petit castel de Tourney ; ô mes anges ! ô madame *Scaliger* ! je reçois votre paquet. Est-il bien vrai ? est-il possible ? quoi , vous avez pris cette peine ? vous avez eu cet excès de bonté , de patience ! vous m'avez secouru dans le danger ? Mon cher ange , je savais bien que vous étiez un grand général ; mais madame d'*Argental* , madame d'*Argental* est le premier officier de l'état major ! Je ne peux entrer ce soir dans aucun détail. La poste part demain matin , et nous jouons demain *Tancrede*. Tout ce que je peux vous dire , c'est que l'impatient *Prault* me mande qu'il va imprimer la pièce ; et moi je lui mande qu'il s'en garde bien , qu'il ne fasse rien sans vos ordres ; il me couperait la gorge et à lui la bourse. Mes divins anges , il me faut laisser reprendre mes sens. Je jette les yeux sur la pièce , sur le beau factum de madame *Scaliger* ;

il faudrait répondre un volume , et je n'ai pas un instant. 1760.

Tout ce que je vois en gros , c'est un étranglement horrible. Je cherche en vain , à la fin du troisième acte , un morceau qui nous enlève ici quand madame *Denis* le prononce :

Comment dois-je te regarder ?

Avec quels yeux , hélas ! avec les yeux d'un père.
Rien n'est changé , je suis encor sous le couteau , &c.

Cela nous fait verser des larmes : et ce morceau tronqué n'est plus qu'un propos interrompu , sans chaleur et sans intérêt. On m'écrit que *Brizard* est un cheval de carrosse ; je ne suis qu'un fiacre , mais je fais pleurer.

Le second acte , sans quelques vers prononcés par *Aménaïde* , après la scène avec *Orbassan* , est assurément intolérable , et il n'y a jamais eu de sortie plus ridicule ; cela seul ferait capable de faire tomber la pièce la plus intéressante. Le monologue de madame *Denis* attendrit tout le monde , parce que madame *Denis* a la voix tendre , qu'il ne s'agit pas là de position de théâtre , de gestes , et de tout ce jeu muet qu'on a substitué à la belle déclamation. Enfin , que voulez-vous , mes chers anges ! on n'a pu me donner le temps de mettre la dernière main à l'ouvrage ; c'est la

— faute de ceux qui l'ont répandu dans Paris.
 1760. Mes divins anges ont raccommo­dé cette faute beaucoup mieux que notre ministère n'a pu réparer nos malheurs. Vous avez sauvé cinquante défauts : que ne vous dois-je point ! Ah ! c'était à vous qu'il fallait dédier la pièce !

Dites-moi, je vous en prie, de qui j'ai reçu une lettre cachetée avec un lion qui tient un serpent dans une patte, écriture assez belle, parlant comme si c'était d'après vous, prenant intérêt à la chose ; comme personne ne signe, il faut que je devine souvent. Mais de quoi vous parlé-je là ! Je lis le mémoire de madame *Scaliger* : il est bien fort *de choses*, raisonné à merveille, approfondi, et de la critique la plus vraie et la plus fine. Jamais l'amitié n'a eu tant d'esprit. On a seulement été trop alarmé, en quelques endroits, des clameurs de la cabale. Ces clameurs passent, et l'ouvrage reste. Pourquoi *Zaire* ne dit-elle pas son secret ? parce que je ne l'ai pas voulu, Messieurs ; et on n'en pleure pas moins à *Zaire* : ce fera bien pis à *Fanime*. Mais il faut finir et être à vos genoux.

Je viens de lire le premier acte : cela va beaucoup mieux ; mais il faut souper. A demain les affaires.

Cependant, je ne suis pas content de ce captif, et j'aimais bien mieux *Aldamon*.

N'importe

N'importe, allons souper, vous dis-je ; il est onze heures, je n'ai pas mangé du jour. — 1760.

A minuit.

J'ai soupé tout seul ; j'ai un peu rêvé. Voici, mes chers anges, le monologue du second acte pour mademoiselle *Clairon*. Le premier n'était que naturel, mais trop élégiaque. Vous êtes gens de haut goût à Paris. Au nom de la sainte Vierge, faites réciter ce morceau à *Clairon* ; il favorise tant la déclamation !

Je vous en prie, je vous en conjure.

LETTRE XXXIII.

A MADEMOISELLE CLAIRON.

24 de septembre.

VOILA ce que c'est que de n'être point à Paris ; on ne s'entend point ; on joue au propos interrompu. Je reçois un paquet de M. d'*Argental* avec *Tancrede*. Je joue *Tancrede* ce soir. Sachez, divine *Melpomène*, que je fais pleurer dans le rôle du bon homme. Il faut un vieillard vert, chaud, à voix moitié douce, moitié rauque, attendrissante, tremblotante. Divine *Melpomène*, je vous conjure, par les lois immuables du goût, de ne

Corresp. générale. Tome VII. * G

— point fortir du théâtre ; au second acte ,
 1760. comme une muette qu'on va pendre. Faites-
 moi l'amitié , je vous en supplie , de réciter
 le monologue ci-joint ; il est favorable à la
 déclamation , il nous tire ici des larmes.
 Comment ne subjuguerez-vous pas tout le
 monde, en prêtant à ce morceau la force et le
 pathétique qui lui manquent ?

J'aurais plus de choses à vous dire que je
 n'ai fait de mauvais vers en ma vie ; mais
 je plante des arbres ce matin , et je joue
Argire ce soir. Deux heures de conversation
 avec vous me feraient grand bien ; mais ,
 quoi , *Fréron* et *Poinfinet* m'ont chassé de Paris.
 Il est juste que les grands-hommes honorent
 la capitale , et que je sois dans les Alpes.
 Envoyez moi , dans un billet , une larme ou
 deux des cent mille que vous faites répandre.

LETTRE XXXIV.

1760.

A M. GOLDONI.

A Ferney, 24 de septembre.

SIGNOR mio, pittore è figlio della natura, vi amo dal tempo ch'io leggo. Ho veduta la vostra anima nelle vostre opere. Ho detto: Ecco un uomo onesto e buono che hà purificato la scena italiana, che inventa colla fantasia e scrive col senno. Oh! che fecondità, mio signore! che purità! come lo stile mi pare naturale, faceto ed amabile! Avete riscattato la vostra patria dalle mani de' gli arlecchini. Vorrei intitolare le vostre comedie: L'Italia liberata da' Goti. La vostra amicizia m'onora, m'incanta. Ne sono obligato al signor senatore *Albergati*, e voi dovete tutti i miei sentimenti a voi solo.

Vi auguro la vita la più lunga, e la più felice, giacchè non potete essere immortale, come il vostro nome. Voi pensate a farmi un onore, e già m'avete fatto il più gran piacere.

J'use, mon cher Monsieur, de la liberté française, en vous protestant, sans cérémonie, que vous avez en moi le partisan le plus déclaré, l'admirateur le plus sincère, et déjà

— le meilleur ami que vous puissiez avoir en
1760. France. Cela vaut mieux que d'être votre
très-humble et très-obéissant serviteur.

Voltaire.

LET TRE XXXV.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

Le 24 de septembre.

ME S divins anges, il faut vous rendre compte de tout. Nous venons de jouer *Tancrede* en présence d'une douzaine de parisiens, à la tête desquels était M. le duc de *Villars*. Non, vous ne vous imaginez pas quel talent madame *Denis* a acquis. Je voudrais qu'on pût compter les larmes qu'on verse à Paris et chez nous, et nous verrions qui l'emporte. Je vous dois celles de Paris; car les longueurs tarissent les pleurs; et vos coupures judicieuses, en rapprochant l'intérêt, l'ont augmenté.

Détaillons un peu les obligations que je vous ai. Premier acte, premier remerciement. La première scène du second, supprimée, profit tout clair. Le monologue que j'ai envoyé fait très-bien chez nous, et doit réussir chez vous. Au troisième acte, pardon. Ce n'est pas

surement vous qui avez mis ces malheureux
vers: 1760.

Car tu m'as déjà dit que cet audacieux
A sur Aménaïde osé lever les yeux , &c.

On devrait lui répondre : *Mon ami , si on t'a déjà dit qu'on te prend ta maîtresse , tu devais donc en parler d'abord , tu devais donc être au désespoir. C'est un contre-sens horrible.*

Ecoutez-moi , mes chers anges ; on n'a pas fait réflexion qu'*Aldamon* n'est pas encore le confident de la passion de *Tancrede*. On a imaginé que *Tancrede* lui parlait comme à un homme instruit de l'état de son cœur. Il est évident que c'est et que ce doit être tout le contraire. *Aldamon* est un soldat attaché à *Tancrede* , qui a favorisé son retour , et rien de plus. Il est si clair qu'il ne fait point la passion de *Tancrede* , que *Tancrede* lui dit :

Cher ami , je te dois
Plus que je n'ose dire , et plus que tu ne crois.

Donc *Aldamon* ne fait rien. Peu à peu la confiance se forme dans cette scène , et *Aldamon* , qui doit avoir assez de sens pour apercevoir une passion qu'il approuve , court faire son message , en disant à *Tancrede* :

C'est vous qui m'envoyez , je réponds du succès.

1760. Il est bien mieux de mettre ce , *je réponds du succès* , dans la bouche du confident , que dans celle de *Tancrede* , car alors *Tancrede* dit , avec bien plus de bienfiance et d'enthousiasme : *Il sera favorable*. Nous demandons tous à genoux qu'on laisse le troisième acte comme il est. Est-il possible qu'on ait ôté ces vers :

Rien n'est changé , je suis encor sous le couteau.
Tremblez moins pour ma gloire , &c.

Ces vers , récités avec une fermeté attendrissante , ont arraché des larmes. Si le père est si étriqué , s'il ne prend pas un intérêt tendre à la chose , s'il ne flotte pas entre la crainte et l'espérance , en vérité , l'intérêt total diminue , et la pièce en général est bien moins touchante. J'ai écrit à *le Kain* sur ce troisième acte , et je lui ai montré l'excès de ma douleur.

Dans le quatrième acte , il y a beaucoup d'art à fonder , comme vous avez fait , mes divins anges , la crédulité de *Tancrede*. Je voudrais seulement qu'il ne dit pas qu'il a pénétré le fond de cet affreux mystère , mais qu'on ne l'a que trop dévoilé. Vous ne pouvez sans doute souffrir ces vers :

Dans le rapide cours des plus brillans succès
Solamir l'eût-il fait sans être sûr de plaire ?

Je tiens toujours que c'est assez que le vieux *Argire* ait dit à *Tancrede*, elle est coupable. Un père au désespoir est le plus fort des témoignages. Mais si vous voulez que *Tancrede* invente encore des raisons pour se convaincre, à la bonne heure ; il faudra faire des vers. 1760.

Au cinquième acte, c'est encore un coup de maître d'avoir rendu à la fois le récit de *Catane* plus vraisemblable et plus intéressant ; mais je ne peux concevoir pourquoi on a retranché :

Courez, rendez *Tancrede* à ma fille innocente.

Ce vers me paraît de toute nécessité.

Si

O jour du changement, ô jour du désespoir !

a fait un si mauvais effet, cela prouve que *Brizard* a joué bien froidement ; mais, bagatelle.

Je conviens que mademoiselle *Clairon* peut faire une très-belle figure en tombant aux pieds de *Tancrede* ; mais si vous aviez vu madame *Denis* pleurante et égarée, se relever d'entre les bras qui la soutiennent, et dire d'une voix terrible : *Arrêtez, vous n'êtes point mon père* : vous avoueriez que nul tableau n'approche de cette action pathétique, que

— 1760. c'est-là la véritable tragédie. Une partie des spectateurs se leva à ce cri, par un mouvement involontaire ; et *pardonnez* arracha l'ame. Il y a un aveuglement cruel à me priver du plus beau morceau de la pièce. Je vous conjure de me le rendre. Qui empêche mademoiselle *Clairon* de se jeter et de mourir aux pieds de *Tancrede*, quand son père, éperdu et immobile, est éloigné d'elle, ou qu'il marche à elle ? qui l'empêche de dire, *j'expire*, et de tomber près de son amant ?

Barbare ! laisse là ce repentir si vain.

fait un très-bel effet parmi nous, qui n'avons pas la ridicule impatience de votre parterre. Vous êtes bien bons de céder à l'impétuosité de la nation ; il faut la subjuguier.

La somme totale de ce compte est, remerciement, tendresse, respect, et envie de ne point mourir sans vous revoir.

A M. L E K A I N.

Le 24 de septembre.

AVANT d'aller jouer *Tancrede*, et après avoir écrit une longue lettre à M. et à madame d'*Argental*, et après avoir fait un petit monologue pour mademoiselle *Clairon*, à la fin du second acte, et après avoir enragé qu'on ne m'ait pas averti plutôt, et après m'être voulu beaucoup de mal d'être si loin de vous, et n'en pouvant plus, j'aurai peut-être encore le temps, mon cher *le Kain*, de vous dire un petit mot, que je n'ai point dit à M. et à madame d'*Argental*, en leur écrivant à la hâte, et étant ivre de leurs bontés.

C'est au sujet du troisième acte. Nous ferions bien fâchés de le jouer comme on le joue au théâtre français. Vous n'avez pas fait attention qu'*Aldamon* n'est point du tout le confident de *Tancrede*; c'est un vieux soldat qui a servi sous lui. Mais *Tancrede* n'est pas assez imprudent pour lui parler d'abord de sa passion; il ne laisse échapper son secret que par degrés. D'abord, il lui demande simplement où demeure *Aménaïde*; et c'est cette simplicité

— 1760. précieuse qui fait ressortir le reste. Il ne s'informe que peu à peu , et par degrés , du mariage. Il ne doit point du tout dire à *Aldamon* :

Car tu m'as déjà dit que cet audacieux , &c.

ce vers gête la scène de toutes façons. Si *Aldamon* lui a déjà dit cette nouvelle , s'il en est sûr , s'il s'écrie : *Il est donc vrai* , il doit arriver désespéré. Il ne doit parler que de sa douleur ; et le commencement de la scène , qui chez moi fait un très-grand effet , devient très-ridicule.

Ne sentez-vous pas que tout l'artifice de cette scène consiste , de la part de *Tancrede* , à s'ouvrir par gradations avec *Aldamon* ? Il s'en faut bien qu'il doive lui dire tout son secret ; et quand il lui dit :

Cher ami , tout mon cœur s'abandonne à ta foi ,

remarquez qu'il se donne bien de garde de dire : *J'aime Aménaïde*. Il le lui fait assez entendre , et cela est bien plus naturel et bien plus piquant. Il ne veut paraître que comme un ancien ami de la maison. Il ferait très-mal d'aller plus loin.

Ce séjour adoré qu'habite Aménaïde ,
est un vers d'opéra , intolérable.

Concevez donc qu'il ne permet à son amour d'éclater que dans son monologue. C'est là qu'il doit commencer à dire : *Aménaïde m'aime*. S'il le dit, ou s'il le fait trop entendre auparavant, cela devient froid et absurde. 1760.

Le vers d'*Aldamon* :

Je vais parler de vous, je réponds du succès, est très à sa place. Il respecte, il aime *Tancrede* comme un grand-homme ; il fait que le nom de *Tancrede* est révééré dans la maison ; il est plein de cette idée ; il la confond avec un simple message. Et quand *Aldamon* dit ce vers : *Je réponds du succès, &c. Tancrede* a bien meilleur air à dire avec enthousiasme : *Il sera favorable.*

Je vous prie très-instamment, mon cher ami, de représenter toutes ces choses à monsieur d'*Argental*, et de remettre absolument le troisième acte comme il est. Vous me feriez un tort irréparable, si vous continuiez à m'exposer ainsi devant le public, et surtout si l'on imprimait la pièce dans l'état où elle est par ma négligence et mon absence. Voyez à quoi je serais réduit si *Prault* imprimait la pièce avant que je vous l'aye envoyée, signée de ma main. Prévenez ce coup pour vous et pour moi.

Je ne peux entrer ici dans aucun détail ;

—
1760. mais je dois vous dire que , dans la fermentation des esprits , au milieu de la guerre civile littéraire , il faut s'attendre , les premiers jours , aux critiques les plus injustes. C'est une poussière qui s'élève et qui se dissipe bientôt. Je vous embrasse de tout mon cœur.

L E T T R E X X X V I I .

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

27 de septembre.

J E vous ai écrit des volumes , ô mes anges , tout en jouant *Alzire* , *Mahomet* , *Tancrede* et *l'Orphelin*. Ah , l'étonnante actrice que nous avons trouvée ! quelle *Palmire* ! vingt ans , beauté , grâce , ingénuité , et des larmes véritables , et des sanglots qui partent du cœur ! Pauvres Parisiens , que je vous plains ! vous n'avez que des *Hus*.

Madame de *Pompadour* n'est point poule mouillée , ni moi non plus.

Prenez à cœur le long mémoire , les changemens que je vous ai envoyés par M. de *Courteille*. Que je jouisse , au moins en idée , de deux représentations qui me satisfassent. Les cœurs sont-ils donc faits à Paris autrement que chez moi ? M. le duc de *Villars* ne

s'y connaît-il point ? ma nièce est-elle sans goût ? suis-je un chien ? que coûte-t-il d'essayer ce qui fait chez nous le plus grand effet ? 1760.

Est-il vrai que les décorations ne sont pas belles ? qu'il n'y a pas assez d'assistans au troisième et au cinquième ? que *Grandval* néglige trop son rôle parce qu'il n'est pas le premier ? que *le Kain* ne prononce pas ? que mademoiselle *Clairon* a joué faux quelques endroits ? à qui croire ? la calomnie y règne.

Madame de *Fontaine* a fait une belle action. J'aurai bientôt un grand secret à vous confier.

Nous venons de répéter *Fanime*. — Plus de larmes qu'à *Tancrede*. — Un *Ramire* admirable. Je corromps toute la jeunesse de la pédante ville de Genève. Je crée les plaisirs. Les prédicans enragent. Je les écrase. Ainsi soit-il de tous prêtres insolens et de tous cagots.

O anges , à l'ombre de vos ailes.

1766.

L E T T R E X X X V I I I .

A U M E M E .

29 de septembre.

VOICI, je crois, mes dernières volontés, mon adorable ange; car je n'en peux plus. N'allez pas, je vous en conjure, casser mon testament; faites essayer ce qui a si bien réussi chez moi. Voilà les cabales un peu dissipées, voilà le temps de jouer à son aise. Les comédiens ne doivent pas rejeter mes demandes; cela serait bien injuste, et me ferait une vraie peine. *Aménaïde-Denis* vous embrasse. Je me jette aux pieds de madame *Scaliger*. Je crois avoir profité de son excellent mémoire. Qu'il est doux d'avoir de tels anges!

Je crois que le démon de *Socrate* était un ami.

L E T T R E X X X I X.

1760.

A M. LE COMTE ALGAROTTI.

Septembre.

No , nò , nò , caro cigno di Padova , non ho ricevuto le lettere soprà la Ruffia , e me ne dolgo ; car si je les avais lues , j'en aurais parlé dans une très-facétieuse préface où je rends justice à ceux qui parlent bien de ce qu'ils ont vu , et où je me moque beaucoup de ceux qui parlent à tort et à travers de ce qu'ils n'ont point vu. Baste , ce fera pour l'antiphone du second volume ; car vous faurez que , n'ayant point encore reçu les mémoires nécessaires pour le complément de l'ouvrage , je n'ai pas encore été plus loin que Pultava.

Or sù , bisogna sapere che vi sono due valenti banchieri à Milano chiamati *Bianchi* e *Balestrerio* , e quegli rinomati banchieri sono li corrispondenti d'un valente mercante o mercatante di Genevra chiamato *le Fort* di quella famiglia di *le Fort* , la quale ha dato alla Ruffia il gran configliere del gran *Pietro*.

Le lettere soprà la Ruffia non si smarriranno quando saranno indirizzate dal *Bianchi* à un *le Fort*. Prenez donc cette voie , caro cigno ; godete la vostra bella patria. Je vais adresser

— 1760. incessamment à Venise le premier volume russe, par le signor *Bianchi*. Je serais tenté d'y joindre le plan du petit château de Ferney, que je viens de faire bâtir moi tout seul. Les Allobroges me disent que j'ai attrapé le vrai goût d'Italie; *sed non ego credulus illis*. Mais j'ai bâti aussi une tragédie à l'italienne, qu'on joue actuellement à Paris. La scène est en Sicile. C'est de la chevalerie; c'est du temps de l'arrivée des seigneurs normands à Naples, ou plutôt à Capoue. Il y est question d'un pape qui est nommé sur le théâtre. Cependant les français n'ont point ri, et les françaises ont beaucoup pleuré.

Je tiens toujours mes bons Parisiens en haleine, de façon ou d'autre. J'amuse ma vieillese; il n'y a guère de momens vides. Vous êtes, vous, dans la force de l'âge et du génie: je ne marche plus qu'avec des béquilles, et vous courez, et vous allez ferme, e le dame e le muse vi favoriscono à gara.

Vive beatus; have you read *Tristram shandi*? This a veri un accountable book an original one; they run mad about it in england.

Les philosophes triomphent à Paris. Nous avons écrasé leurs ennemis, en les rendant ridicules.

Vivez beatus, vous dis-je.

LETTRE

L E T T R E X L.

1760.

A M. N O V E R R E ,

PENSIONNAIRE DU ROI, MAITRE DES
BALLETTS DE L'EMPEREUR.

Septembre.

J'AI lu, Monsieur, votre ouvrage de génie (*); mes remerciemens égalent mon estime. Votre titre n'annonce que la danse, et vous donnez de grandes lumières sur tous les arts. Votre style est aussi éloquent que vos ballets ont d'imagination. Vous me paraissez si supérieur dans votre genre, que je ne suis point du tout étonné que vous ayez essuyé des dégoûts qui vous ont fait porter ailleurs vos talens. Vous êtes auprès d'un prince qui en fait tout le prix.

Une vieilleffe très-infirmes m'a seule empêché d'être témoin de ces magnifiques fêtes que vous embellissez si singulièrement. Vous faites trop d'honneur à la Henriade, de vouloir bien prendre le Temple de l'Amour pour un de vos sujets : vous ferez un tableau vivant de ce qui n'est chez moi qu'une faible esquisse.

(*) *Lettres sur la danse et sur les ballets.*

— 1760. Je crois que votre mérite sera bien senti en Angleterre , parce qu'on y aime la nature. Mais où trouverez-vous des acteurs capables d'exécuter vos idées ? Vous êtes un *Prométhée* ; il faut que vous formiez des hommes , et que vous les animiez.

J'ai l'honneur d'être , &c.

L E T T R E X L I.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

Septembre.

MON divin ange, vous êtes le meilleur général de l'Europe. Il faut que vous ayez bien disposé vos troupes, pour gagner cette bataille ; on dit que l'armée ennemie était considérable. *Débora-Clairon* a donc vaincu les ennemis des fidèles. On dit que *Satan* était dans l'amphithéâtre, sous la figure de *Fréron*, et qu'une larme d'une dame étant tombée sur le nez du malheureux fit, psh, psh, comme si ç'avait été de l'eau bénite.

Il est absolument nécessaire que la pièce s'imprime bientôt. Je soupçonne qu'il y en a déjà une édition furtive. Vous savez que j'avais ci-devant proposé à madame la marquise une dédicace ; je ne peux honnêtement

oublier ma parole ; j'écris au protecteur M. le duc de *Choiseul*, protecteur que je vous dois, et je le prie de favoir de madame la marquise si elle accepte l'épître. Vous connaissez le ton de mes dédicaces ; elles sont un peu hardies, un peu philosophiques ; je tâche de les faire instructives. Si on les veut de cette espèce, je suis prêt ; sinon point de dédicace. — 1760.

Madame *Scaliger*, vous avez sans doute taillé et rogné : vous avez fait des vôtres. Si la pièce vaut quelque chose, ma foi, je le dois à vos critiques scaligériennes. Etiez-vous là, Madame ? Dites donc aux acteurs des deux premiers actes qu'ils ne soient pas si froids et si familiers.

Des longueurs, mon cher ange ! c'est dans ma lettre de remerciement qu'il y aurait des longueurs, si j'avais un moment à moi. Comment pourrais-je finir ? je vous dois tout. Je baise le bout de vos ailes avec des transports de reconnaissance.

On dit que la lettre au roi *Stanislas* a fait impression sur l'esprit de monseigneur le dauphin. Le roi de Pologne m'a remercié de sa main, avec la plus grande bonté.

Nous venons de répéter *Tancrede* avec madame *Denis* ; je parie, et même contre

— vous, que mademoiselle *Clairon* ne joue pas
1760. si bien le quatrième acte.

N. B. Moi, père, je fais pleurer; que *Brizard* en fasse autant, je l'en défie: il ne peut tomber de ses yeux que de la neige.

L E T T R E X L I I.

A M A D A M E

LA COMTESSE D'ARGENTAL.

Premier d'octobre.

C H A R M A N T E madame *Scaliger*, la lettre, le savant commentaire du 24 redoublent ma vénération. M. le duc de *Villars* s'habille pour jouer, à huis clos, *Gengis-kan*; la *Denis* se requinque: deux grands acteurs, par parenthèse. On rajuste mon bonnet, et je fais ce temps pour vous remercier, pour vous dire la centième partie de ce que je voudrais vous dire. Je suis devenu un peu sourd, mais ce n'est pas à vos remarques, ce n'est pas à vos bontés. (*)

Voilà à peu-près tous les ordres de ma

(*) Il y avait ici des corrections pour *Tancrede*.

fouveraine exécutés en courant. Toutes les
 judicieuses critiques scaligériennes ont trouvé
 un *V.* docile, un *V.* reconnaissant, un *V.*
 prompt à se corriger, et quelquefois un *V.*
 opiniâtre, qui dispute comme un pédant, et
 qui encore vous supplie à genoux d'accepter
 ses changemens, de faire ôter ce détestable
car tu m'as déjà dit que cet audacieux, et il
 vous conjure, plus que jamais, d'ajouter au
 pathétique du tableau de *Clairon* au cinq, ce
 morceau plus pathétique encore.

Arrêtez, — vous n'êtes point mon père, &c.

Il me semble que, grâce à vos bontés, tout
 est à présent assez arrondi, malgré la multitude
 de tant d'idées étrangères à *Tancrede*, qui
 me lutinent depuis un mois.

Madame *Denis* partage toute ma reconnaif-
 sance. Divins anges, veillez sur moi; je
 vous adore du culte de *dulie* et de *latrie*.

1760.

L E T T R E X L I I I .

A M. LE MARQUIS DE CHAUVELIN.

Aux Délices, 3 d'octobre.

LE baron germanique , qui se charge de rendre ce paquet à votre Excellence, est un heureux petit baron. Je connais des français qui voudraient bien être à sa place, et faire leur cour à M. et madame de *Chauvelin*. Je n'ai point eu l'honneur de vous écrire pendant que vous bouleversiez nos limites, et que vous rendiez des favoyards français et des français favoyards. Je conçois très-bien qu'il y a du plaisir à être favoyard, quand vous êtes en Savoie. Souvenez-vous, Monsieur, que quand vous prendrez le chemin de Versailles pour donner la chemise au roi, vous devez au moins venir changer de chemise dans nos hermitages.

J'ai l'honneur de vous envoyer une partie de la vie du *Solon* et du *Lycurgue* du Nord. Si la cour de Russie était aussi diligente à m'envoyer ses archives, que je le suis à les compiler, vous auriez eu deux ou trois tomes au lieu d'un. Je me souviens d'avoir entendu dire à vos ministres, au cardinal *Dubois*, à

M. de *Morville*, que le czar n'était qu'un extravagant, né pour être contre-maître d'un navire hollandais; que Pétersbourg ne pourrait subsister; qu'il était impossible qu'il gardât la Livonie, &c. ; et voilà aujourd'hui les Russes dans Berlin, et un *Tottleben* donnant ses ordres datés de Sans-fouci ! Si j'avais été là, j'aurais demandé le beau *Mercur* de *Pigal*, pour le rendre au roi. — 1760.

En qualité de tragédien, j'aime toutes ces révolutions-là passionnément. J'ai et j'aurai contentement. Peut-être, si j'étais *sir politic*, je ne les aimerais pas tant. Je ne suis pas trop mécontent de vous autres sur terre, mais vous êtes sur mer de bien pauvres diables.

Si j'osais, je vous conjurerais à genoux de débarrasser pour jamais du Canada le ministère de France. Si vous le perdez, vous ne perdez presque rien ; si vous voulez qu'on vous le rende, on ne vous rend qu'une cause éternelle de guerre et d'humiliations. Songez que les Anglais font au moins cinquante contre un dans l'Amérique septentrionale. Par quelle démence horrible a-t-on pu négliger la Louisiane, pour acheter, tous les ans, trois millions cinq cents mille livres de tabac de vos vainqueurs ? N'est-il pas absurde que la France ait dépensé tant d'argent en Amérique, pour y être la dernière des nations de l'Europe ?

1760. — Le zèle me suffoque : je tremble depuis un an pour les Indes orientales. Un maudit gouverneur de la colonie anglaise à Surate, et un certain commodore qui nous a frottés dans l'Inde, sont venus me voir ; ils m'ont assuré que Pondichéri ferait à eux dans quatre mois. Dieu veuille que M. *Berrier* confonde mon commodore !

Pour me dépiquer des malheurs publics et des miens propres (car je navige malheureusement dans la barque), je me suis mis à jouer force tragédies, et nous gardons des rôles pour madame l'ambassadrice. Nous jouâmes *Fanime*, ces jours passés ; la scène est à Saïd, petit port de Syrie. Nous eûmes pour spectateur un arabe, qui est de Saïd même, qui fait sept ou huit langues, qui parle très-bien français, et qui eut beaucoup de plaisir. Savez-vous bien que j'ai eu un autre arabe ? c'est l'abbé d'*Espagnac*. Pourquoi faut-il qu'un homme si coriace soit si aimable ? Vivent les gens faciles en affaires ! la vie est trop courte pour chipoter.

Vous connaissez la belle lettre de *Luc*, où il parle si courtoisement de M. le duc de *Choiseul*. J'ai bien peur que mes russes n'aient pris aussi une lettre qu'il m'adressait. Cet homme ne ménage pas plus les termes que ses troupes ; il perdra ses Etats pour avoir fait
des

des épigrammes. Ce sera du moins une aventure unique dans les chroniques de ce monde. 1760.

Je suis un grand babillard, Monsieur; mais il est si doux de s'entretenir avec vous des sottises du genre-humain, et de vous ouvrir son cœur! je compte si fort sur vos bontés, que je me suis laissé aller. Conservez-moi, et madame l'ambassadrice, un peu de souvenir et de bienveillance. Je vous avertis que madame *Denis* est devenue très-digne de jouer les seconds rôles avec madame de *Chauvelin*.

L'oncle et la nièce sont à ses pieds. Je vous présente mon tendre respect dans la foule de ceux qui vous aiment.

L E T T R E X L I V.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

Aux Délices, 4 d'octobre, à midi.

EH, mon Dieu, mes anges, vous voilà fâchés contre moi! vous voilà les anges exterminateurs. Que votre face ne s'allume pas contre moi, et regardez-moi en pitié. — Je vous ai écrit une lettre ce matin: je réponds à votre courroux du 29. Figurez-vous que je n'ai le temps ni de manger ni de dormir; la tête me tourne.

Corresp. générale. Tome VII. • I

— 1760. 1°. Je vous jure qu'on m'a mandé que le *Kain* et la *Clairon* avaient arrangé le troisième acte à leur fantaisie ; mais allons pied à pied, si je puis, et commençons par le commencement.

2°. J'ai déjà dit et je redis que la transfusion des deux scènes paternelles d'*Argire* avec *Aménaïde*, en une seule scène, vers la fin du premier acte, était le salut de la république ; j'ai remercié et je remercie.

3°. Je m'en tiens à cette manière de finir le premier acte :

Viens, je te dirai tout. — Mais il faut tout oser ;
Le joug est trop affreux, ma main doit le briser ;
La persécution enhardit la faiblesse.

Cela fortifie le caractère d'*Aménaïde*, et rend en même temps ses accusateurs moins odieux.

4°. Le second acte commence encore d'une manière plus forte :

.
Moi des remords, qui, moi ! le crime seul les
donne, &c.

Et c'est *Aménaïde*, et non la suivante, qui fait tout ; et il est bien plus naturel de lui donner de la confiance pour un esclave qui l'a

déjà servie , que de remettre tout aux soins de *Fanie* ; cela était trop d'une petite fille ; et cette fermeté du caractère d'*Aménaïde* prépare mieux les reproches vigoureux qu'elle fait ensuite à son père. 1760.

5°. Jamais je n'ai eu d'autre idée , au troisième acte , que de faire apprendre à *Tancrede* son malheur par gradation ; je n'ai jamais prétendu qu'il parlât d'abord à *Aldamon* , comme au confident de son amour ; et quand *Tancrede* difait , au nom d'*Orbassan* ,

Orbassan , l'ennemi , le rival de *Tancrede* !

il le difait à part : et pour lever toute équivoque , j'ai mis l'*oppresseur* de *Tancrede* , au lieu de rival. J'ai toujours prétendu que *Tancrede* , en arrivant dans la ville , avait appris , par le bruit public , qu'*Orbassan* devait épouser *Aménaïde* ; c'est une chose très-naturelle ; tout le monde en parle , et *Aldamon* n'en fait que ce que la voix publique lui en a appris.

Quand *Tancrede* demande qui commande les armes dans la ville ; *Aldamon* peut répondre ,

Ce fut , vous le savez , le respectable *Argire* ;

mais *Orbassan* lui succède. En un mot , tout l'art de cette scène doit consister dans la manière dont *Tancrede* , laisse pénétrer son secret par *Aldamon* , qui voit , par son émotion ,

— 1760. quels font les chagrins et les projets. *Je vais parler de vous* était équivoque ; *vous* cependant ne signifie pas je vous nommerai, il signifie qu'*Aménaïde* pourra se douter quel est ce *vous* ; mais cela est trop subtil , et *vous m'envoyez* vaut mieux. Ce font bagatelles.

6°. *Je suis encor sous le couteau* est une expression noble et terrible ; si on ne la trouve pas ailleurs, tant mieux ; elle a le mérite de la nouveauté, de la vérité et de l'intérêt. Cette scène a fait un grand effet chez moi. Il faut laisser dire les petits critiques, qui font semblant de s'effaroucher de tout ce qui est nouveau, et qui ne voudraient que des expressions triviales ; notre langue n'est déjà que trop stérile.

7°. La dernière scène du second acte était aussi nécessaire que cette dernière scène du troisième ; mais, comme ce petit monologue du second ne peut être qu'une expression simple de la situation d'*Aménaïde*, comme ce tableau de son état n'est point un grand combat de passions, il ne faut pas s'attendre à de grands effets de ce monologue, mais seulement à rendre le spectateur satisfait, et à terminer l'acte avec rondeur et élégance, sans refroidir.

8°. Si, *O ma fille, vivez, fussiez-vous criminelle*, est dit par un acteur glacé, tels que les

acteurs français l'ont presque toujours été ; si ce vers n'est pas dans la bouche d'un homme qui ait déjà pleuré et fait pleurer, il est clair que ce vers doit être mal reçu ; mais moi , en le disant , j'arrache des larmes. J'ai voulu peindre un vieillard faible et malheureux : c'est la nature. Il y a un préjugé bien ridicule parmi nous autres francs , c'est que tous les personnages doivent avoir la même noblesse d'ame , qu'ils doivent tous être bien élevés , bien élégans , bien compassés : la nature n'est pas faite ainsi.

9°. Le grand point est de toucher. — *Inventez des ressorts qui puissent m'attacher* (dit Boileau). Or , *Aménaïde* est aussi touchante à la lecture qu'au théâtre. Cependant vous savez , mes anges , que M. de *Chauvelin* avait été mécontent du quatrième acte ; il avait imaginé d'envoyer un ambassadeur de *Solamir* , et de substituer une entrée et une audience aux sentimens douloureux d'une femme qui a été condamnée à mort par son père , et qui est à la fois méprisée et défendue par son amant. Toutes ces idées que chacun a dans sa tête , de la manière dont on pourrait conduire autrement une pièce nouvelle , ne serviront jamais qu'à refroidir un auteur , à lui ôter tout son enthousiasme. On pourra gagner quelque chose du côté de l'historique , et on perdra

— tout l'intérêt. Si *Corneille* avait suivi dans le
1760. *Cid* le plan de l'académie, le *Cid* était à la
glace.

On crie aux premières représentations, et
le couteau, et la haine *outrageuse*, et *je ne peux*
souffrir ce qui n'est pas Tancrède; au bout de
huit jours on ne crie plus.

10°. Les longueurs doivent être accourcies;
mais l'étriqué et l'étranglé détruit tout. Un
sentiment qui n'a pas sa juste étendue, ne
peut faire effet. Qu'est-ce qu'une tragédie en
abrégé?

11°. Nous soutenons toujours que les der-
niers vers d'*Aménaïde* sont un morceau pathé-
tique, terrible, nécessaire, et nous en avons
eu la preuve: — *Arrêtez*, — *vous n'êtes point*
mon père. On fut transporté.

Je n'ai plus de papier, je n'ai plus ni tête
ni doigts. Mon cœur est navré de douleur, si
j'ai déplu à mes anges; mais, au nom de Dieu,
ôtez-moi ce *car tu m'as déjà dit*.

L E T T R E X L V.

1760.

A M. T H I R I O T.

Le 8 d'octobre.

J E vous dois bien des réponses , mon ancien ami. Puisque vous logez chez un médecin , ce n'est pas merveille que vous foyez malade. Si vous venez aux Délices, vous vous porterez bien. Madame *Denis* vous fera pleurer dans *Tancrede*, tout autant que mademoiselle *Clairon* ; et moi , je vous ferai plus d'impression que *Brizard* : je suis un excellent bon homme de père.

Je vous enverrai incessamment un Pierre le grand par M. *Damilaville*.

Je ne peux vous donner la *Capilotade* que cet hiver ; je n'ai pas un moment à moi.

J'ai , dans mon taudis des Délices , M. le duc de *Villars* , un intendant , un homme d'un grand mérite qui a fait 150 lieues pour me voir. Nous couchons les uns sur les autres. Il y avait hier quarante-neuf personnes à souper. Nous jouons aujourd'hui Mahomet : une *Palmire* , jeune , naïve , charmante , voix de firène , cœur sensible , avec deux yeux qui fondent en larmes ; on n'y tient pas : *Gaussin*

— était une statue. *Nota bene* que j'arrache l'ame
1760. au quatrième acte.

Mon église ne se bâtira qu'au printemps. Vous voulez que j'ose consulter M. *Souflet* sur cette église de village , et j'ai fait mon château sans consulter personne.

J'ai reçu le Père de famille ; mais je voulais l'édition avec l'épigramme grecque , et les deux lettres qui firent tant de bruit.

Bonsoir, mon cher ami ; la tête me tourne de plaisirs et de fatigue.

Dites-moi donc quelles critiques on fait de *Tancrede* , *et vale*.

L E T T R E X L V I.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

8 d'octobre.

O divins anges , jugez si je suis fidelle à mon culte ; je vais jouer *Zopire* ; j'ai deux cents personnes à placer ; je fais copier *Tancrede* ; je vous écris. Où diable avez-vous pêché , mes anges , que j'avais un peu d'amertume , quand je suis pénétré de vos bontés.

Je vous enverrais aujourd'hui *Tancrede* , si j'avais seulement le temps de faire un paquet. Qui , moi de l'amertume , parce que j'ai pris

le parti du troisieme acte , et que j'ai cru que *le Kain* me l'avait faboulé ! Pour Dieu , laissez-moi mon franc arbitre ; encore faut-il bien que j'aye mon avis : DIEU a permis à ses créatures de dire ce qu'elles pensent. Mon cher ange , mandez-moi , je vous prie , où l'on en est de ce *Tancrede* , quel parti on prend. J'ai envoyé un long mémoire à *Clairon* , par Versailles ; je vous écris aussi par Versailles. Je ne veux pas ruiner mes anges par mes bavarderies. Nous jouons donc *Mahomet* aujourd'hui. N'a-t-on pas fait cent critiques de *Mahomet* ? cela empêche-t-il qu'elle ne doive faire un effet terrible , qu'elle ne doive déchirer le cœur ? Ah , *Gaussin* , *Gaussin* ; si vous aviez la centieme partie de l'ame de madame *Rillet* ! si on avait eu un *Séide* ! Pauvres Parisiens , vous n'avez point d'acteurs qui pleurent. J'ai un petit mot à vous dire , mes anges ; c'est que presque toutes vos tragédies sont froides , et vos acteurs aussi , excepté la divine *Clairon* , et quelquefois *le Kain*. Mes yeux se sont ouverts , mais trop tard. Je mourrai sans avoir fait une pièce selon mon goût.

M. le duc de *Choiseul* vous a-t-il montré la facétie de ma dédicace ?

Avez-vous reçu un *Pierre* ?

Madame *Scaliger* , ne foyez donc plus

— 1760. fâchée contre moi. C'est que je suis à vos pieds, c'est que je vous aime et révère au pied de la lettre.

L E T T R E X L V I I .

A M A D A M E

LA MARQUISE DU DEFFANT.

Ce 10 d'octobre.

SI vous n'êtes point un grand enfant, Madame, vous n'êtes pas non plus une petite vieille. Je suis votre aîné, et je joue la comédie deux fois par semaine; et le bon de l'affaire, c'est que nous jouons des pièces nouvelles de ma façon, que Paris ne verra pas, à moins qu'il ne soit bien sage et bien honnête.

Comme je fais le théâtre, les pièces et les acteurs, qu'en outre je bâtis une église et un château, et que je gouverne par moi-même tous ces tripots-là; et que, pour m'achever de peindre, il faut finir l'Histoire de *Pierre le grand*; et que j'ai dix ou douze lettres à écrire par jour: tout cela fait que vous devez me pardonner, Madame, si je ne vous ennuie pas aussi souvent que je le voudrais.

J'ai pourtant un plaisir extrême à m'entre-
tenir avec vous ; vous savez que j'aime pas-
sionnement votre esprit, votre imagination,
votre façon de penser. Vous aurez la moitié
de Pierre incessamment. Il y a un paquet tout
prêt pour vous, et pour M. le président
Hénault : mais on ne fait comment faire pour
dépêcher ces paquets par la poste.

1760.

Je vous avertis que la préface vous fera
pouffer de rire, et vous ferez tout étonnée de
voir que la plaisanterie n'est point déplacée.

J'y joins un chant de la Pucelle, qui pourra
vous faire rire aussi. Je vous promets encore
de vous chercher des fariboles philosophiques
dans ma bibliothèque ; mais il faut que vous
sachiez que je ne suis guère le maître d'entrer
dans ma bibliothèque à présent, parce qu'elle
est dans l'appartement qu'occupe M. le duc de
Villars, avec tout son monde. Il nous a joué,
à huis clos, *Gengis-kan* dans l'Orphelin de
la Chine : il vaut mieux que tous vos comé-
diens de Paris.

Je suis fort aise, Madame, qu'on ait
imprimé ma lettre au roi de Pologne. Trois
ou quatre lettres par an, dans ce goût-là,
écrites aux puissances, ou soi-disant telles, ne
laisseraient pas de faire du bien. Il faut rendre
service aux hommes tant qu'on le peut, quoi-
qu'ils n'en valent guère la peine.

1760. Mon petit parti d'ailleurs m'amuse beaucoup. J'avoue que tous mes complices n'ont pas sacrifié aux grâces ; mais s'ils étaient tous aimables , ils ne seraient pas si attachés à la bonne cause. Les gens de bonne compagnie ne font point de prosélytes ; ils sont tièdes , ils ne songent qu'à plaire ; DIEU leur demandera un jour compte de leurs talens.

Vous avez bien raison , Madame , d'aimer l'histoire de mon ami *Hume* ; il est , comme vous savez , le cousin de l'auteur de l'*Ecosfaise*. Vous voyez comme il rend , dans cette histoire , le fanatisme odieux.

Ne croyez pas que l'histoire de *Pierre le Grand* puisse vous amuser autant que celle des *Stuart* ; on ne peut guère lire Pierre , qu'une carte géographique à la main ; on se trouve d'ailleurs dans un monde inconnu. Une parisienne ne peut s'intéresser à des combats sur les Palus-méotides , et se soucie fort peu de savoir des nouvelles de la grande Permie et des Samoïèdes. Ce livre n'est point un amusement , c'est une étude.

M. le président *Hénault* ne veut point que je donne Pierre , chiquette à chiquette : je ne le voudrais pas non plus , mais j'y suis forcé. On a un peu de peine avec les Russes , et vous savez que je ne sacrifie la vérité à personne.

Adieu , Madame ; si vous aviez des yeux ,

je vous dirais : venez philosopher avec nous , ———
 parce que vos yeux feraient égayés pendant 1760.
 neuf mois par le plus agréable aspect qui
 soit sur la terre ; mais ce qui fait le charme de
 la vie est perdu pour vous , et je vous assure
 que cela me fait toujours saigner le cœur.

J'ai chez moi un homme d'un mérite rare ,
 homme de grande condition , ancien officier
 retiré dans ses terres : il les a quittées pour
 venir , à cent cinquante lieues de chez lui ,
 philosopher dans une retraite. Je ne l'avais
 jamais vu , je ne savais pas même qu'il existât :
 il a voulu venir , il est venu ; il fait de grands
 progrès , et il m'enchanté. Mais , par mal-
 heur , il me vient des intendans ; ces gens-là
 ne sont pas tous philosophes. Mon Dieu ,
 Madame , que je hais ce que vous savez !

Je vais être en relation avec un brame des
 Indes , par le moyen d'un officier qui va com-
 mander sur la côte de Coromandel , et qui m'est
 venu voir en passant. J'ai déjà grande envie
 de trouver mon brame plus raisonnable que
 tous vos butors de la forbonne.

Adieu , encore une fois , Madame ; je vous
 aime beaucoup plus que vous ne pensez.

 1760. LETTRE XLVIII.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

10 d'octobre.

Vous êtes mes anges plus que jamais ; vous persévérerez dans votre ministère de gardiens. Voici , mon cher et respectable ami , ce que j'ai pu à peu-près répondre à votre lettre et au mémoire de madame *Scaliger*. Je prévois que ma réponse sera inutile , puisqu'elle n'arrivera qu'après que *Tanocrède* aura été joué à Versailles ; mais , du moins , j'aurai la consolation d'avoir fait mon devoir. Si vous avez encore quelques petits scrupules , je suis à vos ordres.

Etes-vous toujours dans l'idée de faire imprimer *Tanocrède* par provision ? En ce cas , je vous supplie de faire transcrire sur la pièce les changemens que vous trouverez dans mon mémoire. Vos bontés ne se lassent pas.

Vous imaginez donc que je suis assez malhabile pour fourrer , dans la dédicace , quelque chose que la marquise n'ait pas approuvé ! je ne suis pas si niais. Voici cette dédicace mot pour mot , telle que M. le duc de *Choiseul* me l'a renvoyée , munie du grand sceau des

petits appartemens. J'ai plus d'une raison de faire cette dédicace, et je crois que vous les devinez toutes. — 1760.

Et vous, madame *Scaliger*, vous me croyez donc assez fuisse pour ignorer que mon intendant de Bourgogne est le frère de mon cher avocat général ? Sachez que ce frère m'a amené son neveu, propre fils de son frère. J'ai soupçonné sa mère d'avoir été une habile femme : car le jeune candidat est d'une taille fine et élancée, et son père est tout rabougri.

Nous avons à présent M. *Turgot* qui vaut mieux que tout le parquet. Celui-là n'a pas besoin de mes instructions, il m'en donnerait ; c'est un philosophe très-aimable. Nous lui avons joué *Fanime* et les *Enforcelés* : il dit qu'il n'avait pas pleuré à *Tancrede* ; et je l'ai vu pleurer à *Fanime* ; mais c'est que madame *Denis* a la voix attendrissante, et quand nous jouons ensemble, on n'y tient pas.

Georges III ne changera pas la face de l'Europe ; celle de *Luc* change tous les jours.

Mille tendres respects à tous les anges.

1760.

L E T T R E X L I X.

A M A D A M E

LA COMTESSE D'ARGENTAL.

13 d'octobre.

MADAME *Scaliger*, savez-vous bien que vous êtes adorable? Des lettres de quatre pages, des mémoires raisonnés, des bontés de toute espèce; mon cœur est tout gros. J'aime mes anges à la folie. Quand je vous ai envoyé des bribes pour *Tancrede*, imaginez-vous, Madame, qu'on m'essayait un habit de théâtre pour *Zopire*, et un autre pour *Zamti*; qu'il fallait compter avec mes ouvriers, faire mes vendanges et mes répétitions. J'écrivais au courant de la plume, et un *Tancrede* sortait de la place. Cette place n'est pas tenable: il y avait cent autres incongruités; je m'en apercevais bien; je les corrigeais quand le courier était parti. J'envoyais des mémoires à *Clairon*; je priais qu'on suspendît les représentations, qu'on me donnât du temps. Voilà qui est fait; tout est fini, plus de Chevalerie. Vous aurez une nouvelle leçon quand vous voudrez. Pour moi, je vais jouer le père de *Fanime*
dans

dans deux heures , et je vous avertis que je
 vais faire pleurer. *Fanime* se tue ; il faut que
 je vous confie cette anecdote. Mais comment
 se tue-t-elle ? à mon gré, de la manière la
 plus neuve, la plus touchante. Cette *Fanime*
 fait fondre en larmes ; du moins madame *Denis*
 fait cet effet ; car , ne vous déplaît-elle , elle a la
 voix plus attendrissante que *Clairon*. Et moi,
 je vous répète que je vaudrais cent *Sarrazin*, et
 que j'ai formé une troupe qui gagnerait fort
 bien sa vie. Ah, si nous pouvions jouer devant
 madame *Scaliger* ! Mais vous a-t-on envoyé
 Pierre I ? cela n'est pas si amusant qu'une tra-
 gédie. Que ferez-vous de la grande *Permie* et
 des *Samoïèdes* ? Il y a pourtant une préface à
 faire rire, et j'ose vous répondre qu'elle vous
 divertira. Je crois que j'étais né plaisant, et
 que c'est dommage que je me sois adonné
 parfois au sérieux. Je n'ai point vu les fréro-
 nades sur *Tancrede* ; mais je me trompe, ou
Jérôme Carré est plus plaisant que *Fréron*. Je
 me moque un peu du genre-humain, et je fais
 bien ; mais avec cela comme mon cœur est
 sensible ! comme je suis pénétré de vos bon-
 tés ! comme j'aime mes anges ! je les chéris
 autant que je déteste ce que vous savez. Mon
 averlion pour cette infamie ne fait que croître
 et embellir. M. d'*Argental* est donc à la cam-
 pagne. Comment peut-il faire pour ne pas

— fortir à cinq heures ? comment va la santé de
1760. M. de *Pont-de-Vesle* ?

Quand mon cher ange reviendra-t-il ? Je
suis à vos pieds , divine *Scaliger*.

L E T T R E L.

A MADemoiselle CLAIRON.

16 d'octobre.

BELLE *Melpomène*, ma main ne répondra
pas à la lettre dont vous m'honorez , parce
qu'elle est un peu impotente ; mais mon cœur,
qui ne l'est pas , y répondra.

Raisons ensemble, raisonnons.

Les monologues, qui ne sont pas des combats de passions , ne peuvent jamais remuer l'ame et la transporter. Un monologue, qui n'est et ne peut être que la continuation des mêmes idées et des mêmes sentimens , n'est qu'une pièce nécessaire à l'édifice ; et tout ce qu'on lui demande, c'est de ne pas refroidir. Le mieux, sans contredit, dans votre monologue du second acte, est qu'il soit court , mais pas trop court. On peut faire venir *Fanie*, et finir par une situation attendrissante. Je tâcherai d'ailleurs de fortifier ce petit morceau , ainsi

que bien d'autres. On a été forcé de donner
 Tancrède avant que j'y eusse pu mettre la der-
 nière main. Cette pièce ne m'a jamais coûté
 un mois. Vos talens ont sauvé mes défauts ; il
 est temps de me rendre moins indigne de
 vous.

1760.

Je ne suis point du tout de votre avis (1) ,
 ma belle *Melpomène* , sur le petit ornement de
 la Grève que vous me proposez. Gardez-
 vous , je vous en conjure , de rendre la scène
 française dégoûtante et horrible , et conten-
 tez-vous du terrible. N'imitons pas ce qui
 rend les Anglais odieux. Jamais les Grecs ,
 qui entendaient si bien l'appareil du spectacle ,
 ne se sont avisés de cette invention de barbares.
 Quel mérite y a-t-il , s'il vous plaît , à faire
 construire un échafaud par un menuisier ? en
 quoi cet échafaud se lie-t-il à l'intrigue ? Il
 est beau , il est noble de suspendre des armes
 et des devises. Il en résulte qu'*Orbassan* ,
 voyant le bouclier de *Tancredè* sans armoiries ,
 et sa cotte d'armes sans faveur des belles , croit
 avoir bon marché de son adversaire ; on jette
 le gage de bataille , on le relève ; tout cela

(1) Ce fut contre son avis , et à la pluralité des voix ,
 que mademoiselle *Clairon* fut chargée de proposer à M. de
Voltaire de tendre le théâtre en noir , et de dresser un écha-
 faud au troisième acte de *Tancredè*. Les principes de cette
 grande actrice n'ont jamais différé de ceux qui sont établis
 dans cette lettre.

—
1760. forme une action qui sert au nœud essentiel de la pièce. Mais faire paraître un échafaud, pour le seul plaisir d'y mettre quelques valets de bourreau, c'est déshonorer le seul art par lequel les Français se distinguent; c'est immoler la décence à la barbarie; croyez-en *Boileau* qui dit :

Mais il est des objets que l'art judicieux
Doit offrir à l'oreille, et dérober aux yeux.

Ce grand-homme en savait plus que les beaux esprits de nos jours.

J'ai crié, trente ou quarante ans, qu'on nous donnât du spectacle dans nos conversations en vers, appelées tragédies; mais je crierais bien davantage si on changeait la scène en place de Grève. Je vous conjure de rejeter cette abominable tentation.

J'enverrai dans quelque temps *Tancrede*, quand j'aurai pu y travailler à loisir; car figurez-vous que, dans ma retraite, c'est le loisir qui me manque. *Fanime* suivra de près: nous venons de l'essayer en présence de M. le duc de *Villars*, de l'intendant de Bourgogne, et de celui de Languedoc. Il y avait une assemblée très-choisie. Votre rôle est plus décent, et par conséquent plus attendrissant qu'il n'était; vous y mourez d'une manière qu'on ne peut prévoir, et qui a fait un effet terrible,

à ce qu'on dit. La pièce est prête. Je vais bientôt donner tous mes soins à *Tancrede*. Quand vous aurez donné la vie à ces deux pièces, je vous supplierai d'être malade, et de venir vous mettre entre les mains de *Tronchin*, afin que nous puissions être tous à vos pieds. 1760.

L E T T R E L I.

A M A D A M E

LA COMTESSE D'ARGENTAL.

Aux Délices, 18 d'octobre.

J'E prends la liberté, Madame, de faire passer par vos mains ma réponse à mademoiselle *Clairon*, et je vous supplie instamment de vous joindre à moi pour empêcher l'avilissement le plus odieux qui puisse déshonorer la scène française et achever notre décadence. Que M. d'*Argental* et tous ses amis employent leur crédit pour sauver la France de cet opprobre.

J'ai encore une grâce à vous demander, qui ne regarde que moi, c'est de dissiper mes continuelles alarmes sur l'impression dont on me menace. Il y a certainement dans Paris des exemplaires de *Tancrede*, conformes à la

— 1760. leçon des comédiens. Il est certain que , pour peu qu'on attende , la pièce paraîtra dans toute sa misère , pendant que je passe le jour et la nuit à la corriger d'un bout à l'autre , à la rendre moins indigne de vous et du public. Vous en recevrez incessamment une nouvelle copie , et je pense qu'il fera convenable de toutes façons de la reprendre vers la Saint-Martin. On sera obligé de transcrire de nouveau tous les rôles. Il n'y en a pas un seul où je n'aye fait des changemens. Si ces changemens valent quelque chose , c'est à vous que j'en suis redevable , c'est à votre goût , à l'intérêt que vous avez pris à l'ouvrage , à vos réflexions aussi solides que fines. Si je me suis un peu récrié contre quelques vers qu'on a été forcé de substituer à la hâte , si ces vers m'ont paru défectueux , c'est l'amour de l'art , et non l'amour propre , qui s'est révolté en moi. Je n'ai pas senti avec moins de reconnaissance la nécessité de plusieurs changemens , je n'en ai pas moins approuvé vos remarques , et plusieurs vers mis à la place des miens. M. d'Argental fera-t-il encore long-temps à la campagne ? Il me paraît qu'en son absence vous commandez l'armée avec bien du succès. Je me flatte que vos troupes préviendront les irruptions des houffards libraires. Quand jouera-t-on la Belle pénitente ? mademoiselle

Clairon est-elle cette pénitente ? Elle seule peut faire réussir cette détestable pièce anglaise ; mais je me flatte que l'auteur, qui s'abaisse à chercher des modèles chez les barbares, se fera fort éloigné de son modèle. Si notre scène devient anglaise, nous sommes bien avilis : nous ne sommes déjà que les traducteurs de leurs romans. N'avons-nous pas déjà baissé assez pavillon devant l'Angleterre ? c'est peu d'être vaincus, faut-il encore être copistes ? O pauvre nation ! Madame, le cœur me faigne, mais il est à vous. — 1760.

L E T T R E L I I.

A M. D U C L O S , à Paris.

A Ferney, 22 d'octobre.

Vous êtes ferme et actif, vous aimez le bien public ; vous êtes mon homme, et je vous aime de tout mon cœur. L'académie n'a jamais eu un secrétaire tel que vous.

Venons d'abord, Monsieur, à ce *Dictionnaire* que l'académie va faire imprimer.

Vous aurez votre *T* dans un mois ou six semaines. Vous n'attendez pas après le *T* quand vous êtes à l'*A*. (*)

(*) Ce travail de M. de *Voltaire* a été joint au *Dictionnaire philosophique*, à la lettre *T*.

— 1760. Non vraiment, je ne me repose point. *Robin-mouton*, vendeur de brochures au Palais-royal, correspondant de *Cramer*, et chargé de vous présenter un *Pierre*, a dû commencer par s'acquitter de ce devoir.

Vous êtes très-louable d'avoir fait sentir au vieux *Crébillon* sa faute. Je ne m'amuse guère à lire les approbations ; je ne savais pas que l'auteur de *Rhadamiste* et d'*Electre* eût eu l'indignité d'approuver une pièce qui est la honte de la littérature : c'était se joindre aux lâches persécuteurs des véritables gens de lettres ; mais le bon homme radote depuis long temps.

Puissiez-vous réunir et venger les philosophes qu'on a voulu défunir et accabler. Est-il possible que ceux qui pensent soient avilis par ceux qui ne pensent pas ? Il faut que je vous conte que nous allions jouer une pièce nouvelle aux Délices ; M. le duc de *Villars*, notre confrère, y était : arrive le frère d'*Omer de Fleuri*, notre intendant de Bourgogne, avec le fils d'*Omer*. Il fut bien reçu, on lui fit fête, on lui donna la comédie. Il me présenta le fils d'*Omer* comme graine d'avocat général : Monsieur, dis-je au jeune homme, souvenez-vous qu'il faut être l'avocat de la nation, et non des *Chaumeix*. D'ailleurs, tout se passa à merveille.

Je prends acte avec vous que le *Tancrède* que vous avez vu n'est pas tout à fait mon

Tancrède,

Tanocrède, mais celui des comédiens qui l'ont
ajusté à leur fantaisie, et qui l'ont orné d'une
soixantaine de vers de leur cru, assez aisés à
reconnaître. Ils en ont usé comme de leur
bien, parce que je leur ai abandonné le profit
de la représentation et de l'édition. J'ai envoyé
une petite dédicace à madame de *Pompadour*
et à M. le duc de *Choiseul*; ils l'ont approuvée.
Je lui parle (à madame de *Pompadour*), dans
cette épître, du bien qu'elle a fait aux gens
de lettres; je commence par citer *Crébillon*, et
même avec quelque éloge, car il faut être
poli; cela rend le procédé de *Crébillon* plus
indigne. Je ne savais pas alors qu'il se fût
dégradé au point d'être le receleur de *Palissot*.
Je finis, mon respectable confrère, par me
féliciter de voir, à la tête de nos travaux aca-
démiques, un homme de votre trempe. Parlez,
agissez, écrivez hardiment: le temps est venu
où le bon sens ne doit plus être opprimé par la
sottise. Laissons le peuple recevoir un bât des
bâtiens qui le bâtent, mais ne foyons pas bâtés.
L'honnête liberté est notre partage.

Comptez sur l'estime infinie, le dévouement,
la fidélité, l'amitié du suisse *Voltaire*.

1760.

L E T T R E L I I I .

A M. LE COMTE DE SCHOUVALOF.

A Ferney , 25 d'octobre.

J E reçois , par M. de *Keyserling* , la lettre dont vous m'avez honoré du 11 de septembre, nouveau style , avec les mémoires sur le commerce et sur les campagnes en Perse. Je n'ai point encore entendu parler de M. *Pouschkin*, et du paquet qu'il devait me faire parvenir de la part de votre Excellence; j'ai toujours jugé qu'il s'arrêterait à Vienne , pour le mariage de l'archiduc. Vous venez de donner une belle fête à ce prince ; vos troupes , dans Berlin , font un plus bel effet que tous les opéra de *Metastasio*. C'est moi , Monsieur , qui suis inconsolable de n'avoir pu faire ma cour à monsieur votre neveu ; jugez avec quels transports j'aurais reçu un homme de votre nom , et digne d'en être. Je vois souvent M. de *Soltikof* ; je vous assure qu'il mérite de plus en plus votre bienveillance.

Il est bien dur d'être si loin de vous. J'ignore encore si un ballot envoyé , il y a un an , à l'adresse de M. de *Keyserling* à Vienne , est parvenu à votre Excellence ; j'ignore si elle a reçu

un autre ballot envoyé par Hambourg; celui-là me tient moins au cœur; il ne contenait qu'une espèce d'eau des Barbades que je prenais la liberté de vous offrir. 1760.

Vous fentez, Monsieur, que je ne puis bâtir la seconde aile de l'édifice, si je n'ai des matériaux; vous avez commencé, vous achèverez. On est content du premier volume; le libraire en a déjà débité cinq mille exemplaires: *Pierre le grand* et vous, vous faites sa fortune; c'est votre destinée à tous les deux de faire du bien. Mais comment puis-je continuer, si je n'ai pas le précis des négociations de ce grand-homme, et la continuation du journal? J'ajoute que j'ai besoin de quelques éclaircissemens sur le czarovitz. Je suis à vos ordres, et je vous réponds que je ne vous ferai pas attendre; mais aidez-moi; ne me réduisez pas à répéter les mauvaises histoires du sieur *Nesterusanoi*, et de tant d'autres. Il n'est pas dans votre caractère d'abandonner une si noble entreprise; je suis persuadé qu'elle doit plaire à la digne fille de *Pierre le grand*. Disposez de votre secrétaire, de votre partisan le plus vif, de celui qui fera toute sa vie, avec le plus tendre respect, &c.

J'ai eu l'impudence de porter chez M. de *Soltikof* le portrait de votre secrétaire.

1760.

L E T T R E L I V.

A M A D A M E

LA COMTESSE D'ARGENTAL.

A Ferney, 25 d'octobre.

JE me mets plus que jamais aux pieds de madame *Scaliger*. Je ne fais si monfieur le parfamefan est encore à la campagne ; je prends le parti d'adresser la pièce à M. de *Chauvelin* : il y a plus de deux cents vers de changés , en comparant cette leçon à celle de la première représentation. C'est sur cette dernière leçon que nous venons de la jouer , et j'ose assurer que vous seriez bien étonnée des acteurs et du parterre. Enfin , Madame , je recommande à vos bontés cet ouvrage qui est en partie le vôtre. Je vous dois , Madame , ce que j'ai pu y faire de passable. Il est bien important qu'on prévienne les détestables éditions dont on me menace. Je mérite que les acteurs aient la complaisance de jouer ma pièce telle que je l'ai faite , et que mademoiselle *Clairon* ne m'immole point à ses caprices ; et vous méritez , surtout , qu'on fasse ce que vous voulez. Je ne demande que trois ou quatre représentations vers la Saint-Martin. Il fera nécessaire

que tous les acteurs recopient leurs rôles, car il n'y en a point qui ne soient changés. J'aurai l'honneur de vous envoyer incessamment la dédicace à madame de *Pompadour*; M. de *Choiseul* prétend que la dédicace de *Choisi* ne lui a pas fait tant de plaisir. 1760.

Je ne mets point mon nom à la dédicace; c'est un usage que j'ai banni: il est trop ridicule d'écrire une dissertation comme on écrit une lettre *avec un très-obéissant serviteur*.

Par une raison à peu-près semblable, c'est-à-dire par l'aversion que j'ai toujours eue pour fourrer mon nom à la tête de mes opuscules, je souhaite que *Prault* le supprime; on fait assez que j'ai fait *Tancrede*. Il n'eût pas été mal que ceux qui ont le profit de l'édition, eussent mis quatre lignes d'avertissement; toutes ces petites choses peuvent aisément être arrangées par vos ordres.

Nous venons de jouer encore *Fanime* avec des applaudissemens bien plus forts que ceux qu'on avait donnés à *Tancrede*; c'est que *Fanime* a été jouée mieux qu'elle ne le fera jamais. Je voudrais que vous puissiez voir un chevalier *Micault*, frère du garde du trésor royal; il y était. Vous aurez cette *Fanime* sous votre protection, au moment que vous la demanderez.

Mais, une chose à quoi vous ne vous

— attendez pas , c'est que vous aurez Oreste;
 1760. j'ai voulu en venir à mon honneur ; je regarde
 Oreste , à présent , comme un de mes enfans
 les moins bossus : vous en jugerez.

Je n'aime pas assurément un échafaud sur
 le théâtre , mais j'y verrais volontiers les
 furies ; les Athéniens pensaient ainsi.

Je suppose , Madame , que vous avez reçu,
 il y a quelques jours , une grande lettre de
 moi , et une pour *Clairon* ; le tout à l'adresse
 de M. de *Chauvelin* que j'ai aussi chargé de
Tancrede. Vous ai-je dit que nous avons joué
 devant le fils d'*Omer de Fleuri* ? M. l'abbé
 d'*Espagnac* arriva trop tard ; il eût été agréable
 d'avoir un grand chambrier pour spectateur.

O chers anges , que je voudrais vous revoir !
 mais je hais Paris. Je ne peux travailler que
 dans la retraite ; je travaillerai pour vous jus-
 qu'à la fin de ma vie. Vive le tripot.

L E T T R E L V.

1760.

A M. L E K A I N.

Aux Délices , 26 d'octobre.

J E réponds , mon cher ami , à votre lettre du 15 d'octobre. J'ai envoyé à M. d'*Argental* la tragédie de *Tancrede* , dans laquelle vous trouverez une différence de plus de deux cents vers ; je demande instamment qu'on la rejoue suivant cette nouvelle leçon qui me paraît remplir l'intention de tous mes amis. Il sera nécessaire que chaque acteur fasse recopier son rôle ; et il n'est pas moins nécessaire de donner incessamment au public trois ou quatre représentations avant que vous mettiez la pièce entre les mains de l'imprimeur. Ne doutez pas que , si vous tardez , cette tragédie ne soit furtivement imprimée ; il en court des copies : on m'en a fait tenir une horriblement défigurée , et qui est la honte de la scène française. Il est de votre intérêt de prévenir une contravention qui ferait très-désagréable pour vous et pour moi.

Je me flatte que vous n'êtes pas de l'avis de mademoiselle *Clairon* qui demande un échafaud ; cela n'est bon qu'à la Grève ou sur le théâtre anglais ; la potence et des valets de

1760. — bourreau ne doivent pas déshonorer la scène de Paris. Puissions - nous imiter les Anglais dans leur marine, dans leur commerce, dans leur philosophie, mais jamais dans leurs atrocités dégoûtantes ! Mademoiselle *Clairon* n'a certainement pas besoin de cet indigne secours pour toucher et pour attendrir tous les cœurs.

Je vous donnerai quelque jour une pièce où vous pourrez étaler un appareil plus noble et plus convenable. Nous avons joué ici *Fanime* avec des applaudissemens bien singuliers ; madame *Denis* y déploya les talens les plus supérieurs ; elle fit pleurer des gens qui n'avaient jamais connu les larmes ; enfin elle ne fut point indigne de jouer le rôle de *Fanime*, qui est celui de mademoiselle *Clairon*. Quand vous voudrez, vous aurez cette pièce ; mais il faut commencer par *Tanocrède*.

Je vous prie très-instamment de me mander quelle pièce vous comptez mettre sur le théâtre vers la Saint-Martin ; mettez-moi un peu au fait de votre marche. Vous savez combien je m'intéresse à vos succès et à vos avantages ; comptez sur l'amitié inviolable de votre très-humble, &c.

A M A D A M E

LA MARQUISE DU DEFFANT.

Aux Delices , 27 d'octobre.

C E C I n'est point une lettre , Madame , c'est seulement pour vous demander si vous avez reçu deux volumes de l'ennuyeuse Histoire de Russie , l'un pour vous , l'autre pour le président *Hénault*. M. *Bouret* ou monsieur le *Normand* doit vous avoir fait remettre ce paquet. J'ignore pareillement si M. d'*Alembert* a reçu le sien. Voulez-vous , Madame , avoir la bonté de lui demander s'il lui est parvenu : il vous fait quelquefois sa cour , et je vous en félicite tous deux. Vous ne trouverez assurément personne qui ait plus d'esprit , plus d'imagination et plus de connaissances que lui.

Je vous disais , Madame , que je ne vous écrivais point ; mais je veux vous écrire : j'ai pourtant bien des affaires ; un laboureur qui bâtit une église et un théâtre , qui fait des pièces et des acteurs , et qui visite ses champs , n'est pas un homme oisif ; n'importe , il faut que je vous dise que je viens de crier

— 1760. Vive le roi, en apprenant que les Français ont tué quatre mille anglais à coups de baïonnettes. Cela n'est pas humain ; mais cela était fort nécessaire.

Je ne fais pas si le roi de Prusse aura longtemps la vanité de payer régulièrement la pension à M. d'*Alembert* ; ce serait aux Russes à la payer sur les huit millions qu'ils viennent de prendre à Berlin. Dieu merci, il ne s'est pas encore passé une semaine sans grandes aventures, depuis que j'ai quitté le poète *Sans-souci* ; j'ai peur de lui avoir porté malheur : je souhaite qu'il finisse sa vie aussi sagement et aussi tranquillement que moi ; mais il n'en fera rien.

Je n'ai nulle nouvelle du frère *Menou*, ni de frère *Malagrida*, ni de frère *Berthier*, ni d'*Omer de Fleuri*, ni de *Fréron*. J'aurai l'honneur de vous envoyer quelque insolence le plutôt que je pourrai.

Prenez toujours la vie en patience, Madame ; et s'il y a quelque bon moment, jouissez-en gaiement. Je me plains à tout le monde de mademoiselle *Clairon* qui a la fantaisie de vouloir qu'on lui mette un échafaud tendu de noir sur le théâtre, parce qu'elle est soupçonnée d'avoir fait une infidélité à son fiancé. Cette imagination abominable n'est bonne que pour le théâtre anglais. Si l'échafaud était

pour *Fréron*, encore passe; mais, pour *Clairon*,
je ne le peux souffrir. —————
1760.

Ne voilà-t-il pas une belle idée de vouloir changer la scène française en place de Grève? Je fais bien que la plupart de nos tragédies ne sont que des conversations assez insipides, et que nous avons manqué jusqu'ici d'action et d'appareil; mais quel appareil, pour une nation polie, qu'une potence et des valets de bourreau!

Je vous adresse mes plaintes, Madame, parce que vous avez du goût; et je vous prie de crier à pleine tête contre cette barbarie. Voilà ma lettre finie; je vais voir mes greniers et mes granges.

Je vous présente mon tendre respect, et je vous aime encore plus que mon blé et mon vin; j'ai fait pourtant d'assez bon vin, et beaucoup. Je parie, Madame, que vous ne vous en souciez guère; voilà comme l'on est à Paris.

1760.

L E T T R E L V I I .

A M. T H I R I O T .

A Ferney, 27 d'octobre.

JE vous dis et redis, mon vieil ami, qu'il me faut des fréronades où il est question de Tancrède; il y a une bonne ame qui se charge d'en faire un assez plaisant usage.

Avez-vous des Pierre? avez-vous donné un Pierre à *Protagoras*? que faites-vous chez votre médecin? *quid novi de litteratis et malefaciatis?*

Que dites-vous de *Clairon* qui voulait un échafaud sur le théâtre? Mon ami, il faut battre les Anglais, et ne pas imiter leur barbare scène. Qu'on étudie leur philosophie, qu'on foule aux pieds comme eux les infames préjugés, qu'on chasse les jésuites et les loups, qu'on ne combatte sottement ni l'attraction ni l'inoculation, qu'on apprenne d'eux à cultiver la terre, mais qu'on se garde bien d'imiter leur théâtre sauvage.

Vous verrez bientôt, à ce que j'espère, Tancrède dans son cadre. M. et madame d'*Argental* m'ont bien servi; ils m'ont fait corriger bien des fautes: voilà de vrais amis. Les comédiens m'ont tailladé assez mal à propos; mais tout sera réparé à la reprise. Voyez

cette reprise; je suis le plus trompé du monde, —
ou Tancrède doit faire pleurer toutes les 1760.
petites filles à chaudes larmes.

J'ai bien peur que l'état de M. le duc de *Bourgogne* ne soit fatal aux spectacles. Le roi perd bien des enfans; il soutient de rudes épreuves de toutes façons. On ne le plaint point assez; et, quoiqu'on l'aime, on ne l'aime point assez. Allez, allez, messieurs les Parisiens, DIEU vous le conserve, et madame de *Pompadour*; elle n'a fait que du bien, et vous n'êtes que des ingrats. *Vale, amice.*

L E T T R E L V I I I.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

27 d'octobre.

MON divin ange, j'apprends que vous êtes revenu à Paris. Vous allez donc protéger Tancrède: vous devez avoir la nouvelle leçon entre les mains; j'en ai envoyée à madame *Scaliger*.

J'attends tout de mes anges; car les anges de ténèbres me persécutent. On m'a fait tenir une copie de Tancrède, capable de déshonorer l'auteur, les comédiens et les protecteurs, et de faire renoncer à la chevalerie et au théâtre.

— Il est sûr que bientôt ce détestable ouvrage
1760. sera imprimé, comme il est sûr que Pondichéri
fera pris. J'imagine, mon cher ange, que vous
préviendrez l'une de ces deux turpitudes,
que vous ferez jouer *Tancrede* : vienne la
Saint-Martin, et alors vous aurez la dédicace
que je fortifierai de quelque nouvelle outre-
cuidance ; car il faut montrer aux fots que les
philosophes ont autant d'appui que les persé-
cuteurs des philosophes, et de meilleurs
appuis.

Il est donc arrivé malheur au *Pierre des
Cramer*. Ils l'avaient mis sous la protection de
M. de Malesherbes, et on l'a fait moisir à la
chambre syndicale, en attendant qu'on l'eût
contrefait. On assure que *Moncrif* avait été
nommé pour examinateur de l'Histoire de
Russie. L'auteur des *Chats* n'est pas trop fait
pour juger *Pierre le grand* ; il y a loin de sa
gouttière au *Volga* et au *Jaïk*. Ces petites
aventures ne me réconcilient pas avec la
bonne ville.

Adieu ; je reviendrai quand ils seront changés.

Je ne peux, mon cher ange, m'empêcher
de vous répéter ce que j'ai dit à madame
Scaliger de l'effet prodigieux que madame
Denis a fait dans *Fanime*. *Nota bene* que vous

aurez cette Fanime quand il vous plaira. Je vous supplierai de me renvoyer votre dernière copie , avec la première , la plus ancienne de toutes ; car il faut confronter : et , quand il n'y aurait qu'un vers heureux à se voler à soi-même , il ne faut rien négliger : les vieillards sont un peu avarés. — 1760.

Ai-je dit à madame d'Argental que nous avons joué Fanime devant le fils d'Omer de Fleuri ? cela nous porta malheur ; elle fut mal jouée ce jour-là ; cependant elle fit assez d'effet.

J'ai gravement recommandé à Omer minor de ne pas attaquer ouvertement la raison quand il serait avocat dudit seigneur roi.

Mon cher ange , que dirons-nous d'Oreste ? mettrons-nous des furies dans ce tripot grec ? je les aimerais mieux qu'une potence dans Tancrède ; il faut que Clairon ait perdu l'esprit. Opposez-vous à cette horreur ; et n'ayons rien à l'anglaise , qu'une marine et la philosophie.

Ne va-t-on pas jouer une pièce de le Mière ? Il m'a écrit ce le Mierre ; mais , où est sa demeure ? je n'en fais rien. Je prends la liberté de joindre ici ma réponse , et de vous supplier de la lui faire tenir par la poste d'un fou.

La correspondance emporte tout le temps ,

— fans cela vous auriez une pièce nouvelle. Mes
1760. divins anges , courage. Je crois *Luc* bien mal ;
mais je suis russe.

L E T T R E L I X.

A M. H E L V E T I U S.

27 d'octobre.

JE ne fais où vous prendre, mon cher philosophe; votre lettre n'était ni datée, ni signée d'un *H*: car encore faut-il une petite marque dans la multiplicité des lettres qu'on reçoit. Je vous ai reconnu à votre esprit, à votre goût, à l'amitié que vous me témoignez. J'ai été très-touché du danger où vous me mandez que votre très aimable et respectable femme a été, et je vous supplie de lui dire combien je m'intéresse à elle.

Oh bien, je ne suis pas comme *Fontenelle*; car j'ai le cœur sensible, et je ne suis point jaloux, et de plus je suis hardi et ferme; et, si l'insolent frère *le Tellier* m'avait persécuté comme il voulut persécuter ce timide philosophe, j'aurais traité *le Tellier* comme *Berthier*. Croiriez-vous que le fils d'*Omer-Fleuri* est venu coucher chez moi, et que je lui ai donné la comédie? Il est vrai que la fête n'était pas pour
lui

lui ; mais il en a profité aussi-bien que son oncle , l'intendant de Bourgogne , lequel vaut mieux qu'*Omer*. J'ai reçu le fils de notre ennemi avec beaucoup de dignité , et je l'ai exhorté à n'être jamais l'avocat général de *Chaumeix*. Mon cher philosophe , on aura beau faire ; quand une fois une nation se met à penser , il est impossible de l'en empêcher. Ce siècle commence à être le triomphe de la raison ; les jésuites , les janfénistes , les hypocrites de robe les hypocrites de cour auront beau crier , ils ne trouveront dans les honnêtes gens qu'horreur et mépris. C'est l'intérêt du roi que le nombre des philosophes augmente , et que celui des fanatiques diminue. Nous sommes tranquilles , et tous ces gens-là sont des perturbateurs ; nous sommes citoyens , et ils sont séditieux ; nous cultivons la raison en paix , et ils la persécutent ; ils pourront faire brûler quelques bons livres , mais nous les écraserons dans la société , nous les réduirons à être sans crédit dans la bonne compagnie ; et c'est la bonne compagnie seule qui gouverne les opinions des hommes. Frère *Elisée* dirigera quelques badaudes , frère *Menou* quelques sottises de Nancy ; il y aura encore quelques convulsionnaires au cinquième étage ; mais les bons serviteurs de la raison et du roi triompheront à Paris , à Voré , et même aux Délices.

— 1760. On envoya à Paris, il y a deux mois, des ballots de l'Histoire de *Pierre le grand*; *Robin* devait avoir l'honneur de vous en présenter un, à *M. Saurin* un autre. J'apprends qu'on a soigneusement gardé les ballots à la chambre nommée syndicale jusqu'à ce qu'on eût contrefait le livre à Paris: grand bien leur fasse. Je vous embrasse, vous aime, vous estime, vous exhorte à rassembler les honnêtes gens, et à faire trembler les fots.

V. qui attend H.

L E T T R E L X.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

28 d'octobre.

PARDON à mes divins anges. Jamais le prophète *Grimm* ne met au bas de ses lettres un petit signe qui les fasse reconnaître; jamais il ne donne son adresse. Je prends le parti de vous adresser ma réponse. *Le Kain* m'a mandé qu'il avait en vain combattu mademoiselle *Clairon*, quand elle me coupait mes membres, quand elle m'étriquait le second acte auquel la dernière scène est absolument nécessaire, quand elle écourtait ses fureurs, &c. J'ai répondu à *le Kain*, j'ai écrit à *Clairon*, j'ai

fournis ma lettre aux anges, j'ai étalé le plus noble zèle contre la Grève.

1760.

Après avoir totalement perdu de vue Tancrède, pendant huit jours, je viens de le relire... Pièce théâtrale, pièce touchante, sur ma parole; pain quotidien pour les comédiens. Je demande la reprise à la Saint-Martin, avec toutes les entrailles d'un père. A propos de père, n'y a-t-il point quelque ame charitable qui puisse avertir *Brizard-Argire* d'être moins de *frigidis*. *Eloignez-vous, sortez; vous n'êtes plus ma fille*. Je dis cela avec des sanglots mêlés d'indignation: je versais des larmes en disant :

Mais elle était ma fille, et voilà son époux.

Je pleurais avec *Tancrede*; je frissonnais quand on amenait ma fille; je me rejetais dans les bras de *Tancrede* et de mes suivans. On s'intéressait à moi comme à ma fille. Je suis faible, d'accord; un vieux bon homme doit l'être: c'est la nature pure. *Mohadar* est plus beau, j'en conviens. Autre pain quotidien, que cette pièce de *Fanime*: j'en viendrai à mon honneur, grâce à mes anges. Soyez donc juste, madame *Scaliger*; fongez que, de vingt critiques, j'en ai adopté dix-neuf. Je suis pénétré de reconnaissance et de la plus profonde estime pour votre bonne tête, mais

— 1760. ma foi, les comédiens n'y entendent rien. Ils m'avaient gâté mon Orphelin chinois, ils cassaient mes magots. Employez donc votre autorité pour que le tripot de Paris joue *Tancrede*, comme il vient d'être joué au tripot de *Tourney*.

La muse limonadière me persécute (*); si madame *Scaliger*; qui se connaît à tout, voulait lui faire une petite galanterie de trente-six livres, je serai quitte. Permettez-vous que je vous prie d'envoyer la lettre à *Thiriot* par la poste d'un sou? Pardonnez-moi toutes mes insolences.

L E T T R E L X I.

A U M E M E.

Aux Délices, premier de novembre.

JE reçois, mon respectable et charmant ami, votre lettre du 27 d'octobre. Il m'arrive rarement d'accuser les dates avec cette exactitude; mais ici la chose est très-importante pour le tripot, et le tripot ne m'a jamais été si cher.

Celui qui griffonne ma lettre (car je ne peux pas griffonner ce matin, et je vais dire

(*) Madame d'*Argental* avait envoyé à M. de *Voltaire* un quatrain à sa louange, par madame *Bourette*.

pourquoi), celui, dis-je, qui griffonne, prétend qu'il fit le paquet de Tancrède, le 24 d'octobre; et moi je crois que ce paquet fut envoyé le 21. Il est toujours très-sûr qu'il fut adressé à M. de *Chauvelin*, avec un Pierre; et, si vous ne l'avez pas reçu, voilà une de ces occasions où il est heureux que M. le duc de *Choiseul* ait les postes dans son département.

1760.

Je m'imagine que M. et madame d'*Argental* ne seront pas mécontents de ma docilité et de mon travail; et, s'il y a encore quelque chose à faire, ils n'ont qu'à parler. J'ai écrit une grande lettre à madame d'*Argental*, sur les décorations de la Grève; je me flatte qu'elle sera entièrement de mon avis, et que nous ne serons pas réduits à imiter, en France, les usages abominables de l'Angleterre.

Voici pourquoi je n'écris pas de ma main; c'est que je suis dans mon lit, après avoir joué hier, vendredi, au soir, le bon homme *Mohadar*, assez pathétiquement; mais je n'ai pas approché du sublime de madame *Denis*. J'aurais donné une de mes métairies pour que mademoiselle *Clairon* fût là. La fortune, qui me favorise depuis quelque temps, malgré maître *Aliboron*, dit *Fréron*, m'a envoyé, parmi les voyageurs qui viennent ici, un arabe, qui a sa maison à quelques lieues de Saïd, lieu de la scène. Figurez-vous quel plaisir de jouer

— devant un compatriote ; il parle français comme
1760. nous. Il paraît que notre langue s'étend à proportion que notre puissance diminue.

Je vous ai demandé de vouloir bien me faire tenir, par M. de *Courteille*, la plus ancienne et la plus nouvelle copie de *Fanime* que vous ayez ; et, sur le champ, vous aurez mon dernier mot.

Voudriez-vous avoir la charité de vous informer s'il est vrai qu'il y ait une mademoiselle *Corneille*, petite-fille du grand *Corneille*, âgée de seize ans ; elle est, dit-on, depuis quelques mois à l'abbaye de Saint Antoine. Cette abbaye est assez riche pour entretenir noblement la nièce de *Chimène* et d'*Emilie* ; cependant on dit qu'elle est comme *Lindane*, qu'elle manque de tout, et qu'elle n'en dit mot. Comment pourriez-vous faire pour avoir des informations de ce fait qui doit intéresser tous les imitateurs de son grand-père, bons ou mauvais ?

Je suis plus fâché que vous de donner l'Histoire de *Pierre le grand*, volume à volume, comme *le Paysan parvenu* ; mais ce n'est pas ma faute, c'est celle de la cour de Pétersbourg, qui ne m'envoie pas ses archives aussi vite que je les mets en œuvre : il faut me fournir de la paille, si on veut que je cuise des briques. La préface fut faite dans un temps

où j'étais très-drôle ; le système de *Guignes* m'a paru du plus énorme ridicule. Je conseille à l'abbé *Barthelemi* de tirer son épingle du jeu ; je voudrais de plus déshabituer le monde de recourir à *Sem*, *Cam* et *Japhet*, et à la tour de Babel ; je n'aime pas que l'histoire soit traitée comme *les Mille et une nuits*. 1760.

En vérité, vous devriez bien inspirer à M. le duc de *Choiseul* mon goût pour la Louisiane. Je n'ai jamais conçu comment on a pu choisir le plus détestable pays du Nord, qu'on ne peut conserver que par des guerres ruineuses, et qu'on ait abandonné le plus beau climat de la terre, dont on peut tirer du tabac, de la soie, de l'indigo, mille denrées utiles, et faire encore un commerce plus utile avec le Mexique.

Je vous déclare que, si j'étais jeune, si je me portais bien, si je n'avais pas bâti Ferney, j'irais m'établir à la Louisiane.

A propos de Ferney, j'ai vu M. l'abbé d'*Espagnac*. Croiriez-vous bien que M. de *Fleuri*, intendant de Bourgogne, m'a amené le fils de mon ennemi, *Omer de Fleuri*? Je l'ai reçu comme si son père n'avait jamais fait de plats réquisitoires.

Mon divin ange, et vous, madame *Scaliger*, autre ange, je suis à vos pieds.

1760.

L E T T R E L X I I.

A M. LE COMTE DE SCHOUVALOF.

Le 7 de novembre.

MONSIEUR,

O N a fait, en deux mois, trois éditions du premier volume de l'Histoire de Russie. Les ennemis de votre empire n'en font pas trop contens; ils sont un peu fâchés qu'on leur fasse voir votre grandeur, et surtout votre mérite. Cependant amis et ennemis demandent le second volume avec empressement, et je suis réduit à dire que les matériaux me manquent pour élever la seconde aile de votre édifice. Il n'est pas possible d'y travailler sans avoir des notions justes, non-seulement de ce que *Pierre le grand* a fait dans ses Etats, mais aussi de ce qu'il a fait avec les autres Etats, de ses négociations avec *Gortz*, et le cardinal *Alberoni*, avec la Pologne, avec la Porte ottomane, &c. Il serait aussi bien nécessaire d'avoir quelques éclaircissemens sur la catastrophe du czarovitz. Je vous dirai, en passant, qu'il est certain qu'il y a une femme qu'on a prise, dans quelques provinces de l'Europe,

l'Europe, pour la veuve du czarovitz même ; ———
 c'est celle dont j'ai eu l'honneur de vous 1760.
 envoyer la petite histoire. Elle n'est pas digne
 d'être mise à côté des faux *Démétrius*.

Je reviens, Monsieur, aux deux sujets de
 mes afflictions, qui font d'ignorer si votre
 Excellence a reçu mes ballots, et de ne rece-
 voir aucunes instructions.

Je vous répète que je n'ai point entendu
 parler du gentilhomme qui est à Vienne, et
 que vous aviez bien voulu charger de quel-
 ques paquets. Je ne peux finir cette lettre sans
 vous dire combien votre nation a acquis
 d'honneur par la capitulation de Berlin. On
 dit que vous avez donné l'exemple de la plus
 exacte discipline, qu'il n'y a eu ni meurtre,
 ni pillage. Le peuple de *Pierre le grand* eut
 autrefois besoin de modèle, et aujourd'hui il
 en sert aux autres.

Adieu, Monsieur ; employez votre secré-
 taire, et recevez le sincère et tendre respect
 de V.

1760.

L E T T R E L X I I I .

A M. L E B R U N ,

Qui avait écrit à l'auteur pour l'engager à prendre chez lui la petite-fille du grand Corneille.

A Ferney , 7 de novembre.

JE vous ferais , Monsieur , attendre ma réponse quatre mois au moins , si je prétendais la faire en aussi beaux vers que les vôtres. Il faut me borner à vous dire en prose combien j'aime votre ode et votre proposition. Il convient assez qu'un vieux soldat du grand *Corneille* tâche d'être utile à la petite-fille de son général. Quand on bâtit des châteaux et des églises , et qu'on a des parens pauvres à soutenir , il ne reste guère de quoi faire ce qu'on voudrait pour une personne qui ne doit être secourue que par les grands du royaume.

Je suis vieux , j'ai une nièce qui aime tous les beaux arts , et qui réussit dans quelques-uns ; si la personne dont vous me parlez , et que vous connaissez sans doute , voulait accepter auprès de ma nièce l'éducation la plus honnête , elle en aurait soin comme de sa fille ; je chercherais à lui servir de père ; le sien

n'aurait absolument rien à dépenser pour elle ;
 on lui payerait son voyage jusqu'à Lyon ; 1760.
 elle serait adressée, à Lyon, à M. *Tronchin* qui
 lui fournirait une voiture jusqu'à mon châ-
 teau, ou bien une femme irait la prendre
 dans mon équipage. Si cela convient, je suis
 à ses ordres, et j'espère avoir à vous remercier
 jusqu'au dernier jour de ma vie de m'avoir
 procuré l'honneur de faire ce que devait faire
 M. de *Fontenelle*. Une partie de l'éducation
 de cette demoiselle serait de nous voir jouer
 quelquefois les pièces de son grand-père, et
 nous lui ferions broder les sujets de *Cinna* et
 du *Cid*.

J'ai l'honneur d'être avec toute l'estime et
 tous les sentimens que je vous dois, Monsieur,
 votre, &c.

L E T T R E L X I V.

A M. LE COMTE DE TRESSAN.

A Ferney, le 12 de novembre.

R E S P E C T A B L E et aimable gouverneur de
 la Lorraine allemande et de mes sentimens,
 mon cœur a bien des choses à vous dire : mais
 permettez qu'une autre main que la mienne
 les écrive, parce que je suis un peu malingre.

— 1760. Premièrement, ne convenez-vous pas qu'il vaut mieux être gouverneur de Bitche que de présider à une académie quelconque ? ne convenez-vous pas aussi qu'il vaut mieux être honnête homme et aimable, qu'hypocrite et insolent ? ensuite n'êtes-vous pas de l'avis de *l'Ecclésiaste*, qui dit que *tout est vanité*, excepté de *vivre gaiement avec ce qu'on aime* ?

Je m'imagine, pour mon bonheur, que vous êtes très-heureux, et je crois que vous l'êtes de la manière dont il faut l'être dans ce temps-ci, loin des fots, des fripons et des cabales. Vous ne trouverez peut-être pas à Bitche beaucoup de philosophes, vous n'y aurez point de spectacles, vous y verrez peu de chaises de poste en cu de finge ; mais en récompense, vous aurez tout le temps de cultiver votre beau génie, d'ajouter quelques connaissances de détail à vos profondes lumières : vos amis viendront vous voir, vous partagerez votre temps entre Lunéville, Bitche et Toul. Et qui vous empêchera de faire venir auprès de vous des artistes et des gens de mérite qui contribueront aux agrémens de votre vie ? Il me semble que vous êtes très-grand seigneur ; cinquante mille livres de rente à Bitche font plus que cent-cinquante mille à Paris. Je ne vous dirai pas que notre règne vous advienne, mais que les gens qui

penfent viennent dans votre règne. Si je n'étais pas aux Délices, je crois que je ferais à Bitche, malgré frère *Menou*. 1760.

Frère *Saint-Lambert*, qui est mon véritable frère (car *Menou* n'est que faux frère), frère *Saint-Lambert*, dis-je, qui écrit en vers et en prose comme vous, m'a mandé que le roi *Staniflas* n'était pas trop content que je préférasse le législateur *Pierre* au grand soldat *Charles*. J'ai fait réponse que je ne pouvais m'empêcher en conscience de préférer celui qui bâtit des villes à celui qui les détruit, et que ce n'est pas ma faute si sa Majesté polonoise elle-même a fait plus de bien à la Lorraine, par sa bienfaisance, que *Charles XII* n'a fait de mal à la Suède par son opiniâtreté. Les Russes, donnant des lois dans Berlin, et empêchant que les Autrichiens ne fissent du désordre, prouvent ce que valait *Pierre*. Ce *Pierre*, entre nous, vaut bien l'autre *Pierre-Simon-Barjone*.

Vous devez actuellement avoir reçu mon *Pierre*; il me fâche beaucoup de ne vous l'avoir point porté; mais il a fallu jouer le vieillard sur notre petit théâtre, avec notre petite troupe, et je l'ai fait d'après nature. Je suis enchaîné d'ailleurs au char de *Cérès* comme à celui d'*Apollon*; je suis maçon, laboureur, vigneron, jardinier. Figurez-vous

— que je n'ai pas un moment à moi , et je ne
1760. croirais pas vivre , si je vivais autrement ; ce
n'est qu'en s'occupant qu'on existe.

Voilà en partie ce qui me rend grand partisan de M. le maréchal de *Bellisle* ; il travaille pour le bien public, du soir au matin, comme s'il avait sa fortune à faire. Tout son malheur est que le succès de ses travaux ne dépend pas de lui. Le maréchal de *Daun* ne me paraît pas si grand travailleur.

Mon très-aimable gouverneur , vous êtes plus heureux que tous ces messieurs-là : vous êtes le maître de votre temps , et moi je voudrais bien employer tout le mien auprès de vous.

Recevez le tendre et respectueux témoignage de tous les sentimens qui m'attachent à vous pour toute ma vie. *Le suisse Voltaire.*

L E T T R E L X V.

1760.

A M. LE DUC D'UZÈS.

19 de novembre.

MONSIEUR LE DUC,

BÉNI soit DIEU de ce que vous êtes un peu malade, car, lorsque les personnes de votre sorte ont de la fanté elles en abusent, elles éparpillent leur corps et leur ame de tous les côtés; mais la mauvaise fanté retient un être pensant chez soi; et ce n'est qu'en méditant beaucoup qu'on se fait des idées justes sur les choses de ce monde et de l'autre; on devient soi-même son médecin. Rien n'est si pauvre, rien n'est si misérable que de demander à un animal en bonnet carré ce que l'on doit croire. Il y a long-temps que je fais que vous cherchez la vérité dans vous-même. Ce que vous me fîtes l'honneur de m'envoyer, il y a quelques années, fait voir que vous avez l'ame plus forte que le corps. Si vous avez perfectionné cet ouvrage, il fera utile aux autres comme à vous-même.

Les plaifanteries et les ouvrages de théâtre, dont vous me parlez, ne sont que des amusemens, des bagatelles difficiles: l'étude prin-

— 1760. cipale de l'homme est celle dont on s'occupe le moins. Presque personne ne s'avise d'examiner d'où il vient, où il est, pourquoi il est, et ce qu'il deviendra. La plupart de ceux-mêmes qui passent pour avoir le sens commun, ne sont pas au-dessus des enfans qui croient les contes de leurs nourrices; et le pis de l'affaire est que souvent ceux qui gouvernent n'en savent pas plus que ceux qui sont gouvernés; aussi quand ils deviennent vieux, et qu'ils sont abandonnés à eux seuls, ils traînent une vieilleffe imbécille et méprisable; le doute, la crainte, la faiblesse empoisonnent leurs derniers jours: l'ame n'est jamais forte que quand elle est éclairée. Regardez-vous donc comme un des hommes les plus heureux, d'avoir su penser de bonne heure; vous vous êtes préparé des ressources sûres pour tous les temps de votre vie. Je voudrais bien que ma mauvaise santé, et que mon âge avancé me permissent, monsieur le Duc, de venir être quelquefois à Uzès le témoin des progrès de votre esprit; je voudrais m'éclairer et me fortifier auprès de vous; mais, dans l'état où je suis, je ne peux plus sortir de ma retraite; il ne me reste qu'à souhaiter que vous vous portiez assez bien pour venir consulter M. *Tronchin*. Il y a des malades qui ont la force de faire cent lieues pour se faire tâter le

pouls à Genève, et qui ensuite se trouvent
 assez bien pour s'en retourner. Soyez persuadé, 1760.
 monsieur le Duc, de l'estime infinie, de l'atta-
 chement et du profond respect du solitaire à
 qui vous avez fait l'honneur d'écrire.

L E T T R E L X V I.

A M. D A M I L A V I L L E.

19 de novembre.

DI E U me devait un homme tel que vous,
 Monsieur. Vous aimez *Apollon* et *Cérès*, et je
 sacrifie à l'un et à l'autre; vous détestez le
 fanatisme et l'hypocrisie, je les ai abhorrés
 depuis que j'ai eu l'âge de raison; vous aimez
 M. *Thiriot*, et il y a environ quarante ans que
 je le chéris comme l'homme de Paris qui aime
 le plus sincèrement la littérature, et qui a le
 goût le plus épuré; vous vous êtes lié avec
 M. *Diderot* pour qui j'ai une estime égale à son
 mérite: la lumière qui éclaire son esprit
 chauffe son cœur. Je ne me console point
 qu'un si beau génie, à qui la nature a donné
 de si grandes ailes, les voye rognées par le
 ciseau des cafards. Celui d'*Atropos* coupera
 bientôt les miennes; mais, en attendant, je

— 1760. m'en fers avec quelque satisfaction pour tomber sur les chats-huans qui veulent nous manger. Ces petits amusemens me délassent quand j'ai tenu la charrue de la même main qui osa crayonner la bonté d'*Henri IV*, et le fanatisme de *Mahomet*.

Je vous remercie, moi et mon petit pays, du *Mémoire* sur les blés. Je crois que, de tous les poètes, je suis le plus utile à la France : j'ai défriché une lieue de pays, je fais vivre deux cents personnes qui mouraient de faim. *Amphion* arrangeait des pierres, et je secours des hommes. Voilà les droits, Monsieur, que j'ai à votre amitié. J'ai renoncé au tumulte de Paris; on y perd son temps, et ici je l'emploie. Celui que je crois le mieux employé est le moment où je lis vos lettres, et celui auquel je vous assure de mon estime sincère et de mon attachement véritable.

Permettez que je mette dans ce paquet une lettre pour l'ami avec lequel vous avez transporté la sagesse à la taverne.

L E T T R E L X V I I .

1760.

A M. THIRIOT.

Le 19 de novembre.

MON cher et ancien ami, vos dernières lettres font charmantes ; mais vous ne disiez pas que vous aviez gobeloté au cabaret avec *M. Damilaville* ; il me paraît digne de boire et de penser avec vous.

Embrassez pour moi l'abbé *Mords-les* ; c'est un grand malheur que deux ou trois lignes échappées à sa juste indignation aient arrêté sa plume ; il était en beau train. Je ne connais personne qui soit plus capable de rendre service à la raison.

Quoi ! vous ne saviez pas qu'il y a dans l'histoire de l'académie des sciences un *Mémoire* de *M. le Rond*, jeune homme de quatorze ans, qui promettait beaucoup. *M. le Rond* a bien tenu parole ; mais soit *le Rond*, soit d'*Alembert*, dites-lui bien qu'il est l'espoir de notre petit troupeau, et celui dont *Israël* attend le plus. Il est hardi, mais il n'est point téméraire ; il est né pour faire trembler les hypocrites, sans leur donner prise sur lui. Qu'il marche dans la voie du Seigneur, et qu'il ne craigne rien.

1760. J'attends avec impatience les réflexions de *Pantophile-Diderot* sur *Tancrède*. Tout est dans la sphère d'activité de son génie ; il passe des hauteurs de la métaphysique au métier d'un tisserand , et de là il va au théâtre. Quel dommage qu'un génie tel que le sien ait de si fottes entraves , et qu'une troupe de coqs-d'inde soit venue à bout d'enchaîner un aigle.

J'ai l'orgueil d'espérer que ses idées se rencontreront avec les miennes , et que ma pièce est comme il la désire ; car elle est fort différente de celle qu'il a plu aux comédiens de charpenter sur le théâtre : je crois vous l'avoir déjà dit.

Frère *Jean des Entomures Menou* m'épouvanterait à table , mais je ne le crains point ailleurs ; et ni lui ni personne ne m'empêchera de dire la vérité.

Le roi est content de l'Histoire de *Pierre le grand* ; madame de *Pompadour* pense de même. M. le duc de *Choiseul* , en digne ministre des affaires étrangères , en fait plus de cas que de celle de *Charles XII* : c'est là le cas de dire :

Principibus placuisse viris non ultima laus est ;

et j'y ajoute :

Jesuitis placuisse viris non maxima laus est.

Ne manquez pas de m'envoyer presto, prestole

Mémoire raisonné du roi de Portugal contre les révérends pères , et comptez que cela figurera dans *la Capilotade*. 1760.

Voici une petite lettre de change pour un exemplaire de mes sottises : je vous prie de les envoyer chercher chez *Robin-mouton* , de les faire relier proprement et promptement , et de les donner à *Platon-Diderot*.

On me mande que la *Corneille* en question descend de *Thomas* et non de *Pierre* ; en ce cas , elle aurait moins de droits aux empressements du public. J'avais imaginé de la donner pour compagne à madame *Denis* ; nous aurions joué ensemble *le Cid* et *Cinna*, et nous aurions pourvu à son éducation comme à sa subsistance. Mandez-moi ce que vous aurez appris d'elle , et je verrai , comme je l'ai mandé à *M. le Brun* , ce qu'un pauvre soldat peut faire pour la fille de son général.

Portez-vous bien , mon cher ami. J'entre dans ma soixante et septième année , et j'ai encore assez de feu dans les intervalles de mes souffrances que je supporte assez gaiement.

Vivons et philosophons ; je vous embrasse de tout mon cœur.

1760.

L E T T R E L X V I I I .

A M. L E B R U N .

Aux Délices , 22 de novembre.

SUR la dernière lettre que vous me faites l'honneur de m'écrire , Monsieur , sur le nom de *Corneille* , sur le mérite de la personne qui descend de ce grand-homme , et sur la lettre que j'ai reçue d'elle , je me détermine avec la plus grande satisfaction à faire pour elle ce que je pourrai. Je me flatte qu'elle ne fera point effrayée d'un séjour à la campagne , où elle trouvera quelquefois des gens de mérite , qui sentent tout celui de son grand-oncle. *M. Laleu* , notaire très-connu à Paris , et qui demeure dans votre voisinage , rue Sainte-Croix de la Bretonnerie , vous remboursera sur le champ , et à l'inspection de cette lettre , ce que vous aurez déboursé pour le voyage de mademoiselle *Corneille*. Elle n'a aucun préparatif à faire ; on lui fournira en arrivant le linge et les habits convenables ; *M. Tronchin* , banquier de Lyon , sera prévenu de son arrivée . et prendra le soin de la recevoir à Lyon , et de la faire conduire dans les terres que j'habite. Puisque vous daignez , Monsieur ,

entrer dans ces petits détails , je m'en rap-
 porte entièrement à votre bonne volonté et à
 l'intérêt que vous prenez à un nom qui doit
 être si cher à tous les gens de lettres. 1760.

J'ai l'honneur d'être , avec l'estime et l'ami-
 tié dont vous m'honorez , Monsieur , votre ,
 &c. &c.

L E T T R E L X I X.

A MADemoiselle CORNEILLE.

Aux Délices , 22 de novembre.

VO T R E nom , Mademoiselle , votre mérite
 et la lettre dont vous m'honorez , augmentent ,
 dans madame *Denis* et dans moi , le désir de
 vous recevoir , et de mériter la préférence que
 vous voulez bien nous donner. Je dois vous
 dire que nous passons plusieurs mois de l'an-
 née dans une campagne auprès de Genève ;
 mais vous y aurez toutes les facilités et tous
 les secours possibles pour tous les devoirs de
 la religion ; d'ailleurs , notre principale habi-
 tation est en France , à une lieue de là , dans
 un château très-logeable , que je viens de
 faire bâtir , et où vous ferez beaucoup plus
 commodément que dans la maison d'où j'ai
 l'honneur de vous écrire. Vous trouverez , dans

— 1760. l'une et dans l'autre habitation, de quoi vous occuper, tant aux petits ouvrages de la main qui pourront vous plaire, qu'à la musique et à la lecture. Si votre goût est de vous instruire de la géographie, nous ferons venir un maître qui sera très-honoré d'enseigner quelque chose à la petite-fille du grand *Corneille*; mais je le ferai beaucoup plus que lui de vous voir habiter chez-moi.

J'ai l'honneur d'être, avec respect, Mademoiselle, votre, &c.

L E T T R E L X X.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

25 de novembre.

RIEN n'est plus importun, mes divins anges, qu'un pauvre diable d'auteur qui a fait une pièce à la hâte, qui ne la corrige pas trop à loisir, et qui est imprimé à cent lieues. Jugez de ma syndérèse par ma lettre à *Prault*, que j'ai l'honneur de vous envoyer. Je vous supplie de vouloir bien me faire tenir les feuilles imprimées, sous l'enveloppe de M. de *Courteille*, avant qu'elles soient tirées; car vous jugez bien qu'il y aura toujours quelques
vers

vers à changer , et peut-être aussi quelques lignes de prose dans la dédicace. L'académie m'a chargé de travailler à quelques feuilles de son *Dictionnaire* : cette occupation dérouté un peu de la poésie, et il y a bien long-temps que je suis dérouté. Les bâtimens et les jardins, et tout le train de la campagne fait encore plus de tort aux vers que le *Dictionnaire* de l'académie. 1760.

A propos d'académie , ne voudriez-vous pas avoir la bonté de lui donner mon portrait? Qu'importe qu'il soit mal ou bien, je n'irai pas me faire peindre à soixante et sept ans. Il s'agit seulement que *Fréron* ne soit pas en droit de dire qu'on n'a pas voulu de moi à l'académie , même en peinture. A propos d'académie encore , il y a M. *le Mièrre* , grand remporteur de prix , et auteur d'*Hypermneste* , à qui je devais une lettre. J'ignorais son gîte. Je pris la liberté de vous adresser ma lettre. Je n'ai point lu son *Hypermneste* sans plaisir. Pour le *Colardeau* , je ne le connais pas ; on dit qu'il fait de très-beaux vers ; il occupera long-temps mademoiselle *Clairon*. Est-il vrai qu'elle arrive , sur le théâtre , violée ? C'est dommage que cette action théâtrale ne se soit pas passée sur la scène ; cela est plus plaissant qu'un échafaud. J'ai donc du temps pour me raccommo-der avec mademoiselle

— Clairon. Elle daignera donc ne point écouter
1760, mon malheureux second acte. Elle est accoutumée à couper bras et jambes aux pièces nouvelles , pour les faire aller plus vite. Bientôt les tragédies consisteront en mines et en postures.

Souvent l'excès d'un mal nous conduit dans un pire.

Et *Luc* , *Luc* , quel diable d'homme ! Voilà donc comme je serai trop vengé.

On parle encore de deux ou trois petits massacres , mais je n'en veux rien croire.

Mille tendres respects.

L E T T R E L X X I .

A M A D A M E

LA COMTESSE D'ARGENTAL.

26 de novembre.

APRÈS avoir écrit hier au soir , à la hâte , à mes anges , je me couchai avec des scrupules sur *Tancrede* , et nommément sur l'envie que j'aurais de prendre des libertés anglaises et italiennes , en retranchant les lettres qui m'incommodent. A mon réveil , je reçois la lettre de *M. d'Argental* et de madame *Scaliger*.

Comment ferez-vous , mes anges , pour

vous débarrasser de moi ? Pourquoi monsieur 1760.
d'Argental a-t-il mal aux yeux ? Comment
M. Fournier trouve-t-il cela ? pourquoi le
souffre-t-il ? Est-ce *Caliste* qui a fait trop
pleurer mon cher ange ? est-ce moi qui l'ai
trop fatigué par mes paperasses ?

Crébillon mon maître. Bonne plaisanterie que
Fréron prend pour du sérieux. Il faut pourtant
ne pas trop changer ce que madame la marquise
a approuvé.

Voulez-vous : que j'ai regardé comme mon
maître ? *Politesse* ne coûte rien, et fait toujours
un bon effet.

Voici la grande question. Jouera-t-on
Fanime cet hiver ? non, à ce que je présume.
Pourquoi ? parce qu'il y a au troisième acte
un embrouillamini qui me déplaît, et au cinq
il y a deux poignards qui me font de la peine.
On a beaucoup pleuré, d'accord ; mais il y a
des gens bien malins à Paris. La fin de *Fanime*,
déchirante, tragique : son père l'amadoue :
O mon père... j'en suis indigne, avec un éclat de
voix douloureux, et elle se tue. Bravo. Mais le
poignard d'*Enide* et le poignard de *Fanime*, ces
deux poignards me tuent. Que faire donc ?
donner *Tancrede* au mois de décembre, l'im-
primer en janvier, et rire ; ensuite nous verrons.
Vous aurez de mes nouvelles ; vous ne mour-
rez pas de faim.

C'est assez parler *Voltaire*, parlons *Corneille*.
 1760. Je suis bien fâché que cette demoiselle ne descende pas en droite ligne du père de *Cinna* ; mais son nom suffit, et la chose paraît décente. Vous avez vu cette demoiselle, mes divins anges ; c'est à vous qu'on s'adresse quand *Voltaire* est sur le tapis. Connaissez-vous un *le Brun*, un secrétaire de M. le prince de *Conti* ? c'est lui qui m'a encorneillé ; il m'a adressé une ode au nom de *Pierre*. C'est à lui que j'ai dit envoyez-la-moi ; qu'on paye son voyage, qu'on l'adresse à M. *Tronchin* à Lyon, &c. Mais il vaudrait bien mieux que ce fût madame d'*Argental* qui daignât arranger les choses ; cela ferait plus honorable pour *Pierre*, pour mademoiselle *Corneille*, et pour moi ; mais je n'ai pas le front d'abuser à ce point des bontés dont on m'honore. Cependant, je le répète, il convient que madame d'*Argental* soit la protectrice. Tout ce qu'elle fera sera bien fait. Nul trousseau pour ce mariage. Madame *Denis* lui fera faire habits et linge. Nous lui donnerons des maîtres, et dans six mois elle jouera *Chimène*.

Je suis à vos pieds, divins anges.

AM. LE MARQUIS D'ARGENCE DE DIRAC.

Le 27 de novembre.

MONSIEUR,

LE philosophe des Alpes , et sa nièce , et tout ce qui a eu l'honneur de vous voir , vous regrette. Il nous est venu des philosophes depuis vous , mais aucun ne vous fera jamais oublier. Jugez combien *Lucrèce* est beau en latin , puisqu'il vous fait tant de plaisir dans un si mauvais français ; et jugez du peu que nous valons , nous autres modernes , puisqu'aucun français n'a osé dire la dixième partie de ce que *Lucrèce* disait aux Romains sans témérité et sans crainte. On se plaint des fermiers généraux et des intendans ; mais combien devrait-on s'élever contre des misérables qui mettent des impôts sur l'esprit , et qui tyrannisent la pensée ? L'ignorance et l'infame superstition couvrent la terre : quelques personnes échappent à ce fléau , le reste est au rang des bêtes de somme ; et on a si bien fait qu'il faut des efforts pour secouer le joug infame qu'on a mis sur nos têtes. Nous sommes

— parvenus à regarder comme un homme hardi
1760. celui qui pense que deux et deux font quatre.

Jouissez , Monsieur , de votre raison , dont si peu d'hommes jouissent , et ajoutez-y la jouissance de la vie dans votre belle terre , dans le sein de votre famille , et dans la société de vos amis , surtout dans celle de monsieur de *la Ramière* à qui nous faisons nos très-humbles complimens , et qui me paraît bien digne de votre amitié. Adieu , Monsieur ; si le plaisir d'être aimé doit être compté pour quelque chose , soyez sûr que vous le ferez toujours dans la petite retraite que vous avez daigné habiter. Votre petite chambre s'appelle la cellule du philosophe. Recevez mes tendres respects.

L E T T R E L X X I I I .

A M. LE COMTE ALGAROTTI.

A Ferney , le 28 de novembre.

UN de mes chagrins , Monsieur , ou plutôt mon seul chagrin , est de ne pouvoir vous écrire de ma main combien vous êtes aimable. Vous parlez d'*Horace* comme un homme qui aurait été son intime ami , comme si vous aviez vécu de son temps. Il est juste qu'on

connaître à fond les caractères auxquels on —
 ressemble. Pour *César*, j'imagine que vous 1760.
 auriez fait un voyage dans nos Gaules avec
 le fils de *Cicéron*, au lieu d'aller à Pétersbourg;
 et que vous l'auriez empêché de se brouiller
 avec *Labiénius*. Je ne fais comment vous faites
 votre compte, mais on croirait que vous avez
 vécu familièrement avec tous ces gens-là.

Je vous fais encore de très-sérieux remer-
 cimens sur votre voyage de Russie. Il y a
 toujours quelque chose à apprendre avec vous,
 de la zone tempérée à la zone glaciale.

J'ai eu l'honneur de vous envoyer la pre-
 mière partie de l'Histoire du czar, et c'est
 probablement celle que vous avez. Vous me
 permettrez, s'il vous plaît, de vous citer dans
 la seconde; j'aime à me faire honneur de mes
 garans; il y a plaisir à rendre justice à des
 contemporains tels que vous. D'ailleurs l'his-
 toire d'un fondateur est pour les sages, et
 l'Histoire de *Charles XII* plairait aux amateurs
 des romans, si ce don *Quichotte*, au moins,
 avait eu une *Dulcinée*. On n'a aujourd'hui à
 écrire que des massacres en Allemagne, des
 processions à Rome, et des facéties à Paris.

Lætus sum, non validus, sed tuî amantissimus.

 1760.

L E T T R E L X X I V.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

29 de novembre.

TELLE est dans nos États la loi de l'hymenée.
 C'est la religion lâchement profanée ;
 C'est la patrie enfin que nous devons venger.
 L'infidelle en nos murs appelle l'étranger , &c.

Il faut avouer , mes divins anges , que je suis l'homme aux inadvertances. On change un vers , et on oublie d'envoyer les corrections devenues nécessaires aux vers suivans , et on fatigue ses anges horriblement. On ne fait plus où l'on est. Il faut recopier la pièce , tous les rôles ; c'est la toile de *Pénélope*. Je suis à vos genoux , je vous demande pardon , je meurs de honte. Il y a plus de cent vers corrigés dans cette maudite Chevalerie ; tout cela est épars dans mes lettres. Si vous pouvez attendre , je crois que le meilleur parti est de vous envoyer la pièce bien recopiée. Vous êtes les maîtres de tout ; mais , en cas que vous fussiez imprimer , je vous demande toujours en grâce de m'envoyer les feuilles.

J'apprends que messieurs les dévots , et MM. de *Pompignan* , se sont beaucoup remués

sur

sur la nouvelle que j'étais chez *Laleu* à Paris. —
 J'apprends que les dévotes sont fâchées de 1760.
 voir une *Corneille* aller dans la terre de répro-
 bation, et qu'elles veulent me l'enlever. A la
 bonne heure ; elles lui feront, sans doute ,
 un fort plus brillant, un établissement plus
 solide dans ce monde-ci et dans l'autre ; mais
 je n'aurai eu rien à me reprocher. Nous ver-
 rons qui l'emportera, de cette cabale ou de
 vous. Vous devez savoir que tout cela a été
 traité, pour et contre, au lever du roi. Cha-
 cun a dit son mot. Voilà de grandes affaires,
 mais Pondichéri est plus important.

Que dites-vous de la Didon de *M. le Franc*
de Pompignan, suivie du Fat puni ? On est bien
 drôle à Paris !

Mille tendres respects.

L E T T R E L X X V.

A M. DE SENAC,

PREMIER MEDECIN DU ROI.

Aux Délices, 6 de décembre.

MA partie pensante, Monsieur, fait tout
 ce qu'elle vous doit, elle vous en remercie,
 elle y sera sensible jusqu'à ce qu'elle ne pense
 plus. Ma partie animale vous présente les

Corresp. générale. Tome VII. * P

— 1760. papiers ci-joints , concernant la peste dont nous sommes menacés. Je fais qu'il y a peste et peste. Je ne prétends pas que celle qui dépeuple nos hameaux , dans un coin des Alpes , ait l'insolence de ressembler à celle de Marseille ; je fais qu'il faut se tenir à sa place : mais enfin , si on néglige l'objet de ma requête , la chose peut aller loin. Il s'agit de quelques malheureux ; mais ces malheureux ignorés et délaissés sont sujets du roi , et il étend ses regards sur les derniers de ses peuples. L'affaire dont il s'agit me paraît du ressort de votre archiatrie. Si , sans vous compromettre , vous pouvez , Monsieur , appuyer notre mémoire , vous aurez le plaisir de faire du bien. Je vous prends là par votre faible. Soyez très-sûr que , si on ne remédie pas au mal , la contagion est à craindre. Nous sommes obligés d'abandonner le château de Ferney , immédiatement après l'avoir achevé , et de nous réfugier en terre huguenotte. Voyez , Monsieur , ce que vous pouvez faire pour nos corps et pour nos ames. La mienne est celle de votre ancien partisan , qui a l'honneur d'être , avec tous les sentimens qu'il vous doit , Monsieur , votre , &c.

L E T T R E L X X V I.

1760.

A M. T H I R I O T.

Le 8 de décembre.

J E n'ai pas un moment à moi, mon cher ami; je suis, depuis un mois, accablé de travail et d'affaires. Plus on vieillit, plus il faut s'occuper. Il vaut mieux mourir que de traîner dans l'oïfiveté une vieilleffe infipide : travailler, c'est vivre.

Quand mademoifelle *Rodogune* viendra, elle fera bien reçue. Madame *Denis* ne lui a point écrit de lettre, mais deux lignes au bas de ma lettre.

M. *le Brun* est le maître de son ode, mais il ne devait pas, je crois, faire imprimer ma prose.

Je vous prie de dire à M. de *la Bastide* que, si je trouve quelques rogatons qu'il puisse inférer dans son *Monde*, je vous les adresserai. Pardon, si je ne lui écris pas. Je ne fais auquel entendre. La journée n'a que vingt-quatre heures.

Votre ouvrage *theologico-judaïco-rabbinico-philosophique* est peut-être fort bon, mais j'aimerais autant qu'on n'eût pas mis le titre de

— 1760. Berne et à M. l'*Oracle des philosophes*, pour faire croire que c'est moi qui suis le rabbin. Heureusement on ne m'y reconnaîtra pas.

Madame la première présidente *Molé* ferait bien mieux de me payer soixante mille livres que son frère, le banqueroutier frauduleux *Bernard*, m'a volées à moi et à ma nièce, que de gémir sur le bien que je fais à mademoiselle *Corneille*, et qu'elle ne fait pas.

Vous me dites que *le Franc de Pompignan* n'a pas voulu aller à l'académie, je le crois; il y ferait mal accueilli. Il alla se plaindre, ces jours passés, à monsieur le dauphin, qui dit tout haut : *Notre ami Pompignan pense être quelque chose.*

Qui est l'auteur de l'*Homme de lettres*? il y a du bon.

Qui est l'auteur du *Savetier*? apparemment quelqu'un de la profession. Le gaillard savetier de *la Fontaine* vaut mieux.

Je m'intéresse à l'abbé du *Resnel*; je suis de son âge. Je m'intéresse à *Balot*, et plus à vous. Vous avez donc soixante et trois, et moi soixante-sept. Je suis quelquefois assez gai pour mon âge; demandez à *le Franc*.

Vale, vive, scribe, latere.

Venez ici, vous et vos nerfs.

A M A D A M E

LA MARQUISE DU DEFFANT.

9 de décembre.

IL y a plus de six semaines, Madame, que je n'ai pu jouir d'un moment de loisir; cela est ridicule et n'en est pas moins vrai. Comme vous ne vous accommodez pas que je vous écrive simplement pour écrire, j'ai l'honneur de vous dépêcher deux petits manuscrits qui me sont tombés entre les mains. L'un me paraît merveilleusement philosophique et moral: il doit, par conséquent, être au goût de peu de gens. L'autre est une plaisante découverte que j'ai faite dans mon ami *Ezéchiël*.

On ne lit point assez *Ezéchiël*. J'en recommande la lecture tant que je peux: c'est un homme inimitable. Je ne demande pas que ces rogatons vous divertissent autant que moi, mais je voudrais qu'ils vous amusassent un quart d'heure.

J'ai tenu bon contre M. d'*Argental*. Il aurait beau me démontrer la beauté d'un échafaud, j'aime fort le spectacle, l'appareil, toutes les

— pompes du démon ; mais pour la potence , je
1760. suis son serviteur. Je le renvoie à *Despréaux* :

Mais il est des objets que l'art judicieux
Doit offrir à l'oreille , et reculer des yeux.

D'ailleurs , je suis fâché contre les Anglais : non-seulement ils m'ont pris Pondichéri , à ce que je crois , mais ils viennent d'imprimer que leur *Shakespeare*, Madame , est infiniment au-dessus de *Gilles*.

Figurez-vous , Madame , que la tragédie de Richard III , qu'ils comparent à *Cinna* , tient neuf années pour l'unité de temps , une douzaine de villes et de champs de bataille pour l'unité de lieu , et trente-sept événemens principaux pour unité d'action ; mais c'est une bagatelle.

Au premier acte , *Richard* dit qu'il est bossu et puant , et que , pour se venger de la nature , il va se mettre à être un hypocrite et un coquin. En disant ces belles choses , il voit passer un enterrement (c'est celui du roi *Henri VI*) : il arrête la bière et la veuve qui conduit le convoi. La veuve jette les hauts cris ; elle lui reproche d'avoir tué son mari. *Richard* lui répond qu'il en est fort aise , parce qu'il pourra plus commodément coucher avec elle. La reine lui crache au visage : *Richard* la

remercie, et prétend que rien n'est si doux que son crachat. La reine l'appelle crapaud : vilain crapaud, je voudrais que mon crachat fût du poison. — Eh bien, Madame, tuez-moi, si vous voulez : voilà mon épée. Elle la prend : va, je n'ai pas le courage de te tuer moi-même. . . . Non, ne te tue pas, puisque tu m'as trouvée jolie. Elle va enterrer son mari, et les deux amans ne parlent plus que d'amour dans le reste de la pièce. — 1760.

N'est-il pas vrai que si nos porteurs d'eau faisaient des pièces de théâtre, ils les feraient plus honnêtes ?

Je vous conte tout cela, Madame, parce que j'en suis plein. N'est-il pas triste que le même pays qui a produit *Newton*, ait produit ces monstres, et qu'il les admire ?

Portez-vous bien, Madame ; tâchez d'avoir du plaisir : la chose n'est pas aisée, mais n'est pas impossible. Mille respects de tout mon cœur.

1760.

L E T T R E L X X V I I I .

A M. H E L V E T I U S , à Paris.

Le 12 de décembre.

M O N cher philosophe, il y a long-temps que je voulais vous écrire. La chose qui me manque le plus, c'est le loisir : vous savez que ce *la Serre volume sur volume incessamment defferre*. J'ai eu beaucoup de besogne. Vous êtes un grand seigneur qui affermez vos terres ; moi , je laboure moi-même , comme *Cincinnatus* , de façon que j'ai rarement un moment à moi.

J'ai lu une héroïde d'un disciple de *Socrate*, dans laquelle j'ai vu des vers admirables. J'en fais mon compliment à l'auteur, sans le nommer. La pièce est un peu roide. *Bernard de Fontenelle* n'eût jamais ni osé ni pu en faire autant. Le parti des sages ne laisse pas d'être considérable et assez fier. Je vous le répète, mes frères , si vous vous tenez tous par la main , vous donnerez la loi. Rien n'est plus méprisable que ceux qui vous jugent : vous ne devez voir que vos disciples.

Si vous avez reçu un Pierre ; ce n'est pas *Simon Barjone* ; ce n'est pas non plus le Pierre

ruffe que je vous avais dépêché par la poste, ce doit être un Pierre en feuilles que *Robin-*
mouton devait vous remettre. Je vous en ai
 envoyé deux reliés, un pour vous et l'autre
 pour M. *Saurin*. Il a plu à messieurs les inten-
 dans des postes de se départir des cour-
 toisies qu'ils avaient ci-devant pour moi; ils
 ont prétendu qu'on ne devait envoyer aucun
 livre relié. Douze exemplaires ont été perdus :
 c'est l'ancre du lion.

1760.

De quelles tracasseries me parlez-vous ? je
 n'en ai essuyé ni pu essuyer aucune. Est-ce de
 frère *Menou* ? Ah ! rassurez-vous ; les jésuites
 ne peuvent me faire de mal ; c'est moi qui ai
 l'honneur de leur en faire. Je m'occupe actuel-
 lement à déposséder les frères jésuites d'un
 domaine qu'ils ont acquis auprès de mon
 château. Ils l'avaient usurpé sur des orphelins,
 et avaient obtenu *lettres royales* pour avoir per-
 mission de garder la vigne de *Naboth*. Je les
 fais déguerpir, mort-dieu ! je leur fais rendre
 gorge, et la Providence me bénit. Je n'ai
 jamais eu un plaisir plus pur. Je fais un peu le
 maître chez moi, par parenthèse.

Vous ai-je dit que le frère et le fils d'*Omer*
 sont venus chez moi, et comme ils ont été
 reçus ? vous ai-je dit que j'ai envoyé Pierre
 au roi, et qu'il l'a mieux reçu que le *Discours*
 et le *Mémoire de le Franc de Pompignan* ? vous

— ai-je dit que madame de *Pompadour* et M. le
 1760. duc de *Choiseul* m'honorent d'une protection
 très-marquée ? Croyez-moi, croyez mes frères ;
 notre petite école de philosophes n'est
 pas si déchirée : il est vrai que nous ne sommes
 ni jésuites ni convulsionnaires , mais nous
 aimons le roi sans vouloir être ses tuteurs ,
 et l'Etat sans vouloir le gouverner.

Il peut savoir qu'il n'a point de sujets plus
 fidèles que nous , ni de plus capables de
 faire sentir le ridicule des cuistres qui vou-
 draient renouveler les temps de la fronde.

N'avez-vous pas bien ri du voyage de
Pompignan à la cour avec *Fréron* ? et de l'apostrophe
 de monsieur le dauphin : *Et l'ami
 Pompignan pense être quelque chose*. Voilà à quoi
 les vers sont bons quelquefois : on les cite ,
 comme vous voyez, dans les grandes occasions.

J'ai vu un *Oracle des anciens fidèles* ; cela
 est hardi, adroit et savant. Je soupçonne l'abbé
Mords-les d'avoir rendu ce petit service.

Dieu vous conserve dans la sainte union
 avec le petit nombre. Frappez et ne vous com-
 mettez pas. Aimons toujours le roi, et détestons
 les fanatiques.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

15 de décembre.

VOILA la véritable leçon, mes divins anges. Voyez combien il est difficile d'arriver au but ; combien ce maudit art des vers est difficile : quel tort irréparable on me ferait si on imprimait Tancrède sans que je l'eusse corrigé. Mes anges, vous m'avez embarqué, empêchez que je ne fasse naufrage. Comment vont les deux yeux de mon ange gardien ? ont-ils lu Caliste ? Ah ! mes anges, j'ai bien peur qu'on ne corrompe entièrement la tragédie par toutes ces pantomimes de mademoiselle *Clairon*. Croyez-moi, une chambre tapissée de noir ne vaut pas des vers bien faits et bien tendres. Il n'y a que les convulsionnaires qui se roulent par terre. J'ai crié quarante ans pour avoir du spectacle, de l'appareil, de l'action tragique ; mais *domandaro aqua, no tempesta*.

Et puis, comment le public français peut-il adopter la barbarie anglaise, le viol anglais, la confusion anglaise, la marche anglaise d'une pièce anglaise ? Pauvres Français ! vous

— êtes dans la fange de toutes façons , et j'en suis
1760. fâché.

O mes anges ! ramenez donc le bon goût.

L E T T R E L X X X.

A M. L E K A I N.

Le 16 de décembre.

JE n'ai voulu vous répondre , mon cher *Rofcius* , que quand j'aurais vu enfin toute cette confusion , dans les rôles de Tancrède , un peu débrouillée , quand vous seriez débarrassés de la Belle pénitente , et quand vous seriez prêts à reprendre Tancrède.

Grâce aux bontés de M. et de madame d'*Argental* , tout est en ordre ; et si la pièce reste au théâtre , ce sera uniquement à leur bon goût et à leurs attentions infatigables qu'on en aura l'obligation. Je vous prie de vouloir bien vous conformer entièrement , dans la représentation , à l'édition de *Prault*. Rien n'est plus ridicule que de voir jouer d'une façon ce qui est imprimé d'une autre. Il ne faut jamais sacrifier l'élocution et le style à l'appareil et aux attitudes. L'intérêt doit être dans les choses qu'on dit , et non pas dans de vaines décorations. L'appareil , la pompe , la position

des acteurs , le jeu muet , sont nécessaires ; —
 mais c'est quand il en résulte quelque beauté , 1760.
 c'est quand toutes ces choses ensemble redou-
 blent le nœud et l'intérêt. Un tombeau , une
 chambre tendue de noir , une potence , une
 échelle , des personnages qui se battent sur
 la scène , des corps morts qu'on enlève ,
 tout cela est fort bon à montrer sur le Pont-
 neuf , avec la rareté , la curiosité. Mais , quand
 ces sublimes marionnettes ne sont pas essen-
 tiellement liées au sujet , quand on les fait
 venir hors de propos , et uniquement pour
 divertir les garçons perruquiers qui sont dans
 le parterre , on court un peu de risque d'avilir
 la scène française , et de ne ressembler aux
 barbares anglais que par leur mauvais côté.
 Ces farces monstrueuses amuseront pendant
 quelque temps , et ne feront d'autre effet
 que de dégoûter le public de ces nouveaux
 spectacles et des anciens.

Je vous exhorte donc , mon cher ami , de
 ne souffrir d'appareil au théâtre que celui qui
 est noble , décent , nécessaire.

Pour ce qui est de *Tanocrède* , je crois que
 d'abord vos camarades doivent conformer leur
 rôle à l'imprimé ; qu'ensuite ils doivent en
 faire une répétition , parce qu'il y a environ
 deux cents vers différens de ceux qu'on a
 récités aux premières représentations. Je crois

— même qu'il y en a beaucoup plus de deux
1760. cents ; je crois encore que vous devez donner
deux représentations avant que *Prault* mette
son édition en vente. Si la pièce réussit , il
la vendra beaucoup mieux quand ces deux
représentations l'auront fait valoir , et lui
auront donné un nouveau prix.

Je vous embrasse de tout mon cœur, et je
vous prie de me donner de vos nouvelles et
des miennes.

L E T T R E L X X X I.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

16 de décembre , au soir.

J E reçois le paquet de mes anges , à six
heures du soir ; je le renvoie à huit. Il par-
tira demain avec mes remercimens qui doivent
être fort longs , et avec ma courte honte
d'avoir coûté tant de peines à ceux à qui
je ne peux faire beaucoup de plaisir. Vous
devez être regoulés de *Tancrede* ; il n'y a que
votre bonté qui vous soutienne. On n'a jamais
fait , pour un pauvre diable d'auteur , ce que
vous avez daigné faire pour moi. Je crois
enfin cette pièce un peu mieux arrondie que
quand je la fis si à la hâte ; je la crois même
plus touchante , et c'est-là le principal. Avec

des vers bien faits , bien compassés , on ne —
tient rien si le cœur n'est ému. 1760.

J'avais bien raison de vouloir revoir l'édition de *Prault*. Daignez jeter les yeux sur la pièce , et vous verrez que j'ai fait toutes les corrections indispensables. Son édition était ridicule et absurde. *Prault* aura un peu à remanier , c'est le terme de l'art ; mais c'est une peine et une dépense très-médiocres. Il a très-grand tort de craindre que l'édition des *Cramer* ne croise la sienne. Les *Cramer* n'ont point commencé ; ils n'ont point l'ouvrage , et ils ne l'imprimeront que pour les pays étrangers. D'ailleurs , j'enverrai incessamment au petit *Prault* un ouvrage sur les théâtres , que je crois assez neuf et assez intéressant. Le zèle de la patrie m'a saisi. J'ai été indigné d'une brochure anglaise dans laquelle on préfère hautement *Shakespeare* à *Corneille*. J'ai voulu venger l'oncle , en ayant chez moi la nièce. J'amuserai d'abord mes anges de ce petit traité , et je supplierai très-instamment que *Prault* ne sache pas qu'il est de moi , ou du moins qu'il mérite les petits services que je peux lui rendre , en feignant de les ignorer.

Comme je n'ai nul goût à voir mon nom à la tête de mes sottises , ou folles , ou sérieuses , ou tragiques , ou comiques , permettez-moi , mes chers anges , d'exiger que celui des

— comédiens ne s'y trouve pas plus que le mien.
 1760. A quoi fert-il de savoir qu'un nommé *Brizard* a joué platement mon plat père ? qu'est-ce que cela fait aux lecteurs ? J'ai une aversion invincible pour cette coutume nouvellement introduite.

Mes anges , je commence à souhaiter la paix. Il est vrai que je fais chez moi la guerre aux jésuites , mais elle ne coûte rien : je les chasse et je triomphe. Mais la guerre contre les Anglais vous ruine , et c'est vous qu'on chasse. J'attends avec impatience ce qui adviendra , dans votre tripot , de la convocation des pairs. *La montagne , en travail , enfante une souris.*

Daignez me mander des nouvelles de l'Ecof-faife et des rogatons que je vous ai envoyés. Je souhaite à Térée beaucoup de prospérité , et que les vers de *Philomèle* soient le chant du rossignol. Mais monsieur *le Mierre* a-t-il reçu une certaine lettre que je pris la liberté d'adresser à M. d'*Argental* , ne sachant pas la demeure du père de Térée ? Pardon , je dois vous excéder.

LETTRE

DE M. DE VOLTAIRE. 185

LETTRE LXXXII.

1760.

A M. DESHAUTERAYES, à Paris.

Le 21 de décembre.

MONSIEUR,

J'AVAIS déjà lu vos doutes ; ils m'avaient paru des convictions. Je suis bien flatté de les tenir de la main de l'auteur même. Les langues que vous possédez et que vous enseignez, sont nécessaires pour connaître l'antiquité ; et cette connaissance de l'antiquité nous montre combien on nous a trompés en tout.

C'est l'empereur *Cam-hi*, autant qu'il m'en souvient, qui montra à frère *Parennin*, jésuite de mérite et mandarin, un vieux livre de géométrie, dans lequel il est dit que la proposition du carré de l'hypothénuse était connue du temps des premiers rois. Les Indiens revendiquent cette démonstration. Ce petit procès littéraire au bout du monde dure depuis quatre ou cinq mille ans ; et nous autres, qu'étions-nous, il y a vingt siècles ? des barbares qui ne savions pas écrire, mais qui égorgions des filles et des petits garçons à l'honneur de *Teutatès*, comme nous en avons égorgé, en 1572, à l'honneur de S' *Barthelemi*.

Corresp. générale. Tome VII. • Q

—
1760. Un officier, qui commande dans un fort près du Gange, et qui est l'intime ami d'un des principaux bramines, m'a apporté une copie des quatre *Veidam*, qu'il assure être très-fidelle. Il est difficile que ce livre n'ait au moins cinq mille ans d'antiquité. C'est bien à nous, qui ne devons notre sacrement de baptême qu'aux usages des anciens Gangarides qui passèrent chez les Arabes, et que Notre-Seigneur *Jésus-Christ* a sanctifiés, c'est bien à nous, vraiment, à combattre l'antiquité de ceux qui nous ont fourni du poivre de toute antiquité. Le monde est bien vieux : les habitans de la Gaule cisalpine sont bien jeunes, et souvent bien fots ou bien fous.

Si quelqu'un peut les rendre plus raisonnables, c'est vous, Monsieur; mais on dit qu'il y a des aveugles qui donnent des coups de pied dans le ventre à ceux qui veulent leur rendre la lumière.

Je suis, &c.

LETTRE LXXXIII.

1760.

A M A D A M E

LA MARQUISE DU DEFFANT.

A Ferney, 22 de décembre.

IL y a eu, Madame, de la réforme dans les postes. Les gros paquets ne passent plus. Je doute fort que vous ayez reçu ceux que j'ai eu l'honneur de vous adresser, et j'en suis très en peine. Je vous prie très-instamment de me tirer de cette inquiétude. Les rogatons que j'avais trouvés sous ma main, pour vous amuser ou pour vous ennuyer un quart d'heure, sont des misères, je le fais bien; mais je serais affligé qu'elles eussent passé dans d'autres mains que les vôtres.

Comment vous amusez-vous, Madame? que faites-vous de ces journées qui paraissent quelquefois si longues dans une vie si courte? comment le président s'accommode-t-il d'être septuagénaire? Pour moi, qui touche à ce bel âge de la maturité, je me trouve très-bien d'avoir à gouverner les dix-sept ans de mademoiselle *Corneille*. Elle est gaie, vive et douce, l'esprit tout naturel: c'est ce qui fait apparemment que *Fontenelle* l'a si mal traitée.

— 1760. Je lui apprends l'orthographe, mais je n'en ferai point une savante ; je veux qu'elle apprenne à vivre dans le monde, et à y être heureuse.

Je vous souhaite les bonnes fêtes, Madame, comme disent les Italiens mes voisins. Cependant vous ne sauriez croire combien il y a de gens en Italie qui se moquent des fêtes. Mon Dieu, que le monde est devenu méchant ! C'est la faute de ces maudits philosophes.

L E T T R E L X X X I V.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

22 de décembre.

COMMENT vont les yeux de mon cher et respectable ami, de mon divin ange ? n'importuné-je point un peu trop mes deux chevaliers ? Plût à Dieu que les chevaliers de Tancrede fussent aussi preux que vous ! Mais il faut que je vous dise qu'on a joué à Dijon, à la Rochelle, à Bordeaux, à Marseille, la Femme qui a raison. Si l'ami *Fréron* m'a ôté les suffrages de Paris, je suis devenu un bon poëte en province. Pourquoi, après tout, ne souffrirait-on pas la Femme qui a raison dans la capitale ? n'y aime-t-on pas un peu à

se réjouir? n'y veut-on que des tombeaux, des
chambres tendues de noir, et des échafauds? 1760.

En tout cas, voici Oreste. Pourquoi tous ceux qui aiment l'antiquité font-ils partisans de cet ouvrage? pensez-vous que mademoiselle *Clairon* ne fît pas un grand effet dans le rôle d'*Electre*, et mademoiselle *Duménil* dans celui de *Clytemnestre*? croyez-vous que les cris de *Clytemnestre* ne fissent pas un effet terrible?

Vous aurez, mes anges, un autre petit paquet par la poste prochaine, ou je suis bien trompé; mais ce paquet ne sera point *Fanime*: pourquoi? parce qu'on ne peut faire qu'une chose à la fois, parce que je ne suis pas encore content, parce qu'il ne faut pas voir deux fois de suite un père qui dit noblement à sa fille qu'elle est une catin.

Je vous avoue que j'ai grande envie de savoir si la pièce de *Hurtaud* vous déplaît autant qu'elle nous a plu; si d'autres rogatons vous ont amusés; si vous n'attendez pas incessamment M. le maréchal de *Richelieu*. Vous me direz que je suis un grand questionneur; il est vrai, mes anges. Nous sommes très-contens de mademoiselle *Rodogune*; nous la trouvons naturelle, gaie et vraie. Son nez ressemble à celui de madame de *Ruffec*; elle en a le minois de doguin, de plus beaux yeux, une plus belle peau, une grande bouche assez appétif-

—
1760. fante , avec deux rangs de perles. Si quelqu'un a le plaisir d'approcher ses dents de celles-là , je souhaite que ce soit plutôt un catholique qu'un huguenot ; mais ce ne sera pas moi , sur ma parole.

Mes divins anges , j'ai soixante et sept ans. Comptez que le plus beau portrait qu'on puisse faire de moi est celui que je vous envoyai , il y a , je crois , trois ans ; j'étais bien jeune alors.

Mille tendres respects.

L E T T R E L X X X V .

A M O N S I E U R

LE MARQUIS ALBERGATI CAPACELLI.

A Ferney , 23 de décembre.

MONSIEUR ,

N O U S sommes unis par les mêmes goûts , nous cultivons les mêmes arts , et ces beaux arts ont produit l'amitié dont vous m'honorez ; ce sont eux qui lient les ames bien nées , quand tout divise le reste des hommes.

J'ai su dès long-temps que les principaux seigneurs de vos belles villes d'Italie se rassemblent souvent pour représenter , sur des

théâtres élevés avec goût , tantôt des ouvrages dramatiques italiens , tantôt même les nôtres. C'est aussi ce qu'ont fait quelquefois les princes des maisons les plus augustes et les plus puissantes ; c'est ce que l'esprit humain a jamais inventé de plus noble et de plus utile pour former les mœurs , et pour les polir ; c'est-là le chef-d'œuvre de la société : car , Monsieur , pendant que le commun des hommes est obligé de travailler aux arts mécaniques , et que leur temps est heureusement occupé , les grands et les riches ont le malheur d'être abandonnés à eux-mêmes , à l'ennui inséparable de l'oïveté , au jeu plus funeste que l'ennui , aux petites factions plus dangereuses que le jeu et que l'oïveté. 1760.

Vous êtes , Monsieur , un de ceux qui ont rendu le plus de service à l'esprit humain dans votre ville de Bologne , cette mère des sciences. Vous avez représenté , à la campagne , sur le théâtre de votre palais , plus d'une de nos pièces françaises , élégamment traduites en vers italiens ; vous daignez traduire actuellement la tragédie de *Tancredi* ; et moi , qui vous imite de loin , j'aurai bientôt le plaisir de voir représenter chez moi la traduction d'une pièce de votre célèbre *Goldoni* , que j'ai nommé , et que je nommerai toujours le peintre de la nature. Digne réformateur de la

1760. — comédie italienne, il en a banni les farces infipides, les sottises grossières, lorsque nous les avons adoptées sur quelques théâtres de Paris. Une chose m'a frappé surtout dans les pièces de ce génie fécond, c'est qu'elles finissent toutes par une moralité qui rappelle le sujet et l'intrigue de la pièce, et qui prouve que ce sujet et cette intrigue sont faits pour rendre les hommes plus sages et plus gens de bien.

Qu'est-ce en effet que la vraie comédie? c'est l'art d'enseigner la vertu et les bienséances, en action et en dialogues. Que l'éloquence du monologue est froide en comparaison! A-t-on jamais retenu une seule phrase de trente ou quarante mille discours moraux? et ne fait-on pas par cœur ces sentences admirables, placées avec art dans des dialogues intéressans?

Homo sum, humani nihil à me alienum puto.

Apprimè in vitâ est utile, ut ne quid nimis.

Naturâ tu illi pater es, consiliis ego, &c.

C'est ce qui fait un des grands mérites de *Térence*; c'est celui de nos bonnes tragédies, de nos bonnes comédies. Elles n'ont pas produit une admiration stérile; elles ont souvent corrigé les hommes. J'ai vu un prince pardonner une injure après une représentation de la clémence d'*Auguste*. Une princesse,
qui

qui avait méprisé sa mère , alla se jeter à ses ———
 pieds en sortant de la scène où *Rhodope* 1760.
 demande pardon à sa mère. Un homme connu
 se raccommoda avec sa femme , en voyant le
 Préjugé à la mode. J'ai vu l'homme du monde
 le plus fier , devenir modeste après la comédie
 du Glorieux : et je pourrais citer plus de six
 fils de famille que la comédie de l'Enfant
 prodigue a corrigés. Si les financiers ne sont
 plus grossiers , si les gens de cour ne sont plus
 de vains petits-mâtres , si les médecins ont
 abjuré la robe , le bonnet et les consultations
 en latin ; si quelques pédans sont devenus
 hommes , à qui en a-t-on l'obligation ? au
 théâtre , au seul théâtre.

Quelle pitié ne doit-on donc pas avoir de
 ceux qui s'élèvent contre ce premier art de la
 littérature , qui s'imaginent qu'on doit juger
 du théâtre d'aujourd'hui par les treteaux de
 nos siècles d'ignorance , et qui confondent les
Sophocle et les *Ménandre* , les *Varius* et les
Térence , avec les *Tabarin* et les *Polichinelle* !

Mais que ceux-là sont encore plus à plaindre,
 qui admettent les *Polichinelle* et les *Tabarin* ,
 et qui rejettent les *Polyeucte* , les *Athalie* ,
 les *Zaïre* et les *Alzire* ! Ce sont-là de ces
 contradictions où l'esprit humain tombe tous
 les jours.

Pardonnons aux sourds qui parlent contre

— 1760. la musique, aux aveugles qui haïssent la beauté; ce sont moins des ennemis de la société, conjurés pour en détruire la consolation et le charme, que des malheureux à qui la nature a refusé des organes.

Nos verò dulces teneant antè omnia Musæ.

J'ai eu le plaisir de voir, chez moi à la campagne, représenter *Alzire*, cette tragédie où le christianisme et les droits de l'humanité triomphent également. J'ai vu, dans *Méropé*, l'amour maternel faire répandre des larmes, sans le secours de l'amour galant. Ces sujets remuent l'ame la plus grossière, comme la plus délicate; et si le peuple assistait à des spectacles honnêtes, il y aurait bien moins d'ames grossières et dures. C'est ce qui fit des Athéniens une nation si supérieure. Les ouvriers n'allaient point porter à des farces indécentes l'argent qui devait nourrir leurs familles; mais les magistrats appelaient, dans des fêtes célèbres, la nation entière à des représentations qui enseignaient la vertu et l'amour de la patrie. Les spectacles que nous donnons chez nous sont une bien faible imitation de cette magnificence; mais enfin ils en retracent quelque idée. C'est la plus belle éducation qu'on puisse donner à la jeunesse,

le plus noble délassement du travail, la meilleure instruction pour tous les ordres des citoyens : c'est presque la seule manière d'assembler les hommes pour les rendre sociables. 1760.

Emollit mores , nec sinit esse feros.

Aussi, je ne me laisserai point de répéter que, parmi vous, le pape *Léon X*, l'archevêque *Trifino*, le cardinal *Bibiena*, et, parmi nous, les cardinaux de *Richelieu* et *Mazarin* ressuscitèrent la scène : ils savaient qu'il vaut mieux voir l'*Oedipe* de *Sophocle*, que de perdre au jeu la nourriture de ses enfans, son temps dans un café, sa raison dans un cabaret, sa santé dans des réduits de débauche, et toute la douceur de sa vie dans le besoin et dans la privation des plaisirs de l'esprit.

Il serait à souhaiter, Monsieur, que les spectacles fussent, dans les grandes villes, ce qu'ils sont dans vos terres, et dans les miennes, et dans celles de tant d'amateurs ; qu'ils ne fussent point mercenaires ; que ceux qui sont à la tête des gouvernemens, fissent ce que nous faisons, et ce qu'on fait dans tant de villes. C'est aux édiles à donner les jeux publics ; s'ils deviennent une marchandise, ils risquent d'être avilis. Les hommes ne s'accoutument que trop à mépriser les services qu'ils payent. Alors l'intérêt, plus fort encore

— que la jalousie, enfante les cabales. Les *Claveret*
 1760. cherchent à perdre les *Corneille*, les *Pradon*
 veulent écraser les *Racine*.

C'est une guerre toujours renaissante, dans laquelle la méchanceté, le ridicule et la bassesse sont sans cesse sous les armes.

Un entrepreneur des spectacles de la foire tâche, à Paris, de miner les comédiens qu'on nomme italiens; ceux-ci veulent anéantir les comédiens français par des parodies; les comédiens français se défendent comme ils peuvent: l'opéra est jaloux d'eux tous; chaque compositeur a pour ennemis tous les autres compositeurs, et leurs protecteurs, et les maîtresses des protecteurs.

Souvent, pour empêcher une pièce nouvelle de paraître, pour la faire tomber au théâtre, et si elle réussit, pour la décrier à la lecture, et pour abymer l'auteur, on emploie plus d'intrigues que les wighs n'en ont tramé contre les torys, les guelfes contre les gibelins, les molinistes contre les jansénistes, les coccéiens contre les voétiens, &c. &c. &c. &c.

Je fais, de science certaine, qu'on accusa *Phèdre* d'être janséniste. Comment, disaient les ennemis de l'auteur, fera-t-il permis de débiter à une nation chrétienne ces maximes diaboliques?

*Vous aimez , on ne peut vaincre sa destinée ,
Par un charme fatal vous fûtes entraînée.*

 1760.

N'est-ce pas-là évidemment un juste à qui la grâce a manqué ? J'ai entendu tenir ces propos dans mon enfance , non pas une fois , mais trente. On a vu une cabale de canailles , et un abbé *Desfontaines* à la tête de cette cabale , au sortir de bicêtre , forcer le gouvernement à suspendre les représentations de Mahomet , joué par ordre du gouvernement ; ils avaient pris pour prétexte que , dans cette tragédie de Mahomet , il y avait plusieurs traits contre ce faux prophète , qui pouvaient rejaillir sur les convulsionnaires : ainsi ils eurent l'insolence d'empêcher , pour quelque temps , les représentations d'un ouvrage dédié à un pape , approuvé par un pape.

Si M. de l'*Empirée* , auteur de province , est jaloux de quelques autres auteurs , il ne manque pas d'affurer , dans un long discours public , que messieurs ses rivaux sont tous des ennemis de l'Etat et de l'Eglise gallicane. Bientôt *Arlequin* accusera *Polichinelle* d'être janséniste , moliniste , calviniste , athée , déiste , collectivement.

Je ne fais quels écrivains subalternes se sont avisés , dit-on , de faire un *Journal chrétien* , comme si les autres journaux de l'Europe

— 1760. étaient idolâtres. M. de *Saint-Foix*, gentil-homme breton, célèbre par la charmante comédie de l'Oracle, avait fait un livre très-utile et très-agréable sur plusieurs points curieux de notre histoire de France. La plupart de ces petits dictionnaires ne sont que des extraits des savans ouvrages du siècle passé; celui-ci est d'un homme d'esprit qui a vu et pensé. Mais qu'est-il arrivé? sa comédie de l'Oracle et ses recherches sur l'histoire étaient si bonnes, que messieurs du *Journal chrétien* l'ont accusé de n'être pas chrétien. Il est vrai qu'ils ont essuyé un procès criminel, et qu'ils ont été obligés de demander pardon; mais rien ne rebute ces honnêtes gens.

La France fournissait à l'Europe un *Dictionnaire encyclopédique* dont l'utilité était reconnue. Une foule d'articles excellens rachetaient bien quelques endroits qui n'étaient pas de main de maître. On le traduisait dans votre langue; c'était un des plus grands monumens des progrès de l'esprit humain. Un convulsionnaire s'avise d'écrire contre ce vaste dépôt des sciences. Vous ignorez peut-être Monsieur, ce que c'est qu'un convulsionnaire; c'est un de ces énergumènes de la lie du peuple, qui, pour prouver qu'une certaine bulle d'un pape est erronée, vont faire des miracles de grenier en grenier, rôtiissant des petites filles sans

leur faire de mal , leur donnant des coups de buche et de fouet pour l'amour de DIEU, et criant contre le pape. Ce monsieur convulsionnaire se croit prédestiné , par la grâce de DIEU , à détruire l'*Encyclopédie* ; il accuse , selon l'usage , les auteurs de n'être pas chrétiens ; il fait un inlifible libelle en forme de dénonciation ; il attaque à tort et à travers tout ce qu'il est incapable d'entendre. Ce pauvre homme , s'imaginant que l'article *Ame* de ce *Dictionnaire* n'a pu être composé que par un homme d'esprit , et n'écoutant que sa juste aversion pour les gens d'esprit , se persuade que cet article doit absolument prouver le matérialisme de son ame ; il dénonce donc cet article comme impie , comme épicurien , enfin comme l'ouvrage d'un philosophe.

Il se trouve que l'article , loin d'être d'un philosophe , est d'un docteur en théologie , qui établit l'immatérialité , la spiritualité , l'immortalité de l'ame , de toutes ses forces. Il est vrai que ce docteur encyclopédiste ajoutait , aux bonnes preuves que les philosophes en ont apportées , de très-mauvaises qui sont de lui ; mais enfin la cause est si bonne , qu'il ne pouvait l'affaiblir : il combat le matérialisme tant qu'il peut ; il attaque même le système de *Locke* , supposant que ce système peut favoriser le matérialisme ; il n'entend

— 1760. pas un mot des opinions de *Locke* : cet article enfin est l'ouvrage d'un écolier orthodoxe , dont on peut plaindre l'ignorance , mais dont on doit estimer le zèle , et approuver la saine doctrine. Notre convulsionnaire défère donc cet article de l'*ame* , et probablement sans l'avoir lu. Un magistrat , accablé d'affaires sérieuses , et trompé par ce malheureux , le croit sur sa parole ; on demande la suppression du livre , on l'obtient : c'est-à-dire , on trompe mille souscripteurs qui ont avancé leur argent , on ruine cinq ou six libraires considérables qui travaillaient sur la foi d'un privilège du roi , on détruit un objet de commerce de trois cents mille écus. Et d'où est venu tout ce grand bruit et cette persécution ? de ce qu'il s'est trouvé un homme ignorant , orgueilleux et passionné.

Voilà , Monsieur , ce qui s'est passé , je ne dis pas aux yeux de l'univers , mais au moins aux yeux de tout Paris. Plusieurs aventures pareilles , que nous voyons assez souvent , nous rendraient les plus méprisables de tous les peuples policés , si d'ailleurs nous n'étions pas assez aimables. Et , dans ces belles querelles , les partis se cantonnent , les factions se heurtent , chaque parti a pour lui un folliculaire (*). Maître *Aliboron* , par exemple , est le folliculaire de M. de l'*Empirée* ; ce maître

(*) Feseur de feuilles.

Aliboron ne manque pas de décrier tous ses camarades folliculaires, pour mieux débiter ses feuilles : l'un gagne à ce métier cent écus par an, l'autre mille, l'autre deux mille ; ainsi l'on combat *pro focis*. Il faut bien que je vive, disait l'abbé *Desfontaines* à un ministre d'Etat : le ministre eut beau lui dire qu'il n'en voyait pas la nécessité, *Desfontaines* vécut ; et tant qu'il y aura une pistole à gagner dans ce métier, il y aura des *Frérons* qui décrieront les beaux arts et les bons artistes.

L'envie veut mordre, l'intérêt veut gagner ; c'est-là ce qui excita tant d'orages contre le *Tasse*, contre le *Guarini*, en Italie ; contre *Dryden* et contre *Pope*, en Angleterre ; contre *Corneille*, *Racine*, *Molière*, *Quinault*, en France. Que n'a point essuyé de nos jours votre célèbre *Goldini* ! et, si vous remontez aux Romains et aux Grecs, voyez les prologues de *Térence*, dans lesquels il apprend à la postérité que les hommes de son temps étaient faits comme ceux du nôtre : *tutto l' mondo e fatto come' la nostra famiglia*. Mais remarquez, Monsieur, pour la consolation des grands artistes, que les persécuteurs sont assurés du mépris et de l'horreur du genre-humain, et que les bons ouvrages demeurent. Où sont les écrits des ennemis de *Térence*, et les feuilles des *Bavius* qui insultèrent *Virgile* ? où sont

— les impertinences des rivaux du *Tasse*, et des
1760. rivaux de *Corneille* et de *Molière* ?

Qu'on est heureux, Monsieur, de ne point voir toutes ces misères, toutes ces indignités ! et de cultiver en paix les arts d'*Apollon*, loin des *Marfyas* et des *Midas* ! qu'il est doux de lire *Virgile* et *Homère*, en foulant à ses pieds les *Bavius* et les *Zoïle* ! et de se nourrir d'ambrosie, quand l'envie mange des couleuvres !

Despréaux disait autrefois, en parlant de la rage des cabales :

*Qui méprise Cotin n'estime point son roi ,
Et n'a , selon Cotin , ni Dieu , ni foi , ni loi .*

Le grand *Corneille*, c'est-à-dire le premier homme par qui la France littéraire commença à être estimée en Europe, fut obligé de répondre ainsi à ses ennemis littéraires (car les auteurs n'en ont point d'autres) : *Je déclare que je soumets tous mes écrits au jugement de l'Eglise, je doute fort qu'ils en fassent autant.*

Je prends la liberté de dire ici la même chose que le grand *Corneille*, et il m'est agréable de le dire à un sénateur de la seconde ville de l'Etat du saint-père ; il est doux encore de le dire dans des terres aussi voisines des hérétiques que les miennes. Plus je suis rempli de charité pour leurs personnes et d'indulgence pour leurs erreurs, plus je suis ferme dans

ma foi. Mes ouvrages font la *Henriade*, qui peut-être ne déplairait pas au roi qui en est le héros, s'il revenait dans le monde, et qui ne déplaît pas au digne héritier de ce bon roi. J'ai donné quelques tragédies, médiocres à la vérité, mais qui toutes sont morales, et dont quelques-unes sont chrétiennes. J'ai écrit l'Histoire de *Louis XIV*, dans laquelle j'ai célébré ma nation sans la flatter; j'ai fait un Essai sur l'histoire générale, dans lequel je n'ai eu d'autre intention que de rendre une exacte justice à toutes les vertus, et à tous les vices; une Histoire de *Charles XII*, une de *Pierre le grand*, fondées toutes les deux sur les monumens les plus authentiques; ajoutez-y une légère explication des découvertes de *Newton*, dans un temps où elles étaient très-peu connues en France: ce sont-là, s'il m'en souvient, à peu-près tous mes véritables ouvrages, dont le seul mérite consiste dans l'amour de la vérité et de l'humanité.

Presque tout le reste est un recueil de bagatelles, que les libraires ont souvent imprimées sans ma participation. On donne tous les jours sous mon nom des choses que je ne connais pas. Je ne réponds de rien. Si *Chapelain* a composé dans le siècle passé le beau poëme de la *Pucelle*; si, dans celui-ci, une société de jeunes gens s'amusa, il y a trente ans, à

1760.

— 1760. faire une autre Pucelle ; si je fus admis dans cette fociété ; si j'eus peut-être la complaisance de me prêter à ce badinage , en y inférant les choses honnêtes et pudiques qu'on trouve par-ci par-là dans ce rare ouvrage dont il ne me souvient plus du tout , je ne répons en aucune façon d'aucune Pucelle ; je nie d'avance à tout délateur que j'aye jamais vu une Pucelle. On en a imprimé une , qui a été faite apparemment à la place Maubert ou aux Halles ; ce sont les aventures et le langage de ce pays-là. Ceux qui ont été assez idiots pour s'imaginer qu'ils pouvaient me nuire en publiant sous mon nom cette rapsodie , devraient savoir que , quand on veut imiter la manière d'un peintre de l'école du *Titien* et du *Corrège*, il ne faut pas lui attribuer une enseigne de cabaret de village (*).

(*) Voici des vers de ce prétendu Poëme , intitulé la Pucelle.

*Chandos suant et soufflant comme un bœuf ,
 Cherche du doigt si l'autre est une fille :
 Au diable soit , dit-il , la sottise aiguille ;
 Bientôt le diable emporte l'étui neuf.

 En ce moment , en un seul haut le corps ,
 Il met à bas la belle créature ;
 Il la subjugue , et d'un rein vigoureux
 Il fait jouer le bélier monstrueux.*

Il y a mille autres vers plus infames , et plus encore dans

On fait assez quel est le malheureux qui a voulu gagner quelque argent , en imprimant , sous le titre de la Pucelle d'Orléans , un ouvrage abominable ; on le reconnaît assez aux noms de *Luther* et de *Calvin* dont il parle sans cesse , et qui certainement ne devaient pas être placés sous le règne de *Charles VII*. On fait que c'est un calviniste du Languedoc (*), qui a falsifié les lettres de madame de *Maintenon* ; qui l'outrage indignement dans sa rapsodie de la Pucelle ; qui a inféré , dans cette infamie , des vers contre les personnes les plus respectables , et contre le roi même ; qui a été deux fois en prison à Paris pour de pareilles horreurs , et qui est aujourd'hui exilé : les hommes qui se distinguent dans les arts , n'ont presque jamais que de tels ennemis.

Quant à quelques messieurs qui , sans être chrétiens , inondent le public , depuis quelques années , de fatires chrétiennes ; qui nuiraient , s'il était possible , à notre religion , par les ridicules appuis qu'ils osent prêter à cet édifice inébranlable ; enfin , qui la déshonorent par leurs impostures ; si on faisait jamais

le style de la plus vile canaille , et que l'honnêteté ne permet pas de rapporter. C'est-là ce qu'un misérable ose imputer à l'auteur de la *Henriade* , de *Mérope* et d'*Alzire*.

(*) *La Beaumelle*.

— quelque attention aux libelles de ces nouveaux
 1760. *Garasses*, on pourrait leur faire voir qu'on est
 aussi ignorant qu'eux, mais beaucoup meilleur
 chrétien qu'eux.

C'est une plaifante idée qui a passé par la
 tête de quelques barbouilleurs de notre siècle,
 de crier sans cesse que tous ceux qui ont quel-
 que esprit ne sont pas chrétiens ! pensent-ils
 rendre en cela un grand service à notre reli-
 gion ? Quoi ! la saine doctrine, c'est-à-dire
 la doctrine apostolique et romaine, ne serait-
 elle, selon eux, que le partage des fots ? *Sans*
 penser être quelque chose, je ne pense pas être
 un fot ; mais il me semble que si je me trou-
 vais jamais avec l'abbé *Guyon* dans la rue (car
 je ne peux le rencontrer que là) (*), je lui
 dirais : Mon ami, de quel droit prétends-tu
 être meilleur chrétien que moi ? est-ce parce
 que tu affirmes, dans un livre aussi plat que
 calomnieux, que je t'ai fait bonne chère,
 quoique tu n'ayes jamais dîné chez moi ?
 est-ce parce que tu as révélé au public, c'est-
 à-dire, à quinze ou seize lecteurs oisifs, tout
 ce que je t'ai dit du roi de Prusse, quoique
 je ne t'aye jamais parlé, et que je ne t'aye
 jamais vu ? ne fais-tu pas que ceux qui men-
 tent sans esprit, ainsi que ceux qui mentent

(*) L'abbé *Guyon*, auteur d'un libelle détestable, intitulé
l'Oracle des philosophes.

avec esprit, n'entreront jamais dans le royaume
des cieux ? 1760.

Je te prie d'exprimer l'unité de l'Eglise et
l'invocation des saints, mieux que moi :

*L'Eglise toujours une, et par-tout étendue,
Libre, mais sous un chef, adorant en tout lieu,
Dans le bonheur des saints, la grandeur de son Dieu.*

Tu me feras encore plaisir de donner une
idée plus juste de la transsubstantiation que
celle que j'en ai donnée :

*Le Christ, de nos péchés victime renaissante,
De ses élus chéris nourriture vivante,
Descend sur les autels à ses yeux éperdus,
Et lui découvre un Dieu sous un pain qui n'est plus.*

Crois-tu définir plus clairement la trinité
qu'elle ne l'est dans ces vers ?

*La puissance, l'amour, avec l'intelligence,
Unis et divisés, composent son essence.*

Je t'exhorte, toi et tes semblables, non-
seulement à croire les dogmes que j'ai chantés
en vers, mais à remplir tous les devoirs que
j'ai enseignés en prose ; à ne te jamais écarter
du centre de l'unité, sans quoi il n'y a plus
que trouble, confusion, anarchie. Mais ce
n'est pas assez de croire, il faut faire ; il faut

— être soumis dans le spirituel à son évêque,
1760. entendre la messe de son curé, communier
à sa paroisse, procurer du pain aux pauvres.
Sans vanité, je m'acquitte mieux que toi de
ces devoirs; et je conseille à tous les polif-
sons qui crient, d'être chrétiens, et de ne
point crier. Ce n'est pas encore assez, je suis
en droit de te citer *Corneille* :

Servez bien votre Dieu, servez votre monarque.

Il faut, pour être bon chrétien, être sur-
tout bon sujet, bon citoyen : or, pour être
tel, il faut n'être ni janséniste, ni moliniste,
ni d'aucune faction; il faut respecter, aimer,
servir son prince; il faut, quand notre patrie
est en guerre, ou aller se battre pour elle,
ou payer ceux qui se battent pour nous : il
n'y a pas de milieu. Je ne peux pas plus
m'aller battre, à l'âge de soixante et sept ans,
qu'un conseiller de grand'chambre; il faut
donc que je paye, sans la moindre difficulté,
ceux qui vont se faire estropier pour le service
de mon roi, et pour ma sûreté particulière.

J'oubliais vraiment l'article du pardon des
injures. Les injures les plus sensibles, dit-on,
sont les railleries. Je pardonne de tout mon
cœur à tous ceux dont je me suis moqué.

Voilà, Monsieur, à peu-près ce que je
dirais à tous ces petits prophètes du coin,
qui

qui écrivent contre le roi , contre le pape , et
 qui daignent quelquefois écrire contre moi 1760.
 et contre des personnes qui valent mieux que
 moi. J'ai le malheur de ne point regarder du
 tout comme des pères de l'Eglise ceux qui
 prétendent qu'on ne peut croire en DIEU
 fans croire aux convulsions , et qu'on ne peut
 gagner le ciel qu'en avalant des cendres du
 cimetière de Saint-Médard , en se faisant don-
 ner des coups de buche dans le ventre , et
 des claques sur les fesses (*). Pour moi , je
 crois que , si on gagne le ciel , c'est en obéif-
 sant aux puissances établies de DIEU , et en
 faisant du bien à son prochain.

Un journaliste a remarqué que je n'étais pas
 adroit , puisque je n'épousais aucune faction ,
 et que je me déclarais également contre tous
 ceux qui veulent former des partis. Je fais
 gloire de cette mal-adresse ; ne soyons ni
 à *Apollo* ni à *Paul* , mais à DIEU seul , et au roi que
 DIEU nous a donné. Il y a des gens qui entrent
 dans un parti pour être quelque chose ; il y
 en a d'autres qui existent sans avoir besoin
 d'aucun parti.

Adieu , Monsieur ; je pensais ne vous
 envoyer qu'une tragédie , et je vous ai
 envoyé ma profession de foi. Je vous quitte

(*) Ce sont les mystères des jansénistes convulsionnaires.

— 1760. pour aller à la messe de minuit avec ma famille et la petite-fille du grand *Corneille*. Je suis fâché d'avoir chez moi quelques suisses qui n'y vont pas ; je travaille à les ramener au giron ; et , si DIEU veut que je vive encore deux ans , j'espère aller baiser les pieds du saint-père avec les huguenots que j'aurai convertis , et gagner les indulgences.

In tanto la prego di gradire gli auguri di felicità ch'io le reco nella congiuntura delle prossime feste natalizie.

L E T T R E L X X X V I.

A MILORD LITTLETON , à *Londres*.

Du château de Ferney , en Bourgogne.

J'AI lu les ingénieux *Dialogues des morts* , que vous venez de publier. J'y trouve que je suis exilé , et que je suis coupable de quelques excès dans mes écrits. Je suis obligé , peut-être , pour l'honneur de ma nation , de dire publiquement que je ne suis point exilé , parce que je n'ai pas commis les fautes que l'auteur des *Dialogues* m'impute à son gré.

Personne n'a plus élevé sa voix que moi en faveur des droits de l'humanité , et cependant

je n'ai jamais excédé même les bornes de cette vertu.

1760.

Je ne suis point établi en Suisse, comme cet auteur mal instruit le débite ; je vis dans mes terres en France. La retraite convient aux vieillards qui ont assez vécu dans les cours pour les abhorrer et pour les fuir, et qui goûtent une douceur nouvelle de vivre dans la retraite et dans leurs possessions, avec des amis éclairés et fidèles. Il est bien vrai que j'ai une petite maison de campagne auprès de Genève, mais ma demeure et mes châteaux sont en Bourgogne. La bonté que mon roi a eue de confirmer les privilèges de mes terres, qui sont exemptes de toute imposition, m'a encore attaché à sa personne.

Si j'avais été exilé, je n'aurais pas obtenu des passe-ports de ma cour, pour plusieurs seigneurs anglais ; le service que je leur ai rendu, me donne droit à la justice que j'attends de l'auteur des *Dialogues* (*)

Quant à la religion, je pense et je crois qu'il pense, comme moi, que DIEU n'est ni presbitérien, ni luthérien, ni de la basse ni de la haute église ; DIEU est le père de tous les hommes, père de milord et le mien.

(*) Milord *Littleton* a avoué ingénument son tort à M. de *Voltaire*. Il a rendu sa lettre publique.

 1760. LETTRE LXXXVII.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

Décembre.

*Remontrances de Voltaire à ses anges gardiens.**De Deliciis clamavi :*

1°. **M**ES anges ne cesseront-ils jamais d'être comme DIEU, qui commande des choses impossibles ?

2°. Mes anges me croiront-ils de fer quand je suis d'argile, et prendront-ils zèle pour puissance ?

3°. Voudront-ils de suite deux pères condamnant leurs filles, et s'en repentant ? ne faut-il pas un intervalle entre des choses qui ont quelque ressemblance ?

4°. Ne vaut-il pas mieux avoir le plaisir de donner la comédie du sieur *Hurtaud*, jouer de l'incognito, passer du tragique au comique, et rire sous cape de toutes les sottises du public ? *Nota bene* que je me flatte que mes anges verront que le Droit du seigneur ne ressemble en aucune manière à Nanine.

5°. Ou je suis une bête , ou le Droit du seigneur est comique et intéressant. 1760.

6°. Je crie à mes anges : Trouvez cela comique et intéressant vous dis-je , et faites-le jouer adroitement.

7°. Je les supplie de vouloir bien faire envoyer le paquet ci-joint à la pauvre aveugle , madame *du Deffant*. Si elle a perdu les yeux , elle n'a pas perdu sa langue ; il faut consoler les affligés. Je demande pardon de la liberté grande.

8°. A propos de la liberté grande , et ma lettre à M. *le Mière* ?

9°. Dans peu vous aurez nouvelle offrande.

10°. Pour Dieu , laissons là Fanime pour quelque temps.

Il faut présenter toujours des requêtes au conseil. Je suis occupé à chasser des jésuites d'un terrain qu'ils avaient usurpé sur des orphelins ; cela est plus difficile qu'une tragédie , mais j'en viendrai à bout , et cela sera plaisant ; mais il n'y a pas moyen de combattre les jésuites , et de rapetasser Fanime : il faut choisir.

11°. J'attends les feuilles de *Prault* ; je lui taillerai de la besogne.

12°. J'attends *Rodogune*. Je n'avais imploré les bontés de madame d'*Argental* , dans cette affaire , que pour lui témoigner mon respect ,

—
1760. et pour mettre *Rodogune* sous une protection plus honnête que celle de M. le Brun , quoique M. le Brun soit fort honnête. Je remercie tendrement M. comme madame d'Argental de toutes leurs bontés pour *Rodogune*.

13°. Qui est l'auteur du *Savetier du coin*? il pense bien , mais il est trop savetier. Qui a fait l'*Homme de lettres*? il écrit mieux , mais cela n'est pas piquant.

14°. Voici le gros article. Je n'aime point cette ophtalmie ; les maux des yeux sont sérieux. Soyez bien sage , mon cher ange , que j'aime comme mes yeux ; rafraîchissez-vous , couchez-vous de bonne heure , ayez peu d'affaires , tenez-vous gai surtout ; c'est le remède universel.

Je baise le bout de vos ailes.

LETTRE LXXXVIII.

A U M E M E.

Décembre.

JE vous excède encore , *Rodogune* est à Lyon chez *Tronchin* , entre quatre garçons. On la présentera probablement à madame de *Groslée* qui ne manquera pas de lui manier les tetons , selon sa louable coutume ; c'est un honneur

qu'elle fait à toutes les filles et femmes qu'on lui présente. Est-il vrai que l'abbé de *la Tour-du-Pin* avait grande envie de rompre ce voyage ? il m'est très-important de savoir ce qui en est. Dites-moi , je vous en prie , Madame , tout ce que vous savez de cette aventure de roman. — 1760.

Je reviens au roman de *Tancrede*. Je vous conjure , mes anges , encore une fois , de bien recommander à *Prault* de suivre exactement la leçon que je lui envoie , et de n'y pas changer une virgule. C'est le placet de *Caritidès* ; on n'en peut rien retrancher. Nous venons de jouer , ma nièce et moi , la scène du père et de la fille au second acte : *Qu'entends-je ? vous , mon père ! Moi , ton père ! est-ce à toi de prononcer ce nom ?* Vous pouvez être convaincus que cela jette dans l'acte un attendrissement , un intérêt qui manquait. Cet acte , qui paraissait froid , doit être brûlant , s'il est bien joué.

A propos de froid , c'est un secret sûr , pour faire de la glace , que de placer des détails historiques au milieu de la passion , à moins que ces détails ne soient réchauffés par quelques interjections , par des retours sur soi-même , par des figures qui raniment la langue historique.

Mais , craignant de lui nuire en cherchant à le voir , Il crut que m'avertir était son seul devoir.

— Ces deux vers ralentissent. Je raisonne
1760. poésie avec mes anges ; je disserte , ils me le
pardonnent.

Non seulement ces détails sont froids , mais le spectateur est en droit de dire : En quoi donc cet esclave craignait-il de nuire à *Tancrede* ? pourquoi , étant dans son camp , n'a-t-il pas cherché à le voir ? il devait , sans doute , tout faire pour approcher de *Tancrede*. Il serait difficile de répondre à cette critique.

Ne vaut-il pas mieux supposer , en général , que mille obstacles ont empêché l'esclave d'aller jusqu'à *Tancrede* ? *Aménaide* , en se plaignant de ces obstacles et de la destinée qui lui a toujours été contraire , en faisant parler ses douleurs , en se livrant à l'espérance , intéresse bien davantage ; tout devient plus naturel et plus animé. Enfin , je resupplie , je reconjure à genoux M. et madame d'*Argental* , de s'en tenir à mon dernier mot. J'ose espérer que la reprise sera favorable : mais que mes anges se mettent à la tête du parti raisonnable , qui n'est ni pour les tragédies à marionnettes , ni pour les tragédies à conversations ; qu'ils soutiennent rigoureusement le grand et véritable genre ; celui du cinquième acte de *Rodogune* , d'*Athalie* , et peut-être du quatrième acte de *Mahomet* , du troisième de *Tancrede* , de *Sémiramis* , &c.

Vous

Vous devez avoir un chant de Pucelle ; il n'est pas correct , malheureusement ; le meilleur y manque. Vous avez *Acante*. Oh ! pardieu, que manque-t-il à *Acante* ? nous sommes fous d'*Acante* : que vous êtes à plaindre , si *Acante* ne vous plaît pas !

Pardon, voici une réponse pour *le Kain* ; vous m'enverrez promener.

L E T T R E L X X X I X.

A U M E M E.

A Ferney, 28 de décembre.

ET les yeux de mon ange, comment vont-ils en 1761 ? Je me souviens de 1701 tout comme si j'y étais ; c'était hier. Ah , comme le temps vole ! les hommes vivent trop peu : à peine a-t-on fait deux douzaines de pièces de théâtre, qu'il faut partir. Mais à quand *Tancrede* et l'édition du petit-fils , francieux de Paris ?

Je fais une réflexion , c'est qu'il est important , mes anges , que l'épître à madame la Marquise soit datée de *Ferney en Bourgogne* , 10 d'octobre 1759.

Remarquez toutes mes excellentes raisons : je dis *Ferney* , parce que madame de *Pompadour*

Corresp. générale. Tome VII. • T

— 1760. s'est intéressée aux privilèges de cette terre ; je dis *en Bourgogne*, afin que les fots et les méchans, dont il est grande année, n'aillent pas toujours criant que je suis à Genève; je dis *10 d'octobre 1759*, parce qu'elle fut écrite en ce temps-là; et surtout parce que, si elle n'est point datée, elle paraîtra une insulte au pauvre *Ami des hommes*, et à son malheur. Vous savez que j'ai toujours pensé qu'il faut ou se battre contre les Anglais, ou payer ceux qui se battent pour nous; que je n'ai jamais cru la France si déchirée qu'on le dit; que je pense qu'il y a de grandes ressources après nos énormes fautes. Ces sentimens, que j'ai toujours eus, je les exprime dans ma lettre à madame de *Pompadour*; mais ils deviennent une satire du livre *des Impôts*, livre imprimé après ma lettre écrite. Je passerais pour un lâche flatteur qui se fait de fête, et qui est de l'avis des sous-mâtres, pendant qu'un camarade valet est *in ergastulo* pour les avoir contredits. Mes divins anges, ce serait-là un triste rôle; et vous, qui vous chargez de mes iniquités, vous ne voudrez pas que celle-là me soit imputée. Il ne s'agit donc que de dater mon épître; je m'en rapporte à vos attentions tutélaires. Mademoiselle *Chimène* prend la plume; voyons comment elle s'en tirera.

„ M. de *Voltaire* appelle M. et madame

„ d'Argental ses anges. Je me suis aperçue —
 „ qu'ils étaient aussi les miens ; qu'ils me 1760.
 „ permettent de leur présenter ma tendre
 „ reconnaissance „.

Corneille.

Eh bien , il me semble que *Chimène* com-
 mence à écrire un peu moins en diagonale.

Mes anges , nous baisons le bout de vos
 ailes, *Denis*, *Corneille* et *V.*

L E T T R E X C.

A U M E M E.

A Ferney , pays de Gex , par Genève , 31 de décembre.

LES plus aimables et les plus difficiles de
 tous les anges , c'est vous , Monsieur et
 Madame. Si vous n'êtes pas contents de
Mathurin , qui nous paraît assez plaisant et
 tout neuf ; si vous avez la cruauté de l'appeler
 vieux , quoique je sois prêt à lui donner
 trente ans ; si vous voulez que *Colette* en soit
 amoureuse (ce que je ne voulais pas) ; si vous
 avez l'injustice de soutenir que le marquis et
Acante ne s'aimaient pas depuis quatorze
 mois , quoiqu'ils disent formellement le con-
 traire , et peut-être assez finement ; si vous

— 1760. n'êtes pas édifiés de voir un sage qui parie de ne pas succomber et qui perd la gageure ; si vous n'aimez pas un débauché qui se corrige ; si vous ne trouvez pas le caractère d'*Acante* très-original ; je peux être très-fâché , mais je ne peux ni être de votre avis , ni vous aimer moins.

Je vous supplie , mes chers anges , de me renvoyer les deux copies , c'est-à-dire la première qui n'était qu'un avorton , et la seconde , que je trouve un enfant assez bien formé , qui vous déplaît.

Madame d'*Argental* est bien bonne de daigner se charger de faire un petit présent à la muse limonadière : je l'en remercie bien fort ; c'est la seule façon honnête de se tirer d'affaire avec cette muse.

Je suis très-fâché que *Fréron* soit au fort-l'évêque. Toutes les plaisanteries vont cesser ; il n'y aura plus moyen de se moquer de lui.

L'Ami des hommes est donc à Vincennes ? ses ouvrages sont donc traités sérieusement ? il aurait donc quelquefois raison ? Il m'a paru un fou qui a beaucoup de bons momens.

Il court parmi vous autres de singulières nouvelles. Est-il vrai que les Anglais ont proposé de vous réduire à n'avoir jamais que vingt vaisseaux ? c'est-à-dire à en construire

encore dix ou douze ? On ajoute une paix particulière entre *Luc* et *Thérèse* : quand je la croirai , je croirai celle des jansénistes et des molinistes , des parlemens et des intendans , et des auteurs avec les auteurs. 1760.

J'apprends que messieurs de parlement brûlent tout ce qu'ils rencontrent , *Mandemens* d'évêques , vieux et nouveau *Testament* de frère *Berruyer* , *Ouvrages de Salomon* , *Défense de la nouvelle morale du bon Jésus* contre la morale du dur *Moïse* , c'est-à-dire la réponse à l'auteur de l'*Oracle des philosophes*. Ils brûleront bientôt les édits dudit seigneur roi ; mais je les avertis qu'ils n'auront pour eux que les halles , et point du tout les pairs et les princes. Je vois toutes ces pauvretés d'un œil bien tranquille , aux Délices et à Ferney. La petite *Corneille* contribue beaucoup à la douceur de notre vie : elle plaît à tout le monde ; elle se forme , non pas d'un jour à l'autre , mais d'un moment à l'autre. Ne vous ai-je pas mandé combien son petit gentil esprit est naturel , et que je soupçonnais que c'était la raison pour laquelle *Fontenelle* l'avait déshéritée ? Mes chers anges , permettez que je prenne la liberté de vous adresser ma réponse à la lettre que son père m'a écrite , ou qu'on lui a dictée.

Prault ne m'enverra-t-il pas son *Tancrède* à

— 1760. corriger ? quand jouera-t-on Tancrède ? pour-
 quoi la Femme qui a raison , par-tout hors à
 Paris ? est-ce parce que *Wasp* en a dit du mal ?
Wasp triomphera-t-il ? comment vont les
 yeux de mon ange ?

Eh vraiment , j'oubliais la meilleure pièce
 de notre fac , l'aventure de ce bon prêtre , de
 ce bon directeur , de ce fameux janséniste ,
 jadis laquais , qui a volé cinquante mille
 livres à madame d'*Egmont*.

Maître *Omer* le prendra-t-il sous sa protec-
 tion ? requerra-t-il en sa faveur ?

LET T R E X C I.

A M. H E L V E T I U S , à Paris.

A Ferney , 2 de janvier.

— 1761. J E salue les frères , en 1761 , au nom de
 DIEU et de la raison , et je leur dis : Mes
 frères , *odi profanum vulgus et arceo*. Je ne
 songe qu'aux frères , qu'aux initiés. Vous êtes
 la bonne compagnie ; donc c'est à vous à gou-
 verner le public , le vrai public devant qui
 toutes les petites brochures , tous les petits
 journaux des faux chrétiens disparaissent , et
 devant qui la raison reste. Vous m'écrivîtes ,
 mon cher et aimable philosophe , il y a quelque

temps , que j'avais passé le Rubicon ; depuis ce temps je suis devant Rome. Vous aurez peut-être ouï dire à quelques frères que j'ai des jésuites tout auprès de ma terre de Ferney ; qu'ils avaient usurpé le bien de six pauvres gentilshommes , de six frères , tous officiers dans le régiment de Deux-ponts ; que les jésuites , pendant la minorité de ces enfans , avaient obtenu des lettres patentes pour acquérir à vil prix le domaine de ces orphelins ; que je les ai forcés de renoncer à leur usurpation , et qu'ils m'ont apporté leur déshonneur. Voilà une bonne victoire de philosophes. Je fais bien que frère *Croust* cabalera , que frère *Berthier* m'appellera athée ; mais je vous répète qu'il ne faut pas plus craindre ces renards que les loups de jansénistes , et qu'il faut hardiment chasser aux bêtes puantes. Ils ont beau hurler que nous ne sommes pas chrétiens , je leur prouverai bientôt que nous sommes meilleurs chrétiens qu'eux. Je veux les battre avec leurs propres armes ; *mutemus clypeos* ; laissez-moi faire. Je leur montrerai ma foi par mes œuvres , avant qu'il soit peu. Vivez heureux , mon cher philosophe , dans le sein de la philosophie , de l'abondance et de l'amitié. Soyons hardiment bons serviteurs de DIEU et du roi , et foulons aux pieds les fanatiques et les hypocrites.

1761.

— 1761. Dites-moi, je vous prie, s'il est vrai que ce cher *Fréron* soit sorti de son fort. On l'avait mis là pour qu'il n'eût pas la douleur de voir encore cette malheureuse *Ecoffaïse*; mais on se méprit dans l'ordre; on mit *fort-l'évêque* au lieu de *bicêtre*. On fera probablement un errata à la première occasion.

Je le répète, il y a des choses admirables dans l'*Héroïde* du disciple de *Socrate*. N'aimez-vous pas cet ouvrage? Il est d'un de nos frères. Je lui dis, *Kaispe. V.*

L E T T R E X C I I .

A M. L E B R U N .

A Ferney, 2 de janvier.

V O U S m'avez accoutumé, Monsieur, à ofer joindre mon nom à celui de *Corneille*, mais ce n'est que quand il s'agit de sa nièce. Nous espérons beaucoup d'elle, ma nièce et moi. Nous prenons soin de toutes les parties de son éducation, jusqu'à ce qu'il nous arrive un maître digne de l'instruire.

J'espère que l'ombre du grand *Corneille* ne fera pas mécontente; vous avez si bien fait parler cette ombre, Monsieur, que je vous

dois compte de tous ces petits détails. Si mademoiselle *Corneille* remercie tous ceux qui ont pris intérêt à elle, souffrez que je les remercie aussi. J'espère que je leur devrai une des grandes consolations de ma vieillesse, celle d'avoir contribué à l'éducation de la cousine de *Chimène*, de *Cornélie* et de *Camille*. 1761.

Il faut que je vous dise encore qu'elle remplit exactement tous les devoirs de la religion, et que nos curés et notre évêque sont très-contens de la manière dont on se gouverne dans mes terres. Les *Guyon*, les *Gauchat*, les *Chau-meix*, en feront peut-être fâchés, mais je ne peux qu'y faire. Les philosophes servent DIEU et le roi, quoi que ces messieurs en disent. Nous ne sommes, à la vérité, ni jansénistes, ni molinistes, ni frondeurs; nous nous contentons d'être français et catholiques tout uniment. Cela doit paraître bien horrible à l'auteur des *Nouvelles ecclésiastiques*.

Pour ce malheureux *Fréron*, ce n'est qu'un *Marfyas* qu'*Apollon* doit écorcher. Je vois assez, par vos vers et par votre prose, combien vous devez mépriser tous ces gredins qui sont l'opprobre de la littérature. Je vous estime autant que je les dédaigne.

Votre distinction entre le vrai public et le vulgaire est bien d'un homme qui mérite

— 1761. les suffrages du public ; daignez y joindre le mien , et comptez sur la plus sincère estime ; j'ose dire l'amitié de votre obéissant serviteur , V.

L E T T R E X C I I I .

A M. D E C I D E V I L L E .

A Ferney , le 4 de janvier.

Vous vous êtes blessé avec vos armes, mon cher et ancien ami ; il n'y a qu'à ne vous plus battre, et vous ferez guéri. Dissipation, régime et sagesse, voilà vos remèdes. Je vous proposerais *Tronchin*, si je me flattais que vous daignassiez venir dans nos petits royaumes ; mais vous préférez les bords de la Seine au beau bassin de nos Alpes. Je m'intéresse beaucoup *teretibus suris* de notre grand abbé. Vous êtes de jeunes gens en comparaison du vieillard des Alpes. Il ne tient qu'à vous de vous porter mieux que moi. Je suis né faible, j'ai vécu languissant ; j'acquiers dans mes retraites de la force, et même un peu d'imagination. On ne meurt point ici. Nous avons une femme d'esprit de cent trois ans, que j'aurais mariée à *Fontenelle*, s'il n'était pas mort jeune.

Nous avons aussi l'héritière du nom de

Corneille, et ses dix-sept ans. Vous savez toutes mes marches. Il est vrai que j'ai fait rendre le bien que les jésuites avaient usurpé sur six frères, tous au service du roi; mais apprenez que je ne m'en tiens pas là. Je suis occupé à présent à procurer à un prêtre un emploi dans les galères. Si je peux faire pendre un prédicant huguenot, *sublimi feriam sidera vertice*. Je suis comme le musicien de *Dufréni* en chantant son opéra; *il fait le tout en badinant*. Mais je vous aime sérieusement, autant en fait madame *Denis*. Soyez gai, et vous vous porterez à merveille.

1761.

L E T T R E X C I V.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

Au château de Ferney, 9 de janvier.

MON cher ange, aidez-moi à venger la patrie de l'insolence anglicane. Un de mes amis, ami intime, a broché ce mémoire. Je m'intéresse à la gloire de *Pierre Corneille* plus que jamais, depuis que j'ai chez moi sa petite-fille. Voyez si la douce réponse aux Anglais plaît à madame *Scaliger*. En ce cas, elle pourrait être imprimée par *Prault* petit-fils, sous vos auspices; sinon vous auriez la bonté de me la

renvoyer, car je n'ai que ce seul exemplaire.
 1761. J'attends aussi ce Droit du seigneur que vous n'aimez point, et que j'ai le malheur d'aimer. Vous m'abandonnez du haut de votre ciel, ô mes anges ! Dites-moi donc ce que vous avez fait de Tancrède, et de grâce un petit mot d'Oreste ; après quoi vous daignerez m'apprendre si nous aurons la guerre ou la paix. A propos de guerre, permettez que je vous parle de peste. Nous sommes menacés de la peste dans notre petit pays de Gex. J'ai pris la liberté de présenter requête contre elle à M. de Courteille. Je vous supplie d'appuyer mes très-humbles représentations ; il s'agit d'un marais plein de serpens, qu'apparemment *Fréron*, *Abraham Chaumeix*, *Guyon*, *Gauchat*, et les auteurs du *Journal chrétien* ont envoyés.

Mais, que deviennent les yeux de monsieur d'Argental ? Je suis plus inquiet d'eux que de ma peste.

Est-il vrai qu'on ait joué à Versailles la Femme qui a raison, et que la reine ait été de l'avis de *Fréron* ?

Avez-vous lu l'ouvrage évangélique adressé à mon ami *Guyon*, sur l'ancien et le nouveau Testament ? Cela est poivré ; c'est un petit livre excellent. Est-il vrai que le théologien de l'*Encyclopédie*, *Morellet* ou *Mords-les* en soit

l'auteur ? Quel qu'il soit , son livre est brûlé —
et béni. 1761.

Comment suis-je avec M. le duc de *Choiseul* ?
quand revient le vainqueur de Mahon ?

Ayez pitié de moi , vous dis-je , auprès de
M. de *Courteille*. Il est dur d'être pestiféré dans
un château qu'on vient de bâtir.

A l'ombre de vos ailes.

LETTRE XCV.

A M. LE COMTE DE SCHOUVALOF.

Ferney, 10 de janvier.

MONSIEUR,

Je n'ai jamais été du goût de mettre des vers
au bas d'un portrait ; cependant , puisque
vous voulez en avoir pour l'estampe de
Pierre le grand , en voici quatre que vous me
demandez :

Ses lois et ses travaux ont instruit les mortels ;
Il fit tout pour son peuple , et sa fille l'imite ;
Zoroastre , Osiris , vous eûtes des autels ,
Et c'est lui seul qui les mérite.

Le seul nom de *Pierre le grand* , Monsieur ,

— 1761. vaut mieux que ces quatre vers ; mais , puis-
qu'il y est question de son auguste fille , je
demande grâce pour eux.

M. de *Soltikof* m'a dit qu'il n'avait aucune nouvelle de M. *Ponschkin* , que personne n'en avait eu depuis son départ de Vienne. Il est à craindre que dans ce voyage il n'ait été pris par les Prussiens. Quoi qu'il en soit , je n'ai aucuns matériaux pour le second volume. J'ai déjà eu l'honneur de mander plusieurs fois à votre Excellence qu'il est impossible de faire une histoire tolérable sans un précis des négociations et des guerres. Mon âge avance , ma santé est faible ; j'ai bien peur de mourir sans avoir achevé votre édifice. Ce qui achèverait de me faire mourir avec amertume , ce serait d'ignorer si la digne fille de *Pierre le grand* a daigné agréer le monument que j'ai élevé à la gloire de son père. L'amour qu'elle a pour sa mémoire me fait espérer qu'elle voudra bien descendre un moment du haut rang où le ciel l'a placée , pour me faire assurer par votre Excellence qu'elle n'est pas mécontente de mon travail. C'est ainsi que nos rois ont la bonté d'en user , même avec leurs propres sujets.

Les lettres du roi *Stanislas* , que vous avez eu la bonté de m'envoyer , Monsieur , sont une preuve de l'état déplorable où il était alors. Je crois que les réponses de l'empereur

Pierre le grand seraient encore beaucoup plus curieuses. C'est sur de pareilles pièces qu'il est agréable d'écrire l'histoire ; mais n'ayant presque rien depuis la bataille et la paix du Pruth , il faut que je reste les bras croisés. Quand il plaira à votre Excellence de me mettre la plume à la main , je suis tout prêt. 1761.

Je finis par vous assurer de tous les vœux que je fais pour votre bonheur particulier, et pour la prospérité de vos armes.

J'ai l'honneur d'être, &c.

L E T T R E X C V I.

A M. BAGIEUX,

CHIRURGIEN DU ROI.

A Ferney, le 11 de janvier.

MADAME Denis et moi, Monsieur, nous sommes des cœurs sensibles. Vous savez combien votre souvenir nous touche. Nous avons encore avec nous un cœur de dix-sept ans qui se forme : c'est l'héritière du nom du grand *Corneille*. C'est avec les ouvrages de son aïeul que nous oublions *l'Année littéraire* et son digne auteur. Si M. *Morand* veut aimer les gens de lettres, il ne faut pas qu'il choisisse les pirates des lettres.

1761. Permettez-vous, Monsieur, que je vous consulte sur une affaire plus importante. J'ai auprès de moi un jeune homme de mes parens; il fut attaqué, il y a dix-huit mois, d'un rhumatisme qui ressembloit à une sciatique. Nous l'envoyâmes aux bains d'Aix, les douleurs augmentèrent. M. *Tronchin* lui ordonna encore les eaux, il y a six mois; il en revint avec une tumeur sur le *fascia lata*, et toujours souffrant des douleurs d'élanement, se sentant comme déchiré. Il se ressouvint alors, ou crut se ressouvenir, qu'il était tombé à la chasse, il y avait deux ans. On lui appliqua les mouches cantharides avant cet aveu; et après cet aveu on en fut fâché. Les douleurs devinrent plus vives, la tumeur plus forte. On jugea que le coup qu'il prétendait s'être donné à la cuisse, en tombant de cheval, avait pu causer une carie dans le fémur. On lui fit une ouverture de six grands doigts de long, et très-profonde. On fonda; on ne put pénétrer assez avant; le pus coula d'abord assez blanc, ensuite plus foncé, enfin d'une espèce fétide et purulente. Les douleurs furent toujours les mêmes, depuis la tête du fémur jusqu'au genou. Ces élancemens se font sentir dans l'autre cuisse. Celle à laquelle on avait fait l'opération s'est très-enflée, l'autre s'est absolument desséchée. Le pus de la plaie est devenu

devenu de jour en jour plus fétide , tantôt en grande abondance , tantôt en petite quantité ; très-souvent la fièvre , des infomnies , mais toujours un peu d'appétit. On a jugé la tête du fémur cariée et déplacée. *Tronchin* l'a jugé à mort. Le chirurgien , qui est assez habile , a pensé de même. Il se fit une nouvelle tumeur au-dessous de la plaie , il y a quelques jours ; il en coula une grande quantité de sanie purulente , et son appétit augmenta. Ce n'est point au *fascia lata* que cette tumeur nouvelle a percé , c'est près des muscles intérieurs. Le chirurgien alors s'est avisé de lui demander si , quelque temps avant de tomber malade , il n'avait pas mérité la vérole. Il a répondu qu'il avait eu affaire dans Genève à quelques créatures qui pouvaient la donner , mais nul symptôme avant-coureur de cette maladie. Tout se réduit à cette espèce de sciatique. Aucune dartre , aucun bubon , aucune tache , nulle enflure aux aines , sinon l'enflure présente qui va de l'os des îles au pied. La chair de ces parties n'a plus de ressort , le doigt y laisse un creux ; le pus coule par la nouvelle ouverture , et cependant l'appétit augmente. Il faut quatre personnes pour le porter d'un lit à l'autre. L'atrophie n'est point sur le visage , la parole est libre et quelquefois assez ferme.

Voilà son état depuis quatre mois entiers

Corresp. générale. Tome VII. * W

— que l'opération fut faite. J'ajoute encore que le
 1761. coccix est écorché, mais que le peu de sanie
 qui en sort n'est point de la qualité du pus
 fétide de la cuisse. On ne fait si on hasardera
 le grand remède.

Pardonnez, Monsieur, ce long exposé;
 daignez me communiquer vos lumières. Que
 pensez-vous des dragées de *Keiser*? et
 croyez-vous que *Colomb* nous ait rendu un
 grand service par la découverte de l'Amérique?

Je suis avec toute l'estime qu'on vous doit,
 et j'ose dire avec amitié, Monsieur, votre, &c.

L E T T R E X C V I I.

A M. T H I R I O T.

Le 11 de janvier.

REÇU *le Monde* et la lettre du primat des
 Gaules; il y a plus de deux mois, mon cher
 ami, que j'ai chez moi cette lettre in-4°
 marginée. Sachez qu'en poursuivant frère
Berthier, je suis fort bien auprès de mon
 primat, très-bien avec mon évêque; qu'inces-
 samment je ferai le favori de l'archevêque de
 Paris; et, si vous me fâchez, je le ferai du
 pape.

Reçu encore *la Théorie de l'impôt*, théorie

obscure , théorie qui me paraît absurde ; et toutes ces théories viennent mal à propos pour faire accroire aux étrangers que nous sommes sans ressource , et qu'on peut nous outrager et nous attaquer impunément. Voilà de plaisans citoyens et de plaisans amis des hommes ! Qu'ils viennent comme moi sur la frontière , ils changeront bien d'avis ; ils verront combien il est nécessaire de faire respecter le roi et l'Etat. Par ma foi , on voit les choses tout de travers à Paris.

Vous verrez bientôt une très-singulière épître à *Clairon*. Je la loue comme elle le mérite ; je fais l'éloge du roi , et c'est mon cœur qui le fait ; je me moque de tout le reste , et même assez violemment. J'ai souffert trop long-temps ; je deviens *Minos* dans ma vieillesse , je punis les méchans.

P. S. Je suis bien content de l'acquisition de mademoiselle *Corneille* ; elle fait jusqu'à présent l'agrément de notre maison. Il est honteux pour la France que quelque grande dame ne l'ait pas prise auprès d'elle.

Nota bene que le saint abbé *Grizel* n'a point volé madame d'*Egmont* , mais bien M. de *Tourni*. Gardez-vous d'induire les commentateurs en erreur.

1761.

L E T T R E X C V I I I .

A M A D A M E

LA COMTESSE D'ARGENTAL

A Ferney, 14 de janvier.

QUE monsieur et madame écrivent à eux deux des lettres aimables ! Je ne peux pas croire que des anges qui écrivent si bien, aient tort sur ce Droit du seigneur ; cependant les écailles ne sont pas encore tombées de mes yeux. Mais pourquoi monsieur d'Argental n'écrit-il pas ? quoi, pas un mot ! aurait-il toujours son ophthalmie ? S'il n'est que pareil-feux, je suis consolé. Il a un charmant secrétaire. Tenez, petite fille, voilà comme les dames écrivent à Paris. Voyez que cela est droit ; et ce style, qu'en dites-vous ? quand écrirez-vous de même, descendante de *Corneille* ? Cela donne de l'émulation ; elle va vite m'écrire un petit billet dans sa chambre : c'est, je vous assure, une plaisante éducation.

Je suis à vos pieds, Madame, moi et la muse limonadière. Comment du cercle de mes montagnes pouvoir reconnaître tant de bontés ?

Voulez-vous vous amuser à lire ce chiffon? Voulez-vous le lire à mademoiselle *Clairon*? Il n'y a que vous et M. le duc de *Choiseul* qui en ayez. Vous m'allez dire que je deviens bien hardi et un peu méchant sur mes vieux jours. Méchant! non; je deviens *Minos*, je juge les pervers. — *Mais prenez garde à vous, il y a des gens qui ne pardonnent point.* — Je le fais; et je suis comme eux. J'ai soixante-sept ans; je vais à la messe de ma paroisse; j'édifie mon peuple; je bâtis une église; j'y communie, et je m'y ferai enterrer, mort-dieu, malgré les hypocrites. Je crois en *Jésus-Christ* consubstantiel à DIEU, en la vierge *Marie*, mère de DIEU. Lâches persécuteurs, qu'avez-vous à me dire? — *Mais vous avez fait la Pucelle.* — Non, je ne l'ai pas faite; c'est vous qui en êtes l'auteur; c'est vous qui avez mis vos oreilles à la monture de *Jeanne*. Je suis bon chrétien, bon serviteur du roi, bon seigneur de paroisse, bon précepteur de fille; je fais trembler jésuites et curés; je fais ce que je veux de ma petite province grande comme la main, excepté quand les fermiers généraux s'en mêlent; je suis homme à avoir le pape dans ma manche quand je voudrai. Eh bien, cuistres, qu'avez-vous à dire?

Voilà, mes chers anges, ce que je répondrais aux *Fantin*, aux *Grizel*, aux *Guyon* et au

— 1761. petit finge noir. J'aime d'ailleurs les vengeances qui me font pouffer de rire. Et puis, qui est ce finge noir ? c'est peut-être *Berthier*, c'est peut-être *Gauchat*, *Caveyrac*. Tous ces gens-là font également la gloire de la France.

J'ai lu *la Théorie de l'impôt* ; elle me paraît aussi absurde que ridiculement écrite. Je n'aime point ces amis des hommes qui crient sans cesse aux ennemis de l'Etat : Nous sommes ruinés ; venez , il y fait bon.

A vos pieds.

Pour Dieu, daignez m'envoyer (paroles ne puent point) la feuille de l'infame *Fréron* contre *M. le Brun*. J'avoue que l'ode est bien longue, qu'il y a de terribles impropriétés de style ; mais il y a de fort belles strophes, et j'aime *M. le Brun* ; il m'a fait faire une bonne action dont je suis plus content de jour en jour.

L E T T R E X C I X.

1761.

A M. D U M O L A R D.

A Ferney , 15 de janvier.

M O N cher ami , nous ne montrons encore que le français à *Cornélie* ; si vous étiez ici , vous lui apprendriez le grec. Nous ne cessons jusqu'à présent de remercier M. *Titon* et M. *le Brun* , de nous avoir procuré le trésor que nous possédons. Le cœur paraît excellent , et nous avons tout sujet d'espérer que , si nous n'en faisons pas une savante , elle deviendra une personne très-aimable , qui aura toutes les vertus , les grâces et le naturel qui font le charme de la société. Ce qui me plaît surtout en elle , c'est son attachement pour son père , sa reconnaissance pour M. *Titon* , pour M. *le Brun* et pour toutes les personnes dont elle doit se souvenir. Elle a été un peu malade. Vous pouvez juger si madame *Denis* en a pris soin ; elle est très-bien servie ; on lui a assigné une femme de chambre qui est enchantée d'être auprès d'elle ; elle est aimée de tous les domestiques ; chacun se dispute l'honneur de faire ses petites volontés , et assurément ses volontés ne sont pas difficiles. Nous avons

— cessé nos lectures depuis qu'un rhume violent
 1761. l'a réduite au régime et à la cessation de tout travail. Elle commence à être mieux. Nous allons reprendre nos leçons d'orthographe. Le premier soin doit être de lui faire parler sa langue avec simplicité et avec noblesse. Nous la faisons écrire tous les jours : elle m'envoie un petit billet , et je le corrige : elle me rend compte de ses lectures : il n'est pas encore temps de lui donner des maîtres ; elle n'en a point d'autres que ma nièce et moi. Nous ne lui laissons passer ni mauvais termes ni prononciations vicieuses ; l'usage amène tout. Nous n'oublions pas les petits ouvrages de la main. Il y a des heures pour la lecture , des heures pour les tapisseries de petit point. Je vous rends un compte exact de tout. Je ne dois point omettre que je la conduis moi-même à la messe de paroisse. Nous devons l'exemple , et nous le donnons. Je crois que M. *Titon* et M. *le Brun* ne dédaigneront point ces petits détails , et qu'ils verront avec plaisir que leurs soins n'ont pas été infructueux. Je souhaite à M. *Titon* ce qu'on lui a sans doute tant souhaité , les années du mari de l'*Aurore*. Dites , je vous prie , à M. *le Brun* , que personne ne lui est plus obligé que moi. On dit que son ode a encore un nouveau mérite auprès du public par les impertinences de ce
 malheureux

malheureux *Fréron*. Il est pourtant bien honteux qu'on laisse aboyer ce chien. Il me semble qu'en bonne police on devrait étouffer ceux qui sont attaqués de la rage.

Je vous embrasse de tout mon cœur.

L E T T R E C.

A M A D A M E

LA MARQUISE DU DEFFANT.

A Ferney, 15 de janvier.

JE commence d'abord par vous excepter, Madame ; mais si je m'adressais à toutes les autres dames de Paris, je leur dirais : C'est bien à vous, dans votre heureuse oisiveté, à prétendre que vous n'avez pas un moment de libre ; il vous appartient bien de parler ainsi à un pauvre homme qui a cent ouvriers et cent bœufs à conduire, occupé du devoir de tourner en ridicule les jésuites et les jansénistes, frappant à droite et à gauche sur *S^t Ignace* et sur *Calvin*, faisant des tragédies bonnes ou mauvaises, débrouillant le chaos des archives de Pétersbourg, soutenant des procès, accablé d'une correspondance qui s'étend de Pondi-

Corresp. générale. Tome VII. * X

— 1761. chéri jusqu'à Rome : voilà ce qui s'appelle n'avoir pas un moment de libre. Cependant, Madame, j'ai toujours le temps de vous écrire ; et c'est le temps le plus agréablement employé de ma vie, après celui de lire vos lettres.

Vous méprisez trop *Ezéchiël*, Madame ; la manière légère dont vous parlez de ce grand-homme, tient trop de la frivolité de votre pays. Je vous passe de ne point déjeûner comme lui : il n'y a jamais eu que *Paparel* à qui cet honneur ait été réservé ; mais sachez qu'*Ezéchiël* fut plus considéré de son temps qu'*Arnaud* et *Quesnel* du leur. Sachez qu'il fut le premier qui osa donner un démenti à *Moïse* ; qu'il s'avisa d'affurer que DIEU ne punissait pas les enfans des iniquités de leurs pères, et que cela fit un schisme dans la nation. Eh, n'est-ce rien, s'il vous plaît, après avoir mangé de la merde, que de promettre aux Juifs, de la part de DIEU, qu'ils mangeront de la chair d'homme tout leur foûl ?

Vous ne vous souciez donc pas, Madame, de connaître les mœurs des nations ? Pour peu que vous eussiez de curiosité, je vous prouverais qu'il n'y a point eu de peuples qui n'aient mangé communément de petits garçons et de petites filles ; et vous m'avouerez vous-même que ce n'est pas un si grand mal d'en manger

deux ou trois , que d'en égorger des milliers ,
comme nous fefons poliment en Allemagne. 1761.

M. de *Trudaine* ne fait ce qu'il dit , Madame ,
quand il prétend que je me porte bien ; mais
c'est , en vérité , la seule chose dans laquelle
il se trompe : je n'ai jamais connu d'esprit plus
juste et plus aimable. Je suis enchanté qu'il
soit de votre cour , et je voudrais qu'on ne
vous l'enlevât que pour le faire mon inten-
dant ; car j'ai grand besoin d'un intendant
qui m'aime.

J'aime passionnément à être le maître chez
moi , les intendans veulent être les maîtres
par-tout , et ce combat d'opinions ne laisse
pas d'être quelquefois embarrassant.

Je ne suis point du tout de l'avis de *ce bon
régent qui gâta tout en France*. Il prétendait ,
dites-vous , qu'il n'y avait que des fots ou des
sifrons : le nombre en est grand , et je crois
qu'au Palais-royal la chose était ainsi ; mais je
vous nommerai , quand vous voudrez , vingt
belles ames qui ne sont ni fottes ni coquines ,
à commencer par vous , Madame , et par M. le
président *Hénault*. Je tiens de plus nos philo-
sophes très gens de bien : je crois les *Diderot* ,
les d'*Alembert* , aussi vertueux qu'éclairés.
Cette idée fait un contre-poids dans mon
esprit à toutes les horreurs de ce monde.

Vraiment , Madame , ce serait un beau jour

— 1761. pour moi que le petit souper dont vous me parlez , avec M. le maréchal de *Richelieu* et M. le président *Hénault* ; mais , en attendant le souper , je vous assure , sans vanité , que je vous ferais des contes que vous prendriez pour des *Mille et une nuits* , et qui pourtant sont très-véritables.

Oui , Madame , j'aurais du plaisir , et le plus grand plaisir du monde , à vous parler , et surtout à vous entendre. Cela serait plaisant de nous voir arriver à Saint-Joseph , avec madame *Denis* et cette demoiselle *Corneille* qui fera , je vous jure , le contre-pied du pédantisme ; mais je vous avertis que je ne pourrais jamais passer à Paris que le mois de janvier et de février.

Vous ne savez pas , Madame , ce que c'est que le plaisir de gouverner des terres un peu étendues : vous ne connaissez pas la vie libre et patriarcale ; c'est une espèce d'existence nouvelle. D'ailleurs , je suis si insolent dans ma manière de penser , j'ai quelquefois des expressions si téméraires , je hais si fort les pédans , j'ai tant d'horreur pour les hypocrites , je me mets si fort en colère contre les fanatiques , que je ne pourrais jamais tenir à Paris plus de deux mois.

Vous me parlez , Madame , de ma paix particulière ; mais vraiment je la tiens toute faite ;

je crois même avoir du crédit, si vous me fâchez ; mais je suis discret, et je mets une partie du souverain bien à ne demander rien à personne, à n'avoir besoin de personne, à ne courtiser personne. Il y a des vieillards doux, circonspects, pleins de ménagemens, comme s'ils avaient leur fortune à faire. *Fontenelle*, par exemple, n'aurait pas dit son avis, à l'âge de quatre-vingt-dix ans, sur les feuilles de *Fréron*. Ceux qui voudront de ces vieillards-là peuvent s'adresser à d'autres qu'à moi.

 1761.

Eh bien, Madame, ai-je répondu à tous les articles de votre lettre ? suis-je un homme qui ne lise pas ce qu'on lui écrit ? suis-je un homme qui écrive à contre-cœur ? et aurez-vous d'autres reproches à me faire, que celui de vous ennuyer par mon énorme bavarderie ?

Quand vous voudrez, je vous enverrai un chant de la *Pucelle*, qu'on a retrouvé dans la bibliothèque d'un savant. Ce chant n'est pas fait, je l'avoue, pour être lu à la cour par l'abbé *Grizel*, mais il pourrait édifier des personnes tolérantes.

A propos, Madame, si vous vous imaginez que la *Pucelle* soit une pure plaisanterie, vous avez raison. C'est trop de vingt chants ; mais il y a continuellement du merveilleux, de la poésie, de l'intérêt, de la naïveté surtout.

— 1761. Vingt chants ne fussent pas. L'*Arioste* qui en a quarante-huit, est mon Dieu. Tous les poèmes m'ennuient, hors le sien. Je ne l'aimais pas assez dans ma jeunesse; je ne savais pas assez l'italien. Le *Pentateuque* et l'*Arioste* font aujourd'hui le charme de ma vie. Mais, Madame, si jamais je fais un tour à Paris, je vous préférerai au *Pentateuque*.

Adieu, Madame; il faut jouer avec la vie jusqu'au dernier moment, et jusqu'au dernier moment je vous ferai attaché avec le respect le plus tendre.

L E T T R E C I.

A M. D A M I L A V I L L E.

Le 16 de janvier.

J'ABUSE un peu, Monsieur, des bontés de l'aimable correspondant que DIEU m'a donné: voici encore un exemplaire de la lettre *al signor Albergati*, avec la jolie estampe de *Gravelot*.

Voici à présent tous mes besoins que j'expose à votre charité.

Je voudrais que M. de *Saint-Foix* pût voir la lettre à M. *Albergati*; c'est une petite amende

honorable qu'on lui doit. Je voudrais que la petite vengeance honnête que j'ai prise de l'outrage auteur de l'*Excellence italienne*, fût publique, et que copie collationnée fût envoyée aux intéressés dudit mémoire. Je voudrais que M. *Thiriot* n'exténuât point les témoignages d'estime que je dois à M. *le Brun*; et que M. *le Brun* fût punir *Martin Fréron*, non pas d'avoir trouvé son ode mauvaise, mais d'avoir outragé personnellement monsieur *Corneille*, sa fille et madame *Denis* qui daigne lui donner l'éducation la plus respectable.

Il me semble que tous les honnêtes gens devraient se liguier pour obtenir le châtement de *Martin*: car enfin, Monsieur, quelle famille sera en sûreté, s'il est permis à un folliculaire d'entrer dans le secret des familles, de dire qu'une fille de condition sort du couvent pour être élevée par un bateleur, d'insulter au malheur de son père, de dire qu'il vit d'un emploi de cinquante francs par mois? Si l'on abandonne ainsi l'honneur des familles à l'insolence des gazetiers, il faudra se faire justice soi-même.

Je prie M. *Thiriot* de vouloir bien m'envoyer les recueils *I, L*: je fais bien que ces petits recueils ne sont qu'un artifice d'éditeur pour attraper de l'argent; et qu'il est fort impertinent de vendre en détail, en des in-12, ce qui

— se trouve dans des in-folio ; mais puisque j'ai
1761. H, il faut bien avoir I.

Mille tendres amitiés à tous les frères ; je les prie de s'unir toujours à moi dans l'amour de DIEU et du roi, et dans la haine des hypocrites et des fanatiques.

L E T T R E C I I.

A M. H E L V E T I U S.

Aux Délices, 19 de janvier.

I L est vrai, mon très-cher philosophe persécuté, que vous m'avez un peu mis, dans votre livre, *in communi martyrum* ; mais vous ne me mettez jamais *in communi* de ceux qui vous estiment et qui vous aiment. On vous avait assuré, *dites-vous*, que vous m'aviez déplu. Ceux qui ont pu vous dire cette *chose qui n'est pas*, comme s'exprime notre ami *Swift*, sont enfans du diable. Vous, me déplaire ! et pourquoi ? et en quoi ? vous en qui est *gratia, fama* ; vous qui êtes né pour plaire ; vous que j'ai toujours aimé, et dans qui j'ai chéri toujours, depuis votre enfance, les progrès de votre esprit. On avait comme cela dit à *Duclos* qu'il m'avait déplu, et que je lui avais refusé ma voix à

l'académie. Ce sont en partie ces tracasseries de messieurs les gens de lettres , et encore plus les persécutions , les calomnies , les interprétations odieuses des choses les plus raisonnables , la petite envie , les orages continuels attachés à la littérature , qui m'ont fait quitter la France. On vend très-bien des terres pendant la guerre , vu que cette guerre enrichit et messieurs les trésoriers de l'extraordinaire , et messieurs les entrepreneurs des vivres , fourrages , hôpitaux , vaisseaux , cordages , bœuf salé , artillerie , chevaux , poudre , et messieurs leurs commis , et messieurs leurs laquais , et mesdames leurs catins. J'ai trois terres ici , dont une jouit de toutes franchises , comme le franc alleu le plus premier ; et le roi m'ayant conservé , par un brevet , la charge de gentilhomme ordinaire , je jouis de tous les droits les plus agréables. J'ai terre aux confins de France , terre à Genève , maison à Lausanne ; tout cela dans un pays où il n'y a point d'archevêque qui excommunie les livres qu'il n'entend pas. Je vous offre tout , disposez-en. Cet archevêque , dont vous me parlez , ferait bien mieux d'obéir au roi , et de conserver la paix , que de signer des torche-cus de mandemens. Le parlement a très-bien fait , il y a quelques années , d'en brûler quelques-uns , et ferait fort mal de se mêler d'un livre de

 1761.

—
1761. métaphysique, portant privilège du roi. J'aimerais mieux qu'il me fît justice de la banqueroute du fils de *Samuel-Bernard*, juif, fils de juif, mort surintendant de la maison de la reine, maître des requêtes, riche de neuf millions, et banqueroutier. Vendez votre charge de maître d'hôtel, *vende omnia quæ habes, et sequere me*. Il est vrai que les prêtres de Genève et de Laufane sont des hérétiques qui méprisent saint *Athanase*, et qui ne croient pas *Jésus-Christ* DIEU; mais on peut du moins croire ici la trinité, comme je fais, sans être persécuté; faites-en autant. Soyez bon catholique, bon sujet du roi, comme vous l'avez toujours été, et vous serez tranquille, heureux, aimé, estimé, honoré par-tout, particulièrement dans cette enceinte charmante, couronnée par les Alpes, arrosée par le lac et par le Rhône, couverte de jardins et de maisons de plaisir, et près d'une grande ville où l'on pense. Je mourrais assez heureux si vous veniez vivre ici. Mille respects à madame votre femme.

Notre nièce est très-sensible à l'honneur de votre souvenir.

AM. LE MARQUIS D'ARGENCE DE DIRAG.

A Ferney, 20 de janvier.

Vous connaissez ma vie, Monsieur; mes occupations sont fort augmentées. Depuis que j'ai eu le malheur de vous perdre, je n'ai pas eu un moment à moi. J'ai voulu vous écrire tous les jours, et je me suis contenté de penser sans cesse à vous. Je vois, par les lettres dont vous m'honorez, que vous êtes heureux. Il n'y a que deux sortes de bonheur dans ce monde, celui des fots qui s'enivrent stupidement de leurs illusions fanatiques, et celui des philosophes. Il est impossible à un être qui pense de vouloir tâter de la première espèce de bonheur, qui tient de l'abrutissement. Plus vous vous éclairez, et plus vous jouissez. Rien n'est plus doux que de rire des sottises des hommes, et de rire en connaissance de cause. Si vous daignez vous amuser, Monsieur, à rechercher en quel temps certaines gens s'avisèrent de dire que deux et deux font cinq, et dans quel temps d'autres docteurs assurèrent que deux et deux font six, il vous sera aisé de voir que ni le sentiment d'*Arius* ni celui d'*Athanase* n'étaient nouveaux:

— 1761. et que , dès le troisième siècle , les théologiens , étant devenus platoniciens , se battirent à coup d'écritoire pour savoir si l'œuf est formé avant la poule , ou la poule avant l'œuf , et si c'est un péché mortel de manger des œufs à la coque certains jours de l'année.

Pour votre pâté de perdrix , il nous arrivera heureusement avant le carême : ainsi nous pourrons en manger en sûreté de conscience ; car vous sentez combien DIEU est irrité , et qu'il y va de la damnation éternelle , quand on est assez pervers pour manger des perdrix à la fin de février , ou au commencement de mars.

J'ai fait , depuis votre départ , une terrible action d'impiété ; j'ai contraint les jésuites à déguerpir d'un domaine qu'ils avaient usurpé sur six gentilshommes mes voisins , tous frères , tous officiers du roi , tous servant dans le régiment de Deux-Ponts , tous braves gens , tous en guenilles.

Je me damne de plus en plus : je suis actuellement occupé à poursuivre criminellement un curé de nos cantons , lequel a cru qu'il est de droit divin de rosser ses paroissiens. Il est allé pieusement , à onze heures du soir , chez une dame , avec cinq ou six payfans armés de bâtons ferrés , pour empêcher qu'on ne fît l'amour sans sa permission. Son zèle a

été jusqu'à laisser sur le carreau un jeune homme de famille , baigné dans son sang , et s'il ne s'était trouvé un impie comme moi , ce pauvre garçon était mort , et le curé impuni. Le curé se défend tant qu'il peut ; il dit qu'il ne veut point aller aux galères , et que je serai damné ; mais heureusement un bon prêtre vient de prouver , à Neuchâtel , que l'enfer n'est point du tout éternel ; qu'il est ridicule de penser que DIEU s'occupe , pendant une infinité de siècles , à rôti un pauvre diable. C'est dommage que ce prêtre soit un huguenot , sans cela ma cause était bonne : je n'aime point ces maudits huguenots. Nous avons eu , depuis peu , un cocu à Genève ; ce cocu , comme vous savez , tira un coup de pistolet à l'amant de sa femme. La petite église de *Calvin* , qui fait consister la vertu dans l'usure et dans l'austérité des mœurs , s'est imaginée qu'il n'y avait de cocus dans le monde que parce qu'on jouait la comédie. Ces maroufles s'en sont pris aux jeunes gens de leur ville , qui avaient joué sur mon théâtre de Tournay , et ils ont eu l'insolence de leur faire promettre de ne plus jouer avec des français qui pourraient corrompre les mœurs de Genève.

Vous voyez , Monsieur , qu'on est aussi sot à Genève qu'on est fou à Paris ; mais je pardonne à ces barbares , parce qu'il y a chez eux

— dix ou douze personnes de mérite. DIEU n'en
1761. trouva pas cinq dans Sodôme : je ne suis pas assez puissant pour faire pleuvoir le feu du ciel sur Genève ; je le suis du moins assez pour avoir beaucoup de plaisir chez moi, au nez de tous ces cagots. J'en aurais bien davantage, Monsieur, si vous étiez encore ici ; vous y verriez la descendante du grand *Corneille*, que nous avons adoptée pour fille, madame *Denis* et moi. Son caractère paraît aussi aimable que le génie de *Corneille* est respectable.

Adieu, Monsieur ; nous vous regretterons et nous vous aimerons toujours. S'il y a quelqu'un qui pense dans votre pays, faites-lui mes complimens. Madame *Denis* vous fait les siens bien tendrement.

L E T T R E C I V.

A. M. LE MARQUIS DE CHAUVELIN.

Le 21 de janvier.

VOICI, pour votre Excellence, la négociation la plus importante que vous ayez jamais fait réussir. Le porteur, avec son baragouin, est à la tête d'une troupe d'histrions ; il a le privilège du gouverneur de Bourgogne ; il

veut nous donner du plaisir ; c'est donc un ———
 homme nécessaire à la société. Une autre troupe 1761.
 d'histriens, nommés prédicans calvinistes, a
 eu l'insolence de trouver mauvais que les
 Gênois jouassent *Alzire* en France, au châ-
 teau de *Tourney*. Cette ville d'usuriers cor-
 rompait, sans doute, en France la pureté de
 ses mœurs. De plus, les faquins à monologue
 sont si jaloux des gens à dialogue, qu'ils veu-
 lent avoir le privilège exclusif d'ennuyer le
 monde. Le porteur a une troupe catholique :
 il peut donner du plaisir sur terre de France ;
 mais les terres de Savoie sont plus à portée.
 S'il peut s'établir à *Carrouge*, petit village
 aux portes de Genève, il croit nos plaisirs
 assurés, et sa fortune faite. Il demande donc
 votre protection. O belle ambassadrice ! actrice
 charmante ! portez nos prières à *M. de Chauvelin* ;
 favorisez un art dans lequel vous daignez excel-
 ler ; confondez des hérétiques qui prêchent
 contre la divinité de *Jésus-Christ*, et contre
Athalie et *Polyeucte*. La descendante du
 grand *Corneille*, qui est aux *Délices*, vous
 conjure, par les manes de *Cinna* et de *Chimène*,
 de procurer une église dans *Carrouge* au sacrif-
 tain que nous vous dépêchons.

Monseigneur l'ambassadeur, regardez cette affaire
 comme la plus importante de votre vie, ou
 du moins de la nôtre. Les *Délices* seront-elles

— assez heureuses pour vous reposséder au mois
1761. de mai ?

Respect et attachement éternel. Comment
se portent le fils et la mère ?

L E T T R E C V.

A M. T H I R I O T.

A Ferney, le 21 de janvier.

REÇU le petit livre royal *De moribus brachmanorum*. Me voilà plus confirmé que jamais dans mon opinion, que les livres rares ne sont rares que parce qu'ils sont mauvais ; j'en excepte seulement certains livres de philosophie, qui sont lus des seuls sages, que les fots n'entendraient pas, et que les fots persécutent.

Je reçois aussi la *Divine légation de Moïse*, de l'évêque *Warburton*, dans lequel cet évêque prouve que *Moïse* était inspiré de DIEU, parce qu'il n'enseignait pas l'immortalité de l'ame.

Point de roman de *Jean-Jacques*, s'il vous plaît ; je l'ai lu pour mon malheur ; et c'eût été pour le sien, si j'avais le temps de dire ce que je pense de cet impertinent ouvrage. Mais un cultivateur, un maçon, et le précepteur de mademoiselle *Corneille*, et le vengeur
d'une

d'une famille accablée par des prêtres, n'a pas le temps de parler de romans. 1761.

Joue-t-on Tancrède? joue-t-on le Père de Famille? O mon cher frère *Diderot!* je vous cède la place de tout mon cœur, et je voudrais vous couronner de lauriers.

L E T T R E C V L

A M, DEODATI DE TOVAZZI,

Sur la langue italienne.

Au château de Ferney, ce 24 de janvier.

Je suis très-sensible, Monsieur, à l'honneur que vous me faites de m'envoyer votre livre de l'*Excellence de la langue italienne*; c'est envoyer à un amant l'éloge de sa maîtresse. Permettez-moi cependant quelques réflexions en faveur de la langue française, que vous paraissez dépriser un peu trop. On prend souvent le parti de sa femme, quand la maîtresse ne la ménage pas assez.

Je crois, Monsieur, qu'il n'y a aucune langue parfaite; il en est des langues comme de bien d'autres choses, dans lesquelles les savans ont reçu la loi des ignorans. C'est le peuple ignorant qui a formé les langages; les ouvriers

— 1761. ont nommé tous leurs instrumens. Les peuplades, à peine rassemblées, ont donné des noms à tous leurs besoins; et, après un très-grand nombre de siècles, les hommes de génie se sont servis comme ils ont pu, des termes établis au hasard par le peuple.

Il me paraît qu'il n'y a dans le monde que deux langues véritablement harmonieuses, la grecque et la latine. Ce sont en effet les seules dont les vers aient une vraie mesure, un rythme certain, un vrai mélange de dactyles et de spondées, une valeur réelle dans les syllabes. Les ignorans qui formèrent ces deux langues, avaient, sans doute, la tête plus sonnante, l'oreille plus juste, les sens plus délicats que les autres nations.

Vous avez, comme vous le dites, Monsieur, des syllabes longues et brèves dans votre belle langue italienne; nous en avons aussi; mais ni vous, ni nous, ni aucun peuple, n'avons de véritables dactyles et de véritables spondées. Nos vers sont caractérisés par le nombre, et non par la valeur des syllabes. *La bella lingua toscana è la figlia primogenita del latino.* Mais jouissez de votre droit d'aînesse, et laissez à vos cadettes partager quelque chose de la succession.

J'ai toujours respecté les Italiens comme nos maîtres; mais vous avouerez que vous avez

fait de fort bons disciples. Presque toutes les langues de l'Europe ont des beautés et des défauts qui se compensent. Vous n'avez point les mélodieuses et nobles terminaisons des mots espagnols, qu'un heureux concours de voyelles et de consonnes rendent si sonores. *Los rios, los ombres, las historias, los columbres.* Il vous manque aussi les diphthongues qui, dans notre langue, font un effet si harmonieux. Les *rois, les empereurs, les exploits, les histoires.* Vous nous reprochez nos *e* muets comme un son triste et sourd, qui expire dans notre bouche; mais c'est précisément dans ces *e* muets que consiste la grande harmonie de notre prose et de nos vers. Empire, couronne, diadème, flamme, tendresse, victoire; toutes ces définences heureuses laissent dans l'oreille un son qui subsiste encore après le mot prononcé, comme un clavecin qui résonne quand les doigts ne frappent plus les touches.

Avouez, Monsieur, que la prodigieuse variété de toutes ces définences peut avoir quelque avantage sur les cinq terminaisons de tous les mots de votre langue. Encore, de ces cinq terminaisons, faut-il retrancher la dernière, car vous n'avez que sept ou huit mots qui se terminent en *u*; reste donc quatre sons, *a, e, i, o*, qui finissent tous les mots italiens.

— 1761. Pensez-vous , de bonne foi , que l'oreille d'un étranger soit bien flattée , quand il lit , pour la première fois , *il capitano che'l gran sepolcro libero di Cristo , e che molto opro col senno e colla mano?* croyez-vous que tous ces *o* soient bien agréables à une oreille qui n'y est pas accoutumée ? Comparez à cette triste uniformité , si fatigante pour un étranger , comparez à cette sécheresse ces deux vers simples de *Corneille* :

*Le destin se déclare , et nous venons d'entendre
Ce qu'il a résolu du beau-père et du gendre.*

Vous voyez que chaque mot se termine différemment. Prononcez à présent ces deux vers d'*Homère* :

*Ex ou dai ta prôta diastêtein erisanté
Atréides téanax andrôn , kai dios Achilleis.*

Qu'on prononce ces vers devant une jeune personne , soit anglaise , ou allemande , qui aura l'oreille un peu délicate , elle donnera la préférence au grec , elle souffrira le français , elle sera un peu choquée de la répétition continuelle des déclinences italiennes. C'est une expérience que j'ai faite plusieurs fois.

Vos poètes , qui ont servi à former votre langue , ont si bien senti ce vice radical de la terminaison des mots italiens , qu'ils ont

retranché les lettres *e* et *o* qui finissaient tous les mots à l'infinitif, au passé, et au nominatif; ils disent *amar'* pour *amaré*; *noqueron'* pour *noquerono*; *la stagion* pour *la stagione*; *buon'* pour *buono*; *malevol* pour *malevole*. Vous avez voulu éviter la cacophonie; et c'est pour cela que vous finissez très-souvent vos vers par la lettre canine *r*; ce que les grecs ne firent jamais. — 1761.

J'avoue que la langue latine dut long-temps paraître rude et barbare aux grecs, par la fréquence de ses *ur*, de ses *um*, qu'on prononçait *our* et *oum*, et par la multitude de ses noms propres terminés tous en *us* ou plutôt en *ous*. Nous avons brisé plus que vous cette uniformité. Si Rome était pleine autrefois de sénateurs et de chevaliers en *us*, on n'y voit à présent que des cardinaux et des abbés en *i*.

Vous vantez, Monsieur, et avec raison, l'extrême abondance de votre langue; mais permettez-nous de n'être pas dans la disette. Il n'est, à la vérité, aucun idiome au monde qui peigne toutes les nuances des choses. Toutes les langues sont pauvres à cet égard: aucune ne peut exprimer, par exemple, en un seul mot, l'amour fondé sur l'estime, ou sur la beauté seule, ou sur la convenance des caractères, ou sur le besoin d'aimer. Il en est ainsi de toutes les passions, de toutes les

— 1761. qualités de notre ame. Ce que l'on sent le mieux est souvent ce qui manque de terme.

Mais, Monsieur, ne croyez pas que nous soyons réduits à l'extrême indigence que vous nous reprochez en tout. Vous faites un catalogue en deux colonnes de votre superflu et de notre pauvreté. Vous mettez d'un côté *orgoglio*, *alterigia*, *superbia*, et de l'autre, *orgueil* tout seul. Cependant, Monsieur, nous avons *orgueil*, *superbe*, *hauteur*, *fierté*, *morgue*, *élévation*, *dédain*, *arrogance*, *insolence*, *gloire*, *gloriole*, *présomption*, *outrécidance*. Tous ces mots expriment des nuances différentes, de même que chez vous *orgoglio*, *alterigia*, *superbia*, ne sont pas toujours synonymes.

Vous nous reprochez, dans votre alphabet de nos misères, de n'avoir qu'un mot pour signifier *vaillant*. Je fais, Monsieur, que votre nation est très-vaillante quand elle veut et quand on le veut : l'Allemagne et la France ont eu le bonheur d'avoir à leur service de très-braves et de très-grands officiers italiens.

L'italico valor non è ancor morto.

Mais si vous avez *valente*, *prode*, *animoso*, nous avons *vaillant*, *valeureux*, *preux*, *courageux*, *intrépide*, *hardi*, *animé*, *audacieux*, *brave*, &c. Ce courage, cette bravoure ont plusieurs caractères différens qui ont chacun leurs termes

propres. Nous dirions bien que nos généraux font vaillans , courageux , braves , &c. ; mais nous distinguerions le courage vif et audacieux du général qui emporta , l'épée à la main , tous les ouvrages de Port-Mahon taillés dans le roc vif ; la fermeté constante , réfléchie et adroite avec laquelle un de nos chefs sauva une garnison entière d'une ruine certaine , et fit une marche de trente lieues , à la vue d'une armée ennemie de trente mille combattans.

Nous exprimerions encore différemment l'intrépidité tranquille que les connaisseurs admirèrent dans le petit-neveu du héros de la Valteline , lorsqu'ayant vu son armée en déroute par une terreur panique de nos alliés , ce général , ayant aperçu le régiment de Diesbach et un autre qui se faisoient ferme contre une armée victorieuse , quoiqu'ils fussent entamés par la cavalerie , et foudroyés par le canon , marcha seul à ces régimens , loua leur valeur , leur courage , leur fermeté , leur intrépidité , leur vaillance , leur patience , leur audace , leur animosité , leur bravoure , leur héroïsme , &c. Voyez , Monsieur , que de termes pour un. Ensuite il eut le courage de ramener ces deux régimens à petits pas , et de les sauver du péril où leur valeur les jetait , les conduisit en bravant les ennemis victorieux , et eut encore le courage de fou-

— tenir les reproches d'une multitude toujours
1761. mal instruite.

Vous pourrez encore voir, Monsieur, que le courage, la valeur, la fermeté de celui qui a gardé Cassel et Gottingen, malgré les efforts de soixante mille ennemis très-valeureux, est un courage composé d'activité, de prévoyance et d'audace. C'est aussi ce qu'on a reconnu dans celui qui a sauvé Vésel. Croyez donc, je vous prie, Monsieur, que nous avons, dans notre langue, l'esprit de faire sentir ce que les défenseurs de notre patrie ou de notre pays ont le mérite de faire.

Vous nous insultez, Monsieur, sur le mot de *ragoût*; vous vous imaginez que nous n'avons que ce terme pour exprimer nos *mets*, nos *plats*, nos *entrées* de table, et nos *menus*. Plût à Dieu que vous eussiez raison, je m'en porterais mieux! mais malheureusement nous avons un dictionnaire entier de cuisine.

Vous vous vantez de deux expressions pour signifier *gourmand*; mais daignez plaindre, Monsieur, nos gourmands, nos goulus, nos friands, nos mangeurs, nos gloutons.

Vous ne connaissez que le mot de *savant*, ajoutez-y, s'il vous plaît, *docte*, *érudit*, *instruit*, *éclairé*, *habile*, *lettré*; vous trouverez parmi nous le nom et la chose. Croyez qu'il en est ainsi de tous les reproches que vous

nous

nous faites. Nous n'avons point de diminutifs; nous en avons autant que vous du temps de *Marot*, et de *Rabelais*, et de *Montagne*; mais cette puérité nous a paru indigne d'une langue ennoblie par les *Pascal*, les *Bossuet*, les *Fénélon*, les *Pélicon*, les *Corneille*, les *Despréaux*, les *Racine*, les *Massillon*, les *la Fontaine*, les *la Bruyère*, &c.; nous avons laissé à *Ronsard*, à *Marot*, à *Dubartas*, les diminutifs badins en *otte* et en *ette*, et nous n'avons guère conservé que *fleurette*, *amourette*, *fillette*, *grifette*, *grandelette*, *vieillotte*, *nabotte*, *maisonnette*, *villotte*; encore ne les employons-nous que dans le style très-familier. N'imitiez pas le *Buon Matthei* qui, dans sa harangue à l'académie de la *Crusca*, fait tant valoir l'avantage exclusif d'exprimer *corbello*, *corbellino*, en oubliant que nous avons des *corbeilles* et des *corbillons*.

Vous possédez, Monsieur, des avantages bien plus réels, celui des inversions, celui de faire plus facilement cent bons vers en italien, que nous n'en pouvons faire dix en français. La raison de cette facilité, c'est que vous vous permettez ces *hiatus*, ces bâillemens de syllabes que nous proscrivons; c'est que tous vos mots finissant en *a*, *e*, *i*, *o*, vous fournissent au moins vingt fois plus de rimes que nous n'en avons, et que,

— par-dessus cela, vous pouvez encore vous
1761. passer de rimes. Vous êtes moins asservis que nous à l'hémistiche et à la césure; vous dansez en liberté et nous dansons avec nos chaînes.

Mais, croyez-moi, Monsieur, ne reprochez à notre langue ni la rudesse, ni le défaut de profodie, ni l'obscurité, ni la sécheresse. Vos traductions de quelques ouvrages français prouveraient le contraire. Lisez d'ailleurs tout ce que MM. d'Olivet et du Marfais ont composé sur la manière de bien parler notre langue : lisez M. Duclos; voyez avec combien de force, de clarté, d'énergie et de grâce s'expriment MM. d'Alembert et Diderot. Quelles expressions pittoresques emploient souvent M. de Buffon et M. Helvétius, dans des ouvrages qui n'en paraissent pas toujours susceptibles!

Je finis cette lettre trop longue par une réflexion. Si le peuple a formé les langues, les grands-hommes les perfectionnent par les bons livres; et la première de toutes les langues est celle qui a le plus d'excellens ouvrages.

J'ai l'honneur d'être, Monsieur, avec beaucoup d'estime pour vous et pour la langue italienne, &c.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

Au château de Ferney, 26 de janvier.

ET ces yeux, ces yeux que vous fermez quand vous êtes content, se portent-ils mieux, mon cher ange ?

J'ai un besoin très-grand d'être fortement recommandé à M. de *Villeneuve*. Est-il possible que je n'aye besoin de personne dans le pays étranger, et que j'aye besoin d'un intendant en France, avec mes terres libres ? Je ferai une belle requête pour M. le duc de *Choiseul* ; mais je lui ai tant demandé de choses pour les autres, que je n'ose plus lui rien demander pour moi.

J'ai de terribles affaires sur les bras. Je chasse les jésuites d'un domaine usurpé par eux. Je poursuis criminellement un curé. Je convertis une huguenotte ; et ma besogne la plus difficile est d'enseigner la grammaire à mademoiselle *Corneille*, qui n'a aucune disposition pour cette sublime science.

Est-il vrai, Monsieur et Madame, mes anges tutélaires, est-il vrai qu'on joue *Tanocrède* ?

— 1761. Est-il vrai qu'on joue aux italiens une parade intitulée *le Comte de Boursoufle*, sous mon nom ? Justice ! justice ! Puissances célestes, empêchez cette profanation ; ne souffrez pas qu'un nom que vous avez toujours daigné aimer, soit prostitué dans une affiche de la comédie italienne. J'imagine qu'il est aisé de leur défendre d'imputer, dans les carrefours de Paris, à un pauvre auteur, une pièce dont il n'est pas coupable.

J'estime, mes anges, qu'il faut retrancher *le Franc* de ce *Panta-odai* à mademoiselle *Clairon* ; nous le retrouverons bien une autre fois. Il ne faut pas souiller, par une satire, les louanges de *Melpomène*. En ôtant *le Franc*, tout va, tout se lie.

Et le roman de *Jean-Jacques* ! à mon gré, il est sot, bourgeois, impudent, ennuyeux ; mais il y a un morceau admirable sur le suicide, qui donne appétit de mourir.

Avez-vous vu celui de *la Poplinière* ou *Pouplinière* ?

Est-ce vous qui avez envoyé à M. de la *Marche* notre *Tancrede* ?

Nous avons ici *Ximenès*, oui, le marquis de *Ximenès*. Hélas ! nous ne vous aurons pas. Nous baisons le bout de vos ailes.

LETTRE CVIII.

1761.

A M. MARMONTE L.

A Ferney, 27 de janvier.

APRÈS avoir été tant applaudi en vers à l'académie, il faut que vous y foyez applaudi en prose, mon cher ami, dans un beau discours de réception. Vous fûtes d'abord mon disciple; vous êtes devenu mon maître; il faut que vous foyez mon confrère. Il me semble que cette place vous est due à plus d'un égard: ce sera une récompense du mérite, et une consolation de l'injustice que vous avez essuyée. Je ne regretterai Paris que le jour où je voudrais vous entendre et vous répondre. Je partagerai du moins tous vos succès, du fond de mes retraites. Si ma plume pouvait suivre mon cœur, je vous en dirais davantage; mais ma mauvaise santé me force d'être court quand l'amitié voudrait me rendre bien long. Nous avons ici M. de *Ximenès*, votre confrère en poésie. Il me paraît n'avoir nulle envie d'être le *Rodrigue* de la *Chimène* que nous possédons. Sur le nom du père de *Chimène*, mes respects à votre voisine.

1761.

L E T T R E C I X.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

Ferney, 30 de janvier.

MON divin ange et ma divine ange, amusez-vous de cet imprimé, et voyez comme on trouve des jésuites par-tout ; mais aussi ils me trouvent. Je leur ai ôté la vigne de *Naboth*. Il leur en coûte vingt-quatre mille livres : cela apprendra à *Berthier* qu'il y a des gens qu'on doit ménager. Il s'agit à présent de poursuivre un sacrilège. Je serai aussi terrible dans le spirituel que dans le temporel.

Adorables anges, je demande grâce pour ce beau mot : s'il y fert DIEU, c'est qu'il est exilé ; car vous savez que d'ordinaire disgrâce engendre dévotion. Oui, mort-dieu, je fers DIEU, car j'ai en horreur les jésuites et les jansénistes, car j'aime ma patrie, car je vais à la messe tous les dimanches, car j'établis des écoles, car je bâtis des églises, car je vais établir un hôpital, car il n'y a plus de pauvres chez moi, en dépit des commis des gabelles. Oui, je fers DIEU, je crois en DIEU, et je veux qu'on le sache.

Vous n'êtes pas contents du portrait du petit finge ? Eh bien, en voici un autre.

Un petit finge , ignorant indocile ,
 Au fourcil noir , au long et noir habit ,
 Plus noir encore et de cœur et d'esprit ,
 Répand sur moi ses phrases et sa bile ;
 En grimaçant le monstre s'applaudit
 D'être à la fois et Therfite et Zoïle ;
 Mais , grâce au ciel , il est un roi puissant ,
 Sage , éclairé , &c. (*)

 1761.

Le finge se reconnaîtra s'il veut ; je ne peux faire mieux quant à présent. Je n'ai que trois gardes ; si j'en avais davantage , je vous réponds que tous ces drôles s'en trouveraient mal. Il faut verser son sang pour servir ses amis et pour se venger de ses ennemis , sans quoi on n'est pas digne d'être homme. Je mourrai en bravant tous ces ennemis du sens commun. S'ils ont le pouvoir (ce que je ne crois pas) de me persécuter dans l'enceinte de quatre-vingts lieues de montagnes , qui touchent au ciel , j'ai , Dieu merci , quarante-cinq mille livres de rente dans les pays étrangers , et j'abandonnerai volontiers ce qui me reste en France pour aller mépriser ailleurs à mon aise , et d'un souverain mépris , des bourgeois insolens dont le roi est aussi mécontent que moi.

(*) Voyez l'épître à *Daphné* , volume d'Epîtres.

— 1761. Pardonnez, mes divins anges, à cet enthousiasme; il est d'un cœur né sensible; et qui ne fait point haïr, ne fait point aimer.

Venons à présent au tripot, et changeons de style.

Vous vous plaignez de n'avoir point Fanime. Quoi! vous voulez donner tout de suite deux vieillards radoteurs qui grondent leurs filles? n'avez-vous pas de honte? ne sentez-vous pas quelle prodigieuse différence il y a entre la fin de Tancrède et la fin de Fanime? Attendez, vous dis-je, attendez Pâques fleuries. Je vous remercie bien humblement, bien tendrement, de toutes vos bontés charmantes, et de votre tasse pour la muse limonadière.

Je vois d'ici mademoiselle *Clairon* enchanter tous les cœurs; et si les sifflets sont pour moi, les battemens de mains sont pour elle. Je m'appelle *Pancrace*; mais je ne veux de ma vie gratter la porte d'aucun cabinet; j'aimerais mieux gratter la terre. Mon seul malheur dans ce monde, c'est de n'être pas dans votre cabinet pour manger avec vous du parmesan, pour boire, car j'aime à boire, comme vous savez. Puissent les yeux de M. d'*Argental* ne pleurer qu'aux tragédies! Les miens pleurent d'une absence qu'un parti triste, mais sagement pris, rend éternelle.

Une autre fois je vous parlerai du Droit du seigneur ; je ne peux vous parler aujourd'hui que des justes droits que vous avez sur mon ame. 1761.

Je suis malingre ; j'ai dicté, et peut-être avec mauvaise humeur : excusez un vieillard vert.

L E T T R E C X.

A M. T H I R I O T.

A Ferney, le 31 de janvier.

JE reçois des lettres bien aimables de monsieur *Damilaville* et de M. *Thiriot* ; j'en avais grand besoin, car mes contemporains meurent de tous côtés, et je me porte assez mal : cependant l'épître à mademoiselle *Clairon* sera envoyée à mes amis probablement par la poste prochaine, après quoi j'aurai grand soin de tout ce qu'ils me recommandent ; il faut mourir au lit d'honneur.

Je suis très-fâché que les impies aient rayé de ma pancarte *le culte et les exercices de religion*, parce que je remplis tous ces devoirs avec la plus grande exactitude. On ne devait pas non plus mettre *dans les terres*, au lieu de *mes terres*, parce que je ne suis pas obligé

— d'aller à la messe dans les terres d'autrui,
 1761. mais je suis obligé d'y aller dans les miennes. Mes amis verront la preuve de ce que je prends la liberté de leur représenter, dans ma lettre à M. le marquis *Albergati*.

La nécessité de remplir tous les devoirs de la religion chez moi m'est d'autant plus févèrement imposée, que je suis comptable de l'éducation que je donne à mademoiselle *Corneille*. J'ai lu malheureusement la page 164 de *Fréron*, dans laquelle il dit „ que je fais „ élever mademoiselle *Corneille*, au sortir du „ couvent, par un bateleur de la foire, que „ je traite en frère depuis un an, et que „ mademoiselle *Corneille* aura une plaisante „ éducation. „

Ces lignes diffamatoires sont d'autant plus punissables, qu'elles outragent personnellement mademoiselle *Corneille*, et surtout madame *Denis*, ma nièce, qui l'élève comme sa fille. Mes amis et le public sentiront aisément que mademoiselle *Corneille*, étant chez moi, ne peut jamais trouver un mari que par la conduite la plus irréprochable. *Fréron* la perd sans ressource, en avançant fausement que je la fais élever par *Lécluse*. Il est très-faux que *Lécluse* soit chez moi; il y a environ six mois qu'il exerce sa profession de chirurgien-dentiste à Genève, et qu'il n'est sorti de cette ville.

Madame *Denis*, qui l'avait mandé, il y a environ huit mois, pour lui accommoder les dents, ne l'a pas revu deux fois depuis ce temps-là; il travaille sans relâche à Genève, et y rend de très-grands services. — 1761.

Il est très-permis au nommé *Fréron* de critiquer tant qu'il voudra des vers et de la prose, mais il ne lui est permis ni d'attaquer une dame, veuve d'un gentilhomme mort au service du roi, ni une demoiselle alliée aux plus grandes maisons du royaume, et qui porte un nom plus grand que ses alliances, ni même le sieur *Lécluse* qui peut avoir joué autrefois la comédie, mais qui est chirurgien du roi de Pologne, et auquel le reproche d'avoir été acteur peut faire un très-grand tort dans sa profession. Ces trois diffamations réunies forment un corps de délit dont il est nécessaire de demander justice. Le père de mademoiselle *Corneille* outragée doit agir en son nom, sans aucun délai.

La poste va partir; je n'ai que le temps d'ajouter à ma lettre que je persiste toujours dans mon opinion sur les finances. Il y a eu beaucoup de dissipation et de brigandage, je l'avoue; mais, quand on a contre les Anglais une guerre si funeste, il faut, ou que toute la nation combatte, ou que la moitié de la nation s'épuise à payer la moitié qui verse son sang pour elle. J'ai une pension du roi, je

— 1761. rougirais de la recevoir tant qu'il y aura des officiers qui souffriront.

Je suis pénétré de la plus tendre reconnaissance pour toutes les bontés assidues de M. *Damilaville* et de M. *Thiriot*. *Plura aliàs.*

L E T T R E C X I.

A MADAME DE FONTAINE.

A Ferney , premier de février.

P U I S Q U E vous aimez la campagne , ma chère nièce , je vous envoie la petite épître adressée à votre sœur sur l'agriculture (*). Le droit de champart , et tous les droits seigneuriaux que vous avez ne sont pas si favorables à la poésie que la charrue et les moutons. *Virgile* a chanté les troupeaux et les abeilles , et n'a jamais parlé du droit de champart. Je vous ferai une épître pour vous confirmer dans le juste mépris que vous semblez avoir pour le tumulte et les inutilités de Paris , et dans votre heureux goût pour les douceurs de la retraite.

Il est vrai que Ferney est devenu un des séjours les plus rians de la terre. Je joins à

(*) Voyez le volume d'Épîtres.

l'agrément d'avoir un château d'une jolie structure, et celui d'avoir planté des jardins singuliers, le plaisir solide d'être utile au pays que j'ai choisi pour ma retraite. J'ai obtenu du conseil le dessèchement des marais qui infectaient la province, et qui y portaient la stérilité. J'ai fait défricher des bruyères immenses; en un mot, j'ai mis en pratique toute la théorie de mon épître. Si vous ne venez pas voir cette terre qui doit vous appartenir un jour, je vous avertis que je viendrai bouleverser Ornoi, y planter et y bâtir; car il faut que je me serve de la truelle ou de la plume.

Le Kain devait venir jouer la comédie avec nous à Pâques; mais il m'a fallu communier sans jouer. J'ai édifié mes paroissiens, au lieu de les amuser; et M. de *Richelieu* s'est avisé de mettre *le Kain* en pénitence dans ce saint temps.

Je veux vous donner avis de tout. L'impératrice de Russie m'avait envoyé son portrait avec de gros diamans: le paquet a été volé sur la route. J'ai du moins une souveraine de deux mille lieues de pays dans mon parti; cela console des cris des polissons. Ma chère nièce, je fais encore plus de cas de votre amitié. Adieu; j'embrasse tout ce que vous aimez.

Est-il vrai que la *Dubois* récite le rôle d'*Atide* comme une petite fille qui ânonne sa leçon?

1761. Les étrennes du chevalier de *Molmire* ne paraissent pas vous être dédiées (*). Ne montrez le sermon du bon rabbin *Akib* qu'à d'honnêtes gens dignes d'entendre la parole de DIEU. Savez-vous que j'avais autrefois une pension que je perdis en perdant la place d'historiographe : le roi vient de m'en donner une autre, sans qu'assurément j'aye osé la demander ; et M. le comte de *Saint-Florentin* m'envoie l'ordonnance pour être payé de la première année. La façon est infiniment agréable. Je soupçonne que c'est un tour de madame de *Pompadour* et de M. le duc de *Choiseul*.

L E T T R E C X I I.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

A Ferney, 2 de février.

ANGES de paix, mais anges de justice, voici le *Panta-odai* du sieur *Abraham Chaumeix*, tel qu'on me l'a envoyé de Paris ; je l'ai fait copier fidèlement. Je ne connais point le petit singe à face de *Thersite* ; mais si cet homme est tel qu'on me le mande, il mérite l'exécration publique, et je ne connais personne qui

(*) Les chevaux et les ânes, *Étrennes aux fots* : volume de Contes et fatires.

doive craindre de démasquer un personnage si ridicule et si odieux. Quand on joint les men-
sanges de *Sinon* au style de *Zoïle*, à l'impudence de *Thersite*, et à la figure de *Ragotin*, on doit s'attendre de recevoir en public le châti-
ment qu'on mérite ; et ceux qui n'ont pas la force en main pour se venger , font très-bien de payer les *Thersite* et les *Zoïle* dans leur propre monnaie. Se reconnaîtra qui voudra dans cette fidelle peinture , on n'en craint point les conséquences ; on est bien aise même que *Thersite* fache à quel point on le hait et on le méprise ; on en fera profession publique quand il le faudra. Le chevalier d'*Aidie* vient de mourir en revenant de la chasse ; on mourra volontiers après avoir tiré sur les bêtes puantes. D'ailleurs on n'a rien à perdre en France , et on trouvera par-tout ailleurs des établissemens assez avantageux pour braver avec sécurité , et pour confondre , avec les armes de la vérité , les délateurs hypocrites et les calomniateurs impudens. Je ne connais l'homme dont il est question qu'à ces titres ; et , si je le rencontrais , je le lui dirais en face , s'il a une face.

Pardonnez , mes divins anges , à cette petite digression un peu aigrelette ; il y a long-temps que je couve ce fiel dans le fond de mon cœur ; voilà ma bile purgée. Je me rends

— à tous les charmes de votre commerce, à
 1761. votre douceur , à vos grâces. Je suis doux
 comme vous , quand je me suis vengé.

Je ne crois pas que l'auteur du *Panta-odai* doive le lâcher fitôt. Il n'y a que *Thiriot* , je crois , qui en soit en possession. Je lui mande d'attendre , et il attendra. Il faut tendre actuellement toutes les cordes de son ame pour punir *Fréron* de son insolence , et pour lui procurer quelque peine afflictive salutaire , qui lui apprenne à ne plus insulter une fille de condition , et le nom de *Corneille* , dans ses infamies littéraires. *Lécluse* , qui n'est point celui de l'opéra comique , mais chirurgien du roi de Pologne , a donné sa procuration , et demande justice. Madame *Denis* a envoyé son certificat. Le nommé *Fréron* est très-punissable , et le procès criminel ne sera pas long. *Le Brun* a toutes les pièces ; il ne manque que la procuration du bon homme *Corneille* ; je mets le tout sous votre protection. Vous êtes bon , mais vous êtes ferme ; et c'est ici qu'il faut l'être. Mon contemporain , le président de la *Marche* , m'a écrit une lettre pleine d'esprit.

Le maréchal de *Bellisle* est-il mort ? M. de *Choiseul* a-t-il la guerre ? M. de *Chauvelin* le ministère de paix ?

Pleurez-vous toujours ? Je pleure votre absence.

LETTRE

LETTRE CXIII.

1761.

A M. SAURIN.

Ferney, le 2 de février.

TOUTES les fois qu'un des frères gratifie le public de quelque bon ouvrage auquel on applaudit, je me jette à genoux dans mon petit oratoire; je remercie DIEU, et je m'écrie : O DIEU des bons esprits, DIEU des esprits justes, DIEU des esprits aimables, répands ta miséricorde sur tous nos frères, continue à confondre les fots, les hypocrites et les fanatiques ! Plus nos frères feront de bons ouvrages, en quelque genre que ce puisse être, plus la gloire de ton saint nom sera étendue. Fais toujours réussir les sages, fais siffler les impertinens. Puissé-je voir, avant de mourir, ton fidelle serviteur *Helvétius* et ton serviteur fidelle *Saurin* dans le nombre des quarante !

Ce sont les vœux les plus ardens du moine *Voltarius* qui, du fond de sa cellule, se joint à la communion des frères, les salue et les bénit dans l'esprit d'une concorde indissoluble. Il se flatte surtout que le vénérable frère *Helvétius* rassemblera, autant qu'il pourra, les fidelles dispersés, les sauvera du venin du

— 1761. basilic , et de la morsure du scorpion , et des dents des *Frérons* et des *Paliffots*. Nous recommandons aussi aux combattans du Seigneur les persécuteurs fanatiques qu'il faut dévouer à l'exécration publique.

Pourquoi l'auteur des *Mœurs du temps* , qui peint si bien son monde , ne peindrait-il pas un . . . ?

*Car est le peintre indigne de louange ,
Qui ne sait peindre aussi bien diable qu'ange.*

MAROT.

J'embrasse frère *Saurin* bien tendrement.
Frère Voltaire.

LET T R E C X I V.

A M. D A M I L A V I L L E.

A Ferney , 2 de février.

JE réitère à M. *Damilaville* et à M. *Thiriot* mes sincères remerciemens de la bonté qu'ils ont de publier ma déclaration sur mes lettres et sur celles de madame *Denis* , imprimées à Paris sous le nom de Genève. Il m'est très-important que Genève , qui n'est qu'à une lieue de mon séjour , ne passe point pour un magasin

clandestin d'éditions furtives. Je leur ai très-
grande obligation de vouloir bien détruire ce 1761.
soupçon injuste qui n'est déjà que trop répandu.

Je les supplie aussi très-instamment de ne rien
changer à ma déclaration. L'article du culte
et des devoirs de la religion est essentiel. Je
dois parler de ces devoirs, parce que je les
remplis, et que surtout j'en dois l'exemple à
mademoiselle *Corneille* que j'élève. Il ne faut
pas qu'après les calomnies punissables de
Fréron, on puisse soupçonner que madame
Denis et moi nous ayons fait venir l'héritière
du nom de *Corneille* aux portes de Genève,
pour ne pas professer hautement la religion du
roi et du royaume. On a substitué à cet arti-
cle nécessaire que *je m'occupe de ce qui intéresse*
mes amis. On doit concevoir combien cela est
déplacé, pour ne rien dire de plus. Je ne dois
point compte au public de ce qui intéresse
mes amis, mais je lui dois compte de la reli-
gion de mademoiselle *Corneille*.

J'insiste, avec la même chaleur, sur le chan-
gement qu'on veut faire dans ce que je dis de
l'ode de M. *le Brun*. Je dis qu'il y a dans son
ode des strophes admirables, et cela est vrai.
Les trois dernières surtout me paraissent aussi
sublimes que touchantes; et j'avoue qu'elles
me déterminèrent sur le champ à me charger
de mademoiselle *Corneille*, et à l'élever comme

— 1761. ma fille. Ces trois dernières strophes me paraissent admirables, je le répète. Vous voulez mettre à la place *sentimens admirables*, mais un sentiment de compassion n'est point admirable; ce sont ces strophes qui le sont. Je demande en grâce qu'on imprime ce que j'ai dit, et non pas ce qu'on croit que j'ai dû dire. Je fais bien qu'il y a des longueurs dans l'ode, et des expressions hasardées. Le partage de M. le Brun est de rendre son ode parfaite en la corrigeant; et le mien est de louer ce que j'y trouve de parfait.

Observez, je vous prie, mes chers amis, que M. le Brun trouverait très-mauvais que je me bornasse à faire l'éloge de ses sentimens, quand je lui dois celui des beautés réelles qui sont dans son ode.

Je renvoie à mes deux amis l'épître d'*Abraham Chaumeix* à mademoiselle *Clairon*, telle que je l'ai reçue de Paris. M. *Thiriot* peut se donner le plaisir de porter ces étrennes à *Melpomène*. Mon correspondant de Paris a mis l'abbé *Guyon* en note, d'autres prétendent qu'il fallait un autre nom. *Valete*.

M. *Thiriot* ne se dessaisira pas du *Panta-odai*.

L E T T R E C X V.

1761.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

7 de février.

DE profundis clamavi. J'ignore tout du pied de mes Alpes. Joue-t-on Tancrède? personne ne m'en dit mot. Réussit-elle? est-elle tombée? J'ai vraiment bien pris mon temps pour écrire à M. le duc de Choiseul! *C'était bien de chansons qu'alors il s'agissait!* Le voilà donc chargé de la guerre et de la paix. Deux ministères à la fois! plus de plaisirs! plus de soupers! Il est mort, s'il veut allier tout cela. Ce qui regarde mademoiselle *Corneille* paraît-il aussi important à mes anges qu'à moi? ont-ils le temps d'y penser? n'ont-ils pas eux-mêmes un peu d'affaires? Je ne fais par quel oubli je n'ai pas répondu à *le Kain*. Il y a un arrangement pour Oedipe. Eh, mon cher ange, n'êtes-vous pas le maître absolu de tout? à quoi sert ma voix? je n'en fais usage que pour vous regretter. Oui, tous les rôles sont bien distribués; oui, tout est bien. Mais M. de *Richelieu* est-il à Versailles? entrera-t-il au conseil? et *maître Omer*, que fait-il brûler? quel plat et calomnieux réquisitoire fait-il imprimer? J'ai cet homme en tête. J'aime

— 1761. l'Ecclésiaste : le roi l'avait lu à son souper. Il fut fait pour madame de *Pompadour*. Et un *Omer* ! Ah ! ce petit finge à face de *Thersite* doit être puni. Que je hais ces monstres ! Plus je vais en avant, plus le sang me bout. Le roman de *Jean-Jacques* excite aussi un peu ma mauvaise humeur.

Ne regrettez-vous pas le chevalier d'*Aidie* ? Tous nos contemporains s'en vont ; je n'ai que deux jours à vivre, mais je les emploierai à rendre les ennemis de la raison ridicules.

Je baise le bout de vos ailes ; mais vos yeux ! vos yeux !

L E T T R E C X V I.

A U M E M E.

9 de février.

VOICI la plus belle occasion, mon cher ange, d'exercer votre ministère céleste. Il s'agit du meilleur office que je puisse recevoir de vos bontés.

Je vous conjure, mon cher et respectable ami, d'employer tout votre crédit auprès de M. le duc de *Choiseul*, auprès de ses amis, s'il le faut, auprès de sa maîtresse, &c., &c.

Et pourquoi osé-je vous demander tant d'appui, tant de zèle, tant de vivacité, et surtout un prompt succès? pour le bien du service, mon cher ange; pour battre le duc de *Brunswick*. M. *Galatin*, officier aux gardes suisses, qui vous présentera ma très-humble requête, est de la plus ancienne famille de Genève; ils se font tuer pour nous, de père en fils, depuis *Henri IV*. L'oncle de celui-ci a été tué devant *Ostende*; son frère l'a été à la malheureuse et abominable journée de *Rosbac*, à ce que je crois; journée où les régimens suisses firent seuls leur devoir. Si ce n'est pas à *Rosbac*, c'est ailleurs; le fait est qu'il a été tué; celui-ci a été blessé. Il sert depuis dix ans; il a été aide major, il veut l'être. Il faut des aides-major qui parlent bien allemand, qui soient actifs, intelligens; il est tout cela. Enfin, vous saurez de lui précisément ce qu'il lui faut: c'est en général la permission d'aller vite chercher la mort à votre service. Faites-lui cette grâce, et qu'il ne soit point tué; car il est fort aimable, et il est neveu de cette madame *Calendrin* que vous avez vue étant enfant. Madame sa mère est bien aussi aimable que madame *Calendrin*.

1761.

L E T T R E C X V I I .

A U M E M E .

11 de février.

VOILA le cas de mourir ; tout abandonne *Voltaire*. *Voltaire* a écrit deux lettres à M. le duc de *Choiseul* ; point de réponse. Je lui pardonne ; il est surchargé. Petit-fils *Prault* n'a pas daigné m'envoyer un *Tancrede* ; je ne lui pardonne pas. Mais , que mes anges ne m'instruisent ni de la santé de mademoiselle *Clairon*, ni d'aucune particularité du tripot , ni du retour de M. de *Richelieu*, ni de la façon dont certaine épître dédicatoire a été reçue , ni de l'unique représentation de la Chevalerie , ni du Père de famille , c'est le comble du malheur. A quoi dois-je attribuer ce détestable silence ? mon cher ange a-t-il toujours mal aux yeux , comme moi à tout mon corps ? le secrétaire que je préfère à tous les secrétaires d'Etat ferait-il malade ? ou ferait-elle malade ? mes anges sont-ils absorbés dans la lecture du roman de *Jean-Jacques* , ou de celui de *la Poplinière* ? Chacun se peint dans ses romans. Le héros de *la Poplinière* est un homme auquel il faut un férail ; celui de *Jean-Jacques* est un précepteur qui prend le pucelage de son écolière

pour

pour ses gages. Si jamais M. d'Argental fait un roman, il prendra pour son héros un homme aimable qui saura aimer, mais qui laissera languir son ancien ami dans l'attente d'une de ses lettres. 1761.

Hélas ! j'écris, mais avec bien de la peine ; ma main pèse deux cents livres, ma tête aussi ; je ne fais ce que j'ai ; vraiment, je suis bien loin de faire une tragédie. La vie est trop courte. Puisse la vôtre être bien longue, ô mes divins anges !

L E T T R E C X V I I I.

A U M Ê M E.

16 de février.

Ce n'est pas aux yeux que j'ai mal, c'est à la main écrivante. On dit que j'ai la goutte, mes divins anges, et que je suis le plus maigre des goutteux. Non, ce n'est pas moi qui ne réponde point aux articles des lettres, c'est vous, vous qui parlez. Je n'avais oublié que l'article d'*Oedipe*, et j'ai réparé bien vite cette omission. Mais vous, avez-vous répondu à mes justes plaintes contre *Prault* petit-fils, qui n'a pas seulement daigné m'envoyer un

— 1761. exemplaire de sa petite drôlerie de Tancrède ?
 m'avez-vous dit un mot du Père de famille ? Si vous aviez daigné m'instruire de la maladie de M. de *Bellisle*, je n'aurais pas pris sottement ce temps-là pour importuner M. le duc de *Choiseul* de mes facéties ; j'ai si bien pris mon temps, qu'il ne m'a point fait de réponse ; mais n'allez pas l'imiter.

Je ne suis pas excessivement content de madame de *Pompadour* ; mais aussi je ne suis pas fâché contre elle ; je trouve seulement la muse limonadière plus attentive qu'elle.

J'ignore aussi si M. le duc de *Richelieu* est à Versailles. C'est encore un de nos hommes exacts, qui vous écrivent une lettre de huit pages, et qui vous laissent là des années entières.

Acharnement pour l'affaire du curé ? non ; vivacité ? oui. Et puis, quand j'ai rendu ce service à l'Eglise, je fais un chant de la Pucelle.

Je n'ai point trouvé d'autre façon de répondre à tous les faquins qui m'accusent de n'être pas bon chrétien, que de leur dire que je suis meilleur chrétien qu'eux. Je fais plus, je le prouve ; mais mon christianisme ne va pas jusqu'à pardonner à *Omer*. Je n'ai point de fiel contre *Fréron* ; c'est à lui à me détester, puisque je l'ai rendu ridicule, et que je l'ai fait bafouer de Paris à Vienne. J'aurais voulu, il est vrai, pour mon divertissement, qu'on lui

eût fait dire deux mots par le lieutenant criminel, au sujet de mademoiselle *Corneille*; si cela ne se peut, il faut tâcher de prendre une autre route. M. *Corneille* père peut se plaindre à M. de *Saint-Florentin*; j'en écris à M. *le Brun*. Il est bon de tenter toutes les voies: car ce n'est pas assez de rendre *Fréron* ridicule; l'écraser, est le plaisir. J'ai quelque maltalent contre M. de *Malesherbes* qui protège les feuilles de ce monstre; mais toutes ces belles passions s'anéantissent devant la haine cordiale que je porte à l'impudent *Omer*. Cependant la violence de cette juste haine peut céder à la raison; et, puisque je ne peux lui couper la main dont il a écrit son infame réquisitoire, qu'on lui a dicté, je l'abandonne à sa pédanterie, à son hypocrisie, à sa méchanceté de singe, et à toute la noirceur de son noir caractère. Que le *Panta-odai* reste un ouvrage de société entre les mains de trois ou quatre personnes; que mademoiselle *Clairon* n'en ait pas même d'exemplaire, et que le plus profond mépris fasse place à ma juste colère, colère d'autant plus véhémente que je l'ai couvée un an entier.

Mes anges, si j'avais cent mille hommes, je fais bien ce que je ferais; mais comme je ne les ai pas, je communierai à Pâques, et vous m'appellerez hypocrite tant que vous

— voudrez. Oui, pardieu, je communierai avec
 1761. madame *Denis* et mademoiselle *Corneille*; et, si vous me fâchez, je mettrai en rimes croisées le *Tantum ergo*.

Je m'aperçois que cette lettre est plus brûlable que l'Ecclésiaste; ainsi je vous supplie de vous souvenir de moi au coin de votre cheminée.

A propos, qui vous a dit que je faisais une tragédie? je suis fâché de vous ôter cette douce illusion. Cette lanterne vient de ce que madame *Denis*, qui est toujours folle du Droit du seigneur, avait mandé à sa sœur que nous jouerions quelque chose de nouveau et de merveilleux; mais sans lui dire de quoi il était question. Gardez-moi, je vous prie, un éternel secret, mes divins anges, sur ce Droit du seigneur qui m'enchanté.

Pour *Fanime*, je la regarderai toute ma vie comme un ouvrage médiocre; et ce beau fils qui rend *Fanime* à son père, pour s'en débarrasser, me paraîtra toujours un des plus plats personnages qui aient jamais existé. Il y a des morceaux touchans, d'accord: on y pleure, je le passe: mais je ne juge point d'un visage par un nez et par un menton; je veux du tout ensemble. Vive *Tancrede*; cette pièce me paraît bien faite, neuve, singulière. Cependant, nous verrons ce que je pourrai faire

pour obéir à vos ordres , au saint temps de Pâques. Et la dissertation contre ces barbares Anglais , vous n'en parlez pas ? Mes divins anges , je vous regarde comme la consolation et l'honneur de ma vie. 1761,

Je suis bien faible ; mais je vous aime fortement.

18 de février.

TENEZ, mes gloutons, vous demandiez une tragédie, voilà un chant de la Pucelle ; c'est envoyer une grive à des gens qui veulent manger un dindon ; mais on donne ce qu'on a.

Tenez, voilà encore des lettres sur le roman de *Jean-Jacques* (*) ; mandez-moi qui les a faites, ô mes anges, qui avez le nez fin. Et le Père de famille, qu'est-il devenu ?

(*) Lettres de M. le marquis de *Ximénès*.

1761.

L E T T R E C X I X.

A M. D A M I L A V I L L E.

18 de février.

J'E salue tendrement les frères , j'élève mon cœur à eux , et je prie DIEU pour le succès du Père de famille.

J'envoie aux frères une petite cargaison contenant un chant de la Pucelle , et les lettres sur *la Nouvelle Héloïse* ou *Aloïsia* de *Jean-Jacques*, auxquelles M. le marquis de *Ximenès* n'a fait nulle difficulté de mettre son nom , attendu qu'il ne craint pas plus *Jean-Jacques*, que *Jean-Jacques* ne semble craindre ses lecteurs. *La Nouvelle Héloïse* et *Daira* m'ont fait relire *Zaïde* : qu'on fasse quelque nouvelle tragédie, je relirai *Racine*.

J'ai demandé à M. *Thiriot* les recueils *I*, *K*, *L*, *M*, *N*; il faut bien que j'aye tout l'alphabet. Je suis très-fâché qu'il y ait une ville en France , nommée Paris , où il soit permis à un *Fréron* d'insulter l'héritière du nom de *Corneille*; on ne m'écrit sur cela que des lanternes. Si *Fréron* en avait dit autant de la petite-fille d'un laquais dont le père fût conseiller du parlement ou de la cour des aides , on mettrait

Fréron au cachot. Il est digne de ceux qui laissent mourir de faim la cousine de *Cinna*, de ne la pas venger : cela redouble mon mépris pour les bourgeois qui font le gros dos ; parce qu'ils ont un office. — 1761.

Je prie instamment M. *Thiriot* de mettre au cabinet l'épître d'*Abraham Chaumeix* à mademoiselle *Clairon*. Ce n'est pas qu'on craigne le petit singe à face de *Thersite*, au sourcil noir et au cœur noir ; on a pour lui autant d'horreur que pour *Fréron*. C'est dommage qu'un aussi insolent et aussi absurde persécuteur ne soit puni que par des vers et par l'exécration publique ; il est bien heureux d'avoir affaire à des philosophes qui ne peuvent se venger que par le mépris. Je voudrais bien voir un de ces faquins, si fiers de leurs petites charges, voyager dans les pays étrangers ; il ferait une plaisante figure à côté d'un homme de mérite.

1761.

L E T T R E C X X.

A M. LE MARQUIS D'ARGENCE DE DIRAC.

Le 24 de février.

L'EVANGILE a raison de dire , Monsieur : Si le sel s'évanouit , avec quoi salera-t-on ? Grâce à la prudence de votre cuisinier , et à quatre doigts de lard bien placés entre les perdrix et la croûte , votre pâté est arrivé frais et excellent , et il y a huit jours que nous en mangeons. Nous avons fait grande commémoration de vous , le verre à la main , non sans regretter le temps où vous avez bien voulu être de nos frères , dans votre petite cellule des fleurs.

Je ne mérite pas tout-à-fait les compliments dont vous m'honorez sur l'expulsion du gros frère *Fessi* ; j'ai bien eu l'avantage de chasser les jésuites de cent arpens de terre , qu'ils avaient usurpés sur des officiers du roi ; mais je ne peux leur ôter les terres qu'ils possédaient auparavant , et qu'ils avaient obtenues par la confiscation des biens d'un gentilhomme : on ne peut pas couper toutes les têtes de l'hydre.

Si vous êtes curieux de nouvelles de

philosophie , je vous dirai qu'un officier ,
commandant d'un petit fort sur la côte de
Coromandel , m'a apporté de l'Inde l'*évangile* 1761.
des anciens brachmanes ; c'est , je crois , le
livre le plus curieux et le plus ancien que
nous ayons ; j'en excepte toujours l'*ancien*
Testament , dont vous connaissez la sainteté ,
la vérité et l'ancienneté. Une chose fort plai-
sante , c'est que tous les peuples anciens
croyaient l'immortalité de l'ame , quand les
Juifs n'en croyaient pas un mot. Si vous vou-
lez des nouvelles de nos armées , le régiment
de Champagne s'est battu comme un lion ,
et a été battu comme un chien. Si vous voulez
des nouvelles de la marine , on nous prend
nos vaisseaux tous les jours. Si vous aimez
mieux des nouvelles de finances , nous n'avons
pas le sou. Je vous aime et je vous regrette
de tout mon cœur.

1761.

L E T T R E C X X I.

A M. D A M I L A V I L L E.

27 de février.

J E vous envoie toujours, Monsieur, mes lettres ouvertes; tout doit être commun entre amis. Celle que je prends la liberté de vous envoyer pour monsieur *Bagieux* est pourtant cachetée; mais c'est qu'il s'agit de vér. . . Ce n'est pas pour moi, Dieu merci; ce n'est pas non plus pour ma nièce; ce n'est pas pour mademoiselle *Corneille* que je tiens plus pucelle que la pucelle d'Orléans, et qui est beaucoup plus aimable; c'est pour un officier de mes parens, dont je prends soin, et que j'ai laissé aux *Délices*, injustement soupçonné et mourant.

Reçu *K* et *L*. Enivré du succès du Père de famille, je crois qu'il faut tout tenter pour mettre *M. Diderot* de l'académie; c'est toujours une espèce de rempart contre les fanatiques et les fripons. Si je peux exécuter quelques ordres pour *M. Damilaville*, auprès de *M. de Courteille*, je suis tout prêt et trop heureux.

Les frères ont-ils reçu un chant de *Dorothée*, retrouvé dans d'anciennes paperasses, et des lettres du marquis de *Ximenès* sur le roman de *J. J.*?

J'affomme les frères de petites dépenses : —
 je prie M. *Thiriot* de mettre tout sur son agenda. Il y a long-temps qu'il ne m'a écrit ; 1761.
 il ne fait pas que j'aime passionnément les lettres. Mille tendres amitiés.

L E T T R E C X X I I .

A MADAME DE FONTAINE , à Paris.

A Ferney , 27 de février.

Nos montagnes couvertes de neiges , et mes cheveux devenus aussi blancs qu'elles , m'ont rendu paresseux , ma chère nièce ; j'écris trop rarement. J'en suis très-fâché , car c'est une grande consolation d'écrire aux gens qu'on aime : c'est une belle invention que de se parler , de cent cinquante lieues , pour vingt sous.

Avez-vous lu le roman de *Rousseau* ? Si vous ne l'avez pas lu , tant mieux ; si vous l'avez lu , je vous enverrai les lettres du marquis de *Ximènes* sur ce roman s'il se peut.

Nous montrons toujours l'orthographe à la cousine issue de germaine de *Polyeucte* et de *Ginna*. Si celle-là fait jamais une tragédie , je serai bien attrapé ; elle fait du moins de la

— 1761. tapisserie. Je crois que c'est un des beaux arts ; car *Minerve*, comme vous savez, était la première tapissière du monde. Il n'y a que la profession de tailleur qui soit au-dessus, DIEU ayant été lui-même le premier tailleur, et ayant fait des culottes pour *Adam*, quand il le chassa du paradis terrestre à coups de pied au cu.

Votre sœur embellit les dedans de Ferney, et moi je me ruine dans les dehors. C'est une terrible affaire que la création ; vous avez très-bien fait de vous borner à rapetasser. Je vous crois actuellement bien à votre aise dans votre château ; mais je vous plains de n'avoir ni grand jardin, ni grand lac : ce n'est pas assez d'avoir trois mille gerbes de champart, il faut que la vue soit satisfaite.

Le grand écuyer de *Cyrus* (*) aura beau faire, il ne formera point de paysage où la nature n'en a pas mis. J'ai peur qu'à la longue le terrain ne vous dégoûte. Quand vous voudrez voir quelque chose de fort au-dessus des Délices, venez chez nous à Ferney ; surtout n'allez jamais à Paris ; ce séjour n'est bon que pour les gens à illusion, ou pour les fermiers généraux. Vive la campagne, ma chère nièce ; vivent les terres, et surtout les terres libres, où l'on est chez soi maître

(*) M. de Florian.

absolu , et où l'on n'a point de vingtièmes à payer. C'est beaucoup d'être indépendant ; mais d'avoir trouvé le secret de l'être en France , cela vaut mieux que d'avoir fait la *Henriade*. 1761.

Nous allons avoir une troupe de bateleurs auprès des *Délices* , ce qui fait deux avec la nôtre. En attendant que nous ouvrions notre théâtre , je m'amuse à chasser les jésuites d'un terrain qu'ils avaient usurpé , et à tâcher de faire envoyer aux galères un curé de leurs amis. Ces petits amusemens sont nécessaires à la campagne ; il ne faut jamais être oisif.

Votre juriconsulte est-il à Ornoy ou à Paris ? votre conseiller clerc , qui écrit de si jolies lettres , tous les jours de courier , à ses parens , est-il allé juger ? le grand écuyer travaille-t-il en petits points ? montez-vous à cheval ? *D'Aumart* est au lit depuis cinq mois , sans pouvoir remuer. *Tronchin* vous a guérie , parce qu'il ne vous a rien fait ; mais , pour avoir fait quelque chose à *d'Aumart* , ce pauvre garçon en mourra , ou sa vie sera pire que la mort. C'est une bien malheureuse créature que ce *d'Aumart* ; mais son père était encore plus sot que lui , et son grand-père encore plus. Je n'ai pas connu le bifaïeul , mais ce devait être un rare homme.

J'ai commencé ma lettre par le roman de

— 1761. *Rouffseau*, je veux finir par celui de *la Poplinière*. C'est, je vous jure, un des plus absurdes ouvrages qu'on ait jamais écrit : pour peu qu'il en fasse encore un dans ce goût, il sera de l'académie.

Bonfoir; portez-vous bien. Je ne vous écris pas de ma main : on dit que j'ai la goutte; mais ce sont mes ennemis qui font courir ce bruit-là. Je vous embrasse de tout mon cœur.

L E T T R E C X X I I I.

A M. D A M I L A V I L L E.

A Ferney, le 3 de mars.

V O I C I, Monsieur, mon ultimatum à M. *Deodati* (*). Monsieur le censeur hebdomadaire, à qui je fais mes complimens, peut inférer ce traité de paix dans son journal.

Je regarde le jour du succès du Père de famille comme une victoire que la vertu a remportée, et comme une amende honorable que le public a faite d'avoir souffert l'infame satire intitulée *La comédie des philosophes*.

Je remercie tendrement M. *Diderot* de m'avoir instruit d'un succès auquel tous les honnêtes gens doivent s'intéresser; je lui en

(*) Lettre du 24 de janvier.

fuis d'autant plus obligé que je fais qu'il n'aime guère à écrire. Ce n'est que par excès d'humanité qu'il a oublié sa paresse avec moi ; il a senti le plaisir qu'il me fesoit. Je doute qu'il sache à quel point cette réussite était nécessaire. Les affaires de la philosophie ne vont point mal ; les monstres qui la persécutaient seront du moins humiliés. 1761.

J'avais demandé à M. *Thiriot* l'*Interprétation de la nature* ; il m'a oublié.

Mille tendresses à tous les frères.

LET TRE C X X I V.

A M A D A M E

LA MARQUISE DU DEFFANT.

Au château de Ferney, 6 de mars.

Vous ferez étonnée, Madame, de recevoir lettres sur lettres d'un homme que vous avez traité de négligent. Vous me mandez que vous vous ennuyez : pour peu que je continue, je saurai bien d'où vous vient cette maladie. Mais si mes lettres et la Pucelle entrent pour quelque chose dans cette léthargie, je

1761. — crois que les six tomes de *Jean-Jacques* sont pour le moins aussi coupables que moi. Je pense que voilà le cas de souhaiter d'être fourde, puisque la perte de vos yeux vous laisse encore des oreilles pour entendre toutes nos sottises.

Je fais qu'il y a des personnes assez déterminées pour soutenir ce malheureux fatras intitulé *Roman* ; mais, quelque courage ou quelques bontés qu'elles aient, elles n'en auront jamais assez pour le relire. Je voudrais que madame de *la Fayette* revînt au monde, et qu'on lui montrât un roman fuisse.

Franchement, tout est de même parure, depuis les remontrances et les réquisitoires jusqu'à nos romans et nos comédies. Je trouve que le siècle de *Louis XIV* s'embellit tous les jours. Il me semble que, du temps de *Molière* et de *Chapelle*, j'aurais été fâché d'être dans le pays de Gex ; mais actuellement c'est un fort bon parti.

Vous me demandez, Madame, ce que c'est que mademoiselle *Corneille* ; ce n'est ni *Pierre* ni *Thomas* : elle joue encore avec sa poupée ; mais elle est très-heureusement née, douce et gaie, bonne, vraie, reconnaissante, caressante sans dessein et par goût. Elle aura du bon sens ; mais, pour le *bon ton*, comme nous y avons renoncé, elle le prendra où elle pourra. Ce

né

ne fera pas chez madame de *Volmar*. Nous n'avons aucune envie, Madame, d'aller à Clarence, depuis que vous avez déclaré qu'on ne vous trouvait pas là. Nous fentons tous qu'il faudrait aller à Saint-Joseph, mais les transmigrations sont trop difficiles. J'ai l'honneur d'être à moitié suisse, indépendant, heureux. Les mots de Paris et de couvent m'effraient autant que votre société charmante m'attire.

Je n'avais point d'idée du bonheur réservé à la vieillesse dans la retraite. Après avoir bien réfléchi à soixante ans de sottises que j'ai vues et que j'ai faites, j'ai cru m'apercevoir que le monde n'est que le théâtre d'une petite guerre continuelle, ou cruelle, ou ridicule, et un ramas de vanité à faire mal au cœur, comme le dit très-bien le bon déiste de juif qui a pris le nom de *Salomon* dans l'Écclésiaste que vous ne lisez pas.

Adieu, Madame; consolez-vous de votre existence, et poussez-la cependant aussi loin que vous pourrez. J'ai trouvé dans le roman *Jacques* une lettre sur le suicide, que j'ai trouvée excellente, quoique ridiculement placée; elle ne m'a pourtant donné aucune envie de me tuer, et je sens que je ne me ferais jamais donné un coup de pistolet par la tête, pour un baiser âcre de madame de *Volmar*.

— 1761. J'ai eu l'honneur de vous envoyer un petit chant de la Pucelle, par Versailles; je ne fais plus comment faire.

L E T T R E C X X V.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

A Ferney, 19 de mars.

C'EST pourtant aujourd'hui le jeudi de l'absoute, mes chers anges, et *le Kain* n'est point arrivé. J'ai ouï dire des choses qui percent le cœur. Est-il donc bien vrai que *le Kain* ait été en prison pour n'avoir eu un congé que de M. le duc d'*Aumont*, et pour n'en avoir pas pris deux? Mademoiselle *Corneille* avait appris trois rôles, notre théâtre était tout arrangé, et surtout nous nous attendions à voir *le Kain* muni de vos lettres et de vos ordres. Toutes ces belles espérances ont été détruites par la noble sévérité du premier gentilhomme de la chambre.

J'espérais encore que *le Kain* m'apporterait une édition de ce *Tancrede* qui doit tant à vos bontés, et de cette petite vengeance que j'ai tirée de l'outrecuidance anglaise. *Le Prault*, petit-fils, est un petit drôle: il va criant que

cette justification de *Corneille*, que ce plai-
 doyer contre *Shakespeare*, que cette préfé-
 rence donnée à la politesse française sur la
 barbarie anglaise, est un ouvrage de votre
 créature des Alpes. *Ce Prault est peu discret
 d'avoir dit mon secret; ce Prault a joué d'un
 tour à Cramer. Il y a un nouveau tome tout
 garni de facéties; c'est Candide, Socrate,
 l'Ecoffaise, et choses hardies. Envoyez-moi ce
 tome par la poste, écrit Prault à Cramer, afin
 que je juge de son mérite, et que je voye si je
 peux me charger de quinze cents de vos exemplaires.
 Cramer envoie son tome comme un sot; Prault
 l'imprime en deux jours, et, probablement,
 y met mon nom pour me faire brûler par
 Omer. Ah, mes chers anges, que ce coquinet
 ôte mon nom! il ne faut pas être brûlé tous
 les six mois.*

Mes chers anges, il est vrai que j'ai un
 beau fujet, que je pense pouvoir donner un
 peu de force à la tragédie française, que
 j'imagine qu'il y a encore une route, que je
 ressemble à l'ingénieur du roi de Narfingue,
 qui s'avifait de toutes sortes de sottises; mais
 attendons le moment de l'inspiration pour
 travailler. Je suis à présent dans les horreurs
 de l'Histoire générale qu'on réimprime; mais
 que de changemens! le tableau n'était qu'en
 miniature, il est en grand. Mes anges verront

— 1761. le genre-humain dans toute sa turpitude, dans toute sa démence. *Omer* frémira ; je m'en moque : *Omer* n'aura jamais ni un aussi joli château que moi , ni de si agréables jardins. Vous saurez que j'ai fait des jardins qui sont comme la tragédie que j'ai en tête ; ils ne ressemblent à rien du tout. Des vignes en festons , à perte de vue ; quatre jardins champêtres , aux quatre points cardinaux ; la maison au milieu ; presque rien de régulier , Dieu merci. Ma tragédie sera plus régulière , mais aussi neuve. Laissez-moi faire ; plus je vieillis , plus je suis hardi. Mes chers anges , soyez aussi hardis ; faites jouer *Oreste* ; faites une brigade , je vous en prie ; qu'on entende les cris de *Clytemnestre* , que *Clairon* et *Duménil* joutent , que *le Kain* fasse frissonner ; les comédiens me doivent cette complaisance. Vous m'allez dire : *Fanime* , *Fanime* ; eh bien , il est vrai que *Fanime* , *Enide* et le père sont d'assez beaux rôles ; mais l'amant est un benêt , soyez-en sûrs. Il faut que je donne une meilleure éducation à ce fat ; il faut du temps. J'ai l'Histoire générale et une demi-lieue de pays à défricher , et des marais à dessécher , et un curé à mettre aux galères ; tout cela prend quelques heures d'un pauvre malade.

Voici une épître sur l'agriculture , dont

vous ne vous foucierez point; vous n'aimez pas la chose rustique, et j'en suis fou. J'aime mes bœufs, je les caresse, ils me font des mines. Je me suis fait faire une paire de sabots; mais, si vous faites jouer Oreste, je les troquerai contre deux cothurnes, sous l'ombrage de vos ailes.

Et vos yeux? parlez-moi donc de vos yeux.

L E T T R E C X X V I.

A M. DAMILAVILLE.

A Ferney, le 19 de mars.

JE suis fâché contre M. *Thiriot* le paresseux; je suis enchanté de M. *Damilaville* le diligent. Je reçois l'*Interprétation de la nature*, livre auquel je n'avais pu encore parvenir, non plus qu'au sujet qu'il traite. Je vais le lire, et je suis sûr que je trouverai cent traits de lumière dans cet abyme.

Voilà donc *Jean-Jacques* politique; nous verrons s'il gouvernera l'Europe comme il a gouverné la maison de madame de *Volmar*. C'est un étrange fou. Il m'écrivit, il y a un an: *Vous avez corrompu la ville de Genève, pour prix de l'asile qu'elle vous a donné.* Ce pauvre

— 1761. bâtard de *Diogène* voulait alors se faire valoir parmi ses compatriotes en décrivant les spectacles ; et , dans son faux enthousiasme , il s'imaginait que je vivais à Genève , moi qui n'y ai pas couché deux nuits depuis cinq ans. Il a l'insolence de me dire que j'ai un asile à Genève , à moi qui ai pour vassaux plusieurs des magistrats de sa république , parmi lesquels il n'y en a pas un qui ne le regarde comme un insensé. Il m'offense de gaïeté de cœur , moi qui lui avais offert non pas un asile , mais ma maison où il aurait vécu comme mon frère. Je fais juge monsieur *Diderot* , *M. Thiriot* , et tous nos amis , du procédé de *Jean-Jacques* ; et je leur demande si , quand un détracteur de *Corneille* , de *Racine* , de *Molière* , fait un roman dont le héros va au b. , et dont l'héroïne fait un enfant avec son précepteur , il ne mérite pas bien le mépris dont *M. de Ximènes* daigne l'accabler.

L'abbé *Trublet* a donc la place du maréchal de *Bellise* ? Vous verrez qu'il n'aura que celle de l'abbé *Cotin*.

M. Thiriot le paresseux , un petit mot , je vous prie. Quand il faudra écrire à *M. de Courteille* , ordonnez.

LETTRE CXXVII.

1761.

A M. DE CIDEVILLE.

Aux Délices, le 26 de mars.

MON cher et ancien ami, nous sommes tous malades. Nous avons quitté Ferney pour revenir aux Délices, à portée des *Tronchin*. Madame *Denis* se fait saigner, et moi je cherche à faire diversion en écrivant. Si on saigne aussi la petite-nièce du grand *Corneille*, je demanderai que l'on mette quelques gouttes de son sang dans mes veines, si faire se peut, pour la première tragédie que je ferai.

M. de *Ximènes* est le seul de la maison qui ait résisté à l'épidémie; il s'était purgé par les *Lettres sur J. J.* Voici un *Rescrit* de l'empereur de la Chine sur la paix perpétuelle que ce *Jean-Jacques* va nous procurer. Amusez-vous de cela, en attendant la diète européenne. Ce petit rogon n'enflera pas beaucoup le paquet. Je voudrais vous envoyer une grande diable d'épître en vers à madame *Denis*, sur l'agriculture que nous aimons tous deux. Si vous en êtes curieux, demandez-la à M. d'*Argental* ou à M. *Thiriot*; elle ne vaut pas le port.

Je vous suppose à Paris, *sanum et hilarem*;

— je suis *hilaris*, mais non *sanus*; si j'avais de
1761. la fanté, on verrait beau jeu. . . . Adieu,
je vous embrasse tendrement.

L E T T R E C X X V I I I .

A M. LE COMTE D'ARGENTAL;

Aux Délices, 29 de mars.

I L faut que j'aye commis quelque grande iniquité, dont je ne me suis pas accusé en faisant mes pâques; car mes anges ont détourné de moi leur face et leur plume. Je leur dirai comme le prophète: *Je vous ai joué de la flûte, et vous n'avez point dansé*; je leur ai envoyé vers et prose, point de nouvelles, nul signe de vie. J'essuie d'ailleurs plus d'une tribulation: Prault a imprimé Tancrède. Non-seulement il ne l'a point imprimé tel que je l'ai fait, mais ni Prault, ni le Kain, ni mademoiselle Clairon, qui en ont eu le profit, n'ont daigné m'en faire tenir un exemplaire. En récompense, on a imprimé Tancrède entièrement altéré, et d'une manière qui, dit-on, me couvre de honte. Prault donne au public, sous mon nom, *l'Apologue de Corneille et de Racine*, malgré tout ce que j'ai exigé de lui. Il faut donc m'armer de patience, et me résigner.

Mes

Mes chers anges , ne m'abandonnez pas dans mes détresses. J'ai surtout une grâce à vous demander ; c'est de me garder un profond secret sur le Droit du seigneur , et de ne pas empêcher qu'une personne de mérite , qui est dans la pauvreté , retire quelque émolument de ce petit ouvrage que j'ai retouché avec le plus grand soin. C'est une chose que j'ai infiniment à cœur ; et vous êtes trop bons pour ne pas vous prêter à mes faiblesses. — 1761.

Vous ne m'avez point écrit depuis le roman de *Jean-Jacques*. Seriez-vous de ceux qui ont pris le parti de ce petit *Diogène* manqué ? Savez-vous qu'il y a dix-huit mois que ce fou sérieux fit une cabale , du fond de son village , à Genève , pour empêcher la comédie , et qu'il m'écrivit à moi : *Vous corrompez ma république pour prix de l'asile qu'elle vous a donné ?*

Ne vous l'ai-je pas mandé , et ne trouvez-vous pas qu'il est trop doucement puni ?

Ne soyez pas fâchés contre *Fanime*. Tant que son amant ne sera qu'un sot , elle ne sera pas digne de paraître.

Dites-moi , je vous en conjure , si M. le duc de *Choiseul* a toujours de la bonté pour moi , et si par hasard nous pouvons espérer la paix. Mais surtout instruisez-moi comment vont les yeux et la santé de mes anges , et ne mettez pas mon cœur au désespoir.

1761.

L E T T R E C X X I X.

AU R. P. BETTINELLI, *servite*, à *Vérone*.

Mars.

SI j'étais moins vieux, et si j'avais pu me contraindre, j'aurais certainement vu Rome, Venise et votre Vérone; mais la liberté suisse et anglaise, qui a toujours fait ma passion, ne me permet guère d'aller dans votre pays voir les frères inquisiteurs, à moins que je n'y sois le plus fort. Et comme il n'y a pas d'apparence que je sois jamais ni général d'armée ni ambassadeur, vous trouverez bon que je n'aille point dans un pays où l'on fait, aux portes des villes, les livres qu'un pauvre voyageur a dans sa valise. Je ne suis point du tout curieux de demander à un dominicain permission de parler, de penser et de lire; et je vous dirai ingénument que ce lâche esclavage de l'Italie me fait horreur. Je crois la basilique Saint-Pierre de Rome fort belle; mais j'aime mieux un bon livre anglais, écrit librement, que cent mille colonnes de marbre. Je ne fais pas de quelle liberté vous me parlez auprès de Monte-Baldo; je ne connais de liberté que celle dont on jouit à Londres. C'est celle où je suis

parvenu , après l'avoir cherchée toute ma vie. —
 La félicité que je me suis faite redouble par 1761.
 votre commerce. Je recevrai , avec la plus
 tendre reconnaissance , les instructions que
 vous voulez bien me promettre sur l'ancienne
 littérature italienne , et j'en ferai certainement
 usage dans la nouvelle édition de l'Histoire
 générale , histoire de l'esprit humain beaucoup
 plus que des horreurs de la guerre et des four-
 beries de la politique. Je parlerai des gens de
 lettres beaucoup plus au long que dans les
 premières ; parce qu'après tout ce sont eux
 qui ont civilisé le genre-humain : l'histoire
 qu'on appelle *civile* et *religieuse* est trop souvent
 le tableau des sottises et des crimes.

Je fais grand cas du courage avec lequel
 vous avez osé dire que le *Dante* était un fou ,
 et son ouvrage un monstre. J'aime encore
 mieux pourtant dans ce monstre une cinquan-
 taine de vers supérieurs à son siècle , que tous
 les vermissieux appelés *sonetti* , qui naissent
 et qui meurent à milliers aujourd'hui dans
 l'Italie , de Milan jusqu'à Otrante.

Algarotti a donc abandonné le Triumvirat ,
 comme *Lépidus* : je crois que , dans le fond ,
 il pense comme vous sur le *Dante*. Il est plai-
 fant que , même sur ces bagatelles , un homme
 qui pense n'ose dire son sentiment qu'à l'oreille
 de son ami. Ce monde-ci est une pauvre

— 1761. mascarade. Je conçois à toute force comment on peut diffimuler ses opinions pour devenir cardinal ou pape ; mais je ne conçois guère qu'on se déguise sur le reste. Ce qui me fait aimer l'Angleterre, c'est qu'il n'y a d'hypocrites en aucun genre. J'ai transporté l'Angleterre chez moi, estimant d'ailleurs infiniment les Italiens, et surtout vous, Monsieur, dont le génie et le caractère sont faits pour plaire à toutes les nations, et qui mériteriez d'être aussi libre que moi.

Pour le polisson nommé *Marini*, qui vient de faire imprimer le *Dante* à Paris dans la collection des poètes italiens, c'est un marchand qui vient établir sa boutique, et qui vante sa marchandise ; il dit des injures à *Bayle* et à moi, et nous reproche comme un crime de préférer *Virgile* à son *Dante*. Ce pauvre homme a beau dire, le *Dante* pourra entrer dans les bibliothèques des curieux, mais il ne sera jamais lu. On me vole toujours un tome de *l'Arioste*, on ne m'a jamais volé un *Dante*.

Je vous prie de donner au diable il signor *Marini* et tout son enfer, avec la panthère que le *Dante* rencontre d'abord dans son chemin, sa lionne et sa louve. Demandez bien pardon à *Virgile* qu'un poète de son pays l'ait mis en si mauvaise compagnie. Ceux qui ont

quelque étincelle de bon sens , doivent rou-
gir de cet étrange assemblage en enfer, du 1761.
Dante, de *Virgile*, de *S^t Pierre* et de madona
Béatrice. On trouve chez nous, dans le dix-
huitième siècle, des gens qui s'efforcent d'admi-
rer des imaginations aussi stupidement extra-
vagantes et aussi barbares ; on a la brutalité
de les opposer aux chefs-d'œuvre de génie,
de sagesse et d'éloquence que nous avons dans
notre langue, &c. *O tempora ! ô judicium !*

L E T T R E C X X X.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

Aux Délices, premier d'avril.

A peine avais-je fait partir mes doléances,
qu'une lettre de mes anges, du 25 de mars,
est venue me consoler et m'encourager ; sur
le champ, la rage du tripot m'a repris. J'ai
déniché un vieil *Oreste* ; et, presto, presto,
j'ai fait des points d'aiguille à la reconnaif-
sance d'*Oreste* et d'*Electre*, et à la mort de
Clytemnestre ; puis, étant de sang froid, j'ai
écrit la pancarte du privilège, et la requête
aux comédiens pour les rôles ; et j'envoie le
tout à mes chers anges, félicitant mon respec-
table ami de la guérison de ses deux yeux, qui
vont mieux que mes deux oreilles.

— M. d'Argental voit , et moi je n'entends
1761. guère. Surdité annonce décadence ; mais la
main va et griffonne.

Vous faurez que M. de *Lauraguais* a fait aussi son *Oreste* , et qu'il est juste qu'il soit joué sur le th  tre qu'il a embelli ; mais il permet que je passe avant , pour lui faire bientôt place. Sa folie d'être représenté n'est pas une folie nécessaire , et la mienne l'est. On a eu l'injustice de me reprocher d'avoir traité le même sujet que *Crébillon* mon maître , comme si *Euripide* n'avait pas fait son *Electre* après celle de *Sophocle* ; mais enfin il fut joué : on ne lui fit pas un crime d'avoir travaillé sur le même sujet ; on ne voulut pas le perdre auprès de madame de *Pompadour*. Mon *Pamm  ne* ne vaut pas le *Palam  de* de *Crébillon* ; mais peut-être ma *Clytemnestre* vaut mieux que la sienne ; et c'est quelque chose d'avoir fait cinq actes sans amour , quand on est français. Si mademoiselle *Duménil* s' imagine que *Clytemnestre* n'est pas le premier rôle , elle se trompe ; mais il faut que mademoiselle *Clairon* soit persuadée que le premier est *Electre*. Je mets le tout à l'ombre de vos ailes. Signalez vos bontés et votre crédit.

M. le duc de *la Vallière* , tout grave auteur qu'il est , m'a donc trompé. Voilà de la pâture pour les *Frérons*. Heureusement , je connais

des sermons tout aussi ridicules que le recueil des Facéties, et j'en ferai usage pour l'éducation du prochain. Pour l'amour de Dieu, dites-moi ce que vous pensez de la paix. Pour moi, je ne l'attends pas sitôt. — 1761.

Est-il bien vrai que l'abbé Coyer soit exilé, et que son approbateur soit en prison ? et pourquoi ? qu'a-t-on donc vu ou voulu voir dans l'*Histoire de Sobieski* qui puisse mériter cette sévérité ? s'agit-il de religion ? la fureur du fanatisme a-t-elle pu être portée jusqu'à trouver par-tout des prétextes de persécution ? que diront nos pauvres philosophes ? dans quel pays des singes et des tigres êtes-vous ? Mes chers anges, que ne pouvez-vous être les anges exterminateurs des fots !

L E T T R E C X X X I.

A U M E M E.

3 d'avril.

Il faut apprendre à mes anges gardiens que la feuille de *Fréron*, qu'on a traitée de bagatelle, a eu les suites les plus défagréables. Un gentillâtre bourguignon voulait l'épouser (cette *Corneille*) ; il a vu la feuille ; il a vu que mademoiselle *Corneille* était fille d'un paysan qui

— 1761. *substituait d'un emploi de cinquante livres par mois, à la poste de deux sous. Il n'a jamais lu le Cid ; il a cru qu'on le trompait quand on lui disait que mademoiselle Corneille avait deux cents ans de noblesse : le mariage a été rompu. Il est bien étrange qu'on souffre de telles personnalités, uniquement parce qu'on croit que je suis compromis. Nous demandons à M. de Malesherbes qu'il exige au moins une rétractation formelle du coquin ; qu'il dise qu'il demande pardon au public d'avoir outragé un nom respectable, en disant que mademoiselle Corneille avait quitté le couvent pour aller recevoir une nouvelle éducation du sieur Léchuse, acteur de l'opéra comique ; qu'il avoue qu'il a été grossièrement trompé, et qu'il se repent d'avoir donné ce scandale.*

Mon cher ange, prenez le fort de mademoiselle Corneille à cœur, nous vous en conjurons. Je jure bien de ne jamais travailler pour le théâtre, si on profane ainsi le nom de notre père.

Voici un mémoire bien bas (*) ; mais c'est aussi du plus bas des hommes dont il s'agit. Je le tiens de *Thiriot* : cela paraît avoir un air de grande vérité. Est-il possible qu'on protège un tel misérable ? Si M. de *Malesherbes* savait

(*) Anecdotes sur *Fréron*.

le tort qu'il se fait en autorisant *Fréron*, il cesserait de protéger ses turpitudes. —
1761.

Ayez la bonté de m'apprendre ce que c'est que la déconvenue de cet abbé *Coyer*. Je m'y intéresse infiniment; c'est un de nos frères.

La littérature est trop déshonorée et trop persécutée à Paris; et mon aversion pour cette ville est égale à mon idolâtrie pour mes anges.

Je les supplie de me répondre sur *Oreste*, sur la pièce d'*Hurtaud*, sur M. de *Malesherbes*. De la paix, je ne m'en soucie guère; je fais bien qu'elle ne se fera pas.

L E T T R E C X X X I I.

A M. D U C L O S.

Ferney, 10 d'avril.

JE vous assure, Monsieur, que vous me faites grand plaisir en m'apprenant que l'académie va rendre à la France et à l'Europe le service de publier un recueil de nos auteurs classiques, avec des notes qui fixeront la langue et le goût, deux choses assez inconstantes dans ma volage patrie. Il me semble que mademoiselle *Corneille* aurait droit de me boudier, si je ne retenais pas le grand *Corneille* pour ma part. Je demande donc à l'académie la permission

— de prendre cette tâche , en cas que personne
1761. ne s'en soit emparé.

Le dessein de l'académie est-il d'imprimer tous les ouvrages de chaque auteur classique ? faudra-t-il des notes sur Agéfilas et sur Attila , comme sur Cinna et sur Rodogune ? voulez-vous avoir la bonté de m'instruire des intentions de la compagnie ? exige-t-elle une critique raisonnée ? veut-elle qu'on fasse sentir le bon , le médiocre et le mauvais ? qu'on remarque ce qui était autrefois d'usage , et ce qui n'en est plus ? qu'on distingue les licences des fautes ? et ne propose-t-elle pas un petit modèle auquel il faudra se conformer ? l'ouvrage est-il pressé ? combien de temps me donnez-vous ?

Puisqu'on veut bien placer ma maigre figure sous le visage rebondi de M. le cardinal de *Bernis* , j'aurai l'honneur de vous envoyer incessamment ma petite tête en perruque naissante. L'original aurait bien voulu venir se présenter lui-même , et renouveler à l'académie son attachement et son respect , mais les laboureurs , les vigneron et les jardiniers me font la loi : *è nitido fit rusticus*. Comptez cependant que , dans le fond de mon cœur , je fais très-bien qu'il vaut mieux vous entendre que de planter des mûriers blancs.

L E T T R E C X X X I I I .

1761.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

Ferney, 11 d'avril.

PERSONNE au monde n'a jamais adressé plus de prières que moi à ses anges gardiens. Ce Tancrede est, dit-on, rejoué et reçu avec quelque indulgence ; comme une pièce à laquelle vos bons avis ont ôté quelques défauts, et on pardonne à ceux qui restent ; mais je ne reçois ni l'exemplaire de Tancrede, ni celui de l'apologie de mes maîtres contre les Anglais. Vous m'avouerez, mes anges, que cela n'est pas juste. Souffrez que je recommande encore Oreste à vos bontés : voyez si ces petits changemens que je vous envoie sont admissibles.

J'ai une autre supplique à présenter ; le petit Prault, qui ne m'a pas envoyé un Tancrede, n'a pas mieux traité madame de Pompadour et M. le duc de Choiseul, malgré toutes ses promesses. Je soupçonne qu'ils n'en font pas trop contens, et qu'ils croient que j'ai manqué à mon devoir. Ils ne peuvent savoir que je ne me suis pas mêlé de l'édition. Il eût été assez placé que le Kain ou mademoiselle Clairon eût présenté l'ouvrage. Tout le fruit que j'ai

—
1761. recueilli de mes peines aura été, peut-être, de déplaire à ceux dont je voulais mériter la bienveillance, et d'être immolé à une parodie: tout cela est l'état du métier. Ne vaut-il pas mieux planter, semer et bâtir?

J'ai écrit, en dernier lieu, à M. le duc de *Choiseul* une lettre dont il a dû être content. Je crois bien que le fardeau immense dont il est chargé ne lui permet pas de faire réponse à des gens aussi inutiles que moi; il y avait pourtant dans ma lettre quelque chose d'utile. Enfin, je demande en grâce à M. d'*Argental* de m'apprendre si je suis en grâce auprès de son ami.

Malgré les petits désagrémens que j'essuie sur *Tancrede*, j'ai toujours du goût pour *Oreste*. Ce serait une action digne de mes anges de faire enfin triompher la simplicité de *Sophocle* des cabales des soldats de *Corbulon*.

Mille tendres respects.

L E T T R E C X X X I V. 1761.

A U M E M E.

A Ferney, 17 d'avril.

PLUS anges que jamais, et moi plus endiable, la tête me tourne de ma création de Ferney. Je tiens une terre à gouverner pire qu'un royaume ; car un ministre n'a qu'à ordonner, et le pauvre campagnard des Alpes est obligé de faire tout lui-même ; il n'a jamais de loisir, et il en faut pour penser. Ainsi donc, mes anges, vous pardonnerez à ma tête épuisée.

1°. *Oreste* se recommande à vos divines ailes. *Ma mère en fait autant* est le commencement d'une chanson plutôt que d'un vers tragique. Quelquefois un misérable hémistiche coûte.

Il a montré pour nous l'amitié la plus tendre ;
Il révérait mon père, il pleurait sur sa cendre.

E L E C T R E.

Et ma mère l'invoque ! Ainsi donc les mortels
Se baignent dans le sang, et tremblent aux autels.

Voilà, je crois, la sottise amendée.

Il est plaisant que *Bernard* m'ait volé, et

— que je n'ose pas le dire (*) ; mais un Riche
 1761. vaut mieux , et grâces vous soient rendues.
 Le produit net des cent soixante et treize
 journaux est fort plaisant et plus honnête ;
 mais savez-vous bien que vous faites *Jean-*
Jacques un très-grand seigneur ? vous lui don-
 nez là cent mille écus de rente. La compagnie
 des Indes , sans le tabac , ne pourrait en
 donner autant à ses actionnaires. Vous êtes
 généreux , mes anges.

J'ai une curiosité extrême de savoir si madame
 de *Pompadour* et M. le duc de *Choiseul* ont
 reçu leur exemplaire de *Prault*.

Autre curiosité , de savoir si on joue la
 seconde scène du second acte de *Tancrede* ,
 comme elle est imprimée dans l'édition *Cramer* ;
 et comme elle ne l'est pas dans l'édition de ce
Prault. Je vous conjure de me dire la vérité.
 Je trouve la façon *Cramer* plus attachante ,
 plus théâtrale , plus favorable à de bons
 acteurs. Ai-je tort ?

Le Kain ne m'a point écrit.

Si vous étiez des anges sans préjugés , vous
 verriez que le Droit du seigneur n'est pas à
 dédaigner ; que le fond en était bon ; que la
 forme y a été mise à la fin ; qu'il n'y a pas une

(*) Il était frère de la première présidente *Molé* , qui ne
 payait point ses dettes , mais qui trouvait fort mauvais qu'on
 dit qu'il avait volé ses créanciers.

de vos critiques dont on n'ait profité; que la pièce est tout le contraire de ce que vous avez vu : en un mot , je vous conjure de la laisser passer sous le masque en son temps. 1761.

Il faut un autre amant à *Fanime*. Je lui en fournirai un ; mais le czar m'attend , et l'Histoire générale se réimprime , augmentée , de moitié ; et la journée n'a que vingt-quatre heures , et je ne suis pas de fer.

Je n'ai point la nouvelle reconnaissance d'*Oreste* et d'*Electre* ; daignez me l'envoyer , ou j'en ferai une autre. Je suis entouré de vers , de prose , de comptes , d'ouvriers ; je ne peux me reconnaître. Il est très-vrai qu'il s'agit d'un mariage pour mademoiselle *Corneille* , et que l'emploi de *valet de poste* a arrêté le soupirant. Voilà ce qu'a produit *Fréron* : et on protège cet homme !

Le Brun est un bavard. Il m'avait insinué ; dans ses premières lettres , que je ne devais pas laisser mademoiselle *Corneille* dans l'indigence après ma mort. Je lui ai mandé que j'avais fait là-dessus mon devoir. Il l'a dit , et il a tort.

Que voulez-vous donc de plus terrible , de plus affreux à la mort de *Clytemnestre* , que de l'entendre crier ? Il n'y a point là de beaux vers à faire : c'est le spectacle qui parle ; et ce qu'on dit , en pareil cas , affaiblit ce qu'on fait.

1761. — Mais songez que Térée et Oreste tout de suite, voilà bien du grec, voilà bien de l'horreur; il faut laisser respirer. Je voudrais une petite comédie entre ces deux atrocités, pour le bien du tripot.

Daignerez-vous répondre à tous mes points? Je n'en peux plus, mais je vous adore.

Pour Dieu, dites-moi si vous ne trouvez pas le mémoire contre les jésuites bien fort et bien concluant? comment s'en tireront-ils? Je les ai fait plier tout d'un coup sans mémoire; je les ai fait sortir d'un domaine qu'ils usurpaient. Ils n'ont pas osé plaider contre moi; mais il ne s'agissait que de cent soixante mille livres.

L E T T R E C X X X V.

A M. D A M I L A V I L L E.

A Ferney, le 22 d'avril.

JE suis le partisan de M. *Diderot*, parce qu'à ses profondes connaissances il joint le mérite de ne vouloir point jouer le philosophe, et qu'il l'a toujours été assez pour ne pas sacrifier à d'infames préjugés qui déshonorent la raison. Mais qu'un *Jean-Jacques*, un valet de

Diogène,

Diogène, crie, du fond de son tonneau, contre la comédie, après avoir fait des comédies (et même détestables); que ce polifson ait l'insolence de m'écrire que je corromps les mœurs de sa patrie; qu'il se donne l'air d'aimer sa patrie (qui se moque de lui); qu'enfin, après avoir changé trois fois de religion, ce misérable fasse une brigue avec des prêtres foci-niens de la ville de Genève, pour empêcher le peu de genevois qui ont des talens, de venir les exercer dans ma maison (laquelle n'est pas dans le petit territoire de Genève): tous ces traits rassemblés forment le portrait du fou le plus méprisable que j'aye jamais connu. M. le marquis de *Ximenès* a daigné s'abaisser jusqu'à couvrir de ridicule son ennuyeux et impertinent roman. Ce roman est un libelle fort plat contre la nation qui donne à l'auteur de quoi vivre; et ceux qui ont traité les quatre jolies lettres de M. de *Ximenès* de libelle ont extravagué. Un homme de condition est au moins en droit de réprimer l'insolence d'un J. J., qui imprime qu'il y a vingt contre un à parier que tout gentilhomme descend d'un fripon.

Voilà, mon cher Monsieur, ce que je pense hautement, et ce que je vous prie de dire à M. *Diderot*. Il ne doit pas être à se repentir d'avoir apostrophé ce pauvre homme comme

— grand-homme, et de s'être écrié : ô *Rousseau* !
 1761. dans un dictionnaire. Il se trouve, à fin de compte, que ô *Rousseau* ! ne signifie que ô *insensé* ! Il faut connaître ses gens avant de leur prodiguer des louanges. J'écris tout ceci pour vous.

Prault petit-fils est un petit fot : il a imprimé l'*Appel aux nations* avec autant de fautes qu'il y a de lignes. Que *M. Thiriot* ne s'expliquait-il ? Je lui aurais envoyé, depuis deux ans, de quoi se faire un honnête pécule en rogatons.

Vous me trouverez un peu de mauvaise humeur, mais comment voulez-vous que je ne sois pas outré ? Je bâtis un joli théâtre à Ferney, et il se trouve un *Jean-Jacques*, dans un village de France, qui se ligue avec deux coquins, prêtres calvinistes, pour empêcher un bon acteur de jouer chez moi. *J. J.* prétend qu'il ne convient pas à la dignité d'un horloger de Genève, de jouer *Cinna* chez moi avec mademoiselle *Corneille*. Le polifson ! le polifson ! S'il vient au pays, je le ferai mettre dans un tonneau, avec la moitié d'un manteau sur son vilain petit corps à bonnes fortunes.

Pardonnez à ma colère, Monsieur, vous qui n'aimez point les enthousiastes hypocrites.

L E T T R E C X X X V I.

1761.

A M. L'ABBÉ TRUBLET,

*Qui lui avait envoyé son Discours de réception
à l'académie française.*

Au château de Ferney, ce 27 d'avril.

VOTRE lettre et votre procédé généreux, Monsieur, sont des preuves que vous n'êtes pas mon ennemi, et votre livre vous fefait soupçonner de l'être. J'aime bien mieux en croire votre lettre que votre livre : vous aviez imprimé que je vous fefais bailler, et moi j'ai laissé imprimer que je me mettais à rire. Il réfulte de tout cela que vous êtes difficile à amufer, et que je fuis mauvais plaifant ; mais enfin, en bâillant et en riant, vous voilà mon confrère, et il faut tout oublier en bons chrétiens et en bons académiciens.

Je fuis fort content, Monsieur, de votre harangue, et très-reconnaiffant de la bonté que vous avez de me l'envoyer ; à l'égard de votre lettre, *nardi parvus onix eliciet cadum*. Pardon de vous citer *Horace*, que vos héros, MM. de *Fontenelle* et de *la Motte*, ne citaient guère. Je fuis obligé en confcience de vous

—
1761. dire que je ne suis pas né plus malin que vous, et que dans le fond je suis bon homme. Il est vrai qu'ayant fait réflexion, depuis quelques années, qu'on ne gagnait rien à l'être, je me suis mis à être un peu gai, parce qu'on m'a dit que cela est bon pour la fanté. D'ailleurs, je ne me suis pas cru assez important, assez considérable, pour dédaigner toujours certains illustres ennemis qui m'ont attaqué personnellement pendant une quarantaine d'années, et qui, les uns après les autres, ont essayé de m'accabler, comme si je leur avais disputé un évêché ou une place de fermier général. C'est par pure modestie que je leur ai donné enfin sur les doigts. Je me suis cru précisément à leur niveau; *et in arenam cum æqualibus descendi*, comme dit Cicéron.

Croyez, Monsieur, que je fais une grande différence entre vous et eux; mais je me souviens que mes rivaux et moi, quand j'étais à Paris, nous étions tous fort peu de chose, de pauvres écoliers du siècle de *Louis XIV*, les uns en vers, les autres en prose, quelques-uns moitié prose, moitié vers, du nombre desquels j'avais l'honneur d'être; infatigables auteurs de pièces médiocres, grands compositeurs de riens, pesant gravement des œufs de mouche dans des balances de toile d'araignée. Je n'ai presque vu que de la petite

charlatanerie : je sens parfaitement la valeur de ce néant ; mais , comme je sens également le néant de tout le reste , j'imite le *Vejanus* d'*Horace* : —
1761.

. *Vejanus , armis*
Herculis ad postem fixis , latet abditus agro.

C'est de cette retraite que je vous dis très-sincèrement que je trouve des choses utiles et agréables dans tout ce que vous avez fait ; que je vous pardonne cordialement de m'avoir pincé , que je suis fâché de vous avoir donné quelques coups d'épingle , que votre procédé me défarme pour jamais , que bon-homme vaut mieux que raillerie , et que je suis , Monsieur mon cher confrère , de tout mon cœur , avec une véritable estime et sans compliment , comme si de rien n'était , votre , &c.

 1761.

L E T T R E C X X X V I I .

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

Ferney, par Genève, 27 d'avril.

J'ENVOIE à mes anges un morceau scientifique (*), en réponse à la généreuse lettre de M. le duc de *la Vallière*. Je crois que *Thiriot* fera imprimer tout cela pour l'édification du prochain ; mais si *Thiriot* n'a pas assez de crédit, je me mets toujours sous les ailes de mes anges. Je ne suis pas fâché de faire voir tout doucement que le théâtre est plus ancien que la chaire, et qu'il vaut mieux.

Je ne fais qui a fait la consultation de mademoiselle *Clairon* à un avocat. Je ne connaissais pas l'anecdote du repôsoir et des mille écus ; je vois qu'on ne fait rien sur la terre, en enfer et au ciel, que pour de l'argent : une religion qui veut attacher de l'infamie à *Cinna*, est elle-même ce qu'il y a de plus infame. Il faut pourtant ne se pas mettre en colère ; mais comment lire, sans se fâcher, le détestable style du détestable avocat qui a fait un mémoire si inlifible ?

On me mande qu'on n'entend pas un mot

(*) Voyez la lettre à M. le duc de *la Vallière*, *Mélanges littéraires*, tome IV.

de ce que dit *le Kain*, qu'il étouffe de graisse, et que les autres acteurs, excepté mademoiselle *Clairon*, font étouffer d'ennui : cela est-il vrai ? J'en ferais fâché pour Oreste. Daignez-vous toujours aimer cet Oreste ? Conservez au moins vos bontés pour celui qui a purgé ce beau fujet des amours ridicules qui l'avaient défiguré. 1761.

J'ai peur que le congrès ne commence tard, et que la guerre ne dure long-temps.

M. de *Ximenès* achève de se ruiner à faire jouer son *Don Carlos*, à Lyon, et moi à bâtir une église. Comme le monde est fait !

L E T T R E C X X X V I I I .

A M O N S I E U R

LE MARQUIS ALBERGATI CAPACELLI.

A Ferney, premier de mai.

MONSIEUR,

NE jugez pas de mes sentimens par mon long silence ; je suis accablé de maladies et de travaux. *Horace* pourrait me dire :

*Tu secunda marmora
Locas sub ipsum funus, et sepulchri
Immemor, struis domos.*

1761.

Figurez-vous ce que c'est que d'avoir à défricher des déserts , et à faire bâtir des maisons à l'italienne par des allobroges , d'avoir à finir l'histoire du czar *Pierre* , et d'ajuster un théâtre pour des gens qui se portent bien , dans le temps qu'on n'en peut plus.

Je crois que le signor *Carlo Goldoni* y ferait lui-même très-embarrassé , et qu'il faudrait lui pardonner s'il était un peu paresseux avec ses amis. Je reçois dans le moment son nouveau théâtre. Je partage , Monsieur , mes remerciemens entre vous et lui. Dès que j'aurai un moment à moi , je lirai ses nouvelles pièces , et je crois que j'y trouverai toujours cette variété et ce naturel charmant qui font son caractère. Je vois avec peine , en ouvrant le livre , qu'il s'intitule *poète du duc de Parme* ; il me semble que *Térence* ne s'appelait point le poète de *Scipion* ; on ne doit être le poète de personne , surtout quand on est celui du public. Il me paraît que le génie n'est point une charge de cour , et que les beaux arts ne sont point faits pour être dépendans.

Je présente le sentiment de la plus vive reconnaissance à M. *Paradisi*. Je me flatte qu'il aura un peu de pitié de mon état , et qu'il trouvera bon que je le joigne ici avec vous , Monsieur , au lieu de lui écrire en droiture. Je ne lui manderais pas des choses différentes

de

de celles que je vous dis. Je lui dirais combien je l'estime, et à quel point je suis pénétré de l'honneur qu'il me fait. Vous voyez, Monsieur, que je suis obligé de dicter mes lettres. Je n'ai plus la force d'écrire ; j'ai toutes les infirmités de la vieillesse ; mais dans le fond du cœur tous les goûts de la jeunesse. Je crois que c'est ce qui me fait vivre. Comptez, Monsieur, que tant que je vivrai, je serai fâché que les truites du lac de Genève soient si loin des saucissons de Bologne, et que je serai toujours avec tous les sentimens que je vous dois, Monsieur, votre, &c., di cuore,

Voltaire.

L E T T R E C X X X I X.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

Premier de mai.

PERMETTEZ, mes anges, que je fasse passer par vos mains cette lettre à *Duclos*, ou plutôt à l'académie, en réponse à la proposition que notre secrétaire m'a faite de travailler à donner au public nos auteurs classiques. Il est vrai que j'ai un peu d'occupation ; car, excepté de fendre du bois, il n'y a sorte de métier que je ne fasse.

Corresp. générale. Tome VII. * F f

_____ Cependant , mettez-vous Oreste à l'ombre
1761. de vos ailes ?

Pardon , encore une fois ; mais je n'ai pu m'empêcher de donner beaucoup de temps à cette pièce du temps de *François I.* Ce sujet m'a tourné la tête. Vous dites que c'est à peu près ce que j'ai fait de plus mauvais en ce genre ; madame *Denis* soutient que c'est ce que j'ai fait de mieux.

Je vous demande pardon ; mais je donne la préférence cette fois-ci à madame *Denis*. Pour mademoiselle *Corneille* , elle n'est pas encore dans le secret. Nous lui apprenons toujours à lire , à écrire , à chiffrer , et dans un an nous lui ferons lire le *Cid*. Elle n'a pas le nez tourné au tragique. M. de *Ximènes* n'est pas non plus dans la confidence : il fait jouer , cette semaine , *Don Carlos* à Lyon , et est trop occupé de sa gloire pour qu'on lui confie des bagatelles.

Mes anges , je suis accablé de tant de riens , si surchargé de billevesées , et si faible que vous me pardonneriez le laconisme de ma lettre.

Nota bene pourtant que j'ai pris la liberté de vous adresser , par M. *Tronchin* , ma triste figure pour l'académie qui la demande ; n'allez pas faire le difficile comme sur la pièce d'*Hurtaud*. Ayez la bonté de souffrir cette

enseigne à bière; je la mets sous votre protection, et *Hurtaud* aussi qui brigue, je crois, une place d'*Arlequin*. _____ 1761.

L E T T R E C X L.

A M. D U C L O S.

A Ferney, premier de mai.

AP R È S le *Dictionnaire de l'académie*, ouvrage d'autant plus utile que la langue commence à se corrompre, je ne connais point d'entreprise plus digne de l'académie et plus honorable pour la littérature, que celle de donner nos auteurs classiques avec des notes instructives.

Voici, Monsieur, les propositions que j'ose faire à l'académie, avec autant de défiance de moi-même, que de soumission à ses décisions. Je pense qu'on doit commencer par *Pierre Corneille*, puisque c'est lui qui commença à rendre notre langue respectable chez les étrangers. Ce qu'il y a de beau chez lui est si sublime, qu'il rend précieux tout ce qui est moins digne de son génie: il me semble que nous devons le regarder du même œil que les Grecs voyaient *Homère*, le premier en son genre, et l'unique, même avec ses défauts. C'est un si grand mérite d'avoir ouvert la

— 1761. carrière , les inventeurs sont si au-dessus des autres hommes , que la postérité pardonne leurs plus grandes fautes. C'est donc en rendant justice à ce grand-homme , et en même temps en marquant les vices du langage où il peut être tombé , et même les fautes contre son art , que je me propose de faire une édition in-4° de ses ouvrages.

J'ose croire , Monsieur , que l'académie ne me défavouera pas , si je propose de faire cette édition pour l'avantage du seul homme qui porte aujourd'hui le nom de *Corneille* , et pour celui de sa fille.

Je ne peux laisser à mademoiselle *Corneille* qu'un bien assez médiocre ; ce que je dois à ma famille ne me permet pas d'autres arrangemens. Nous tâchons , madame *Denis* et moi , de lui donner une éducation digne de sa naissance. Il me paraît de mon devoir d'instruire l'académie des calomnies que le nommé *Fréron* a répandues au sujet de cette éducation. Il dit , dans une des feuilles de cette année , que cette demoiselle , aussi respectable par son infortune et par ses mœurs , que par son nom , est élevée chez moi par un bateleur de la foire , que je loge et que je traite comme mon frère.

Je peux assurer l'académie , qui s'intéresse au nom de *Corneille* , et à qui je crois devoir

compte de mes démarches , que cette calomnie
 absurde n'a aucun fondement ; que ce prétendu
 acteur de la foire est un chirurgien-dentiste
 du roi de Pologne , qui n'a jamais habité au
 château de Ferney , et qui n'y est venu exercer
 son art qu'une seule fois. Je ne conçois pas
 comment le censeur des feuilles du nommé
Fréron a pu laisser passer un mensonge si
 personnel , si insolent et si grossier contre la
 nièce du grand *Corneille*. 1761.

J'affure l'académie que cette jeune personne,
 qui remplit tous les devoirs de la religion
 et de la société , mérite tout l'intérêt que
 j'espère qu'on voudra bien prendre à elle. Mon
 idée est que l'on ouvre une simple souscription
 sans rien payer d'avance.

Je ne doute pas que les plus grands sei-
 gneurs du royaume , dont plusieurs sont nos
 confrères , ne s'empressent à souscrire pour
 quelques exemplaires. Je suis persuadé même
 que toute la famille royale donnera l'exemple.

Pendant que quelques personnes zélées pren-
 dront sur elles le soin généreux de recueillir ces
 souscriptions , c'est-à-dire , seulement le nom
 des souscripteurs , et devront les remettre à
 vous , Monsieur , ou à celui qui s'en chargera ,
 les meilleurs graveurs de Paris entreprendront
 les vignettes et les estampes , à un prix d'au-
 tant plus raisonnable qu'il s'agit de l'honneur

—
1761. des arts et de la nation. Les planches seront remises, ou à l'imprimeur de l'académie, ou à la personne que vous indiquerez. L'imprimeur m'enverra des caractères qu'il aura fait fondre par le meilleur fondeur de Paris: il me fera venir aussi le meilleur papier de France; il m'enverra un habile compositeur et un habile ouvrier. Ainsi tout se fera par des français et chez des français. Ce libraire n'aura aucune avance à faire; les deniers de ceux qui acquerront l'ouvrage imprimé seront remis à une personne nommée par l'académie, et le profit sera partagé entre l'héritier du nom de *Corneille* et votre libraire, sous le nom duquel les *Oeuvres de Corneille* seront imprimées; la plus grosse part, comme de raison, pour M. *Corneille*.

Je supplie l'académie de daigner en accepter la dédicace. Chaque amateur souscrira pour tel nombre d'exemplaires qu'il voudra.

Je crois que chaque exemplaire pourra revenir à cinquante livres.

Les sieurs *Cramer* se feront un plaisir et un honneur de présider, sous mes yeux, à cet ouvrage; on leur donnera, pour leurs honoraires, certain nombre d'exemplaires pour les pays étrangers.

Je prendrai la liberté de consulter quelquefois l'académie, dans le cours de l'im-

pression. Je la supplie d'observer que je ne
peux me charger de ce travail, à moins que
tout ne se fasse sous mes yeux; ma méthode
étant de travailler toujours sur les épreuves
des feuilles, attendu que l'esprit semble plus
éclairé quand les yeux sont satisfaits. D'ailleurs
il m'est impossible de me transplanter et de
quitter un moment un pays que je défriche.

1761.

Je peux répondre que l'édition, une fois
commencée, fera faite au bout de six mois.
Telles sont, Monsieur, mes propositions sur
lesquelles j'attends les ordres de mes respec-
tables confrères.

Il me paraît que cette entreprise fera quel-
que honneur à notre siècle et à notre patrie;
on verra que nos gens de lettres ne méritaient
pas l'outrage qu'on leur a fait, quand on a
osé leur imputer des sentimens peu patrioti-
ques; une philosophie dangereuse, et même
de l'indifférence pour l'honneur des arts qu'ils
cultivent.

J'espère que plusieurs académiciens voudront
bien se charger des autres auteurs classiques.
M. le cardinal de *Bernis* et monsieur l'archevê-
que de Lyon feraient une chose digne de leur
esprit et de leurs places, de présider à une
édition des *Oraisons* funèbres et des *Sermons*
des illustres *Bossuet* et *Massillon*. Les *Fables*
de *la Fontaine* ont besoin de notes, surtout

— pour l'instruction des étrangers. Plus d'un
1761. académicien s'offrira à remplir cette tâche, qui
me paraîtra aussi agréable qu'utile.

Pour moi, j'imagine qu'il me convient
d'oser être le commentateur du grand *Corneille*,
non-seulement parce qu'il est mon maître,
mais parce que l'héritier de son nom est un
nouveau motif qui m'attache à la gloire de
ce grand-homme.

Je vous supplie donc, Monsieur, de vouloir
bien faire convoquer une assemblée assez
nombreuse pour que mes offres soient exami-
nées et rectifiées, et que je me conforme
en tout aux ordres que l'académie voudra
bien me faire parvenir par vous, &c.

L E T T R E C X L I.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

4 de mai.

LES divins anges auront de l'*Oreste* tant
qu'ils voudront. J'ai relu les fureurs : je n'aime
pas ces fureurs étudiées, ces déclamations ; je
ne les aime pas même dans *Andromaque*. Je
ne fais ce qui m'est arrivé, mais je ne suis
content ni de ce que je fais, ni de ce que je lis.
Il y a surtout une consultation d'avocat, pour
mademoiselle *Clairon*, qui est du style des

charniers Saints-Innocens. J'ai pardonné à l'archidiacre ; j'oublie *Fréron*, mais *Omer* me le payera. 1761.

Les jésuites font bien impudens d'oser dire que frère *la Valette* ne faisait pas le commerce, et qu'il ne vendait que les denrées du cru. Je connais un homme d'honneur, un brave corsaire qui l'a vu, déguisé en matelot, courir les colonies anglaises et hollandaises, et qui l'a accompagné dans un voyage à Amsterdam.

Je suis encore plus indigné de tout ce que je vois que de tout ce que je lis. Je regrette fort le chevalier d'*Aidie* ; car il était bien fâché contre le genre-humain. Je crois que je n'aime que mes anges et *Ferney*.

M. le duc de *Choiseul* m'a écrit une fort jolie lettre ; mais il est si grand seigneur que je n'ose l'aimer.

Le cardinal de *Bernis* est à Lyon. Je ne l'ai pas prié de venir dans mon joli séjour. Je ne suis pas arrangé encore, et il est cardinal.

Je vous demanderai encore en grâce de lire le *Droit du seigneur* ou l'*Ecueil du sage*. Je vous dis qu'il faut que vous ayez des ames de bronze, si vous n'en êtes pas contens. Il est vrai que c'est tout autre chose que ce que vous avez vu : mais songeons à *Oreste*.

J'y travaille dans l'instant.

1761.

L E T T R E C X L I I .

A M. D A M I L A V I L L E .

Le 8 de mai.

J'ENVOIE aux philosophes le seul exemplaire que j'aye du *Procès du théâtre anglais*, seul procès que nous puissions gagner aujourd'hui contre messieurs d'Albion. M. *Damilaville*, ou M. *Thiriot*, doit avoir la lettre de M. le duc de *la Vallière*, et la réponse. M. le duc de *la Vallière* a lu cette réponse à madame de *Pompadour*, à M. le duc de *Choiseul*; ils en ont été très-contens, et il me mande qu'il faut sur le champ l'imprimer.

Les Anglais nous font bien du mal au dehors, et la superstition au dedans. Ne mettra-t-on point ordre à tout cela? Les échos de nos montagnes nous disent que *Belle-Isle* est pris : c'est le dernier coup porté à notre commerce maritime. Il faut songer à cultiver la terre.

Voici une lettre pour *Protagoras*. On n'a d'autre exemplaire de l'épître sur l'agriculture, que celui qu'on a reçu, à ce qu'on croit, par la voie des philosophes : on le renverra purgé des fautes typographiques dont il

fourmille , avec l'Appel aux nations qui est —
 auffi plein de fautes à chaque page ; et il y 1761.
 aura corrections et additions tant qu'on en
 pourra faire.

Il est fort triste qu'on ait imprimé l'épître
 à la demoiselle *Clairon* ; le public se foucie
 fort peu qu'on dise , en vers , à une actrice
 qu'elle joue bien ; mais il aime fort à voir
 un pédant , ignorant et mal-honnête homme ,
 démasqué et traîné dans la fange où sa famille
 aurait dû croupir ; un persécuteur de la
 philosophie et de la littérature , bourgeois
 insolent , fier de sa petite charge , un délateur
 absurde de la raison , traité comme il le mérite.
 C'est précisément le portrait de ce faquin
 qu'on a retranché ; le reste ne valait pas la
 peine d'être dit.

On embrasse les philosophes , et on les prie
 d'inspirer pour l'*inf*. . . . toute l'horreur qu'on
 lui doit.

A-t-on joué Térée ? Si l'auteur est philo-
 sophe , je lui souhaite prospérité. Qu'on lie
 J. J. Que tous les frères soient unis.

1761.

L E T T R E C X L I I I .

A M. H E L V E T I U S .

11 de mai.

J E suppose , mon cher philosophe , que vous jouissez à présent des douceurs de la retraite à la campagne. Plût à Dieu que vous y goûtassiez les douceurs plus nécessaires d'une entière indépendance , et que vous pussiez vous livrer à ce noble amour de la vérité , sans craindre ses indignes ennemis. Elle est donc plus persécutée que jamais. Voilà un pauvre bavard rayé du tableau des bavards , et la consultation de mademoiselle *Clairon* incendiée. Une pauvre fille demande à être chrétienne , et on ne veut pas qu'elle le soit. Eh , messieurs les inquisiteurs , accordez-vous donc ! Vous condamnez ceux que vous soupçonnez de n'être pas chrétiens ; vous brûlez les requêtes des filles qui veulent communier ; on ne fait plus comment faire avec vous. Les jansénistes , les convulsionnaires gouvernent donc Paris ! C'est bien pis que le règne des jésuites ; il y avait des accommodemens avec le ciel , du temps qu'ils avaient du crédit ; mais les jansénistes sont impitoyables.

Est-ce que la proposition honnête et modeste d'étrangler le dernier jésuite avec les boyaux du dernier janséniste , ne pourrait amener les choses à quelque conciliation ? 1761.

Je suis bien consolé de voir *Saurin* de l'académie. Si *le Franc de Pompignan* avait eu dans notre troupe l'autorité qu'il y prétendait , j'aurais prié qu'on me rayât du tableau , comme on a exclus *Huern* de la matricule des avocats.

Je trouve que notre philosophe *Saurin* a parlé bien ferme ; il y a même un trait qui semble vous regarder et désigner vos persécuteurs : cela est d'une ame vigoureuse. *Saurin* a du courage dans l'amitié , et *Omer* ne le fait pas trembler. Il me revient que cet *Omer* est fort méprisé de tous les gens qui pensent. Le nombre est petit , je l'avoue ; mais il sera toujours respectable : c'est ce petit nombre qui fait le public , le reste est le vulgaire. Travaillez donc pour ce petit public , sans vous exposer à la démence du grand nombre. On n'a point su quel est l'auteur de *l'Oracle des fidelles* ; il n'y a point de réponse à ce livre. Je tiens toujours qu'il doit avoir fait un grand effet sur ceux qui l'ont lu avec attention. Il manque à cet ouvrage de l'agrément et de l'éloquence ; ce font-là vos armes , daignez vous en servir. Le Nil , disait-on , cachait sa

— tête, et répandait ses eaux bienfaisantes ;
 1761. faites-en autant, vous jouirez en paix et en secret de votre triomphe. Hélas ! vous seriez de notre académie avec M. *Saurin*, sans le malheureux conseil qu'on vous donna de demander un privilége ; je ne m'en consolerais jamais. Enfin, mon cher philosophe, si vous n'êtes pas mon confrère dans une compagnie qui avait besoin de vous, soyez mon confrère dans le petit nombre des élus qui marchent sur le serpent et sur le basilic. Je vous recommande l'*inf.*... Adieu ; l'amitié est la consolation de ceux qui se trouvent accablés par les fots et par les méchans.

L E T T R E C X L I V.

A M. D E C I D E V I L L E.

Aux Délices, le 20 de mai.

MON cher et ancien ami, nos hermitages entendent souvent prononcer votre nom. Nous difons plus d'une fois : Que n'est-il ici ? il ferait des vers galans pour la nièce du grand *Corneille*, nous parlerions ensemble de *Cinna*, et nous conviendrions qu'*Athalie*, qui est le chef-d'œuvre de la belle poésie, n'en est pas moins le chef-d'œuvre du fanatisme.

Il me semble que *Grégoire VII* et *Innocent IV* ressemblent à *Joad*, comme *Ravaillac* ressemble à *Damiens*. 1761.

Il me souvient d'un poëme intitulé la *Pucelle*, que, par parenthèse, personne ne connaît. Il y a dans ce poëme une petite liste des assassins sacrés, pas si petite pourtant : elle finit ainsi :

Et Mérobad, assassin d'Itobad,
Et Benadad, et la reine Athalie
Si méchamment mise à mort par Joad.

Vous voyez, mon cher ami, que vous vous êtes rencontré avec cet auteur.

Je pardonne donc à tous ceux dont je me suis moqué, et notamment à l'archidiacre *Trublet*, et même à frère *Berthier*, à condition que les jésuites, que j'ai dépossédés d'un bien qu'ils avaient usurpé à ma porte, payeront leur contingent de la somme à quoi tous les frères sont condamnés solidairement.

J'ai un beau procès contre un promoteur. Ainsi je finis, mon ancien ami, en vous envoyant une petite réponse, faite à la hâte, pour votre très aimable dame (*). Je la fais

(*) Madame *Elie de Beaumont*. Voyez dans le volume d'Épîtres celle qui commence par ce vers :

S'il est au monde une beauté, &c.

— courte, pour ne pas enfler le paquet ; c'est la
1761. troisième d'aujourd'hui dans ce goût , et le
czar m'appelle.

L E T T R E C X L V.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

21 de mai.

MES anges , mon noble courroux contre maître *le Dain* et conforts commence à s'apaiser un peu , puisque maître *Loyola* a eu sur les doigts ; mais cette noble colère renaît contre tout prêtre , à l'occasion d'un beau procès qu'on me fait pour des murs de cimetièrè. Je bâtissais une jolie église dans un désert ; je n'essuie que des chicanes affreuses pour prix de mes bienfaits. Ce qu'il y a de pis , c'est que cet abominable procès me fait perdre mon temps , trésor plus précieux que l'argent qu'il me coûte. Adieu le czar , adieu l'Histoire générale , et tragédie , et comédie , et amusemens de la campagne , et défrichemens. Il faut combattre , et je suis très-malade : voilà mon état.

Je vous enverrai pourtant , mes divins anges , ce Droit du seigneur ou l'Ecueil du sage ; mais voici ce qui m'est arrivé. J'en avais
deux

deux copies ; on a fait partir deux seconds —
 actes , au lieu du premier et du second , dans 1761.
 le paquet destiné à celui qui doit faire présenter
 cet anonyme. Dès que la méprise sera réparée ,
 et qu'un de mes seconds actes sera revenu ,
 vous aurez les cinq. Mais , hélas ! à présent
 je ne suis ni plaifant ni touchant ; je ne suis
 que monsieur *Chicaneau* : voilà une triste fin.
 Il valait mieux mourir d'une tragédie que
 d'un procès.

Priez DIEU , mes anges gardiens , pour
 que j'aye assez de tête pour soutenir tout
 cela. Il me semble qu'il faut de la santé pour
 avoir l'esprit courageux. Mon cœur ne se
 ressent point de mon état ; il est plus à vous
 que jamais.

L E T T R E C X L V I.

A M. D A M I L A V I L L E.

Le 24 de mai.

ON est accablé d'affaires et de travaux. Il
 faut défricher une lieue de bruyères et l'Histoire
 de *Pierre I* , faire réimprimer l'Histoire géné-
 rale , où le genre-humain sera peint trait pour
 trait , et ne fera pas en beau.

On demande le plus profond secret sur la
 pièce du conseiller de Dijon.

Corresp. générale. Tome VII. * G g

1761. On n'a plus la petite épître à mademoiselle *Clairon* : ce font des bagatelles qu'on a faites en déjeûnant , et dont on ne se souvient plus.

Le nom du vengeur de *Corneille* contre les Anglais ne doit point être mis à cette brochure. Jamais de nom : à quoi bon ? Si on trouve quelque rogaton , on l'enverra ; mais les rogatons font aux Délices.

Mademoiselle *Corneille* a l'ame aussi sublime que son grand-oncle ; elle mérite tout ce que je fais pour son nom. J'ai relu le *Cid* ; *Pierre* , je vous adore !

Le Dain est un grand fat , et l'avocat condamné un pauvre homme. Paris est bien fou.

Quand M. *Thiriot* aura fait jouer la pièce bourguignonne , qu'il vienne à Ferney et aux Délices.

La lettre à l'académie n'est qu'un détail de librairie ; et d'ailleurs on ne doit point l'imprimer sans son ordre. *Valete*.

N. B. Je serais bien surpris si ce pédant d'*Aguesseau* , si ce plat janséniste , ennemi des gens de lettres , avait fait quelque chose de passable sur l'art du théâtre. Il aurait bien mieux fait d'aller voir *Cinna* et *Phèdre*. C'était un homme très - médiocre , un demi-savant orgueilleux ; et si j'avais été à l'académie. . . .

L E T T R E C X L V I I .

1761.

A MADAME DE FONTAINE , à Paris.

31 de mai.

MA chère nièce , à présent que vous avez passé huit jours avec M. de *Silhouette* , vous devez favoir l'histoire de la finance sur le bout de votre doigt. Je crois qu'il pense comme l'*ami des hommes* , qu'il n'est pas l'ami d'un tas de fripons qui ont fu se faire respecter et se rendre nécessaires , en s'appropriant l'argent comptant de la nation ; mais je crois que M. de *Silhouette* est un médecin qui a voulu donner trop tôt l'émetique à son malade. Le duc de *Sulli* ne put remettre l'ordre dans les finances que pendant la paix. Je fais que les déprédations sont horribles , et je fais aussi que ceux qui ont été assez puissans pour les faire , le sont assez pour n'être pas punis. Ma chère nièce , tout ceci est un naufrage ; *sauve qui peut* est la devise de chaque pauvre particulier. Cultivons donc notre jardin comme *Candide* : *Cérès* , *Pomone* et *Flore* sont de grandes saintes , mais il faut fêter aussi les Muses.

J'aurai peut-être fait encore une tragédie avant que la petite *Corneille* ait lu le *Cid*. Il

— 1761. me semble que je fais plus qu'elle pour la gloire de son nom : j'entreprends une édition de *Corneille*, avec des remarques qui peuvent être instructives pour les étrangers, et même pour les gens de mon pays. L'académie doit faire imprimer nos meilleurs auteurs du siècle de *Louis XIV*, dans ce goût ; du moins elle en a le projet, et j'en commence l'exécution. Cette édition de *Corneille* fera magnifique, et le produit fera pour l'enfant qui porte ce nom, et pour son pauvre père qui ne savait pas, il y a quatre ans, qu'il y eût jamais eu un *Pierre Corneille* au monde.

Le parlement prend mal son temps pour se déclarer contre les spectacles, et pour faire brûler, par l'exécuteur des hautes œuvres, l'œuvre d'un pauvre avocat qui vient de donner une très-ennuyeuse, mais très-sage consultation sur l'excommunication des comédiens. Les jansénistes et les convulsionnaires triomphent au parlement ; mais ils n'empêcheront pas mademoiselle *Clairon* de faire verser des larmes à ceux qui sont dignes de pleurer ; et les pédans, ennemis des plaisirs honnêtes, perdront toujours leur cause au parlement du parterre et des loges.

Je crois que la petite brochure (*) de

(*) La conversation de l'abbé *Grizel* et de l'intendant des menus. Voyez les Dialogues.

M. *Dardelle* pourra vous divertir ; je vous l'envoie ; en vous embrassant vous et les vôtres de tout mon cœur. *V.* 1761.

L E T T R E C X L V I I I .

A M. D A M I L A V I L L E .

Mai.

P O U R R A I T - O N déterrer dans Paris quelque pauvre diable d'avocat, non pas dans le goût de *le Dain*, mais un de ces gens qui, étant gradués et mourans de faim, pourraient être juges de village ? Si je pouvais rencontrer un animal de cette espèce, je le ferais juge de mes petites terres de Tournay et Ferney : il ferait chauffé, rafé, alimenté, porté, payé.

J'ai un besoin pressant du malheureux *Droit ecclésiastique* qui ne devrait pas être un droit. J'ai un procès pour un cimetièrre. Il faut défendre les vivans et les morts contre les gens d'Eglise. Mille pardons de mes importunités, mes chers philosophes.

Mes complimens de condoléance à frère *Berthier* et à frère *la Valette*, mille louanges à maître *le Dain* qui traite *Corneille* d'infame : mais il ne faut montrer la conversation de

— 1761. l'abbé *Grizel* et de l'intendant des menus qu'au petit nombre des élus dont la conversation vaut mieux que celle de maître *le Dain*. On supplie les philosophes de ne montrer le cher *Grizel* qu'aux gens dignes d'eux, c'est-à-dire, à peu de personnes.

Je souhaite que M. *le Mière* soit bien damné, bien excommunié, et que sa pièce réussisse beaucoup; car on dit que c'est un homme de mérite, et qui est du bon parti. Je prie les frères de vouloir bien m'envoyer des nouvelles de Térée.

Courez tous fus à l'*inf.* . . . habilement. Ce qui m'intéresse, c'est la propagation de la foi, de la vérité, le progrès de la philosophie, et l'avilissement de l'*inf.* . . .

Je vous donne ma bénédiction du fond de mon cabinet et de mon cœur.

L E T T R E C X L I X.

1762.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

Mai.

C E n'est pas ma faute , ô chers anges , si M. *Dardelle* a fait la sottise ci - jointe. Je la condamne comme outrecuidante ; mais je pardonne à ce pauvre *Dardelle* qui a fait , je crois , quelques comédies , et qui ne peut souffrir qu'on l'appelle infame. Ce monde est une guerre : ce *Dardelle* est un vieux soldat qui , probablement , mourra les armes à la main.

Pour moi , mes divins anges , je travaillerai pour le tripot , malgré ce beau titre d'infame que ce maraud de *le Dain* nous donne si libéralement. Et vous autres , protecteurs du tripot , n'avez-vous pas aussi votre dose d'infamie ?

Eh bien , que fait *Térée* ? que fera *Oreste* ?

Piece nouvelle à remotis.

La czarine impératrice de toute Ruffie veut la moitié de son czar qui lui manque.

Ah , si vous saviez combien j'ai de fardeaux à porter , et combien je suis faible , vous me plaindriez !

N. B. Si *Corneille* n'était pas né en France j'aurais en horreur un pays qui a fait naître *le Dain* et *Omer*.

1761.

L E T T R E C L.

A U M E M E.

Mai.

FI, les vilains hommes qui boivent de ça !
Donnez-m'en encore pour trois fous, disait
une brave allemande.

Vous en voulez donc encore, mes divins
anges ? En voici, et grand bien vous fasse !
Toute la cargaison est pour le petit troupeau
des honnêtes gens ; les libraires n'en doivent
point tâter, et le pain des forts ne doit pas
être jeté aux chiens.

Laissez là vos procès ; donnez-nous des
tragédies. Cela est bientôt dit. Voici, mes
divins anges, le commentaire de votre texte :
Vous faites des dépenses considérables pour
rebâtir une église ; des prêtres vous font un
procès criminel pour des os de morts dérangés
dans un cimetière, et ils veulent que vous
soyez puni de vos bienfaits ; vous êtes uni
avec vos vassaux et avec votre curé ; vous
avez une procuration d'eux tous pour appeler
comme d'abus au parlement ; les entrepreneurs
restent les bras croisés, et demandent des
dommages : abandonnez les entrepreneurs,

votre

—
1761.
votre curé , vos vassaux ; laissez là les intérêts du corps de la noblesse , qu'elle vous a fait l'honneur de vous confier ; voyez périr une malheureuse petite province que vous commenciez à tirer de la plus horrible misère ; laissez là les défrichemens , les desséchemens des marais ; le tout pour nous faire vite une mauvaise tragédie qui ne pourra certainement être que détestable , au milieu de tous ces tracas.

O anges , que me demandez - vous ? Pour Dieu , laissez - moi achever mes affaires. Je me suis fait une patrie et des devoirs ; qui m'exhortera mieux que vous à les remplir ? Il faut avoir l'esprit net pour faire une tragédie ; laissez - moi nettoyer ma tête.

A propos de scandale du texte , en avez-vous jamais vu un qui approche de celui d'*Oola* et d'*Oliba* , dans la lettre de ce cher monsieur *Eratou* (*) à ce cher M. *Clokpigre* ?

On dit qu'il y a trois jeunes gens qui s'élèvent ; un *Eratou* , un *Clokpigre* et un *Dardelle* , et qu'ils promettent beaucoup.

Quoi , Térée honni ! *Philomèle* sifflée au printemps ! cela n'est pas juste.

Faire payer le magasin de Vésel à monsieur de Prusse , voilà ce qui me paraît juste , ou du moins très-bien fait.

(*) Anagramme d'*Arouet*.

— Mais ce pauvre *le Kain* ! Ah ! quand il serait
1761. beau comme le jour , il n'aurait rien eu. (*)

Et l'ami *Pompignan* qui fait la *Vie du feu duc de Bourgogne*, et qui a prononcé un beau discours sur l'amour de DIEU !

DIEU conserve long-temps le roi !

L E T T R E C L I.

A M. LE COMTE DE SCHOUVALOF.

Ferney , premier de juin.

J'AI l'honneur d'envoyer à votre Excellence un second cahier, c'est-à-dire un second essai qui a besoin de vos lumières et de vos bontés. Ce sont plutôt des matériaux qu'un édifice commencé , et c'est à vous à daigner me dire si ces matériaux doivent être employés , et à m'indiquer les nouveaux qui pourraient me servir. Il y a un an que je fais des recherches dans toute l'Europe. La matière est bien belle, mais les secours sont bien rares. Presque tous ceux qui pouvaient me servir de bouche sont morts , et il est difficile de démêler la vérité dans la foule des mémoires contradictoires qui me sont parvenus. On m'a communiqué beaucoup de petits détails indignes de la

(*) On lui refusait la part entière.

majesté de l'histoire et du héros dont j'écris la vie. Je marche toujours à travers des broussailles et des épines, pour arriver jusqu'à la personne de *Pierre le grand*. C'est lui que je cherche à rendre toujours grand, jusque dans les plus petites choses ; et il me semble que cette grandeur rejaillit sur son épouse, l'impératrice *Catherine*. 1761.

J'ai pensé qu'il fallait un peu adoucir quelquefois le style sévère qu'imposent les grands objets de la politique et de la guerre, varier son sujet, l'égayer même avec discrétion et avec mesure, lui ôter l'air insipide d'annales, l'air rebutant de la compilation, l'air sec que donnent les petits faits rangés scrupuleusement suivant leurs dates. Il faut plaire au grand nombre des lecteurs ; et ce n'est qu'en sachant jeter de l'intérêt et de la variété dans son ouvrage, qu'on peut se faire lire, ou plutôt, Monsieur, ce n'est qu'en vous consultant. Il y aura des défauts qu'il faudra imputer à la faiblesse de ma santé, à mon âge avancé, et non au défaut de mon zèle. Je reprendrais de nouvelles forces, si je pouvais me flatter de satisfaire votre cour par mon travail, et surtout l'auguste fille du héros dont j'écris l'histoire. Peut-être, en lisant les deux essais que je vous soumets, il vous viendra quelque nouvelle idée. Vous pouvez, Monsieur, me

— faire fournir quelques pièces utiles ; disposez
1761. de moi et du peu de temps qui me reste à travailler et à vivre.

J'ai l'honneur d'être , avec le zèle le plus pressé , &c.

L E T T R E C L I I .

A M. ARNOULT,

AVOCAT, DOYEN DE L'UNIVERSITÉ, à Dijon.

A Ferney, le 5 de juin.

J'AI peur, Monsieur, de vous avoir fait envisager l'aventure de mon église comme une affaire plus considérable qu'elle ne l'est en effet. Je pense que nous ne serions réduits, le curé, les paroissiens et moi, à en appeler comme d'abus, qu'en cas que notre official de village nous fît signifier quelque grimoire, comme je le craignais dans les premiers mouvemens de cette sottise.

J'ai fait venir de Paris le seul livre qui traite, dit-on, de ces besognes : c'est la *Pratique de la juridiction ecclésiastique de Ducasse*, grand-vicaire en son vivant. Ce livre, assez mauvais, ne m'a donné aucune lumière ; et c'est ce qui arrive presque toujours en affaires. Le bruit

public, dans le petit pays sauvage de Gex, est qu'on se repent de cette équipée; mais qui payera les frais de leur procédure? On ne m'a rien fait signifier; mais je présume que je n'ai d'autre chose à faire qu'à continuer mon bâtiment. Quand j'aurai achevé mon église, il faudra bien qu'on la bénisse; et je ne vois pas, quand je suis d'accord avec tous les paroissiens, qu'on puisse me faire de chicane. Je sens bien qu'il est désagréable d'avoir été si mal payé de mes bienfaits; mais je ne crois pas que je doive faire un procès à mes chevaux, s'ils ruent dans l'écurie que je leur ai fait bâtir.

Pour l'affaire du curé de Moëns, la sentence de Gex me paraît ridicule (*). Je ne fais si vous êtes chargé de cette affaire; je le souhaite au moins, pour apprendre aux curés de ce canton barbare à ne pas employer leur temps à distribuer des coups de bâton aux hommes, aux femmes et aux petits garçons; le zèle de la maison du Seigneur ne doit pas aller jusqu'à affommer les gens.

J'ai l'honneur d'être, &c.

(*) La requête qui suit, rédigée probablement par M. de Voltaire, et qui fut imprimée dans le temps, présente les détails de cette affaire.

1761. *A monsieur le lieutenant criminel du pays de Gex, et aux juges qui doivent prononcer avec lui en première instance.*

MONSIEUR,

JE demande vengeance du sang de mon fils : toute la province crie qu'on fasse justice. J'ignore les formalités des lois ; vous daignerez suppléer à mon ignorance. Mon fils unique est entre la vie et la mort ; il ne peut s'expliquer ; et je n'ai presque que mes larmes pour me plaindre à vous. Tout ce que je fais certainement , par les rapports unanimes qui m'ont été faits , c'est que mon fils a été assassiné , le 28 de décembre dernier , entre dix heures et demie et onze heures de nuit , par le curé de Moëns , nommé *Ancian* , au village de Magny ; que le curé porta lui-même les premiers coups , qu'il fut secondé par plusieurs payfans apostés par lui-même , et qu'on me rapporta mon fils tout sanglant , sans pouls , sans connaissance , sans parole , état où il est encore.

Que puis-je faire dans ma juste douleur (moi qui n'étais point présent à cet assassinat) , que de vous supplier , Monsieur , d'interroger sans délai tous les témoins , et de voir , avec un œil impartial , si ce qu'ils vous diront fera conforme à tout ce qu'ils m'ont dit.

Voici , Monsieur , le rapport unanime qu'ils m'ont fait. Le sieur *Collet* , jeune homme du bourg de

Sacconney, frontière de France, où nous demeurons, travaillant en horlogerie, va quelquefois dans le voisinage chez la veuve *Burdet*, bourgeoise de Magny, chez laquelle le curé de Moëns fréquente.

Le 26 de décembre, ce curé va rendre visite à la dame *Burdet* à neuf heures du soir, et reste avec elle jusqu'à onze.

Le 27 de décembre, *Collet* va chez ladite dame, il y trouve encore le curé, qui lui lance des regards de colère, et lui témoigne la plus grande impatience de le voir fortir; il sort et les laisse tête à tête.

Le 28, la dame *Burdet* invite à souper chez elle le sieur *Guyot*, contrôleur du bureau de Sacconney; il y va. Il rencontre en chemin mon fils et *Collet* son ami, qui étaient à la chasse vers Ferney; il leur propose d'être de la partie, ils vont ensemble à Magny chez cette dame.

Le curé *Ancian* avait mis un espion, nommé *Dubi*, à la porte de la maison. *Dubi* court l'avertir, à neuf heures trois quarts, que les conviés sont à table, et qu'ils parlent de lui. Le curé donnait à souper à trois curés ses voisins, l'un de Ferney, l'autre de Matignin, et le troisième de Prevezin. Le sieur *Ancian* les quitte sur le champ sans dire mot, prend avec lui plusieurs paysans, va jusque dans un cabaret où le nommé *Brochu* et autres l'attendaient, les arme lui-même de ces bâtons et massues avec lesquels on assomme des bœufs; il place deux de ses complices à la porte de la maison de la veuve *Burdet*, et entre, avec quatre ou cinq autres, dans

— 1761. la cuisine où les conviés achevaient de manger. C'est donc ainsi, Madame, lui dit-il, que vous vous plaisez à déchirer ma réputation; alors trouvant sous sa main un chien de chasse de mon fils, il l'assomma d'un coup de bâton. Mon fils qui s'était retiré, par déférence pour le caractère de ce prêtre, dans la chambre voisine, accourt, demande raison de cette violence; le curé lui répond par un soufflet: les gens apostés par lui tombent en ce moment par derrière sur mon fils et sur le sieur *Collet*, leur déchargent des coups de bâton sur la tête, et les étendent aux pieds du curé.

Le sieur *Guyot*, qui était dans la chambre voisine, en sort au bruit et aux cris de la veuve *Burdet*; il voit ses deux amis tout sanglans sur le carreau, et tire son couteau de chasse: deux complices du curé prennent leur temps, le frappent sur la tête, et l'étourdissent.

Le curé lui-même, armé d'un bâton, frappe à droite et à gauche sur mon fils, sur *Guyot* et sur *Collet*, que ses complices avaient mis hors d'état de se défendre; il ordonne à ses gens de marcher sur le ventre de mon fils, ils le foulent long-temps aux pieds: *Guyot* s'évanouit du coup qu'il avait reçu sur la tête; ayant repris ses esprits, il s'écrie: Faut-il que je meure sans confession! Meurs comme un chien, lui répond le curé, meurs comme les huguenots.

Dans ce tumulte horrible, la veuve *Burdet* se jette aux genoux du curé; ce prêtre la repousse, lui donne un soufflet, la jette par terre, la pousse à

coups de pieds sous le lit, tandis que ses complices donnent des coups de bâton à cette dame.

 1761.

J'omets, Monsieur, toutes les autres circonstances étrangères à ma douleur, et qui peuvent aggraver de crime sans me consoler.

Je vous prie d'interroger la dame *Burdet*, les sieurs *Guyot* et *Collet*, les chirurgiens qui les ont pansés, les sœurs grises de *Sacconney*, le chirurgien d'*Ornex*, les voisins, les seigneurs de paroisse du pays, les curés que le sieur *Ancian* quitta à dix heures du soir pour aller exécuter son assassinat prémédité.

C'est à l'évêque à favoir ce qu'il doit faire, quand il apprendra que ce prêtre eut l'audace le lendemain de célébrer la messe, et de tenir son Dieu entre ses mains meurtrières. C'est à vous, Monsieur, à vous informer comment on a laissé en place un homme ci-devant convaincu d'avoir donné des soufflets dans son église à deux de ses paroissiens (*), et qui, en dernier lieu, ayant ruiné les communiers de *Ferney* par des procès, a traîné en prison à *Gex* deux de ces infortunés. Mon devoir est seulement de vous instruire du nom des complices parvenus à ma connaissance; *Pierre Dubi*, demeurant à *Magny*; *Jean Gard*, propre domestique du curé; *François Tillet*, granger du sieur *Bellami*, *Benoît Brochu*, du village d'*Ornex*; vous saurez aisément qui sont les autres.

(*) Entre autres au sieur *Vaillet*, aujourd'hui secrétaire du maire, et subdélégué de *Gex*, syndic de la province.

—
1761. J'apprends que le curé *Ancian*, étant informé de ma juste plainte, ose en faire une de son côté; qu'il joint à son crime cette artificieuse insolence: mais je requiers que le curé de Ferney soit interrogé, et qu'on sache de lui, si le curé *Ancian* ne lui a pas avoué l'horreur de son délit; s'il ne lui a pas dit qu'il voudrait avoir donné deux mille livres pour étouffer cette malheureuse action. Enfin, Monsieur, j'implore la justice divine et humaine, et j'arrose de mes pleurs ma requête.

J'ajoute encore un mot. Toute la province fait que monsieur le substitut de monsieur le procureur général au bailliage de Gex, ayant épousé la sœur du feu curé de Moëns, qui résigna sa cure au présent curé *Ancian*, a toujours accordé sa bienveillance audit *Ancian*; mais c'est une raison de plus pour espérer la justice qu'on demande: l'équité impartiale l'emporte sur toutes les considérations.

A Sacconey, le 3 de janvier 1761.

AMBROISE DECROZE.

VACHAT, procureur.

Addition.

LE 10 de janvier, j'apprends que le juge a décrété de prise de corps tous les complices du curé *Ancian*. Ils ont pris la fuite; ils vont probablement changer de religion hors du royaume. A l'égard du

curé, il n'est décrété que d'ajournement personnel. —
 Cependant le bruit public de la province est qu'il a 1761.
 signé, le 28 de décembre, un billet à ses complices,
 par lequel il promettait les mettre à l'abri de toute
 recherche et de tout dommage. La veuve *Burdet*
 a dit à vingt personnes, et a dû déposer que le
 curé était venu boire chez elle la veille de l'affassinat,
 à dix heures du soir; qu'il lui avait dit, en s'en allant
 en colère: Adieu, la paille est trop près du feu.
 Si jamais il y eut un affassinat prémédité, c'est sans
 doute celui-ci. Cependant les complices sont décrétés,
 et celui qui les a corrompus, qui les a armés, qui
 les a conduits, qui a frappé avec eux, n'est qu'a-
 journé, parce qu'il est prêtre, et qu'il a des protec-
 teurs. Cependant, mon fils, affassiné le 28 de
 décembre, est à l'agonie le 10 de janvier.

L E T T R E C L I I I.

A M. LE COMTE DE SCHOUVALOF.

A Ferney, 8 de juin.

MONSIEUR,

VOTRE très-aimable M. de *Soltikof* vient
 de me regaler d'un gros paquet dont votre
 Excellence m'honore. Il contient les estampes
 d'un grand-homme, quelques lettres de lui,
 et une de vous, Monsieur, qui m'est aussi

—
1761. précieuse, pour le moins, que tout le reste. Mon premier devoir est de vous faire mes remerciemens, et de vous assurer que je me conformerai à toutes vos intentions. Je bâtis pour vous la maison dont vous m'avez fourni les matériaux; il est juste que vous y soyez logé à votre aise.

Je crois avoir déjà rempli une partie de vos vues, en déclarant que je ne prétendais pas faire l'histoire secrète de *Pierre le grand*, et en trompant ainsi la malignité de ceux qui haïssent sa gloire et celle de votre empire. Je fais bien que, dans les commencemens, je ne pouvais pas faire taire l'envie; mais, si l'ouvrage est écrit de manière à intéresser les lecteurs, le livre reste, et les critiques s'évanouissent. C'est ce qui est arrivé à l'Histoire de *Charles XII*, long-temps combattue, et enfin reconnue pour véritable. Le certificat du roi *Stanislas* ne porte que sur les faits militaires et politiques; ce certificat est déjà une grande présomption en faveur de la vérité avec laquelle j'écris l'histoire de votre législateur; et des preuves plus fortes se tireront des mémoires que votre Excellence daignera me communiquer. Je n'ai pris, dans les mémoires de M. de *Bassowitz*, et dans ceux que je me suis procurés, que ce qui peut contribuer à la gloire de votre patrie, et à celle de *Pierre I*; j'abandonne le reste à la malignité

de vos ennemis et des miens. M. le duc de *Choiseul* et tous nos meilleurs juges ont trouvé que j'ai fait voir assez heureusement, dans ma préface, qu'il ne faut écrire que ce qui est digne de la postérité, et qu'il faut laisser les petits détails aux petits sçeurs d'anecdotes. Ce sera à vous, Monsieur, à me prescrire l'usage que je devrai faire des particularités que les mémoires manuscrits de M. de *Bassewitz* m'ont fournies. Encore une fois, je ne suis que votre secrétaire. Il est bien vrai que vous avez choisi un secrétaire trop vieux et trop malade ; mais il vous consacre avec joie le peu de temps qui lui reste à vivre. J'admirais *Pierre I* en bien des choses, et vous me l'avez fait aimer. Le bien que vous faites aux lettres dans votre patrie me la rend chère. Quelqu'un a fait le Russe à Paris ; je me regarde comme un français en Russie. Disposez d'un homme qui sera, tant qu'il respirera, avec l'attachement le plus vrai, et les sentimens les plus remplis de respect et d'estime, &c.

1761.

1761.

L E T T R E C L I V.

A M. A R N O U L T, à Dijon.

Le 9 de juin.

J'AI fait usage sur le champ , Monsieur , de vos bons avis et de votre modèle de sommation auprès du pauvre promoteur favoyard , et du malin procureur du roi de la caverne de Gex. Je n'ai pu parler de ma nef qui , n'étant point encore abattue quand je vous envoyai mes papperasses , rendait mon église très-idoine à dire et entendre messe : car , selon *Ducasse* et selon le *Droit ecclésiastique* , on peut dire messe quand la majeure partie de l'église n'est point entamée. Mais , ayant depuis fait jeter la nef par terre avec partie du chœur , et ayant rebâti à mesure , il n'y avait plus moyen de se plaindre qu'on allât célébrer ailleurs. Je ne prétends point toucher à l'encensoir ; mais , quand j'aurai achevé mon église , ce sera à l'évêque d'Anneci à voir s'il la veut rebénir ou non , et m'excommunier comme je le mérite pour m'être ruiné à faire des pilastres d'une pierre aussi chère et aussi belle que le marbre. Je suis le martyr de mon zèle et de ma piété : une bonne ame trouve ses consolations dans sa conscience.

En qualité de possesseur de terres et de bâtisseur d'églises, j'ai des procès sacrés et profanes ; les prêtres et les huguenots sont conjurés contre moi. Un *Mallet* vous a consulté, Monsieur, pour avoir un chemin à travers mes jardins ; je vous supplie de ne point aider ce mécréant contre moi, et d'être l'avocat des fidèles. Je me fais votre client, et je crois que je vais finir ma vie comme M. *Chicaneau* ; à cela près que je voudrais me loger auprès de mon avocat, comme il se logeait près de son juge, et que je n'en peux venir à bout, étant obligé de faire ici mon métier de maçon et de laboureur, qui va devant celui de plaideur.

J'ai l'honneur d'être, &c.

L E T T R E C L V.

A M. LE COMTE DE SCHOUVALOF.

A Ferney, 11 de juin.

MONSIEUR,

Vous vous êtes imposé vous même le fardeau de l'importunité que mes lettres, peut-être trop fréquentes, doivent vous faire éprouver ; voilà ce que c'est que de m'avoir inspiré de la passion pour *Pierre le grand* et pour vous : les passions sont un peu babillardes.

— 1761. Votre Excellence a dû recevoir plusieurs cahiers qui ne sont que de très-faibles esquisses ; j'attendrai que vous fassiez mettre en marge quelques mots qui me serviront à faire un vrai tableau ; ils ont été écrits à la hâte. Vous distinguerez aisément les fautes du copiste et celles de l'auteur, et tout sera ensuite exactement rectifié : j'ai voulu seulement présenter votre goût.

Dès que j'ai pu avoir un moment de loisir, j'ai lu les remarques sur le premier tome, envoyées par duplicata, desquelles je n'ai reçu qu'un seul exemplaire, l'autre ayant été perdu, apparemment avec les autres papiers confiés à *M. Pouschkin*.

Je vous prierai en général, vous, Monsieur, et ceux qui ont fait ces remarques, de vouloir bien considérer que votre secrétaire des Délices écrit pour les peuples du Midi, qui ne prononcent point les noms propres comme les peuples du Nord. J'ai déjà eu l'honneur de remarquer avec vous, qu'il n'y eut jamais de roi de Perse appelé *Darius*, ni de roi des Indes appelé *Porus* : que l'Euphrate, le Tigre, l'Inde et le Gange ne furent jamais nommés ainsi par les nationaux, et que les Grecs ont tout grecisé.

Gravis dedit ore rotundo musa loqui.

Pierre

Pierre le grand ne s'appelle point *Pierre* chez vous ; permettez cependant que l'on continue à l'appeler *Pierre* ; à nommer Moscow , Mofcou ; et la Moskowa , la Moska , &c. 1761.

J'ai dit que les caravannes pourraient , en prenant un détour par la Tartarie indépendante , rencontrer à peine une montagne , de Pétersbourg à Pékin , et cela est très-vrai ; en passant par les terres des Eluths , par les déserts des Kalmouks-Kothos et par le pays des Tartares de Kokonor , il y a des montagnes à droite et à gauche ; mais on pourrait certainement aller à la Chine sans en franchir presque aucune ; de même qu'on pourrait aller par terre , et très-aisément , de Pétersbourg au fond de la France , presque toujours par des plaines. C'est une observation physique assez importante , et qui sert de réponse au système , aussi faux que célèbre , que le courant des mers a produit les montagnes qui couvrent la terre. Ayez la bonté de remarquer , Monsieur , que je ne dis pas qu'on ne trouve point de montagnes de Pétersbourg à la Chine , mais je dis qu'on pourrait les éviter en prenant des détours.

Je ne conçois pas comment on peut me dire , qu'on ne connaît point la *Russie noire*. Qu'on ouvre seulement le *Dictionnaire de la Martinière* , au mot *Russie* , et presque tous les

— géographes, on trouvera ces mots : *Russie*
 1761. *noire, entre la Volhinie et la Podolie, &c.*

Je suis encore très-étonné qu'on me dise que la ville, que vous appelez Kiow ou Kioff, ne s'appelait point autrefois Kiovie. *La Martinière* est de mon avis : et, si on a détruit les inscriptions grecques, cela n'empêche pas qu'elles n'aient existé.

J'ignore si celui qui transcrivit les mémoires, à moi envoyés par vous, Monsieur, est un allemand : il écrit *Jwan Wassiliewitsch*, et moi j'écris *Jvan Basilovitz* ; cela donne lieu à quelques méprises dans les remarques.

Il y en a une bien étrange à propos du quartier de Moscou, appelé la ville chinoise. L'observateur dit que ce quartier portait ce nom avant qu'on eût la moindre connaissance des Chinois et de leurs marchandises. J'en appelle à votre Excellence : comment peut-on appeler quelque chose *chinois*, sans savoir que la Chine existe ? dirait-on la valeur russe, s'il n'y avait pas une Russie ?

Est-il possible qu'on ait pu faire de telles observations ? Je serais bien heureux, Monsieur, si vos importantes occupations vous avaient permis de jeter les yeux sur ces manuscrits que vous daignez me faire parvenir. L'écrivain prodigue les *f, c, k, h*, allemands. La rivière que nous appelons *Veronise*,

nom très-doux à prononcer , est appelée , dans les mémoires , *Woronestch* ; et dans les observations , on me dit que vous prononcez Voronège : comment voulez-vous que je me reconnoisse au milieu de toutes ces contrariétés ? J'écris en français ; ne dois-je pas me conformer à la douceur de la prononciation française ?

Pourquoi , lorsqu'en suivant exactement vos mémoires , ayant distingué les serfs des évêques , et les serfs des couvens , et ayant mis pour les serfs des couvens le nombre de 721500 , ne daigne-t-on pas s'apercevoir qu'on a oublié un zéro en répétant ce nombre à la page 59 , et que cette erreur vient uniquement du libraire qui a mal mis le chiffre en toutes lettres ?

Pourquoi s'obstine-t-on à renouveler la fable honteuse et barbare du czar *Juan-Basilovitz* , qui voulut faire , dit-on , clouer le chapeau d'un prétendu ambassadeur d'Angleterre , nommé *Bèze* , sur la tête de ce pauvre ambassadeur ? par quelle rage ce czar voulait-il que les ambassadeurs orientaux lui parlassent nu-tête ? l'observateur ignore-t-il que , dans tout l'Orient , c'est un manque de respect que de se découvrir la tête ? Interrogez , Monsieur , le ministre d'Angleterre , et il vous certifiera

qu'il n'y a jamais eu de *Bèze*, ambassadeur;
 1761. le premier ambassadeur fut M. de *Carlisle*.

Pourquoi me dit-on qu'au sixième siècle on écrivait à Kiovie sur du papier, lequel n'a été inventé qu'au douzième siècle ?

L'observation la plus juste que j'aye trouvée est celle qui concerne le patriarche *Photius*. Il est certain que *Photius* était mort long-temps avant la princesse *Otha* ; on devait écrire *Polyeucte* au lieu de *Photius* : *Polyeucte* était patriarche de Constantinople, au temps de la princesse *Otha*. C'est une erreur de copiste, que j'aurais dû corriger en relisant les feuilles imprimées ; je suis coupable de cette inadvertance, que tout homme qui fera de bonne foi rectifiera aisément.

Est-il possible, Monsieur, qu'on me dise, dans les observations, que le patriarcat de Constantinople était le plus ancien ? c'était celui d'Alexandrie ; et il y avait eu vingt évêques de Jérusalem avant qu'il y en eût un à Byfance.

Il importe bien vraiment qu'un médecin hollandais se nomme *Vangad* ou *Vangard* ; vos mémoires, Monsieur, l'appellent *Vangad*, et votre observateur me reproche de n'avoir pas bien appelé le nom de ce grand personnage. Il semble qu'on ait cherché à me mortifier, à me dégoûter, et à trouver, dans

l'ouvrage fait sous vos auspices, des fautes qui n'y sont pas.

1761.

J'ai reçu aussi, Monsieur, un mémoire intitulé : *Abrégé des recherches de l'antiquité des Russes, tiré de l'histoire étendue à laquelle on travaille.*

On commence par dire, dans cet étrange mémoire, que l'antiquité des Slaves s'étend jusqu'à la guerre de Troie, et que leur roi Polimène alla avec Anténor au bout de la mer Adriatique, &c. C'est ainsi que nous écrivions l'histoire, il y a mille ans; c'est ainsi qu'on nous faisait descendre de *Francus* par *Hector*; et c'est apparemment pour cela qu'on veut s'élever contre ma préface, dans laquelle je remarque ce qu'on doit penser de ces misérables fables. Vous avez, Monsieur, trop de goût, trop d'esprit, trop de lumières pour souffrir qu'on étale un tel ridicule dans un siècle aussi éclairé.

Je soupçonne le même allemand d'être l'auteur de ce mémoire, car je vois *Juanovitz*; *Basilovitz*, orthographiés ainsi, *Wanovistch*, *Wacilievistch*. Je souhaite à cet homme plus d'esprit et moins de consonnes.

Croyez-moi, Monsieur, tenez-vous-en à *Pierre le grand*; je vous abandonne nos *Chilpéric*, *Childéric*, *Sigebert*, *Caribert*, et je m'en tiens à *Louis XIV.*

— Si votre Excellence pense comme moi, je
 176.1. la supplie de m'en instruire. J'attends l'hon-
 neur de votre réponse, avec le zèle et l'envie
 de vous plaire que vous me connaissez; et je
 croirai toujours avoir très-bien employé mon
 temps, si je vous ai convaincu des sentimens
 pleins de vénération et d'attachement avec
 lesquels je ferai toute ma vie,
 Monsieur,

de votre Excellence, &c.

L E T T R E C L V I.

A MADAME DE FONTAINE.

Le 11 de juin.

ON fait une tragédie, ma chère nièce, en
 trois semaines, il n'y a rien de plus aisé; mais,
 en trois semaines, on ne l'achève pas. Je me
 suis remis vite au czar *Pierre*, afin de perdre
 de vue la pièce, et de la revoir dans quelque
 temps avec des yeux rafraîchis et un esprit
 désintéressé; c'est alors que je ferai un censeur
 très-sévère. En attendant, je vous exhorte à
 vous faire raison des *Bernard*. Si, pendant
 que vous avez la main à la pâte; vous pouvez
 tirer aussi quelque chose de la banqueroute
 de ce faquin de *Samuel*, fils de *Samuel*, maître

des requêtes, surintendant de la maison de la reine, et banqueroutier frauduleux, ce ferait une bonne affaire pour la famille. Il faudra charger d'*Ornoi* de cette affaire, quand il aura fait son droit, et qu'il aura emporté vigoureusement ses licences : il prendra des conseils de son oncle l'abbé, et il n'est pas douteux qu'alors il ne triomphe. Pour moi, je ferai un mémoire sanglant contre les banqueroutiers, contre les commissions éternelles de ces belles affaires, et contre le receveur des consignations, qui mange tout l'argent.

Etes-vous à Paris ? êtes-vous à Ornoi ? Pour moi, la tête me fend, ma cervelle bout du czar *Pierre* et des tragédies, de trois terres que je gouverne bien ou mal, de deux maisons que je bâtis, et des vers de *Luc* auxquels il faut répondre. Je ne fais ce que c'est que ce Sermon des cinquante, dont vous me parlez ; c'est apparemment le sermon de quelque jésuite qui n'aura eu que cinquante auditeurs ; c'est encore beaucoup : les pauvres diables me paraissent actuellement bien grêlés. Mais si c'était quelque sottise anti-chrétienne, et que quelque fripon osât me l'imputer, je demanderai justice au pape, tout net. Je n'entends point raillerie sur cet article ; je me suis déclaré hardiment contre *Calvin*, aux Délices ; et je ne souffrirai jamais que la pureté de ma foi soit attaquée.

1761. Je crois notre ami d'*Argental* un peu empêtré de son ambassade. Il ne m'écrit point, et je suis persuadé que je recevrai un volume de lui sur la Chevalerie. J'ai bien peur que ses négociations parmesanes ne fassent un peu languir des traités qu'il avait entamés pour moi avec M. le comte de *la Marche*, notre seigneur fuzerain.

Mes correspondances dans le Nord vont toujours leur train. Je suis plus content que jamais de la cour de Pétersbourg. Il nous est venu ici un petit russe très-aimable, proche parent d'une impératrice, et qui pour cela n'en est pas plus grand seigneur. Je vous écris à bâtons rompus, comme vous voyez, ma chère nièce; c'est que je n'ai pas dormi, et que je n'en peux plus.

Ayez grand soin de votre santé, et dites-m'en, s'il vous plaît, des nouvelles. Je vous embrasse tendrement, vous, votre famille et vos amis. Adieu, ma chère enfant; je vous recommande *Thiriot* à qui vous devez quarante écus, en vertu des pactes de famille.

L E T T R E C L V I I .

1761.

A M, A R N O U L T, à Dijon.

A Ferney, le 15 de juin.

J'EUS l'honneur, Monsieur, de vous mander, il y a quelques jours, que j'avais fait ce que vous m'aviez prescrit pour arrêter le cours des procédures odieuses et téméraires qu'on fe fait au fujet de l'église que je fais bâtir à DIEU. J'ai découvert depuis qu'il y a une ordonnance du roi, de 1627, qui défend, à l'article XIV, à tout curé d'être promoteur ou official.

Or, Monsieur, l'official et le promoteur qui ont fait les procédures ridicules dont je me plains, font tous deux curés dans le pays. Je crois être en droit d'exiger qu'ils foient condamnés folidairement à me rembourfer tous les dommages, &c., qu'ils m'ont caufés en effarouchant et difperfant tous mes ouvriers par leur defcente illégale, &c.

La juftice féculière a difcontinué fes procédures abfurdes, mais la prétendue juftice cléricala a continué les fiennes, *et non miffura eutem, nifi plena cruoris hirudo*. Elle a encore interrogé mes vaffaux féculiers et mes ouvriers, malgré la fignification que j'ai faite fuivant

Correfp. générale. Tome VII. * K k

— votre délibéré. Ces démarches illégales et
1761. insolentes autant qu'insolites, rebutent ceux
qui travaillent pour moi.

Votre nouveau client vous importunera souvent, Monsieur. Le sieur *Decroze* est aussi le vôtre dans son affaire contre le curé *Ancian*, au sujet de l'assassinat de son fils. Il est certain que ce malheureux a été amoureux de la dame *Burdet*, bourgeoise de Magny, et de très-bonne famille, qu'il n'a jamais appelée que *la prostituée*. Il est prouvé d'ailleurs que cet abominable prêtre a passé sa vie à donner et à recevoir des coups de bâton. Vous avez les pièces entre les mains : je vous demande en grâce de presser cette affaire ; j'aurai très-soin que vous ne perdiez pas vos peines. Vous me paraissez l'ennemi des usurpations et des violences ecclésiastiques ; vous signalerez également votre équité, votre savoir et votre éloquence.

Je vous soumets cette pancarte ; vous y verrez, Monsieur, que l'on me poursuit avec l'ingratitude la plus furieuse, tandis que je me ruine à faire du bien. Il me paraît que c'est là le cas d'un appel comme d'abus. La loi qui défend aux curés d'exercer le ministère d'official et de promoteur, doit exister ; car il n'est pas naturel que le juge des curés soit curé lui-même ; cette loi ne serait pas rapportée dans

un livre qui sert de code aux prêtres, si elle n'avait pas été portée, et si elle n'était pas en vigueur. Elle est fondée sur les mêmes raisons qui ne souffrent pas qu'un official et un promoteur soient pénitenciers. 1761.

De tout mon cœur, Monsieur, et sans compliment votre, &c.

L E T T R E C L V I I I.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

15 de juin.

DI V I N S anges, ne m'avez-vous pas pris pour un hableur qui vous faisait un portrait exagéré de ses fardeaux et tribulations ? Je ne vous en ai pas dit la moitié ; voici le comble. J'abandonne ma tragédie ; le cinquième acte ne pouvait être déchirant ; et, sans grand cinquième acte, point de salut. J'ai tourné et retourné le tout dans ma chétive tête ; froid cinquième acte, vous dis-je. Vous me direz que ce sont mes procès qui m'appauvrissent l'imagination ; au contraire, ils me mettent en colère, et cela excite : mais mon cinquième acte n'en est pas moins insipide. Je ne fais plus comment m'y prendre pour trouver des sujets nouveaux : j'ai été en Amérique et à la

— Chine; il ne me reste que d'aller dans la lune.
 1761. J'en suis malade; me voilà comme une femme qui a fait une fausse couche. Est-il vrai qu'on a représenté Athalie avec magnificence, et que le public s'est enfin aperçu que *Joad* avait tort, et qu'*Athalie* avait raison?

Protégez-vous la petite *Durancy*? protégez-vous *Crispin-Hurtaud*? mais est-il bien vrai qu'on ne prendra point Belle-île? N'allez pas me laisser là, s'il vous plaît, si je ne trouve pas un beau sujet; il ne faut pas chasser un vieux serviteur, parce qu'il n'est plus bon à rien; il faut le plaindre et l'encourager.

Avez-vous les Trois sultanes? on dit que cela est charmant; point d'intrigue, mais beaucoup d'esprit et de gaieté.

Enfin, mes chers anges, vous avez donc fait grâce au Droit du seigneur; vous avez comblé de joie madame *Denis*: elle était folle de cette bagatelle. Je ne fais si *Thiriot* sera bien adroit, ni comment il s'y prend.

Mille tendres respects.

A M. L'ABBÉ AUBERT,

Qui lui avait adressé la seconde édition de ses Fables.

Au château de Ferney, le 15 de juin.

Vous vous êtes mis, Monsieur, à côté de la Fontaine, et je ne fais s'il a jamais écrit une meilleure lettre en vers, que celle dont vous m'honorez. Tous les lecteurs vous sauront gré de vos fables, et j'ai par-dessus eux une obligation personnelle envers vous. Je dois joindre la reconnaissance à l'estime; et je vous assure que je remplis bien ces deux devoirs. Il y en a un troisième dont je devrais m'acquitter, ce serait de répondre en vers à vos vers charmans; mais vous me prenez trop à votre avantage. Vous êtes jeune, vous vous portez bien; je suis vieux et malade. Mon malheur veut encore que je sois surchargé d'occupations qui sont bien opposées aux charmes de la poésie. Je peux encore sentir tout ce que vous valez; mais je ne peux vous payer en même monnaie. Faites-moi donc grâce, en me rendant la justice d'être bien persuadé que personne ne vous en rend plus que moi. J'ai

— honte de vous témoigner si faiblement, Mon-
1761. sieur, les sentimens véritables avec lesquels
j'ai l'honneur d'être votre, &c.

L E T T R E C L X.

A M. D A M I L A V I L L E.

15 de juin.

IL ne faut pas rire; rien n'est plus certain que c'est un homme de l'académie de Dijon qui a fait cette drôlerie. Il est fort connu de madame *Denis*; et cette madame *Denis*, quoique fort douce, mangerait les yeux de quiconque voudrait supprimer la tirade des romans, surtout dans un second acte.

J'ai trouvé, moi qui suis très-pudibond, que les jeunes demoiselles que leurs prudentes mères mènent à la comédie, pourraient rougir d'entendre un bailli qui interroge *Colette*, et qui lui demande si elle est grosse. Je prierai mon dijonnais d'adoucir l'interrogatoire.

Je remercie infiniment M. *Diderot* de m'envoyer un bailli qui, sans doute, vaudra mieux que celui de la pièce. Je crois qu'il faut qu'il soit avocat, ou du moins qu'il soit en état d'être reçu au parlement de Dijon; en

ce cas , je l'adresserais à mon conseiller qui me doit au moins le service de protéger mon bailli. Surement un homme envoyé par M. *Diderot* est un philosophe et un homme aimable. Il pourrait aisément être juge de sept ou huit terres dans le pays , ce qui ferait un petit établissement. 1761.

Je ne fais pas trop comment frère *Thiriot* s'ajuste avec les excommuniés du sieur *le Dain* : frère *Thiriot* ne doit pas paraître : je m'en rapporte à lui , il est sage.

J'ai mis mes prêtres à la raison ; évêque , official , promoteur , jésuite ; je les ai tous battus ; et je bâtis mon église comme je le veux , et non comme ils le voulaient. Quand j'aurai mon bailli philosophe , je les rangerai tous. Je suis bienfaiteur de l'Eglise , je veux m'en faire craindre et aimer.

Je lève les mains au ciel pour le salut des frères.

J'ai eu aujourd'hui à dîner un M. *Poinfinet* revenant d'Italie. *Fratres* , qui est ce monsieur *Poinfinet* ? il m'a récité d'assez passables vers. *Valete , fratres*. Frère *Thiriot* a-t-il le diable au corps de vouloir qu'on imprime la conversation du cher *Grizel* ?

Je plains ce pauvre *Térée* ; il est triste que *Philomèle* soit mal reçue au mois de mai. On disait que ce M. *le Mière* était un bon ennemi

— de l'*inf* . . . ; courage , qu'il ne se rebute pas ;
1761. et confusion aux fanatiques , ennemis de la
raison et de l'Etat.

L E T T R E C L X I.

A M. L'ABBÉ DELILLE.

A Ferney, 19 de juin.

O N est bien loin , Monsieur , d'être inconnu ,
comme vous le dites , quand on a fait d'aussi
beaux vers que vous , et surtout quand on y
répand d'aussi nobles vérités et des sentimens
si vertueux. Vous pensez en excellent citoyen ,
et vous vous exprimez en grand poëte. Jem'in-
térresse d'autant plus à la gloire que vous assu-
rez à *M. Laurent* , que je m'avise de l'imiter
en petit dans une de ses opérations. Je des-
sèche actuellement des marais ; mais j'avoue
que je ne fais point de bras. Cependant vous
avez daigné parler de moi dans votre belle
épître à cet étonnant artiste. J'avais déjà lu
votre ouvrage qui a concouru pour le prix
de l'académie : je ne savais pas que je dusse
joindre le sentiment de la reconnaissance à
celui de l'estime que vous m'inspiriez. Je vous
félicite , Monsieur , d'être en relation avec

M. *Duverney*. Il forme un séminaire de gens (*) dont quelques-uns demanderont probablement un jour à M. *Laurent* des bras et des jambes. La noblesse française aime fort à se les faire casser pour son maître. 1761.

Je fais aussi mon compliment à M. *Duverney* d'aimer un homme de votre mérite. Il en a trop pour ne pas distinguer le vôtre. Je me vante aussi, Monsieur, d'avoir celui de sentir tout ce que vous valez. Recevez mes remerciemens, non-seulement de ce que vous avez bien voulu m'envoyer vos ouvrages, mais de ce que vous en faites de si bons.

J'ai l'honneur d'être, &c.

LETTRE CLXII.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

21 de juin.

MES divins anges, lisez mes remontrances avec attention et bénignité.

Considérez d'abord que le plan d'un cerveau n'a pas six pouces de large, et que j'ai pour cent toises, au moins, de tribulations et de travaux. Le loisir fut certainement le père des

(*) L'école militaire.

— 1761. Muses ; les affaires en font les ennemis , et l'embarras les tue. On peut bien , à la vérité , faire une tragédie , une comédie , ou deux ou trois chants d'un poëme , dans une semaine d'hiver ; mais vous m'avouerez que cela est impossible dans le temps de la fenaison et des moissons , des défrichemens et des dessèchemens ; et quand , à ces travaux de campagne , il se joint des procès , le tripot de *Thémis* l'emporte sur celui de *Melpomène*. Je vous ai caché une partie de mes douleurs ; mais enfin , il faut que vous sachiez que j'ai la guerre contre le clergé. Je bâtis une église assez jolie , dont le frontispice est d'une pierre aussi chère que le marbre ; je fonde une école ; et , pour prix de mes bienfaits , un curé d'un village voisin , qui se dit promoteur , et un autre curé qui se dit official , m'ont intenté un procès criminel pour un pied et demi de cimetièrre , et pour deux côtelettes de mouton , qu'on a prises pour des os de mort déterrés.

On m'a voulu excommunier pour avoir voulu déranger une croix de bois , et pour avoir abattu insolemment une partie d'une grange qu'on appelait paroisse.

Comme j'aime passionnément à être le maître , j'ai jeté par terre toute l'église , pour répondre aux plaintes d'en avoir abattu la moitié. J'ai pris les cloches , l'autel , les con-

feffionnaires, les fonts baptismaux; j'ai envoyé mes paroissiens entendre la messe à une lieue. 1761.

Le lieutenant criminel, le procureur du roi sont venus instrumenter; j'ai envoyé promener tout le monde, je leur ai signifié qu'ils étaient des ânes, comme de fait ils le sont. J'avais pris mes mesures de façon que monsieur le procureur général du parlement de Dijon leur a confirmé cette vérité. Je suis à présent sur le point d'avoir l'honneur d'appeler comme d'abus, et ce ne fera pas maître *le Dain* qui sera mon avocat. Je crois que je ferai mourir de douleur mon évêque, s'il ne meurt pas auparavant de gras fondu.

Vous noterez, s'il vous plaît, qu'en même temps je m'adresse au pape en droiture. Ma destinée est de bafouer Rome, et de la faire servir à mes petites volontés. L'aventure de *Mahomet* m'encourage. Je fais donc une belle requête au saint-père; je demande des reliques pour mon église, un domaine absolu sur mon cimetière, une indulgence *in articulo mortis*, et, pendant ma vie, une belle bulle pour moi tout seul, portant permission de cultiver la terre les jours de fête, sans être damné. Mon évêque est un sot qui n'a pas voulu donner au malheureux petit pays de Gex la permission que je demande; et cette abominable coutume de s'enivrer en l'honneur des saints, au lieu

— de labourer, subsiste encore dans bien des
1761. diocèses. Le roi devrait, je ne dis pas permettre les travaux champêtres ces jours-là, mais les ordonner. C'est un reste de notre ancienne barbarie de laisser cette grande partie de l'économie de l'Etat entre les mains des prêtres.

M. de *Courteille* vient de faire une belle action en faisant rendre un arrêt du conseil pour les desséchemens des marais. Il devrait bien en rendre un qui ordonnât aux sujets du roi de faire croître du blé le jour de *Saint-Simon* et de *Saint-Jude*, tout comme un autre jour. Nous sommes la fable et la risée des nations étrangères, sur terre et sur mer; les payfans du canton de Berne, mes voisins, se moquent de moi qui ne puis labourer mon champ que trois fois, tandis qu'ils labourent quatre fois le leur. Je rougis de m'adresser à un évêque de Rome, et non pas à un ministre de France, pour faire le bien de l'Etat.

Si ma supplique au pape, et ma lettre au cardinal *Passionei* sont prêtes au départ de la poste, je les mettrai sous les ailes de mes anges qui auraient la bonté de faire passer mon paquet à M. le duc de *Choiseul*; car je veux qu'il en rie et qu'il m'appuye. Cette négociation fera plus aisée à terminer honorablement que celle de la paix.

Je passe du tripot de l'Eglise à celui de la

comédie. Je croyais que frère *Damilaville* et frère *Thiriot* s'étaient adressés à mes anges pour cette pièce qu'on prétend être d'après *Jodèle*, et qui est certainement d'un académicien de Dijon. Ils ont été si discrets qu'ils n'ont pas, jusqu'à présent, osé vous en parler; il faudra pourtant qu'ils s'adressent à vous, et que vous les protégiez très-discrètement, sous main, sans vous cacher visiblement.

Je ne saurais finir de dicter cette longue lettre sans vous dire à quel point je suis révolté de l'insolence absurde et avilissante avec laquelle on affecte encore de ne pas distinguer le théâtre de la foire du théâtre de *Corneille*, et *Gilles de Baron*; cela jette un opprobre odieux sur le seul art qui puisse mettre la France au-dessus des autres nations, sur un art que j'ai cultivé toute ma vie aux dépens de ma fortune et de mon avancement. Cela doit redoubler l'horreur de tout honnête homme pour la superstition et la pédanterie. J'aimerais mieux voir les Français imbécilles et barbares, comme ils l'ont été douze cents ans, que de les voir à demi-éclairés. Mon aversion pour Paris est un peu fondée sur ce dégoût. Je me souviens avec horreur qu'il n'y a pas une de mes tragédies qui ne m'ait suscité les plus violents chagrins; il fallait tout l'empire que vous avez sur moi pour me faire rentrer dans

— 1761. cette détestable carrière. Je n'ai jamais mis mon nom à rien , parce que mettre son nom à la tête d'un ouvrage , est ridicule ; et on s'obstine à mettre mon nom à tout ; c'est encore une de mes peines.

J'ajouterai que je hais si furieusement maître *Omer* , que je ne veux pas me trouver dans la même ville où ce crapaud noir coasse. Voilà mon cœur ouvert à mes anges ; il est peut-être un peu rongé de quelques gouttes de fiel , mais vos bontés y versent mille douceurs.

Encore un mot ; cela ne finira pas sitôt. Permettez que je vous adresse ma réponse à une lettre de M. le duc de *Nivernois*. L'embaras d'avoir les noms des souscripteurs pour les œuvres de l'excommunié et infame *Pierre Corneille* , ne fera pas une de nos moindres difficultés. Il y en a à tout : ce monde-ci n'est qu'un fagot d'épines.

Vous n'aurez pas aujourd'hui ma lettre au pape , mes divins anges ; on ne peut pas tout faire.

Je vous conjure d'accabler de louanges M. de *Courteille* , pour la bonne action qu'il a faite de faire rendre un arrêt qui desséchera nos vilains marais.

Voilà une lettre qui doit terriblement vous ennuyer ; mais j'ai voulu vous dire tout.

Madame *Denis* et la pupille se joignent à moi.

L E T T R E C L X I I I .

1761.

A U M E M E .

Aux Délices , 23 de juin.

O M E S A N G E S ,

LE coup est violent , le trait est noir , l'embarras est grand.

Zulime soit ; la voilà baptisée , la voilà africaine , elle a affaire à un espagnol : il n'y a plus moyen de s'en dédire. Voici une petite lettre à *Nicodème Thiriot* , qu'il ne ferait pas mal de faire courir. Allons donc ; je vais songer à cette *Zulime* ; la tête me bout. Serai-je toujours comme *Arlequin* qui voulait faire vingt-deux métiers à la fois ? patience.

Mille respects , je vous en conjure , à M. le comte de *Choiseul* ; comment va sa santé ?

Ayez la charité d'envoyer à M. le duc de *Choiseul* le présent paquet , après en avoir ri.

Qui est ambassadeur à Rome ? je n'en fais rien. Quel qu'il soit , il faut qu'il fasse mon affaire au plus vite. M. le comte de *Choiseul* , protégez-moi prodigieusement ; je veux que *Rezzonico* m'accorde tout ce que je demande. Quand le seigneur , le curé et toute une paroisse présentent une supplique au pape ,

— et que cette paroisse est auprès de Genève, et
 1761, que c'est à moi qu'elle appartient, le pape est
 un benêt s'il nous refuse.

J'espère bien que tous les *Choiseul* me permettront de mettre leur nom en gros caractères parmi les souscripteurs de *Corneille*; je vais d'abord tâter le roi.

Mes anges, si vous avez deux ou trois ames à me prêter, envoyez-les-moi par la poste; car je n'ai pas assez de la mienne: toute chétive qu'elle est, elle vous adore.

Avez-vous reçu la cargaison de *Grizel*? Et les yeux?

L E T T R E C L X I V .

A M. LE PRÉSIDENT HENAULT.

Le 25 de juin.

MON cher et respectable confrère, je crois qu'il s'agit de l'honneur de l'académie et de la France. Il faut fixer la langue que vingt mille brochures corrompent; il faut imprimer, avec des notes utiles, les grands auteurs du siècle de *Louis XIV*; et qu'on sache à Pétersbourg et en Ukraine, en quoi *Corneille* est grand, et en quoi il est defectueux. Vous encouragez cette entreprise qui ne réussira pas si vous ne permettez

permettez que je vous consulte souvent. Je pense qu'il sera honorable pour la France de relever le nom de *Corneille* dans les descendants. J'étais à Londres quand on apprit qu'il y avait une fille de *Milton*, aveugle, vieille et pauvre; en un quart d'heure elle fut riche. La petite-fille d'un homme très-supérieur à *Milton* n'est, à la vérité, ni vieille ni aveugle, elle a même de très-beaux yeux, et ce ne sera pas une raison pour que les Français l'abandonnent. Il est vrai qu'elle est à présent au-dessus de la pauvreté; mais à qui mieux qu'elle appartiendrait le produit des œuvres de son aïeul? Les frères *Cramer* sont assez généreux pour lui céder le profit de cette édition qui ne sera faite que pour les souscripteurs.

1761.

Nous travaillons donc pour le nom de *Corneille*, pour l'académie, pour la France. C'est par-là que je veux finir ma carrière. Il en coûtera si peu pour faire réussir cette entreprise! Quarante francs, chaque exemplaire, font un objet si mince pour les premiers de la nation, qu'on sera probablement empressé à voir son nom dans la liste des protecteurs de *Cinna* et du sang de *Corneille*.

Je me flatte que le roi, protecteur de l'académie, permettra que son nom soit à la tête des souscripteurs. Je charge votre caractère aussi bienfaisant qu'aimable, de nous donner

— 1761. la reine. Qu'elle ne confidère pas que c'est un profane qui entreprend ce travail ; qu'elle confidère la nation dont elle est reine.

Qui sont les noms de vos amis que je ferai imprimer ? pour combien d'exemplaires souscriront nos académiciens de la cour ? Comptez que les *Cramer* ne tireront que le nombre des exemplaires souscrits , et que ce livre restera un monument de la générosité des souscripteurs , qui ne sera jamais vendu au public. Fera des petites éditions qui voudra , mais notre grande sera unique. Vous pouvez plus que personne ; et il sera digne de celui qui a si bien fait connaître la France , de protéger le grand *Corneille* , quand il n'y a pas un seul acteur digne de jouer *Cinna* , et qu'il y a si peu de gens dignes de le lire.

Il me semble que j'ouvre une porte d'or pour sortir du labyrinthe des colifichets où la foule se promène.

Recevez les tendres et respectueux sentimens , &c.

Mille pardons à madame du *Deffant*. Cette entreprise ne me laisse pas un moment, et j'ai des ouvrages immenses , des moutons et des procès à conduire.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

Ferney, 26 de juin.

J E n'ai guère la force d'écrire, parce que, depuis quelque temps, j'écris jour et nuit. Mes anges sauront que je rends grâce au corsaire qui a fait imprimer *Zulime*. L'impression m'a fait apercevoir d'un défaut capital qui régnait dans cette pièce; c'était l'uniformité des sentimens de l'héroïne, qui disait toujours *j'aime*: c'est un beau mot, mais il ne faut pas le répéter trop souvent; il faut quelquefois dire *je hais*.

Je commence à être moins mécontent de cet ouvrage que je ne l'étais, et je me flatte enfin qu'il ne sera pas tout-à-fait indigne des bontés dont mes anges l'honorent. Il sera prêt quand ils l'ordonneront. Je n'abandonnerai pourtant ni les moissons, ni mon église, ni ma petite négociation avec le pape.

Je relis cet infame et cet excommunié *Corneille* avec une grande attention. Je l'admire plus que jamais en voyant d'où il est parti. C'est un créateur; il n'y a de gloire que pour ces gens-là; nous ne sommes aujourd'hui que de

1761. — petits écoliers. Je suis persuadé que mes notes au bas des pages des bonnes pièces de *Corneille*, ne feront pas sans utilité et sans agrément; elles pourront former une poétique complète, sans avoir l'insolence et l'ennui du ton dogmatique.

Je suis résolu à ne faire imprimer que le nombre des exemplaires pour lesquels on aura souscrit. Les petites éditions seront au profit des libraires; et s'il y a, comme je le crois, quelque amour de la véritable gloire dans la nation, la grande édition assurera quelque fortune aux héritiers du nom du grand *Corneille*. Je finirai ainsi ma carrière d'une manière honorable, et qui ne sera pas indigne de l'ancienne amitié dont mes anges m'honorent.

Je les supplie de vouloir bien me procurer, sans délai, le nom de M. le duc d'*Orléans*, par M. de *Foncemagne*, afin que je l'imprime dans le programme.

Je voudrais avoir celui de monsieur le premier président; il me le doit en dédommagement de la banqueroute que son beau-frère m'a faite. Jamais mon entreprise ne vaudra au sang de *Corneille* la moitié de ce que *Bernard* m'a volé. Je crois avoir déjà prévenu M. le comte de *Choiseul*, l'ambassadeur, que je ne doutais pas qu'il n'honorât ma liste de son nom, et j'attends ses ordres. Je demande la même grâce

à M. de Courteille, à M. de Malesherbes, à madame sa sœur, et à tous les amis de mes anges. 1761.

Je désirerais passionnément la souscription du président de Meynières, et de quelques membres du parlement, pour expier les sottises de maître le Dain et de maître Omer.

Je n'ai point encore écrit à M. le duc de Choiseul sur cette petite affaire. Je supplie monsieur le comte l'ambassadeur d'avoir la bonté de lui en parler; ils sont aussi tous deux mes anges. Je vous baise à tous le bout des ailes, et je recommande à vos bontés *Cinna*, *Horace*, *Sévère*, *Cornélie*, et la cousine issue de germaine de *Cornélie*. Si on me seconde avec quelque vivacité, cette édition ne sera qu'une affaire de six mois.

Nièce, et *Cornélie-chiffon*, et *V.*, vous disent tout ce qu'il y a de plus tendre.

1761.

L E T T R E C L X V I.

A U M E M E.

Au château de Ferney, 29 de juin.

MAIS vraiment, mon cher ange, j'ai mal aux yeux aussi. Je soupçonne que c'est en qualité d'ivrogne. Je bois quelquefois demi-setier, je crois même avoir été jusqu'à chopine ; et, quand c'est du vin de Bourgogne, je sens qu'il porte un peu aux yeux, surtout après avoir écrit dix ou douze lettres de ma main par jour. N'en auriez-vous point fait à peu-près autant ? L'eau fraîche me soulage. Qu'ont de commun les pilules de *Bélosté* avec les yeux ? quel rapport d'une pilule avec les glandes lacrymales ? Je fais bien qu'il faut se purger quelquefois, surtout si l'on est gourmand. Mais savez-vous de quoi les pilules de *Bélosté* sont composées ? Toute pilule échauffe, ou je suis fort trompé ; c'est le propre de tout ce qui purge en petit volume ; j'en excepte les divins minoratifs, casse et manne, remèdes que nous devons à nos chers mahométans. Je dis chers mahométans, parce que je dicte à présent Zulime que je vous enverrai incessamment ; et je suis persuadé que *Zulime* ne se purgeait jamais qu'avec de la casse.

A l'égard de l'autre sujet dont vous me parlez, et auquel je pense avoir renoncé, il est moitié français et moitié espagnol (*). On y voyait un *Bertrand du Guesclin* entre don *Pèdre le cruel* et *Henri de Transtamare*. *Marie de Padille*, sous un nom plus noble et plus théâtral, est amoureuse comme une folle de ce don *Pèdre*, violent, emporté, moins cruel qu'on ne le dit, amoureux à l'excès, jaloux de même, ayant à combattre ses sujets qui lui reprochent son amour. Sa maîtresse connaît tous ses défauts, et ne l'en aime que davantage.

Henri de Transtamare est son rival; il lui dispute le trône et *Marie de Padille*. *Bertrand du Guesclin*, envoyé par le roi de France pour accommoder les deux frères, et pour soutenir *Henri* en cas de guerre, fait assembler les Etats généraux : *Las Cortès* de Castille, les députés des Etats peuvent faire un bel effet sur le théâtre, depuis qu'il n'y a plus de petits-mâtres. Don *Pèdre* ne peut souffrir ni *Las Cortès*, ni *du Guesclin*, ni son bâtard de frère *Henri*; il se croit trahi de tout le monde, et même de sa maîtresse dont il est adoré.

Bertrand est enfin obligé de faire avancer les troupes françaises; il fait à la fois le rôle

(*) La tragédie de Don *Pèdre*, qui ne fut imprimée que quinze ans après.

— de protecteur d'*Henri*, d'admoniteur de don
1761. *Pèdre*, d'ambassadeur de France, et de général.

Henri vainqueur se propose à *Marie de Padille*, les mains teintes du sang de son frère ; et *Padille*, plutôt que d'accepter la main du meurtrier de son amant, se tue sur le corps de don *Pèdre*. *Bertrand* les pleure tous deux, donne en quatre mots quelques conseils à *Henri*, et retourne en France pour jouir de sa gloire.

Voilà en gros quel était mon sujet. Mes anges verront mieux que moi si on en peut tirer parti. Je me dégoûte un peu de travailler, en relisant les belles scènes de *Corneille*. Ce n'est pas à mon âge que je pourrai marcher sur les traces de ce grand-homme ; il me paraît plus honnête et plus sûr de chercher à le commenter qu'à le suivre, et j'aime mieux trouver des souscriptions pour mademoiselle *Corneille*, que des sifflets pour moi.

Mes anges daigneront encore observer que l'Histoire générale et le czar prennent un peu de temps, et que les détails de l'histoire nuisent un peu à l'enthousiasme tragique. Une église et des procès sont encore de terribles éteignoirs ; mais s'il me reste encore quelque feu caché sous la cendre, mes anges souffleront, et il se ranimera.

Je suppose qu'ils ont reçu mon paquet pour le saint-père, qu'ils ont ri, que M. le duc de

Choiseul

Choiseul a ri , que le cardinal *Passionei* rira ; pour le sieur *Rezzonico* il ne rit point. On dit que mon ami *Benoît* valait bien mieux. 1761.

Je suppose encore que l'affaire des souscriptions cornéliennes réussira en France ; et s'il arrivait (ce que je ne crois pas) que les Français n'eussent pas de l'empressement pour des propositions si honnêtes , j'avertis que les Anglais sont tout prêts à faire ce que les Français auraient refusé. Ce serait une négociation plus aisée à terminer que celle de M. de *Buffi*.

Respect et tendresse.

LETTRE CLXVII.

A M. LE COMTE DE SCHOUVALOF.

A Ferney , 30 de juin.

MONSIEUR ,

EN attendant que je puisse arranger le terrible événement de la mort du czarovitz qui m'arrête , et que j'achève les autres chapitres du second volume , j'ai entrepris un autre ouvrage qui ne dérobera point mon temps , et qui me laissera toujours prêt à vous servir sur le champ ; c'est une édition des tragédies de *Pierre Corneille* , avec des remarques sur la

Corresp. générale. Tome VII. * M m

— 1761. langue et sur le goût , lesquelles seront d'autant plus utiles aux étrangers et aux Français même , qu'elles seront revues par l'académie française qui préside à cette entreprise. *Corneille* est parmi nous , dans la littérature , ce que *Pierre le grand* est chez vous en tout genre ; c'est un créateur , c'est un homme qui a débrouillé le chaos , et ce n'est qu'à de tels génies qu'appartient la gloire ; les autres n'ont que de la réputation.

Le produit de cette édition , qui sera magnifique , est pour les descendans de *Pierre Corneille* , famille noble , tombée dans la pauvreté. J'ai le plaisir de servir à la fois ma patrie et le sang d'un grand-homme. L'édition , ornée des plus belles gravures , se fait par souscription , et on ne paye rien d'avance. Elle coûtera environ quatre ducats l'exemplaire. Plusieurs princes donnent leur nom. Il serait bien honorable pour nous , et bien digne de votre magnificence , que le nom de sa Majesté l'impératrice parût à la tête. Pour le vôtre , Monsieur , et pour ceux de quelques-uns de vos compatriotes touchés de vos exemples , j'ose y compter. Nous imprimons la liste des souscripteurs ; je serais bien découragé , si je n'obtenais pas ce que je demande.

Cette édition de *Corneille* , avec des estampes , me fait penser qu'il serait beau d'orner de gra-

vures chaque chapitre de l'Histoire de *Pierre le grand*; ce serait un monument digne de vous. 1761.
 Le premier chapitre aurait une estampe qui représenterait des nations différentes aux pieds du législateur du Nord. La victoire de Lesna, celle de Pultava, une bataille navale, les voyages du héros, les arts qu'il appelle dans son pays, les triomphes dans Moscou et dans Pétersbourg, enfin chaque chapitre ferait un sujet heureux; et vous auriez érigé, Monsieur, le plus beau monument dont l'imprimerie pût jamais se vanter. Je soumets cette idée à vos lumières et à votre attachement pour la mémoire de *Pierre le grand*, à votre esprit patriotique que vous m'avez communiqué. Disposez de moi tant que je serai en vie. Les étincelles de votre beau feu vont jusqu'à moi.
 Que votre Excellence agrée les respects et le tendre attachement, &c.

L E T T R E C L X V I I I.

A M. * * *.

DANS une petite transmigration, Monsieur, d'une maison à une autre, la lettre dont vous m'honorâtes s'était égarée. Madame du Perron m'ayant appris à qui je devais cette lettre, j'ai été fort honteux; j'ai cherché long-temps et

— 1761. j'ai enfin trouvé. Mais ce que je ne trouverai pas, c'est la solution de votre problème. Quand on demanda à *Panurge* lequel il aimait le mieux d'avoir le nez aussi long que la vue, ou la vue aussi longue que le nez, il répondit qu'il aimait mieux boire.

Vous me demandez lequel est plus plaissant de savoir, tout ce qui s'est fait ou tout ce qui se fera. C'est une question à faire aux prophètes. Ces messieurs, qui connaissaient l'avenir si parfaitement, étaient sans doute instruits également du passé. Il faut être inspiré de DIEU pour savoir bien parfaitement son préterit, son futur, et même son présent; notre espèce est fort curieuse et fort ignorante. Celui qui saurait l'avenir, saurait probablement de fort fottes et de fort tristes choses; et entre autres l'heure de sa mort, ce qui n'est pas extrêmement plaissant à contempler. J'aime mieux, au fond de la boîte de *Pandore*, l'espérance que la science; et je suis de l'avis d'*Horace*:

*Prudens futuri temporis exitum
Caliginosâ nocte premit Deus.*

Ce que je fais le mieux, c'est que je suis avec tous les sentimens que je vous dois, &c.

L E T T R E C L X I X.

1761.

A M. A R N O U L T, à Dijon.

A Ferney, le 6 de juillet.

JE vous suis obligé, Monsieur, des éclaircissemens que vous me donnez. Je pensais qu'il n'était pas permis à un official de citer des féculiers sans l'intervention de la justice du roi ; et il est clair que cet imbécille de *Pontas* rapporte fort mal l'ordonnance de 1627. L'official de Gex est dûment official ; mais je crois qu'il a très-indûment instrumenté le 8 de juin. Deux témoins sont prêts à déclarer qu'il les a voulu induire à déposer contre moi. Et de quoi s'agit-il pour faire tant de vacarme ? d'une croix de bois qui ne peut subsister devant un portail assez beau que je fais faire, et qui en déroberait aux yeux toute l'architecture. Il a fait dire à un malheureux que j'ai appelé cette croix *figure* ; à un autre, que je l'ai appelée *potéau* : il prétend que six ouvriers qu'il a interrogés, déposent que je leur ai dit, en parlant de cette croix de bois qu'il fallait transplanter : ôtez-moi cette potence. Or, de ces six ouvriers, quatre m'ont fait serment, en présence de témoins, qu'ils n'avaient jamais

— 1761. proféré une pareille imposture , et qu'ils avaient répondu tout le contraire. Des deux témoins qui restent , et que je n'ai pu rejoindre , il y en a un qui est décrété de prise de corps depuis quatre mois , et l'autre est convaincu de vol.

Au reste , Monsieur , je suis bien aise de vous dire que cette croix de bois , qui sert de prétexte aux petits tyrans noirs de ce petit pays de Gex , se trouvait placée tout juste vis-à-vis le portail de l'église que je fais bâtir ; de façon que la tige et les deux bras l'offusquaient entièrement , et qu'un de ces bras , étendu juste vis-à-vis le frontispice de mon château , figurait réellement une potence , comme le disaient les charpentiers. On appelle *potence* , en terme de l'art , tout ce qui soutient des chevrons saillans ; les chevrons , qui soutiennent un toit avancé , s'appellent *potence* ; et quand j'aurais appelé cette figure *potence* , je n'aurais parlé qu'en bon architecte.

J'ai de plus passé un acte authentique par-devant notaire , avec les habitans , par lequel nous sommes convenus que cette croix de village serait placée comme je le veux. Vous remarquerez encore qu'on ne la dérangea qu'avec le consentement du curé.

Ainsi vous voyez , Monsieur , que voilà le plus impertinent prétexte que jamais les

ennemis de la justice du roi et des seigneurs
 puissent prendre pour inquiéter un bienfaiteur
 assez sot pour se ruiner à bâtir une belle église, 1761.
 dans un pays où DIEU n'est servi que dans des
 écuries. Ceux qui me font ce procès devraient
 être plutôt à une mangeoire qu'à un autel. Ils
 n'ont rien fait depuis le 8 de juin, mais ils
 menacent toujours de faire, et ils me paraissent
 aussi insolens que menteurs.

Vous aurez sans doute vu, Monsieur, par
 l'affaire d'*Ancian*, que, parmi ces animaux-là,
 il y en a qui ruent. Si ce curé *Ancian* est brutal
 comme un cheval, il est malin comme un
 mulet, et rusé comme un renard; mais, malgré
 ses ruses, je crois que vous le prendrez au
 gîte. Je puis vous assurer que lui et ses
 confrères ont employé toutes les friponneries
 profanes et sacrées pour avoir de faux témoins;
 ils se sont servis de la confession qui met
 les sots dans la dépendance des prêtres. Je
 n'ai point vu les procédures, mais je puis vous
 assurer, sur mon honneur et sur ma vie, que
 ce curé *Ancian* est un scélérat des plus punis-
 sables que nous ayons dans l'Eglise de DIEU.
 Il ne peut empêcher, malgré tous ses artifices
 et tous ceux de ses confrères, que *Decroze* n'ait
 eu le crâne fendu dans la maison où ce curé
 alla faire le train au milieu de la nuit la plus
 noire, avec quatre coupe-jarrets. Je ne veux

— 1761. que ce fait : tout le reste me paraît peu de chose. Le père *Decroze* peut envoyer aux juges trois serviettes qu'il conserve teintes du sang de son fils ; elles devraient servir à étrangler le curé de Moëns , pourvu que préalablement il fût bien confessé (*).

Je suppose , Monsieur , que vous avez envoyé votre mémoire à M. de *Greilly* ; c'est encore un curé à relancer. Je vous ai envoyé à la chasse aux prêtres ; si vous voulez venir reconnaître votre gibier , au mois de septembre , comme vous me l'avez fait espérer , je compte bien que le rendez-vous de chasse sera chez moi.

Je viens d'écrire au bureau des postes de Genève pour savoir si ce n'est point quelque prêtre-commis des postes qui a fait la friponnerie de faire payer deux fois le port.

Nota bene que je ne mets point mon curé au nombre des bêtes puantes que vous devez chasser ; je suis d'accord avec lui en tout. Il est très-reconnaissant , du moins quant à présent , et il peut servir de piqueur dans la chasse aux renards que nous méditons.

J'ai l'honneur d'être en bon laïque , Monsieur , votre , &c.

(*) Il a été condamné aux galères , par arrêt du parlement de Bourgogne , pour cet assassinat prémédité.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

6 de juillet.

Q U O I , dit Alix , cet homme-ci s'endort
Après trois fois ! Ah ! chien , tu n'es pas carme.

On me dira : tu n'es pas *Sophocle*.

Ceci, mes adorables anges, est en réponse de la lettre du 30 de juin, dans laquelle vous me reprochez ma glace. Vraiment, il n'est que trop vrai que l'âge, les maladies, les bâtimens, les procès peuvent geler un pauvre homme. J'étais peut-être très-froid quand j'ai radoubé Oreste, mais je suis très-vif quand vous avez la bonté de le faire jouer; et cette vivacité, mes chers anges, est toute en reconnaissance, et non en amour propre d'auteur. Cependant, comme cet amour propre se glisse par-tout, je vous prierai de faire jouer Oreste une quatrième fois, après l'avoir annoncé pour trois; mais en cas qu'elle réussisse, en cas que le public soit pour la quatrième représentation, et qu'elle soit comme accordée à ses desirs. Il se pourra

— qu'en été trois fois lassent le parterre; alors
1761. je me retirerai avec ma courte honte.

J'insiste beaucoup plus sur ce *Pantalon* de *Rezzonico*; c'est un bœuf qui ne fait pas un mot de français, et qui est assez épais pour ne me pas connaître; mais ce n'est pas à lui que j'écris, c'est au cardinal *Passionei*, homme de beaucoup d'esprit, homme de lettres, et qui fait de *Rezzonico* le cas qu'il doit. Il y a long-temps qu'il m'honore de ses bontés. Je ne demande à M. le duc de *Choiseul* rien autre chose, sinon qu'il ait la bonté de faire donner cours à mon paquet. La grâce est légère; mais je la demande très-instamment. M. le comte de *Choiseul*, protégez-moi dans cette importante négociation.

Je demande trois ridicules à *Rezzonico*; qu'il m'en accorde un, cela me suffira; et s'il me refuse, il n'y a rien de perdu, pas même mon crédit en cour de Rome.

Comment, mes procès terminés! Dieu m'en préserve. Il faut que madame *Denis* vous ait parlé de quelques anciens procès. Mais, pour peu que dans ce monde on ait un champ et un pré, ou qu'on fasse bâtir une église, ou qu'on fasse une ode comme M. le *Brun*, on est en guerre. Mais je ne fais point de plus fotte guerre que celle qu'on a faite aux Anglais, sans avoir cent

vaisseaux de ligne , et quarante mille hommes de marine.

1761.

Divins anges, si l'abbé *Coyer* parle comme il écrit, il doit être fort aimable. Mais ma mère, qui avait vu *Despréaux*, disait que c'était un bon livre et un sot homme.

La nièce, la pupille et l'oncle baisent le bout de vos ailes.

Pour Dieu, que mon paquet parte; c'est tout ce que je veux, et point de recommandation. Je veux bien être ridicule, mais je ne veux pas que mes protecteurs le soient. Priez M. le comte de *Choiseul* de faire mettre mon paquet romain à la poste par un de ses laquais. C'est assez pour *Rezzonico* et pour moi.

1761.

L E T T R E C L X X I.

A M O N S I E U R

LE MARQUIS ALBERGATI CAPACELLI.

A Ferney, le 8 de juillet.

MONSIEUR,

DEPUIS long-temps je suis réduit à dicter; je perds la vue avec la santé; tout cela n'est point plaifant. Je vois toujours que *tutto il mondo è fatto come la nostra famiglia*. Par tout pays on trouve des esprits très-mal faits, et par tout pays il faut se moquer d'eux. On ferait vraiment bien à plaindre si on faisait dépendre son plaifir du jugement des hommes.

Tancrède (*) vous a bien de l'obligation, Monsieur; *Phèdre* vous en aura davantage. Je me mets aux pieds de M. *Paradisi*. Si jamais j'ai un moment à moi, je lui adresserai une longue épître; mais le peu de temps dont je peux disposer est consacré à dicter des notes sur les pièces du grand *Corneille*, qui sont restées au théâtre. Cet ouvrage, encouragé

(*) Il a été traduit en italien par M. le comte *Agostino Paradisi*.

par l'académie française , pourra être de
 quelque usage aux étrangers qui daignent 1761.
 apprendre notre langue par les règles , et aux
 légers Français qui l'apprennent par routine.
 Le produit de l'édition fera pour l'héritière
 de *Corneille* , que j'ai l'honneur d'avoir chez
 moi , et qui n'a que ce grand nom pour
 héritage. N'est-il pas vrai que vous prendriez
 chez vous la petite-fille du *Tasse* , s'il y en
 avait une ? Elle mangerait de vos mortadelles ,
 et boirait de votre vin noir. La petite-fille
 de *Corneille* en boira à votre santé , dans un
 petit château très-joli en vérité , et qui ferait
 plus joli si je l'avais bâti près de Bologne.

Vous avez bien raison , Monsieur , de
 vanter ma religion , car je construis une
 église qui me ruine. Autrefois qui bâtissait
 une église était sûr d'être canonisé , et moi
 je risque d'être excommunié en me par-
 tageant entre l'autel et le théâtre. C'est
 apparemment ce qui fait que je reçois quel-
 quefois des lettres du diable ; mais je ne fais
 pourquoi le diable écrit si mal et a si peu
 d'esprit. Il me semble que , du temps du
Dante et du *Tasse* , on faisait de meilleurs
 vers en enfer.

J'espère que , dans ce monde-ci , la lettre
 dont vous m'avez honoré inspirera le bon
 goût , et fermera la bouche aux *parolai*. Soyez

— 1761. sûr que, du fond de ma retraite, je vous applaudirai toujours; que je m'intéresserai à tous vos succès, à tous vos plaisirs. Je me regarde comme votre véritable ami, et je vous ferai inviolablement attaché jusqu'au dernier moment de ma vie.

L E T T R E C L X X I I.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

Perney, 8 de juillet.

VRAIMENT je prenais bien mon temps pour écrire au cardinal *Passionei*. Il est mort, ou autant vaut: et à moins qu'il ne m'envoie de ses reliques, je n'en aurai point. J'ai peur à présent que mon paquet ne soit parti: je m'abandonne à la Providence.

Pour me dépiquer, mes chers anges, je vous enverrai incessamment Zulime. Je me suis raccommo- dé avec elle, comme vous savez; mais je suis toujours brouillé avec *Pierre le cruel*.

C'est avec un plaisir extrême que je commente *Corneille*. Je ne donnerai de notes que sur les pièces qui restent de lui au théâtre, et j'ose croire que ces notes ne seront pas inutiles. En vérité, cet homme-là me

fera faire encore une tragédie. Il me semble que
je commence à connaître l'art, en étudiant
mon maître à fond. 1761.

Je ne fais comment iront les souscriptions,
mais je travaille à bon compte. Pourriez-vous
avoir la bonté de me dire si *Duclos* est revenu.
Je lui crois un zèle actif qui me va comme
de cire.

Et Oreste, que devient-il ? est-il fondu par
les chaleurs ? M. le comte de *Lauraguais* me
dédie le sien ; et il est encore plus grec, encore
plus déclamateur que le mien.

Omer est un grand cuisinier, mais *Corneille* est
un grand-homme.

Oncle, nièce et pupille, hommage aux
anges.

L E T T R E C L X X I I I .

A M. LE DUC DE CHOISEUL.

Du 13 de juillet.

MONSEIGNEUR,

VOUS savez qu'au sortir du grand conseil
tenu pour le testament du roi d'Espagne,
Louis XIV rencontra quatre de ses filles qui
jouaient, et leur dit : Eh bien, quel parti

1761. — prendriez-vous à ma place ? Ces jeunes princesses dirent leur avis au hafard. Le roi leur répliqua : De quelque avis que je fois, j'aurai des cenfeurs.

Vous daignez en user avec moi vieux radeur, comme *Louis XIV* avec ses enfans. Vous voulez que je bavarde, bavarde, et que je compile, compile. Vos bontés, et ma façon d'être qui est fans conféquence, me donnent toujours le droit que *Gros-Jean* prenait avec son curé.

D'abord, je crois fermement que tous les hommes ont été, font et feront menés par les événemens. Je respecte fort le cardinal de *Richelieu*; mais il ne s'engagea avec *Gustave-Adolphe* que quand *Gustave* eut débarqué en Poméranie fans le confulter; il profita de la circonfiance. Le cardinal *Mazarin* profita de la mort du duc de *Veymar*; il obtint l'Alsace pour la France, et le duché de Réthel pour lui.

Louis XIV ne s'attendait point, en fefant la paix de Ryfwick, que son petit-fils aurait, trois ans après, la fucceffion de *Charles-Quint*. Il s'attendait encore moins que l'arrière-petit-fils abandonnerait les Français pendant quatre ans aux déprédations de l'Angleterre, maîtrefle de Gibraltar. Vous favez quel hafard fit la paix avec l'Angleterre, fignée par ce beau lord *Bolingbroke* fur les belles fesses de madame

Pultney.

Pultney. Vous ferez comme tous les grands-hommes de cette espèce, qui ont mis à profit les circonstances où ils se sont trouvés. 1761.

Vous avez eu la Prusse pour alliée, vous l'avez pour ennemie; l'Autriche a changé de système, et vous aussi. La Russie ne mettait, il y a vingt ans, aucun poids dans la balance de l'Europe, et elle en met un considérable. La Suède a joué un grand rôle, et en joue un très-petit. Tout a changé et changera; mais, comme vous l'avez dit, la France restera toujours un beau royaume et redoutable à ses voisins, à moins que les classes des parlemens n'y mettent la main.

Vous savez que les alliés sont comme les amis qu'on appelait de mon temps au quadrille: on changeait d'amis à chaque coup.

Il me semble d'ailleurs que l'amitié de messieurs de Brandebourg a toujours été fatale à la France. Ils nous abandonnèrent au siège de Metz, fait par *Charles-Quint*. Ils prirent beaucoup d'argent de *Louis XIV*, et lui firent la guerre. Vous savez que *Luc* vous trahit deux fois dans la guerre de 1741, et sûrement vous ne le mettrez pas en état de vous trahir une troisième. Sa puissance n'était alors qu'une puissance d'accident, fondée sur l'avarice de son père et sur l'exercice à la prussienne. L'argent amassé a disparu; il est

—
1761. battu avec son exercice. Je ne crois pas qu'il reste quarante familles à présent dans son beau royaume de Prusse. La Poméranie est dévastée, le Brandebourg misérable. Personne n'y mange de pain blanc. On n'y voit que de la fausse monnaie, et encore très-peu. Ses Etats de Clèves sont séquestrés; les Autrichiens sont vainqueurs en Silésie. Il serait plus difficile à présent de le soutenir que de l'écraser. Les Anglais se ruinent à lui donner des secours indiscrets vers la Hesse, et, grâce au ciel, vous rendez ces secours inutiles. Voilà l'état des choses.

Maintenant, si on voulait parier, il faudrait, dans la règle des probabilités, parier trois contre un que *Luc* fera perdu avec ses vers, et ses plaisanteries, et ses injures, et sa politique, tout cela étant également mauvais.

Cette affaire finie, supposé qu'un coup de désespoir ne rétablisse pas ses affaires, et ne ruine pas les vôtres, tout finit en Allemagne. Vous avez un beau congrès dans lequel vous êtes toujours garant du traité de Westphalie, et j'en reviens toujours à dire que tous les princes d'Allemagne diront : *Luc* est tombé parce qu'il s'est brouillé avec la France; c'est à nous d'avoir toujours la France pour protectrice. Certainement, après la chute de *Luc*, la reine de Hongrie ne viendra pas vous redemander

ni Strasbourg, ni Lille, ni votre Lorraine. —
Elle attendra au moins dix ans, et alors vous 1761.
lui lâcherez le Turc et les Suédois pour de
l'argent, si vous en avez.

Le grand point est d'avoir beaucoup d'argent.
Henri IV se prépara à se rendre l'arbitre de
l'Europe, en faisant faire des balances d'or
par le duc de *Sulli*. Les Anglais ne réussissent
qu'avec des guinées et un crédit qui les
décuple. *Luc* n'a fait trembler quelque temps
l'Allemagne, que parce que son père avait
plus de sacs que de bouteilles dans ses caves
de Berlin. Nous ne sommes plus au temps
des *Fabricius*. C'est le plus riche qui l'emporte,
comme, parmi nous, c'est le plus riche qui
achète une charge de maître des requêtes,
et qui ensuite gouverne l'Etat. Cela n'est pas
noble, mais cela est vrai.

Les Russes m'embarassent ; mais jamais
l'Autriche n'aura de quoi les soudoyer deux
ans contre vous.

L'Espagne m'embarasse ; car elle n'a pas
grand'chose à gagner à vous débarrasser des
Anglais ; mais au moins est-il sûr qu'elle aura
plus de haine pour l'Angleterre que pour vous.

L'Angleterre m'embarasse ; car elle voudra
toujours vous chasser de l'Amérique septen-
trionale, et vous aurez beau avoir des arma-
teurs, vos armateurs seront tous pris au bout

1761. de quatre ou cinq ans, comme on l'a vu dans toutes les guerres.

Ah, Monseigneur, Monseigneur, il faut vivre au jour la journée quand on a affaire à des voisins. On peut fuivre un plan chez soi, encore n'en fuit-on guère. Mais quand on joue contre les autres, on écarte suivant le jeu qu'on a. Un système, grand Dieu ! celui de *Descartes* est tombé ; l'Empire romain n'est plus ; *Pompignan* même perd son crédit : tout se détruit, tout passe. J'ai bien peur que, dans les grandes affaires, il n'en soit comme dans la physique ; on fait des expériences, et on n'a point de système.

J'admire les gens qui disent : La maison d'Autriche va être bien puissante, la France ne pourra résister. Eh, Messieurs, un archiduc vous a pris Amiens, *Charles-Quint* a été à Compiègne, *Henri V* d'Angleterre a été couronné à Paris. Allez, allez, on revient de loin, et vous n'avez pas à craindre la subversion de la France, quelque sottise qu'elle fasse.

Quoi, point de systèmes ! je n'en connais qu'un, c'est d'être bien chez soi ; alors tout le monde vous respecte.

Le ministre des affaires étrangères dépend de la guerre et de la finance ; ayez de l'argent et des victoires, alors le ministre fait tout ce qu'il veut.

L E T T R E C L X X I V. 1761.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

14 de juillet.

C E paquet, mes divins anges, contient prose et vers ; c'est d'abord votre pauvre Zulime , ensuite c'est la préface d'un ouvrage dont douze vers valent mieux que douze cents Zulime ; c'est la préface du Cid , que je soumetts à votre jugement avant de la faire lire à l'académie. On dit qu'Oreste n'a pas été mal reçu ; c'est une nouvelle obligation que je vous ai.

Mes moissons sont belles. J'ai heureusement terminé tous mes procès : il ne me reste plus qu'à bâtir un temple à *Corneille* , en bâtissant mon église. Mais fera-t-on aussi généreux que le roi ? la nation entrera-t-elle dans mon projet ? mes anges ne procurent-ils pas quelques noms à notre liste ?

Auront-ils la bonté d'envoyer l'incluse à M. *Duclos* ?

Bon , en voilà encore une pour l'abbé *Olivet* *Ciceronianus*.

Pardon mille fois.

1761.

L E T T R E C L X X V.

A M. D A M I L A V I L L E.

20 de juillet.

I L y a plaisir à donner des Oreste aux frères : les frères sont toujours indulgens. Je ne fais plus comment la nation est faite ; elle souffre une *Electre* de quarante ans qui ne fait point l'amour, et qui remplit son caractère ; elle ne siffle pas une pièce où il n'y a point de partie carrée. Il s'est donc fait dans les esprits un prodigieux changement.

Frère V..... a bien mal aux yeux, mais il les a perdus avec *Corneille* ; et cela console. Il a été obligé de travailler sur une petite édition en pieds de mouche. Heureusement, l'en voilà quitte. Il a commenté *Médée*, le *Cid*, *Cinna*, *Pompée*, *Horace*, *Polyeucte*, *Rodogune*, *Héraclius*. Il reste peu de choses à faire ; car ni les comédies, ni les *Agéfilas*, ni les *Attila*, ni les *Suréna*, &c., ne méritent pas l'honneur du commentaire.

S'il avait des yeux, il pleurerait nos désastres qui se multiplient cruellement tous les jours. Il demande si l'on se réjouit encore à Paris, si on ose aller au spectacle. Il croit ce temps-ci

bien peu favorable pour le Droit du seigneur ou pour l'Ecueil du sage. Il a écrit au jeune auteur, lequel est tout abasourdi de la prise de Pondichéri, qui lui coûte juste le quart de son bien. Il n'a pas envie de rire. Je n'ai pu tirer de lui que ces petites bagatelles qu'il m'envoie, et que je fais tenir aux frères. 1761.

Je lui ai fait part de la juste douleur de la demoiselle *Dangeville*, qui ne joue pas le premier rôle. Il y a paru très-sensible; mais il ne peut qu'y faire. Mademoiselle *Dangeville* embellit tout ce qui lui passe par les mains. En un mot, voilà tout ce que je peux tirer de mon petit dijonnais. Il est très-fâché; il dit qu'il veut faire une tragédie: le premier acte sera Rosbac, le dernier Pondichéri, et des veffies de cochon pour intermède. Celui qui écrit en rit, parce qu'il est né à Laufane; mais moi, qui suis français, j'en pousse de gros soupirs.

Votre très-humble frère vous salue toujours en *Protagoras*, en *Lucrece*, en *Epicure*, en *Epictète*, en *Marc-Antonin*, et s'unit avec vous dans l'horreur que les petits faquins d'*Omer* doivent inspirer. Que les misérables Français considèrent qu'il n'y avait aucun janséniste ni moli-niste dans les flottes anglaises qui nous ont battus dans les quatre parties du monde; que les polissons de Paris sachent que M. *Pitt*

— n'aurait jamais arrêté l'impression de l'*Encyclo-
1761. pédie* ; qu'ils sachent que notre nation devient, de jour en jour, l'opprobre du genre humain.

Adieu, mes chers frères.

J'ai reçu la *Poétique d'Aristote* : je la renverrai incessamment. Avec ce livre-là, il est bien aisé de faire une tragédie détestable.

L E T T R E C L X X V I .

A M. HELVETIUS.

27 de juillet.

MON cher philosophe, l'ombre et le sang de *Corneille* vous remercient de votre noble zèle. Le roi a daigné permettre que son nom fût à la tête des souscripteurs, pour deux cents exemplaires. Ni maître *le Dain*, ni maître *Omer* ne suivront ni l'exemple du roi ni le vôtre. Il y a l'infini entre les pédans orgueilleux et les cœurs nobles, entre des convulsionnaires et des esprits bien faits. Il y a des gens qui sont faits pour honorer la nation, et d'autres pour l'avilir. Que pensera la postérité quand elle verra, d'un côté, les belles scènes de *Cinna*, et de l'autre, le discours de maître *le Dain*,

prononcé

prononcé du côté du greffe? Je crois que les Français descendent des centaures, qui étaient moitié hommes et moitié chevaux de bât : ces deux moitiés se sont séparées ; il est resté des hommes, comme vous, par exemple, et quelques autres ; et il est resté des chevaux qui ont acheté des charges de conseiller, ou qui se sont faits docteurs de forbonne. 1761.

Rien ne presse pour les souscriptions de *Corneille* ; on donne son nom, et rien de plus ; et ceux qui auront dit : Je veux le livre, l'auront. On ne recevra pas une seule souscription d'un bigot ; qu'ils aillent souscrire pour les *Méditations* du révérend père *Croizet*.

Peut-être que les remarques que l'on mettra au bas de chaque page, feront une petite poétique, mais non pas comme *la Motte* en fefait à l'occasion de mon *Romulus*, à l'occasion de mes *Machabées*. Ah ! mon ami, défiez-vous des charlatans qui ont usurpé, en leur temps, une réputation de passade.

Je vous embrasse en *Epicure*, en *Lucrèce*, *Cicéron*, *Platon*, e tutti quanti.

 1761. LETTRE CLXXVII.

A M A D A M E

LA MARQUISE DU DEFFANT.

22 de juillet.

M. le président *Hénault*, Madame, m'instruit de votre beau zèle pour *Pierre Corneille*. Je quitte *Pierre* pour vous remercier, et je vous supplie aussi de présenter mes remerciemens à madame de *Luxembourg*. Je romps un long silence; il faut le pardonner au plus fort laboureur qui soit à vingt lieues à la ronde, à un vieillard ridicule qui desèche des marais, défriche des bruyères, bâtit une église, et se trouve entre deux *Pierre le grand*; savoir, *Pierre Corneille*, créateur de la tragédie, et l'autre, créateur de la Russie.

Ce qu'il y a de bon, c'est que mademoiselle *Corneille* n'a nulle part à ce que je fais pour son grand-oncle. Elle n'a pas encore lu une scène de *Chimène*; mais cela viendra dans quelques années, et alors elle verra que j'ai eu raison. Maître *le Dain* et maître *Omer* auront beau dire et beau faire, *Pierre* est un grand-homme et le fera toujours, et nous sommes

des polissons. Qu'on me montre un homme —
qui soutienne la gloire de la nation ; qu'on 1761.
me le montre , et je promets de l'aimer.

Il faut en revenir, Madame , au siècle de *Louis XIV* en tous genres : cela me perce le cœur au pied des Alpes ; et, de dépit, je fais faire un baldaquin , et je lis assidument l'*Ecriture sainte* , quoique j'aime encore mieux *Cinna*.

Je joue avec la vie, Madame ; elle n'est bonne qu'à cela. Il faut que chaque enfant, vieux ou jeune, fasse ses bouteilles de savon. La Butte saint Roch, et mes montagnes qui fendent les nues, les riens de Paris et les riens de la retraite, tout cela est si égal, que je ne conseillerais ni à une parisienne d'aller dans les Alpes, ni à une citoyenne de nos rochers d'aller à Paris.

Je vous regrette pourtant, Madame, et beaucoup ; mademoiselle *Clairon* un peu, et la plupart de mes chers concitoyens, point du tout. Je n'ai guère plus de fanté que vous ne m'en avez connu ; je vis, et je ne fais comment, et au jour la journée, tout comme les autres.

Je m'imagine que vous prenez la vie en patience, ainsi que moi ; je vous y exhorte de tout mon cœur ; car il est si sûr que nous serons très-heureux quand nous ne sentirons plus

— rien, qu'il n'y a point de philosophe qui n'em-
1761. braffe cette belle idée si consolante et si démon-
trée. En attendant , Madame , vivez le plus
heureusement que vous pourrez , jouissez
comme vous pourrez , et moquez-vous de
tout comme vous voudrez.

Je vous écris rarement , parce que je n'au-
rais jamais que la même chose à vous man-
der ; et quand je vous aurai bien répété que la
vie est un enfant qu'il faut bercer jusqu'à ce
qu'il s'endorme , j'aurai dit tout ce que je fais.

Un bourgmestre de Middelbourg , que je
ne connais point , m'écrivit , il y a quelque
temps , pour me demander en ami s'il y a un
Dieu ; si , en cas qu'il y en ait un , il se soucie
de nous ; si la matière est éternelle ; si elle
peut penser ; si l'ame est immortelle ; et me
pria de lui faire réponse sitôt la présente reçue.

Je reçois de pareilles lettres tous les huit
jours ; je mène une plaisante vie.

Adieu , Madame ; je vous aimerai et je
vous respecterai jusqu'à ce que je rende mon
corps aux quatre élémens.

L E T T R E C L X X V I I I. 1761.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

28 de juillet.

LES divins anges sauront que je reçus avant-hier leur dernière lettre, datée de je ne fais plus quand. J'étais aux Délices; je les ai cédées à M. le duc de *Villars*, qui s'y établit avec tout son train. J'ai laissé la lettre de mes anges aux Délices; mais je me souviens des principaux articles. Il était question vraiment de quelques vers, qu'ils aiment mieux comme ils étaient autrefois dans l'ancienne *Zulime*. Mes anges ont raison.

Je me jette à leurs pieds pour que *Zulime* se tue: car il ne faut pas que tragédie finisse comme comédie; et, autant qu'on peut, il faut laisser le poignard dans le cœur des assistans. Si vous goûtez cette nouvelle façon de se tuer, que je vous envoie, vous me ferez grand plaisir. Ne me dites pas que ce pauvre bon homme de père sera affligé; il est juste que sa fille coupable passe le pas, et que le bon homme de père, qui l'a fort mal élevée, soit un peu affligé pour sa peine.

Venons à un plus grand objet, à *Pierre*.

— 1761. *Corneille*. On ne pourra rien faire , rien commencer , rien même projeter , si l'on n'a pas d'abord les noms de ceux qui veulent bien souscrire. Il y a une petite anicroche. Les œuvres de théâtre de *Corneille* contiendront cinq volumes in-4°. Ces cinq volumes , avec des estampes , reviendraient à dix louis d'or , et les souscriptions ne feront que de deux : on ne pourra donc point donner ces inutiles estampes , et on se contentera de remarques utiles. L'ouvrage est moitié trop bon marché , j'en conviens ; mais , avec les bontés du roi , et les secours des premiers de la nation , les *Cramer* pourront être honorablement payés de leurs peines , et il y aura encore assez d'avantages pour M. et mademoiselle *Corneille*. Quand il devrait un peu m'en coûter , je ne reculerai pas. J'ai déjà commenté à peu-près le *Cid* , les *Horaces* , *Cinna* , *Pompée* , *Polyeucte* , *Rodogune* , *Héraclius*. Il me paraît que ce travail fera principalement utile aux étrangers qui apprennent notre langue ; chaque page est chargée de notes ; je suis un vrai *Scaliger*. Madame *Scaliger* , prenez-moi sous votre protection.

Quant à la drôlerie du petit *Hurtaud* , il en fera tout ce qui plaira à DIEU. Je suis résigné à tout depuis la mort du cardinal *Passionei* , et depuis notre petite défaite auprès de Ham.

J'espérais que le cardinal *Passionei* me ferait
avoir d'admirables privilèges pour mon église
favoyarde. J'ai peur d'échouer dans le sacré et
dans le profane. Je me disais : On va signer la
paix dans Hanovre, tout le monde sera gai et
content, on ne songera plus qu'à aller à la
comédie, on souscrira en foule pour *Pierre
Corneille*, tous les billets royaux seront payés
à l'échéance, tout le monde se prendra par la
main pour danser, depuis Colioure jusqu'à
Dunkerque. Voilà mon rêve fini ; et le réveil
est triste.

La divine et superbe *Clairon* augmentera-
t-elle ma douleur, et sera-t-elle fâchée contre
moi, parce que j'ai été poli avec M. le comte
de *Lauraguais* ? Mon cher ange lui fera enten-
dre raison ; il me l'a fait entendre si souvent
à moi, qui suis plus capricieux qu'une actrice !

Je voudrais bien vous envoyer une partie
de mon Commentaire ; mais tout cela est sur
des petits papiers comme les feuilles de la
sibylle ; et d'ailleurs rien n'est, en vérité,
moins amusant.

Respects à tous anges. Le malheur est sur les
yeux ; les miens sont affligés aussi ; mais je
songe aux vôtres.

1761.

L E T T R E C L X X I X.

A M. D E B U R I G N Y.

Au château de Ferney, juillet.

TOUT ce que je peux vous dire, Monsieur, c'est que M. *Secousse* m'écrivit, il y a quelques années, à Berlin, que son oncle avait réglé les droits et les reprises de mademoiselle *Desvieux*, fondés sur son contrat avec M. *Bossuet*. C'est une chose que je vous assure sur mon honneur. Au reste, c'est à vous à voir si vous croyez qu'un homme aussi éclairé que lui ait toujours été de bonne foi, surtout en accusant M. de *Fénelon* d'une hérésie dangereuse, tandis qu'on ne devait l'accuser que de trop de délicatesse et de beaucoup de galimatias. Je serais très-affligé si le panégyriste de *Porphire* et de l'ancienne philosophie, donnait la préférence à certaines opinions sur cette philosophie. Monsieur de Meaux était un homme éloquent; mais la raison est préférable à l'éloquence. Vous me ferez beaucoup d'honneur et de plaisir de m'envoyer votre ouvrage : mais vous me feriez un très-grand tort si vous m'accusiez d'avoir dit que l'éloquent *Bossuet* ne croyait pas ce qu'il disait. J'ai rapporté seule-

ment qu'on prétendait qu'il avait des sentimens différens de la théologie, comme un sage magistrat qui s'élèverait quelquefois au-dessus de la lettre de la loi, par la force de son génie. Il me paraît qu'il est de l'intérêt de tous les gens sensés que *Bossuet* ait été, dans le fond, plus indulgent qu'il ne le paraissait.

Je me recommande à vous, Monsieur, comme à un homme de lettres et un philosophe pour qui j'ai toujours eu autant d'estime que d'attachement pour votre famille. Si vous voulez bien me faire parvenir votre ouvrage par M. *Janel* ou M. *Bouret*, ce sera la voie la plus prompte, et j'aurai plutôt le plaisir de m'instruire.

Je vous présente mes remercimens, et tous les sentimens respectueux avec lesquels je serai toujours, Monsieur, votre, &c.

L E T T R E C L X X X.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

2 d'auguste.

VOTRE grand chambrier d'*Héricourt* vient de mourir, mon cher ange, après s'être lavé les jambes dans notre lac, pour son plaisir. *Tronchin* dit que c'est pour s'être lavé les jambes. Le fait est qu'il est mort, et que je le

regrette, parce qu'il n'était ni fanatique ni
 1761. fripon.

Enfin donc, ce que j'ai prédit depuis deux ans est arrivé; je criais toujours : Pondichéri ou Pontichéri; et, dans toutes mes lettres, je disais : Prenez garde à Pondichéri. Ceux qui avaient partie de leur fortune sur la compagnie des Indes, n'ont qu'à se recommander aux directeurs de l'hôpital. On a bien raison d'appeler son bien *fortune*; car un moment le donne, un moment l'ôte. Vous devez avoir eu une semaine brillante à Paris; il me semble qu'en huit jours vous avez eu un lit de justice, la nouvelle d'une bataille perdue, la nouvelle de Pondichéri, celle des îles sous le vent, celle de la flotte anglaise arrivée devant Oléron, et une comédie de *Saint-Foix*.

Il n'y a pas de quoi rire à tout cela. J'ai le cœur navré. Nous ne pouvons avoir de ressource que dans la paix la plus honteuse et la plus prompte. Je m'imagine toujours, quand il arrive quelque grand désastre, que les Français seront sérieux pendant six semaines. Je n'ai pu encore me corriger de cette idée. Je crois voir tout le monde morne et sans argent, et de-là j'infère qu'il ne faut pas précipiter les représentations de la pièce du petit *Hurtaud*, que, par parenthèse, les comédiens attribuent à *Saurin* et à *Diderot*. *Préville*, qui a le nez

plus fin, soutient qu'elle est de votre marmotte des Alpes. Dieu veuille lui ôter de la tête cette opinion ! Mademoiselle *Dangeville* est fâchée que son rôle de *Colette* ne soit pas le premier rôle : on aura de la peine à l'apaiser. 1761.

M. le duc de *Choiseul* a bien voulu me mander que les souscriptions cornéliennes vont à merveille. Il y a donc quelque chose qui va bien à Paris. On parle, dans nos rochers, de certaines petites brouilleries qui ont retenti jusqu'aux Alpes. Je crains que M. le duc de *Choiseul* ne se dégoûte, et qu'il ne quitte un poste fatigant, comme un médecin, appelé trop tard, abandonne son malade ; j'en serais inconsolable.

Aimons le théâtre ; c'est la seule gloire qui nous reste. J'en suis à *Héraclius* : je commence à l'entendre. En vérité, il n'y a de beau dans cette pièce que quatre vers traduits de l'espagnol. Quand on examine de près les pièces et les hommes, on rabat un peu de l'estime. Il n'y a que mes anges qui gagnent à être vus tous les jours. Mais, comment vont les yeux ?

Voici un gros paquet pour notre académie. Jugez, mes anges ; j'ai autant de foi, pour le moins, à vous qu'à elle.

1761.

L E T T R E C L X X X I .

A MADemoISELLE CLAIRON.

A Ferney , 7 d'auguste.

J E crois , Mademoiselle , que votre zèle pour l'art tragique est égal à vos grands talens. J'ai beaucoup de choses à vous dire sur ce zèle , qui est aussi noble que votre jeu.

J'ai été très-affligé que vos amis aient souffert qu'on ait fait un si pitoyable ouvrage en faveur du théâtre. Si on s'était adressé à moi , j'avais en main des pièces un peu plus décisives que tous les différens ordres dont l'ordre des avocats , des fanatiques et des fots a tant abusé contre ce pauvre *Huern*. J'ai en main la décision du confesseur du pape *Clément XII* , décision fondée sur des témoignages plus authentiques que ceux qui ont été allégués dans ce malheureux mémoire. Cette décision du confesseur du pape me fut envoyée , il y a plus de vingt ans ; je l'ai heureusement conservée , et j'en ferai usage dans l'édition que j'entreprends de *Cornéille*. Elle sera chargée , à chaque page , de remarques utiles sur l'art en général , sur la langue , sur la décence de notre spectacle , sur la déclamation ; et je n'oublierai pas mademoiselle *Clairon* en parlant de *Cornélie*.

Vous avez été effarouchée d'une lettre que j'ai écrite au sujet d'Electre. J'ai dû l'écrire dans la situation où j'étais, et ne prendre rien sur moi ; et je me flatte que vous avez pardonné à mon embarras. 1761.

Vous voulez jouer Zulime. J'ai envoyé la pièce, après avoir consumé un temps très-précieux à la travailler avec le plus grand soin. Je vous prie très-inflammamment de la jouer comme je l'ai faite, et d'empêcher qu'on ne gâte mon ouvrage. Les acteurs sont intéressés à cette complaisance.

Vous vous apercevrez aisément, Mademoiselle, de l'excès du ridicule de l'édition de Tancrède faite à Paris. Vous verrez qu'on a tâché de faire tomber la pièce en l'imprimant, et que, si on la joue suivant cette leçon absurde, il est impossible qu'à la longue elle soit soufferte, malgré toute la supériorité de vos talens.

Vous voyez d'un coup d'œil quelle sottise fait *Orbassan*, en répétant, en quatre mauvais vers (page 32), ce qu'il a déjà dit, et en le répétant, pour comble de ridicule, sur les mêmes rimes déjà employées au commencement de ce couplet.

Si vous récitez ce mauvais vers,

On croit qu'à Solamir mon cœur se sacrifie.

— vous gâtez toute la pièce. Il ne faut pas que
 1761. vous imaginiez que *Solamir* ait part à votre
 condamnation. D'où pouvez-vous savoir
 qu'on croit vous immoler à *Solamir*? que veut
 dire *mon cœur* se sacrifie? il s'agit bien ici de
cœur. Il s'agit d'être exécutée à mort. Vous
 craignez qu'on n'impute à *Tancrede* la trahi-
 son pour laquelle vous êtes arrêtée, et c'est
 pour cela que, lorsqu'au troisième acte vous
 êtes prête d'avouer tout, croyant *Tancrede* à
 Messine, vous n'osez plus prononcer son
 nom dès que vous le voyez à Syracuse; mais
 vous ne devez pas penser à *Solamir*. On a fait
 un tort irréparable à la pièce, en la donnant
 de la manière dont elle est si ridiculement
 imprimée.

La seconde scène du second acte est tronquée,
 et d'une fécheresse insupportable. Si votre père
 ne vous parle que pour vous condamner, s'il
 n'est pas désespéré, qui pourra être touché? qui
 pourra vous plaindre quand un père ne vous
 plaint pas? Sa douleur, la vôtre, ses doutes, vos
 réponses entrecoupées, ce père infortuné qui
 vous tend les bras, votre reproche sur sa fai-
 blesse, votre aveu noble que vous avez écrit
 une lettre, et que vous avez dû l'écrire; tout
 cela est théâtral et touchant: il y a plus, cela
 justifie les chevaliers qui vous condamnent.
 Si on ne joue pas ainsi la pièce, elle est perdue;

elle est au rang de toutes les mauvaises pièces que l'on a données depuis quatre-vingts ans, que le jeu des acteurs fait supporter quelquefois au théâtre, et que tous les connaisseurs méprisent à la lecture. En un mot, l'édition de *Prault* est ridicule, et me couvre de ridicule. Je serai obligé de la désavouer, puisqu'elle a été faite malgré mes instructions précises. Je vous prie très-instamment, Mademoiselle, de garder cette lettre, et de la montrer aux acteurs quand on jouera *Tancrede*. 1761.

Je vous fais mon compliment sur la manière dont vous avez joué *Electre*. Vous avez rendu à l'Europe le théâtre d'Athènes. Vous avez fait voir qu'on peut porter la terreur et la pitié dans l'ame des Français, sans le secours d'un amour impertinent et d'une galanterie de ruelle, aussi déplacés dans *Electre* qu'ils le seraient dans *Cornélie*. Introduire dans la pièce de *Sophocle* une partie carrée d'amans transis, est une sottise que tous les gens sensés de l'Europe nous reprochent assez. Tout amour qui n'est pas une passion furieuse et tragique, doit être banni du théâtre, et un amour, quel qu'il soit, ferait aussi mal dans *Electre* que dans *Athalie*. Vous avez réformé la déclamation, il est temps de réformer la tragédie, et de la purger des amours insipides, comme on a purgé le théâtre des petits-mâtres.

— On m'a flatté que vous pourriez venir
 1761. dans nos retraites : on dit que votre santé a
 besoin de M. *Tronchin*. Vous feriez reçue
 comme vous méritez de l'être, et vous verriez
 chez moi un assez joli théâtre, que peut-être
 vous honoreriez de vos talens sublimes, en
 faveur de l'admiration et de tous les senti-
 mens que ma nièce et moi nous conservons
 pour vous. Mademoiselle *Corneille* ne dit pas
 mal des vers. Ce serait un beau jour pour moi
 que celui où je verrais la petite fille du grand
Corneille confidente de l'illustre mademoiselle
Clairon.

L E T T R E C L X X X I I .

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

9 d'auguste.

OSE-T-ON parler encore de vers et de prose
 à Paris, mes divins anges ? les chaleurs et les
 malheurs ne font-ils pas un tort horrible au
 tripot ?

Je travaille, le jour à *Corneille*, et la nuit à
 Don Pèdre.

Nos souscriptions pourraient bien se ralen-
 tir. Sans la prise de Pondichéri, je ferais tout
 à mes dépens.

Je

Je vous ai envoyé les remarques sur les Horaces. Voici la préface, en forme d'épître dédicatoire à l'académie. Je la mets sous vos ailes, et vous daignerez la recommander à *Duclos*, quand vous l'aurez lue. Il est bon que tout ait la sanction de quarante personnes; mais j'aurai plutôt achevé tout l'ouvrage, que l'académie n'aura lu trente de mes remarques. Un membre va vite, les corps ont peine à se remuer.

1761.

Dites-moi net, je vous prie, combien vos amis retiennent d'exemplaires. Tout *Corneille* commenté en cinq ou six volumes in-4°, c'est marché donné pour deux louis.

Sans le roi et quelques princes, on ne pourrait donner les exemplaires à ce prix.

J'ai un autre placet contre *Lambert* à vous présenter. Je n'avais pas encore eu le temps de lire son *Tancrede*; il s'est plu à me rendre ridicule: jugez-en par cet échantillon.... Que faire? cela est dur; mais *Pondichéri* est pis ou pire.

Mes divins anges, que la campagne est belle! vous ne connaissez pas ce plaisir-là. Et les yeux? j'écris, moi; et vous?

1761.

LETTRE CLXXXIII.

A M. DAMILAVILLE.

Le 15 d'auguste.

QUE les frères m'accusent de paresse, s'ils l'osent. J'ai tout Corneille sur les bras, l'Histoire générale des mœurs, le czar, Jeanne, &c., et vingt lettres par jour à répondre. Il faut écrire à M. de *la Fargue*, et je ne fais où le prendre. Il me semble que frère *Thiriot* fait sa demeure; il s'agit de ses vers, cela est important. Comment va l'*Encyclopédie*? cela est un peu plus important.

Oui, volontiers, que les faducéens périssent, mais que les pharisiens ne soient pas épargnés. On nous défait des chats, mais on nous laisse dévorer par des chiens.

On a eu grand'peine à trouver le *Grizel* que demandent les frères. C'est grand dommage que, pour notre édification, nous ne puissions pas recouvrer cet ouvrage rare, d'autant plus utile à la bonne cause, qu'il rend la mauvaise extrêmement ridicule.

Frère *Thiriot* est devenu bien paresseux. Un véritable frère ne devrait-il pas avoir déjà envoyé les *Recherches sur le théâtre*. Il faut le mettre en pénitence. On ne doit pas être tiède

sur les ouvrages et sur le sang du grand *Corneille*.
 Frère *Thiriot*, je vous l'ai toujours dit, vous
 êtes un indolent; vous n'écrivez que par bou-
 tade. Point de nouvelles depuis un mois. Vous
 retardez l'édition de *Corneille*: vous êtes cou-
 pable. Je ne fais pas trop comment ira cette
 entreprise. Pour moi je ne répons que de mon
 travail et de mon zèle tant que je respirerai.
 J'ai déjà commenté six tragédies. Je m'instruis
 par ce travail; j'espère que j'en instruirai d'au-
 tres, et que le théâtre y gagnera. Si comme
 auteur je n'ai pu servir ma nation, je la ser-
 virai du moins comme commentateur.

J'embrasse les frères, et j'abhorre plus que
 jamais les ennemis de la raison et des lettres.

L E T T R E C L X X X I V .

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

25 d'auguste.

J E reçois une lettre de mes anges, du 5
 d'auguste, en revenant d'une représentation
 de *Tancrede*, que des comédiens de province
 nous ont donnée avec assez d'appareil. Je ne
 dis pas qu'ils aient tous joué comme made-
 moiselle *Clairon*; mais nous avons un père
 qui se fait pleurer, et c'est ce que votre *Brizard*

1761. ne fera jamais. Il faut pourtant qu'il y ait quelque chose de bon dans cette pièce ; car les hommes , les femmes et les petits garçons fondaient en larmes. On l'a jouée , Dieu merci , comme je l'ai faite , et elle n'en a pas été plus mauvaise. Les Anglais même pleuraient ; nous ne devons plus songer qu'à les attendrir ; mais le petit *Bussi* n'est point du tout attendrissant. O mes anges , je vous prédis que *Zulime* fera pleurer aussi , malgré ce grand benêt de *Ramire* à qui je voudrais donner des nasardes. Il faut que ce soit *Fréron* qui ait conservé ce vers :

J'abjure un lâche amour qui me tient sous sa loi.

madame *Denis* a toujours récité :

J'abjure un lâche amour qui vous ravit ma foi.

Pierre , que vous autres Français nommez *le cruel* , d'après les Italiens , n'était pas plus cruel qu'un autre. On lui donna ce sobriquet pour avoir fait pendre quelques prêtres qui le méritaient bien ; on l'accusa ensuite d'avoir empoisonné sa femme qui était une grande catin. C'était un jeune homme fier , courageux , violent , passionné , actif , laborieux , un homme tel qu'il en faut au théâtre. Donnez - vous du temps , mes anges , pour cette pièce ; faites-moi vivre encore deux ans , et vous l'aurez.

Je vous remercie de tout mon cœur du Cid. —
 Les comédiens sont des balourds de commencer 1761.
 la pièce par la querelle du comte et de don
Diègue ; ils méritent le soufflet qu'on donne
 au vieux bon homme , et il faut que ce soit à
 tour de bras. Comment ont-ils pu retrancher
 la première scène de *Chimène* et d'*Elvire* , sans
 laquelle il est impossible qu'on s'intéresse à un
 amour dont on n'aura point entendu parler ?

Vous parlez quelquefois de fondemens, mes
 anges , et même , permettez-moi de vous le
 dire , de fondemens dont on peut très-bien se
 passer , et qui servent plus à refroidir qu'à
 préparer. Mais qu'y a-t-il de plus nécessaire
 que de préparer les regrets et les larmes par
 l'exposition du plus tendre amour et des plus
 douces espérances qui sont détruites tout d'un
 coup par cette querelle des deux pères.

Je viens aux souscriptions. Je reçois , dans
 ce moment , un billet d'un conseiller du roi ,
 contrôleur des rentes , ainsi couché par écrit :

*Je retiens deux exemplaires , et payerai le prix
 qui sera fixé , signé Bazard , 8 d'auguste 1761.*

Voilà ce qui s'appelle entendre une affaire.
 Tout le monde doit en agir comme le sieur
Bazard. Les *Cramer* verront comment ils arran-
 geront l'édition : ce qui est très-sûr, c'est qu'ils
 en useront avec noblesse. Ce n'est point ici
 une souscription , c'est un avis que chaque

— particulier donne aux *Cramer* qu'il retient un
1761. exemplaire, s'il en a envie. Mon lot à moi,
c'est de bien travailler pour la gloire de *Corneille*
et de ma nation.

Les particuliers auront l'exemplaire, soit in 4°, soit in 8°, pour la moitié moins qu'ils le payeraient chez quelque libraire de l'Europe que ce pût être. Le bénéfice pour mademoiselle *Corneille* ne viendra que de la générosité du roi, des princes et des premières personnes de l'Etat, qui voudront favoriser une si noble entreprise. Mademoiselle *Corneille* a l'obligation à madame de *Pompadour* et à M. le duc de *Choiseul* des quatre cents louis que le roi veut bien donner; mais elle doit être fort mécontente de monsieur le contrôleur général à qui j'ai donné de fort bons dîners aux Délices, et qui ne m'a point fait de réponse sur les quatre cents louis d'or. Je ne demande pas qu'on les paye d'avance; mais j'écris à M. de *Montmartel* pour lui demander quatre billets de cent louis chacun, payables à la réception du premier volume; je ne m'embarquerai pas sans cette assurance. Je donne mon temps, mon travail et mon argent; il est juste qu'on me seconde, sans quoi il n'y a rien de fait. Je veux accoutumer ma nation à être du moins aussi noble que la nation anglaise, si elle n'est pas aussi brillante dans les quatre parties du

monde. Surtout, avant de rien entreprendre, il me faut la sanction de l'académie. Je vous envoie donc Cinna, mes chers anges, et je vous prie de le recommander à M. Duclos. Quand on m'aura renvoyé l'épître dédicatoire et les observations sur Cinna et les Horaces, j'enverrai le reste. Je souhaite qu'on aille aussi vite que moi ; mais les Français parlent vite, et agissent lentement : leur vivacité est dans les propositions, et non dans l'action. Témoin cent projets que j'ai vus commencés avec chaleur, et abandonnés avec dégoût.

O mes anges, vous ne me parlez point de l'arrêt contre les jésuites ; je l'ai eu sur le champ cet arrêt, et sans vous. Vous me dites un mot du petit *Hurtaud*, et rien de Pondichéri. J'avoue que le tripot est la plus belle chose du monde ; mais Pondichéri et les jésuites sont quelque chose. Vous me parlez de l'Enfant prodigue que les comédiens ont gâté absolument, et de Nanine qu'ils n'ont pu gâter, parce que j'y étais. Donnons vite bien des comédies nouvelles ; car, lorsque les jansénistes feront les maîtres, ils feront fermer les théâtres. Nous allons tomber de Carybde en Scylla. O le pauvre royaume ! ô la pauvre nation ! J'écris trop, et je n'ai pas le temps d'écrire.

Mes anges, je baise le bout de vos ailes.

1761.

L E T T R E C L X X V .

A M. DE MAIRAN, à Paris.

A Ferney, 16 d'auguste.

VOTRE lettre du 2 d'auguste, Monsieur, me flatte autant qu'elle m'instruit. Vous m'avez donné un peu de vanité toute ma vie ; car il me semble que j'ai été de votre avis sur tout. J'ai pensé invariablement comme vous sur *l'estimation des forces*, malgré la mauvaise foi de *Maupertuis*, et même de *Bernoulli* et de *Musschembroëck* : et comme les vieillards aiment à conter, je vous dirai qu'en passant à Leyde, le frère de *Musschembroëck*, qui était un bon machiniste et un bon homme, me dit : *Monsieur, les partisans des carrés de la vitesse sont des fripons ; mais je n'ose pas le dire.*

J'ai été entièrement de votre opinion sur l'aurore boréale, et je souferis à tout ce que vous dites sur le mont Olympe, d'autant plus que vous citez *Homère*. J'ai toujours été persuadé que les phénomènes célestes ont été en grande partie la source des fables. Il a tonné sur une montagne dont le sommet est inaccessible ; donc il y a des dieux qui habitent sur cette montagne, et qui lancent le tonnerre : le soleil paraît courir d'orient en occident ;

donc

donc il a de bons chevaux : la lune parcourt un moins grand espace ; donc , si le soleil a quatre chevaux , la lune doit n'en avoir que deux : il ne pleut point sur la tête de celui qui voit un arc-en-ciel ; donc l'arc-en-ciel est un signe qu'il n'y aura jamais de déluge , &c. , &c.

Je n'ai jamais osé vous braver , Monsieur , que sur les Egyptiens ; et je croirai que ce peuple est très-nouveau , jusqu'à ce que vous m'avez prouvé qu'un pays inondé tous les ans , et par conséquent inhabitable sans le secours des plus grands travaux , a été pourtant habité avant les belles plaines de l'Asie.

Tous vos doutes et toutes vos sages réflexions envoyées au jésuite *Parennin* , font d'un philosophe ; mais *Parennin* était sur les lieux ; et vous savez que ni lui ni personne n'a pensé que les adorateurs d'un chien et d'un bœuf aient instruit le gouvernement chinois , adorateur d'un seul Dieu depuis environ cinq mille ans. Pour nous autres barbares qui existons d'hier , et qui devons notre religion à un petit peuple abominable , rogneur d'espèces , et marchand de vieilles culottes , je ne vous en parle pas ; car nous n'avons été que des polissons en tout genre jusqu'à l'établissement de l'académie , et au phénomène du Cid.

Je suis persuadé , Monsieur , que vous vous intéressez à la gloire du grand *Corneille*. Pressez

— 1761. l'académie, je vous en supplie, de vouloir bien me renvoyer incessamment l'épître dédicatoire que je lui adresse, la préface du Cid, les notes sur le Cid, les Horaces et Cinna, afin que je commence à élever le monument que je destine à la gloire de la nation. Il me faut la sanction de l'académie. Je corrigerai sur le champ tout ce que vous aurez trouvé défectueux; car je corrige encore plus vite et plus volontiers que je ne compose.

Je crois, Monsieur, que vous voyez quelquefois madame *Geoffrin*; je vous supplie de lui dire combien mademoiselle *Corneille* et moi nous sommes touchés de son procédé généreux. Elle a souscrit pour la valeur de six exemplaires: elle ne pouvait répondre plus noblement aux impertinences d'un *factum* ridicule, dont assurément mademoiselle *Corneille* n'est point complice. Cette jeune personne a autant de naïveté que *Pierre Corneille* avait de grandeur. On lui lisait *Cinna*, ces jours passés; quand elle entendit ce vers:

Je vous aime Emilie, et le ciel me foudroie, &c.

fi donc! dit-elle, ne prononcez pas ces vilains mots-là. C'est de votre oncle, lui répondit-on. Tant pis, dit-elle; est-ce qu'on parle ainsi à sa maîtresse?

Adieu, Monsieur; je recommande l'oncle

et la nièce à votre zèle , à votre diligence , à votre bon goût , à vos bontés. Je vous félicite d'une vieilleffe plus faine que lamienne ; vivez aussi long-temps que le fecrétaire votre prédécesseur, dont vous avez le mérite, l'érudition et les grâces. 1761.

Le suisse V.

L E T T R E C L X X X V I .

A M A D A M E

LA MARQUISE DU DEFFANT.

A Ferney , 18 d'auguste.

J'AI connu des gens , Madame , qui se plaignaient de vivre avec des fots , et vous vous plaignez de vivre avec des gens d'esprit. Si vous avez imaginé que vous retrouveriez la politesse et les agrémens des *la Fare* et des *Saint-Aulaire* , l'imagination des *Chaulieu* , le brillant d'un duc de *la Feuillade* , et tout le mérite du président *Hénault* , dans nos littérateurs d'aujourd'hui , je vous conseille de décompter.

Vous ne sauriez , dites-vous , vous intéresser à la chose publique. C'est assurément le meilleur parti qu'on puisse prendre : mais , si vous

— 1761. étiez comme moi exposée à donner à dîner tous les jours à des russes, à des anglais, à des allemands, vous seriez un peu embarrassée d'être française.

Je m'occupe du temps passé pour me dépiquer du temps présent. Je crois qu'il vaut mieux commenter *Corneille* que de lire ce qu'on fait aujourd'hui. Toutes les nouvelles affligent, et presque tous les nouveaux livres impatientent.

Mon commentaire impatientera aussi ; car il sera fort long. C'est une entreprise terrible que de discuter *Cinna* et *Agésilas*, *Rodogune* et *Attila*, le *Cid* et *Pertharite*. Je ne crois pas que, depuis *Scaliger*, il y ait eu un plus grand pédant que moi. L'ouvrage contiendra sept ou huit gros volumes ; cela fait trembler.

Vous devez, Madame, avoir actuellement M. le président *Hénault* : il faut que vous me protégiez auprès de lui. J'ai envoyé à l'académie l'épître dédicatoire que je crois curieuse ; la préface sur le *Cid*, dans laquelle il y a aussi quelques anecdotes qui pourront vous amuser ; les notes sur le *Cid*, sur les *Horaces*, sur *Cinna*, *Pompée*, *Héraclius*, *Rodogune*, qui ne vous amuseront point, parce qu'il faut avoir le texte sous les yeux.

Je voudrais bien que M. le président *Hénault* prît tout cela chez monsieur le secrétaire, et

qu'il en dît son avis avec M. de *Nivernois*. Je crois qu'il conviendrait qu'ils allassent tous deux à l'académie, et qu'ils me jugeassent; car il me faut la sanction de la compagnie, et que l'ouvrage, qui lui est dédié, ne se fasse que de concert avec elle. Je ne suis point du tout jaloux de mes opinions; mais je le suis de pouvoir être utile, et je ne peux l'être qu'avec l'approbation de l'académie. C'est une négociation que je mets entre vos mains, Madame; celle de M. de *Buffi* sera plus difficile.

1761.

Vous vous plaignez de n'avoir rien qui vous occupe; occupez-vous de *Pierre Corneille*; il en vaut la peine par son sublime, et par l'excès de ses misères.

Je vous fais bon gré, Madame, de lire l'*Histoire d'Angleterre* par *Toyras*: vous la trouverez plus exacte, plus profonde et plus intéressante que celle de notre insipide *Daniel*. Je ne pardonnerai jamais à ce jésuite d'avoir plus parlé de frère *Coton* que d'*Henri IV*, et de laisser à peine entrevoir que cet *Henri IV* soit un grand-homme.

Si vous aimez l'histoire, je vous en enverrai une dans quelques mois, qui est fort insolente, et que je crois vraie d'un bout à l'autre; mais actuellement laissez-moi avec le grand *Corneille*.

Je vous réitère, Madame, les remerciemens de ma petite élève qui porte un si beau nom,

— et qui ne s'en doute pas. Je me mets aux pieds
1761. de madame la duchesse de *Luxembourg*.

Adieu, Madame; vivez aussi heureuse qu'il est possible : tolérez la vie; vous savez que peu de personnes en jouissent. Vous vous êtes accoutumée à vos privations; vous avez des amis, vous êtes sûre que, quand on vient vous voir, c'est pour vous-même. Je regretterai toujours de n'avoir point cet honneur, et je vous serai attaché bien véritablement jusqu'au dernier moment de ma vie.

L E T T R E C L X X X V I I .

A M. D U C L O S .

18 d'auguste.

J'AI toujours oublié, Monsieur, de vous parler de la personne qui prétendait vous apporter des papiers de ma part. Je n'ai eu l'honneur de vous en adresser que par monsieur d'*Argental*. Vous avez dû recevoir l'épître dédicatoire à la compagnie, la préface sur le *Cid*, les notes sur le *Cid*, les *Horaces* et *Cinna*. Je vous prie de communiquer le tout à M. le duc de *Nivernois* et à M. le président *Hénault*; mais il serait plus convenable encore que le tout fût examiné à l'académie; vos

observations feraient ma loi. Les autres pièces suivront immédiatement , et les *Cramer* commenceront à imprimer sans aucun délai. 1761.

Les souscriptions que nous avons suffiront pour entamer l'entreprise , en cas que nous puissions compter sur le payement des quatre cents louis que le roi daigne accorder. Nous comptons même être en état de prier les gens de lettres , qui ne sont pas riches , de vouloir bien accepter un exemplaire comme un hommage que nous devons à leurs lumières , sans recevoir d'eux un payement qui ne doit être fait que par ceux que la fortune met en état de favoriser les arts. Il me paraît qu'une condition essentielle pour cet ouvrage , assez important et dédié à l'académie , est que les noms des académiciens se trouvent dans la liste des souscripteurs.

M. le duc de *Nivernois* a commencé par souscrire pour 12 exemplaires.

M. le cardinal de *Bernis* 12.

M. le duc de *Richelieu* 12.

M. le duc de *Villars* 6.

M. le comte de *Clermont* 6.

M. le président *Hénault* 2.

Je prends la liberté , en qualité d'entrepreneur de cette affaire , et de père de mademoiselle *Corneille* , de souscrire pour cent. Ce n'est point par vanité , c'est par nécessité ; parce que,

— si l'on se sert de grand papier, et s'il y a huit
1761. volumes, comme le prétendent MM. *Cramer*,
les frais iront à cinquante mille livres.

J'avais écrit à monsieur le coadjuteur, en le remerciant de la bonté qu'il a eue de m'envoyer son discours, et à M. *Watelet*, connu par son goût pour les arts, et par ses talens; je n'en ai point eu de réponse. Je vous avouerai qu'il serait honteux pour l'académie, dont tant de grands seigneurs sont membres, que des fermiers généraux fissent plus qu'elle en cette occasion : cela jetterait même sur notre compagnie un ridicule dont les *Fréron* n'abuseraient que trop. Monsieur l'archevêque de Lyon soufcrira comme le cardinal de *Bernis*; mais, pour imprimer son nom dans la liste, il convient qu'il soit appuyé de celui du coadjuteur de Strasbourg, et du précepteur de M. le duc de *Bourgogne*. C'est ce que vous pouvez proposer, Monsieur, avec plus de bienséance que personne, dans la place où vous êtes.

Sera-t-il dit que nos grands seigneurs ne viendront à l'académie que le jour de leur réception, qu'ils se contenteront de faire un discours, et qu'ils dédaigneront d'entrer dans un dessein honorable pour l'académie et pour la France? Je compte sur vous, Monsieur, comme sur le protecteur le plus vif de cette

entreprise digne de vous. Je vous prie de m'éclairer et de me soutenir dans toutes les difficultés attachées à tout ce qui est nouveau et estimable. — 1761.

Je prévois que MM. *Cramer* persisteront dans la résolution de donner l'édition in 4° tome à tome, de trois en trois mois, sans aucunes estampes, et que l'ouvrage, qui coûterait au moins trois louis d'or chez les libraires, n'en coûtera que deux. Il y aurait une très-grande perte sans les bontés du roi et de plusieurs princes de l'Europe, sans la générosité de M. le duc de *Choiseul* et de madame de *Pompadour*.

Ce ne font point proprement des souscriptions qu'on demande; il n'y a point de conditions à faire avec ceux qui donnent leur temps, leur argent et leur travail pour l'honneur de la nation. Nous ne demandons que le nom de quiconque voudra avoir un livre utile à bon marché, afin que les libraires proportionnent le nombre des exemplaires au nombre des demandeurs, et que ceux qui auront eu la bassesse de craindre de donner deux louis pour s'instruire, ne puissent jamais avoir un livre qu'ils seraient indignes de posséder. Pardon de ma noble colère.

Je compte absolument sur vous, au nom de *Pierre* et de *Marie Corneille*.

 1761. LETTRE CLXXXVIII.

A M. DAMILAVILLE.

Le 24 d'auguste.

MONSIEUR *le Gouz*, maître des comptes à Dijon, jeune homme qui aime les arts et les Cacouacs, veut bien qu'on sache que le Droit du seigneur, *aliàs* l'Ecueil du sage, est de lui. Il m'envoie cette petite addition et correction que les frères jugeront absolument nécessaire. Je crois que la pièce de M. *le Gouz* restera au théâtre, et qu'ainsi le nom de philosophe y restera en honneur. Je m'imagine que frère *Platon* ne sera pas fâché.

Il est absolument nécessaire que M. *le Gouz* soit reconnu. Il compte enjoliver cette petite drôlerie par une préface en l'honneur des Cacouacs, qui sera un peu ferme, et qui parviendra en cour, comme dit le peuple. Il y aura aussi une épître dédicatoire qui ira en cour. Mais si un gros fin de *Préville* s'obstine à dire qu'il croit l'ouvrage d'un certain *V . . .*, tout est manqué, tout est perdu. Il est absolument nécessaire qu'on ne me soupçonne pas de ce que je n'ai pas fait. On doit faire entendre aux comédiens qu'ils se font grand tort à

eux-mêmes s'ils s'opiniâtrent à me charger de cette iniquité. C'est M. le Gouz, vous dis-je, qui a fait cette coïonnerie. —
1761.

J'ai reçu de mes frères les *Recherches* sur les théâtres de ce *Beauchamp*, et il n'y a pas grand profit à faire. C'est le fort de la plupart des livres. Il faudra tâcher que les *Commentaires* de *Corneille* ne méritent pas qu'on en dise autant. C'est une terrible entreprise que ce commentaire ; j'y perds mon temps et les yeux.

Comment se porte frère *Thiriot* ? il est bien heureux de ne rien commenter ; s'il lui fallait faire des notes sur *Agéfilas* et *Attila*, il serait aussi embarrassé que moi.

Voici une petite lettre pour frère d'*Alembert* ; dirons-nous aussi frère *Dumolard* ? ce fera comme vous voudrez.

Fin du Tome septième.

TABLE ALPHABETIQUE

DES LETTRES

CONTENUES DANS CE VOLUME.

A.

ANONYMES.

LETTRE I. Page 58

LETTRE II. 411

ALBERGATI CAPACELLI. (M. le marquis)

LETTRE I. 50

LETTRE II. 190

LETTRE III. 335

LETTRE IV. 420

ALGAROTTI. (M. le comte)

LETTRE I. 34

LETTRE II. 87

LETTRE III. 166

ARGENCE DE DIRAC. (M. le marquis d')

LETTRE I. 165

LETTRE II. 251

LETTRE III. 296

TABLE ALPHABETIQUE, 469

ARGENTAL. (Madame la comtesse d')

LETTRE I.	56
LETTRE II.	92
LETTRE III.	112
LETTRE IV.	117
LETTRE V.	124
LETTRE VI.	133
LETTRE VII.	162
LETTRE VIII.	236

ARGENTAL. (M. le comte d')

LETTRE I.	3
LETTRE II.	8
LETTRE III.	11
LETTRE IV.	22
LETTRE V.	37
LETTRE VI.	40
LETTRE VII.	46
LETTRE VIII.	53
LETTRE IX.	70
LETTRE X.	76
LETTRE XI.	84
LETTRE XII.	86
LETTRE XIII.	90

LETTRE XIV.	97
LETTRE XV.	104
LETTRE XVI.	110
LETTRE XVII.	138
LETTRE XVIII.	140
LETTRE XIX.	160
LETTRE XX.	168
LETTRE XXI.	179
LETTRE XXII.	182
LETTRE XXIII.	188
LETTRE XXIV.	212
LETTRE XXV.	214
LETTRE XXVI.	217
LETTRE XXVII.	219
LETTRE XXVIII.	227
LETTRE XXIX.	267
LETTRE XXX.	270
LETTRE XXXI.	278
LETTRE XXXII.	285
LETTRE XXXIII.	286
LETTRE XXXIV.	288
LETTRE XXXV.	289
LETTRE XXXVI.	306

ALPHABETIQUE. 471

LETTRE XXXVII.	312
LETTRE XXXVIII.	317
LETTRE XXXIX.	319
LETTRE XL.	323
LETTRE XLI.	325
LETTRE XLII.	334
LETTRE XLIII.	337
LETTRE XLIV.	344
LETTRE XLV.	352
LETTRE XLVI.	359
LETTRE XLVII.	360
LETTRE XLVIII.	387
LETTRE XLIX.	393
LETTRE L.	399
LETTRE LI.	403
LETTRE LII.	406
LETTRE LIII.	417
LETTRE LIV.	422
LETTRE LV.	429
LETTRE LVI.	437
LETTRE LVII.	441
LETTRE LVIII.	448
LETTRE LIX.	451

ARNOULT, (M.) *avocat , doyen de l'université , à Dijon.*

LETTRE I. 364

LETTRE II. 374

LETTRE III. 385

LETTRE IV. 413

AUBERT, (M. l'abbé) *qui lui avait adressé la seconde édition de ses Fables.* 389

B.

BAGIEUX, (M.) *chirurgien du roi , &c.*

LETTRE I. 32

LETTRE II. 231

BETTINELLI, (Au R. P.) *servite , à Vérone.* 314

BURIGNY. (M. de) 440

C.

CHAUVELIN. (M. le marquis de)

LETTRE I. 94

LETTRE II. 254

CHOISEUL.

ALPHABETIQUE.	473
CHOISEUL. (M. le duc de).	423
CIDEVILLE. (M. de)	
LETTRE I.	64
LETTRE II.	226
LETTRE III.	311
LETTRE IV.	350
CLAIRAUT. (M.)	119
CLAIRON. (Mademoiselle)	
LETTRE I.	73
LETTRE II.	114
LETTRE III.	444
CORNEILLE. (Mademoiselle)	159

D.

DAMILAVILLE, (M.) *directeur des vingtièmes.*

LETTRE I.	42
LETTRE II.	153
LETTRE III.	246
LETTRE IV.	282
LETTRE V.	294

Corresp. générale.

Tome VII. * R r

LETTRE VI.	298
LETTRE VII.	302
LETTRE VIII.	309
LETTRE IX.	328
LETTRE X.	346
LETTRE XI.	353
LETTRE XII.	357
LETTRE XIII.	390
LETTRE XIV.	430
LETTRE XV.	450
LETTRE XVI.	466
DEFFANT. (Madame la marquise du)	
LETTRE I.	13
LETTRE II.	52
LETTRE III.	106
LETTRE IV.	129
LETTRE V.	173
LETTRE VI.	187
LETTRE VII.	241
LETTRE VIII.	303
LETTRE IX.	434
LETTRE X.	459
DELILLE. (M. l'abbé)	392

ALPHABETIQUE. 475

DEODATI DE TOVAZZI, (M.)

sur la langue italienne. 257

DESHAUTERAYES. (M.) 185

DUCLOS. (M.)

LETTRE I. 7

LETTRE II. 23

LETTRE III. 321

LETTRE IV. 339

LETTRE V. 462

DUMOLARD. (M.) 239

F.

FONTAINE. (Madame de)

LETTRE I. 276

LETTRE II. 299

LETTRE III. 355

LETTRE IV. 382

G.

GOLDONI. (M.) 75

H.

HELVETIUS. (M.)

LETTRE I.	136
LETTRE II.	177
LETTRE III.	222
LETTRE IV.	248
LETTRE V.	348
LETTRE VI.	432

HENAULT. (M. le président)	400
------------------------------	-----

L.

LE BRUN, (M.) *qui avait écrit à l'auteur pour l'engager à prendre chez lui la petite-fille du grand Corneille.*

LETTRE I.	146
LETTRE II.	158
LETTRE III.	224

LE KAIN. (M.)

LETTRE I.	81
LETTRE II.	127
LETTRE III.	180

LITTLETON. (Milord)	210
-----------------------	-----

ALPHABETIQUE. 477

M.

MAIRAN, (M. de) *ancien secrétaire perpétuel de l'académie des sciences.*

LETTRE I. 18

LETTRE II. 456

MARMONTEL. (M.)

LETTRE I. 29

LETTRE II. 269

N.

NOVERRE, (M.) *pensionnaire du roi, maître des ballets de l'empereur.* 89

P.

PERNETTI. (M. l'abbé) 39

S.

SAINT-ETIENNE, (M. le comte de)
qui avait adressé à l'auteur une épître sur la comédie de l'Ecoffaise. 49

SAURIN, (M.) *de l'académie française.* 281

SCHOUVALOF. (M. le comte de)

LETTRE I.	61
LETTRE II.	122
LETTRE III.	144
LETTRE IV.	229
LETTRE V.	362
LETTRE VI.	371
LETTRE VII.	375
LETTRE VIII.	409

SENAC, (M. de) <i>premier médecin du roi.</i>	169
---	-----

T.

THIRIOT. (M.)

LETTRE I.	5
LETTRE II.	16
LETTRE III.	27
LETTRE IV.	44
LETTRE V.	68
LETTRE VI.	103
LETTRE VII.	132
LETTRE VIII.	155

ALPHABETIQUE. 479

LETTRE IX. 171

LETTRE X. 234

LETTRE XI. 256

LETTRE XII. 273

TRESSAN. (M. le comte de)

LETTRE I. 35

LETTRE II. 66

LETTRE III. 147

TRUBLET, (M. l'abbé) *qui lui avait
envoyé son Discours de réception à l'académie
française.* 331

U.

UZÈS. (M. le duc d') 151

Fin de la Table du tome septième.

